This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07135954 5

MÉMOIRES

ET SOUVENIRS

D'UN

PAIR DE FRANCE.

DF
v. 1

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

Mothe-Langon, Etienne Léon de

MÉMOIRES

ET SOUVENIRS

D'UN

PAIR DE FRANCE,

EX-MEMBRE DU SÉNAT CONSERVATEUR.

TOME TROISIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS.

E. GUYOT, ÉDITEUR,

RUE DU COLOMBIER, N. 14, FAUBOURG SAINT-GERMAIN,
ET CHEZ LES LIBRAIRES DE LA NOUVEAUTÉ.

1830.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
443932 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1929 L

MEMOIRES

ET SOUVENIRS

D'UN PAIR DE FRANCE.

CHAPITRE L.

Bonaparte à Paris. —Partisans du Directoire. — Partisans de Bonaparte. — Ma conversation avec Barras. — Avec Bonaparte. — Le général Lefèvre. — Quelques hommes de l'époque. — Propos de table.—Je retourne vers Barras. —Ma rencontre avec le directeur Moulin. — Destrem. — Opinions des conseils. — Dîner à Saint-Sulpice. — Dialogue avec Chénier. —Embarras des directeurs.— Mot populaire.—Le 18 brumaire.—Les généraux abandonnent le directoire.—Mot méprisant de Moulin à Moreau.—Espérances de Sieyes. — Bonaparte me charge de lui annoncer sa disgrâce. — La caisse du directoire. — Avarice de Sieyes. — Mot de Carnot à ce sujet.

Dès l'instant que le général Bonaparte fut arrivé à Paris, nul ne put croire en France à la durée du gouvernement qui régissait alors le pays. Chacun demeura convaincu qu'un changement devenait inévitable : on ne variait que sur la forme à donner aux améliorations que tout le

monde appelait de ses vœux ; c'est toujours pour un parti un grand avantage que savoir profiter des idées du moment, et se manifester à ces époques où les masses sont tourmentées d'un malaise indéfinissable et d'un vague désir d'améliorations. Mais combien plus encore la position est belle lorsque l'opinion publique s'est déjà prononcée en faveur des novateurs ! Lorsque, lasse des fautes passées, elle se jette dans leurs bras, croyant embrasser l'espérance d'un meilleur avenir ! Ainsi était la France à la fin de 1799. Fatiguée du directoire, elle était prête à approuver tout ce que Bonaparte tenterait. Ce héros, quoi que ses détracteurs aient pu dire, n'était connu à son retour d'Égypte que sous les auspices les plus favorables. Sa conduite en Italie lui avait acquis l'estime de toute l'Europe ; il ne déclara jamais guerre à mort aux émigrés, et on ne l'avait vu nulle part les égorger de sa main comme l'avait fait un général célèbre. Il s'était montré respectueux envers le souverain pontife ; cette conduite pleine de convenance à l'égard du chef d'une religion à laquelle la plus grande partie de la France était restée fidèle, contrastait d'une manière bien frappante avec la perfidie que le directoire avait déployée

envers ce vieillard malheureux. On savait que les mœurs de Bonaparte étaient pures, ses principes sévères, sa haine pour les fripons non équivoque ; il avait à peine vingt-neuf ans, et sa réputation militaire surpassait déjà celle des plus grands capitaines. La fortune semblait se plaire à le combler de ses faveurs, et loin d'en être accablé il paraissait supérieur encore à sa fortune.

Tel était l'homme qui se présentait aux Français dans des circonstances si favorables. Ses adversaires au contraire se montraient avides de pouvoir, sans que rien leur méritât la confiance de la nation ; chargés de toutes les iniquités de la révolution, sans aucune supériorité, soit dans la carrière des armes, soit dans la carrière administrative : ils n'avaient gouverné que par la fourberie, la déception, de petites et basses intrigues ; ils succombaient sous le faix d'un sceptre trop lourd pour leurs mains inhabiles ; l'Europe en armes les environnait de toutes parts, et moins occupés de la repousser que du soin de prolonger leur frêle existence, ils étaient assez téméraires pour rêver la perte du grand homme à qui la confiance publique attribuait le pouvoir de réparer tout le mal que nous avaient fait dix ans de révolution.

On voyait autour du directoire se rallier tous les hommes de sang, tous les complices des fureurs républicaines, la masse entière des fournisseurs, des sangsues publiques, les banqueroutiers frauduleux, les délateurs, tous ceux enfin qui avaient besoin pour exister, de trouble et de confusion; les persécuteurs du clergé et de la noblesse, les spoliateurs de la richesse territoriale. Tous ces êtres impurs qu'enfante les révolutions, se montraient les soutiens de ce gouvernement si digne d'eux.

De l'autre côté la France contemplait, groupée autour du vainqueur de l'Italie, l'élite de ses citoyens les plus érudits, les plus habiles, les plus sages, les plus braves; là auprès d'une foule de généraux chargés de lauriers, accouraient des hommes d'état, des savants recommandables, des artistes célèbres; l'espoir d'une ère de réconciliation se montrait derrière eux; on ne pouvait douter à les voir seulement, que le règne de leur chef ne dût être celui de la concorde intérieure, de la paix et de la puissance au dehors; sa vie passée était le gage de son avenir; il n'était l'instrument d'aucun parti, puisqu'il allait commencer le sien; il n'en pouvait adopter aucun pour le faire régner sur les autres,

mais il devait les réunir tous dans le même faisceau et donner à la patrie des jours de calme après les agitations des plus violentes tempêtes.

Une lutte établie sur un pareil terrain et entre de pareils adversaires ne pouvait être de longue durée ; aussi, dès que les antagonistes furent en présence, ils songèrent à la terminer, et pour arriver à ce but tout moyen sembla bon aux uns, toute résistance parut légitime aux autres. Les premiers, assura-t-on, tentèrent, soit par le poison, soit par un assassinat, de se défaire du général Bonaparte ; j'aime à croire ce fait controuvé, je n'en suis point certain, je ne le donne que comme un ouï-dire.

Quelques hommes plus adroits que les autres ne négligèrent cependant pas les voies de conciliation. Le directeur Barras, avec qui je n'étais pourtant que médiocrement lié, s'adressa à moi dans cette conjoncture pour négocier avec le héros de l'Italie. Un billet de la part du directeur me pria de passer au Luxembourg ; il avait, disait-il, à me parler d'affaires importantes ; je m'y rendis de bonne heure et je trouvai l'un des cinq rois de la France se promenant avec vivacité dans son cabinet qui était, autant que ma mémoire me le rappelle,

la chambre à coucher de Marie de Médicis ; il vint à moi, et après les premiers compliments :

« Voilà, me dit-il, votre ami de retour ; que » nous apporte-t-il ? la paix ou la guerre ? — » Vous l'avez vu, citoyen directeur, lui répon- » dis-je, et certainement il a dû vous en dire plus » qu'à moi sur ces grands intérêts. — Je n'en » crois rien, il joue au fin avec nous, tandis qu'à » votre égard il est sincère. Que veut-il, enfin ? » — Je l'ignore, il me semble que les besoins » de son armée et la position de la république » sont des motifs assez puissants pour nécessiter » son retour. — Il ne vient point pour cela, je » sais ce que je dis ; mais on peut s'entendre » avec lui.... il me sera facile de lui faire obte- » nir le commandement en chef, soit de l'armée » d'Italie, soit de l'armée d'Allemagne ; il peut » choisir. — Je le lui dirai. — Ce n'est pas » tout ; s'il a d'autres idées, qu'il s'en explique » franchement avec moi ; nous pourrions, avec » de la sincérité, nous entendre sur beaucoup » de choses, et je lui veux tant de bien, que » je suis prêt à lui complaire en tout. — Il me » sera très agréable, citoyen directeur, de lui » donner une telle assurance dont il sentira tout » le prix ; je lui en parlerai à notre première

» entrevue. — Le plus tôt sera le mieux ; » dans ces sortes d'affaires, on ne peut apporter » trop de célérité ; voyez-le aujourd'hui, don- » nez-moi une prompte réponse. »

C'était me mettre au pied du mur ; je crus qu'il ne serait pas convenable de me refuser à seconder son désir, et j'assurai Barras que je m'acquitterais de sa commission avant une heure. Le hasard fit que ce jour même j'étais invité à déjeuner chez le général Bonaparte ; je me rendis donc chez celui-ci que je trouvai dans son salon, avec les généraux Bernadotte, alors en non activité, Macdonald et Marmont. Un signe lui fit comprendre que j'avais quelque chose à lui dire ; dès que sa femme fut entrée, il sortit, gagna son entresol, et peu après je fus le joindre.

« Que savez-vous de nouveau, me demanda- » t-il ? — Est-ce du nouveau, lui dis-je, que » d'apprendre la frayeur que vous faites à nos » ineptes dictateurs autant que les ennemis de » la France ? » Après ce début, j'entrai en ma- tière ; je lui racontai les propositions de Barras, et comment ce dernier m'avait paru prêt à entrer en arrangement avec lui.

« — Me conseilleriez-vous de danser entre

» les deux tours de Notre-Dame, sur une plan-
» che pourrie, me dit-il? De quel secours me
» serait un tel homme? Ne serais-je pas flétri,
» rien qu'à marcher de concert avec lui? Il a
» laissé passer le seul moment favorable; il
» doit se rappeler mes instances dès avant mon
» départ pour l'Égypte. Maintenant les choses
» ont changé de face; il a chuté aussi bas qu'il
» pouvait tomber, et je ne suis pas d'humeur
» à le relever de la boue sanglante où il pa-
» tauge. Il me procurera un commandement en
» chef; je préfère me le donner moi-même.
» Quant à ce qui est de prendre place sur un
» des fauteuils du directoire, cela ne me con-
» vient pas davantage; si je fais de la besogne,
» je veux la faire à ma guise. Que vous sem-
» ble au surplus de tout ceci, accepteriez-vous
» des offres de ce genre?

» — Non, général, lui répliquai-je avec vi-
» vacité, il ne peut y avoir que de la perte à
» commercer avec Barras; c'est un homme
» fini, qui n'est plus bon à rien, et qui, loin de
» vous servir, serait très nuisible.—A la bonne
» heure, voilà parler, un sot m'aurait
» conseillé un accommodement; il ne peut y
» en avoir là où les prétentions sont si diver-

» gentes. — Ainsi ce sera un plein refus que je
» lui porterai? — Non, il ne faut pousser per-
» sonne au désespoir, fût-ce le plus imbécile,
» et Barras n'est nullement dans ce cas; sa fai-
» blesse n'est pas de la bêtise. Dites-lui que,
» surpris de ce qu'il me propose, je veux réflé-
» chir sur le parti à prendre; que je suis las de
» faire la guerre, qu'un long repos me devient
» nécessaire, sans que je renonce pour cela au
» service de la patrie; que plus tard nous nous
» verrons, et qu'alors, sans doute, il nous sera
» facile de nous entendre. »

On vint prévenir que le déjeuner était servi, et nous fûmes nous réunir aux convives; il y avait là, outre les généraux que j'ai nommés, Lefèvre, Murat et Berthier. Le premier, ancien soldat aux gardes, en avait conservé les formes guindées, roides et communes; sa figure était belle, sa conversation assez pauvre, mais il devenait remarquable sur le champ de bataille; il possédait une bravoure à toute épreuve, et un instinct de commandement qui lui était particulier; il n'avait pas puisé dans son éducation primitive la connaissance des formes de la politesse et de la bonne compagnie, et par la suite il ne lui fut point possible de s'en instruire; dans sa plus

grande élévation, ses propos restèrent conformes à son premier état, et lui et sa femme nous apprêtèrent à rire souvent; mais que de brillantes qualités étaient cachées sous cette enveloppe vulgaire! Jamais n'avait battu cœur plus français, plus franc, plus généreux; il ne cherchait pas à s'en faire accroire; il n'avait aucune fausse honte ni aucune sotte vanité, et aucun défaut essentiel ne déparait les vertus de son ame.

Murat, dont je parlerai souvent plus loin, n'était alors connu que par sa valeur impétueuse, la grâce de sa personne toute chevaleresque, et son dévouement à Napoléon, dont il courtisait une des sœurs. Quant à Berthier, je n'en dirai rien maintenant, plus tard j'aurai fréquemment sujet de m'occuper de lui; Cornet, Regnauld-Saint-Jean-d'Angély, Cambacérès, le citoyen Talleyrand-Périgord, nouvellement sorti du ministère des relations extérieures, le peintre David que je retrouvai là, un peu pénaud de son fanatisme révolutionnaire; Courtois, conventionnel comme lui, et comme lui, régicide, complétaient le nombre des invités. On rit beaucoup pendant le déjeuner; on évita de parler politique; la conversation roula sur les beaux arts.

David tint le dé, et nul plus que lui n'en avait le droit; mais Bonaparte fut son digne émule. J'admirai avec quel goût il parla de la peinture; la sagesse de ses jugements et le tact exquis qui lui faisait apprécier les plus beaux ouvrages des maîtres de diverses écoles. David, en l'écoutant, ne put s'empêcher de lui dire: « Général, à vous entendre, on croirait que » vous savez aussi bien manier le pinceau que » la plume. — Dans un cas de pleine réforme, » dit Lefèvre à Bonaparte, tu pourrais te faire » brocanteur de tableaux. »

Ce propos nous amusa, et l'on continua sur ce ton. Cependant, dès que l'on eut fini, je m'éclipsai et me rendis au Luxembourg, de toute la vitesse de mes chevaux; j'étais attendu sans doute avec impatience, car on ne me laissa pas me morfondre avec les solliciteurs qui remplissaient le salon. J'entrai de suite, et je dis à Barras ce dont nous étions convenus avec le général; Barras était trop frivole pour ne pas s'accrocher à la première branche. « Ah! il veut réfléchir! » Soit, qu'il réfléchisse; il sentira que son in» térêt a tout à gagner d'un accommodement, » et tout à perdre d'un refus dangereux. Je vous » remercie, ajouta-t-il, vous n'oublierez pas

» de demander à votre ami de presser sa ré-
» ponse. » Et peu après je sortis.

Le général Moulin me rencontra comme j'étais prêt à remonter en voiture. « Où allez-vous,
» me dit-il ? — Voir Bonaparte. — Il nous a joué
» un vilain tour. Que diable avait-il besoin de re-
» venir pour nous mettre tous en émoi ? je gage
» que Barras voudrait traiter avec lui, et que
» vous en savez quelque chose. » Je me récriai sur ce fait, ne me souciant pas de l'avouer. Moulin continua : « Ils n'ont pas voulu me
» croire, ils en seront les dupes ; on ne doit
» point marchander avec un compère qui dé-
» serte son poste et qui viole les lois sanitaires.
» C'est par ces faits seuls un coupable, un
» rebelle, et on aurait dû le traiter en consé-
» quence. — Vous êtes sévère, citoyen directeur,
» lui dis-je. — Je suis juste et je vois de loin. »

Il ne vit pourtant pas sa déconfiture prochaine, et il tomba avec ses collègues.

Je revins donc où j'étais attendu. Bonaparte s'aperçut avec joie que Barras ne comprenait guère leur position respective, et qu'il espérait gagner tout du temps, tandis que ce serait le temps qui lui ferait tout perdre ; mais si Barras était tranquille, Gohier et Moulin l'étaient moins.

Derrière eux s'agitaient encore des hommes dangereux par leur énergie et leur caractère. Je placerai au premier rang Destrem, de Toulouse. Il possédait une fermeté peu commune, une haine raisonnée du despotisme qu'il avait cru tuer en votant la mort de Louis XVI, et qu'il craignait de voir renaître si un gouvernement militaire s'établissait ; il aurait tenté pour l'empêcher le coup le plus désespéré, car il y avait dans son ame quelque chose de ces inspirations romaines, si vivement recherchées de nos sombres républicains. Destrem était véritablement fanatique de la liberté, il croyait qu'elle suffisait à la gloire et au bonheur de la nation; et pour qu'elle pût s'établir en France, aucun sacrifice ne lui aurait coûté.

La plupart de ses collègues aux cinq-cents pensaient comme lui. Ils ne voyaient pas sans inquiétude le retour du général Bonaparte ; et soit qu'ils le regardassent comme un autre Monk, ou comme un autre Cromwel, ils ne voulaient point de sa dictature. Il n'en était pas ainsi des membres du conseil des anciens, ceux-ci se montraient disposés à transiger avec lui, pourvu qu'il les appelât au partage de la puissance; nous connaissions leurs dispositions,

et nous nous sentions sûrs de leur appui dans l'exécution du coup d'état que l'on allait tenter.

En vain pour calmer la disposition des esprits, on chercha à les réunir par des fêtes. Celle qui eut lieu dans l'église de Saint-Sulpice transformée en temple de la Victoire, et dont on fit la salle du banquet national, ne conduisit pas à ce but. Le général Bonaparte, par un calcul adroit, et voulant jeter sur ses adversaires une déconsidération utile à sa cause, en montrant qu'il les croyait capables d'un crime, affecta de craindre qu'on ne cherchât à l'empoisonner. Il ne parut à ce repas que pendant quelques minutes, et il ne mangea que des œufs durs. Afficher une pareille défiance c'était grièvement blesser les chefs du gouvernement; ceux-ci le sentirent, mais ils étaient déjà si faibles, qu'ils n'osèrent pas s'en fâcher. Je me trouvai à ce festin à côté de Chénier. « Il me semble, me dit-il, que » nous sommes à un de ces repas funéraires » que donnaient les Romains ! Qui enterrons-» nous, est-ce la gloire militaire, est-ce la » liberté ? — Mais ni l'une ni l'autre, lui ré-» pondis-je; il faut espérer que c'est plutôt un » gage de réconciliation. — J'ai peine à le » croire. Voyez la contenance péniblement tran-

» quille de Barras ; la gaîté affectée de Sieyes,
» ce fourbe dont je me défie par cela seul qu'il
» est abbé ; remarquez la confiance de Roger-
» Ducos ; l'embarras de Moulin et l'agitation
» de Gohier. Tenez, voilà le général qui se lève,
» il ne se gêne pas morbleu ; nous resterons à
» table après lui, ne fût-ce que pour lui ap-
» prendre qu'il n'est pas le maître, et que ce
» n'est pas à lui à donner le ton. »

Chénier dès ce moment commença un système honorable d'opposition. Il avait l'instinct de la liberté et une aversion insurmontable pour la tyrannie ; il aurait voulu que les soldats fussent citoyens avant que d'être les séides de leurs chefs ; il demandait l'impossible, et parce qu'il possédait de grandes vertus, il s'imaginait que les autres devaient suivre son exemple. Après le repas, je le quittai pour me rendre chez Bonaparte. Je fus reçu par Joséphine ; son époux n'était pas visible. Elle l'avait aperçu à peine ; elle me demanda ce qui s'était passé au festin, je le lui contai, et alors son inquiétude commença à diminuer. « Je crains, me dit-elle, qu'on ne nous
» joue quelque mauvais tour ; ces hommes de
» la république sont si méchants ! il me semble
» toujours qu'ils vont mettre le général hors la

» loi. — Rassurez-vous, lui dis-je, ses amis » sont nombreux et ne souffriraient pas cet » attentat. »

Regnault entra sur ces entrefaites; sa figure était rayonnante; il nous conta qu'il venait d'entendre la conversation de deux hommes du peuple; l'un disait à l'autre : « Vois-tu, il faut » en finir; cinq directeurs, ça ne vaut pas le » diable; un seul comme le général Bonaparte, » remettrait la république sur un bon pied. — » Oui, mais s'il se fait roi? — Il ne sera pas » si bête, les rois ne lui vont qu'à la ceinture; » et s'il se faisait roi, nous le tuerions, mais » s'il reste grand citoyen, alors nous le pous- » serons de notre mieux. »

Regnault riait; madame Bonaparte et moi ne partageâmes point sa gaîté; nous trouvions dans ces paroles quelque chose de trop férocement républicain; car nous sentions tous les deux que son époux, s'il commençait par être *grand citoyen* pourrait finir par être roi et par conséquent ne plus aller *qu'à sa propre ceinture.*

Toutes les particularités du 18 brumaire sont connues. On sait comment le conseil des anciens, en transportant à Saint-Cloud le lieu de ses séances, et en y conduisant notre conseil des

cinq-cents, comme la constitution lui en donnait le droit, facilita la révolution nouvelle. Sieyes et Roger-Ducos abandonnèrent leurs collègues ; force fut alors à ceux-ci de se soumettre. En vain le parti républicain tenta un moment de prendre une attitude menaçante, la force des baïonnettes fut là pour le contenir. Les généraux sur qui il comptait l'abandonnèrent ; Augereau fit comme les autres, il accourut près de Bonaparte en se plaignant de ce qu'on l'oubliait au moment où on voulait faire quelque chose pour la république ; Bernadotte se tint tranquille, ou fut pris au dépourvu, et Moreau, avec une docilité sans pareille, courut s'emparer du Luxembourg. On sait comment le reçut le directeur Moulin ; les reproches humiliants qu'il lui adressa, et avec quelle dureté il lui dit que puisqu'il faisait le métier de gendarme ; il n'avait qu'à attendre dans l'antichambre.

Il est une observation importante qu'on a souvent faite sur le cœur humain, c'est que le courage moral est bien plus l'apanage de ce qu'on appelle *les bourgeois* que des soldats. Il est rare que parmi les militaires il s'en trouve d'assez fermes pour tenir tête au pouvoir, tandis que l'on compterait beaucoup de magistrats qui n'ont pas craint

d'affronter la mort pour remplir leur devoir et sans aucune idée de récompense ou de gloire. Le militaire n'agit presque toujours que dans l'espoir d'avancer, le fonctionnaire voit souvent l'intérêt du peuple avant le sien ; il sait qu'il a un grand exemple à donner, et il le donne, parce qu'il n'a pas appris à hésiter entre un péril présent et une honte à venir. Il lui serait cependant permis d'être faible ; on ne le trouverait pas étrange en lui, mais il se sert à lui-même d'aiguillon, et c'est pour satisfaire ce noble penchant qu'il meurt sur sa chaise curule, comme les sénateurs de Rome devant les Gaulois. On rencontrera peu d'officiers qui dans une révolution ne se précipiteront pas aux genoux du vainqueur, et l'on peut lire dans l'histoire de tous les peuples les noms d'une foule de magistrats qui ont refusé de servir un usurpateur. Dans les cent jours par exemple, presque toute l'armée passa du côté de Napoléon, tandis que la majorité des employés civils resta dans la ligne de la fidélité au malheur. Ce fut la même chose au dix-huit brumaire (10 novembre 1799), les représentants du peuple soutinrent avec courage la constitution établie, et on ne vit pas un seul militaire tirer son épée pour elle, tant

il est vrai que la servilité la plus complète s'accommode à merveille avec la valeur la plus brillante; le soldat, rompu à l'obéissance passive, est plus brave que ferme et plus souvent esclave qu'indépendant.

Après le 18 brumaire, le gouvernement de la république fut confié provisoirement à trois consuls; ce furent d'abord deux anciens directeurs, Sieyes et Roger-Ducos, puis le général Bonaparte. Le premier se crut parvenu dès ce moment au faîte de représentation et de pouvoir vers lequel tendaient tous ses efforts; il ne douta pas, tant il restait enfermé dans le cercle de ses chimères favorites, que le général, content de paraître à la tête des armées, ne lui abandonnât le fardeau de l'administration: son désappointement ne fut pas médiocre lorsque je lui annonçai tout le contraire de ce qu'il espérait. Voici ce qui se passa en cette occasion.

Le troisième consul m'envoya chercher un jour. « Nous voici, me dit-il, en position d'as-
» surer l'avenir, et pour cela j'ai besoin de n'être
» contrarié par aucun songe-creux, par aucun
» de ces hommes qui, avec des théories, s'ima-
» ginent que l'on fait des gouvernements. Vous
» avez entendu Sieyes avec son projet de grand

» électeur et sa constitution métaphysique, ses
» absorbements et tout ce qui devait s'ensuivre :
» ce plan déroulé m'a fait voir l'homme à nu,
» et certes je n'y ai pas trouvé grand'chose.
» Je ne puis l'associer à mes idées, qui sont
» toutes simples, claires, et allant droit au
» but ; vous en jugerez plus tard. Je pré-
» fère Cambacérès, c'est un homme sage, grave,
» fort entendu, et qui néanmoins ne fera pas
» l'entendu. Préparez Sieyes à disparaître der-
» rière la toile ; dites-lui que je me charge de
» lui assurer une belle existence, mais qu'il ne
» sera plus désormais à la tête des affaires ; ma
» détermination est prise irrévocablement, et s'il
» voulait me voir, il ne me ferait pas changer. »

Je ne fus que médiocrement satisfait d'une pareille mission, mais je ne laissai pas que d'avoir quelque envie d'examiner la figure du Phaéton precipité, du vieux renard joué par un jeune politique, et j'acceptai. Il faut savoir pour comprendre la plaisanterie du général Bonaparte sur Sieyes, que celui-ci, dans un de ses rêves journaliers, avait conçu le plan d'une constitution dans laquelle un corps supérieur, une sorte de sénat eût absorbé dans son sein tout militaire, tout haut administrateur dont l'influence sur le peuple et

l'armée aurait pu compromettre les libertés publiques. Il osa proposer ce projet ridicule au vainqueur de l'Italie, qui n'en avait pas voulu, comme on peut le croire, mais qui n'en avait pas moins conservé une certaine rancune contre celui qui s'était flatté de l'absorber au gré de sa volonté.

Sieyes reçut mon message comme un coup de foudre; il ne me cacha que mal son désespoir, se montra interdit, balbutia quelques paroles de colère, puis me demanda si c'était là ce qu'on lui avait promis. « Je n'en sais rien, » lui dis-je; ce qui est positif, c'est qu'on » vous fait sénateur, qu'on vous donne la terre » de Crosne à titre de récompense nationale, » et qu'on vous permet de disposer entre vous » et Roger-Ducos, votre collègue, de la caisse » particulière du directoire exécutif. »

Cette caisse était un fonds de huit cent mille francs, destiné à procurer une certaine aisance à chaque directeur ramené par le sort à rentrer dans la vie privée. Sieyes, après quelques murmures, me répliqua: « Laissez-le faire, l'ingrat » espère donc marcher seul; parce que cela sait » dresser un camp ou un projet de bataille, » cela croit être capable de gouverner une grande » nation; je ne lui en donne pas pour six mois,

» mais qu'il ne vienne pas me trouver, je ne » mettrai certainement pas pour lui ma main au » feu ; vous verrez, vous verrez comme avant » peu tout sera sens dessus dessous. »

Je le laissai librement exhaler son courroux ; il acheva en reconnaissant que, pour l'heure présente, il n'était pas en état de lutter avec un si vigoureux joûteur ; il resta d'accord avec moi sur tous les points que nous avions à discuter ensemble, accepta le domaine de Crosne et l'argent qu'on lui abandonnait ; ceci lui parut une fiche de consolation ; il prit au reste la plus forte part des huit cent mille francs. J'ai même entendu dire que Roger-Ducos ne put tirer de ses mains qu'une centaine de mille francs, tandis que consciencieusement, les deux ex-directeurs auraient dû partager également. L'amour de Sieyes pour l'argent était si bien connu que j'ai entendu dire à Carnot : « Je ne doute pas que si » on offrait à Sieyes un million pour se laisser » fesser à outrance sur la place de la Révolution, » en costume de membre du directoire exécutif, » il ne trouvât dans la constitution un article » qui le lui permettrait. »

Sieyes termina là son existence politique ; il vit encore, mais son nom est mort avant lui.

CHAPITRE LI.

Les trois consuls. — Cambacérès. — Motifs de la haine que Montgaillard lui portait. — Lebrun, troisième consul. — Napoléon aimait à s'entourer des gens de mérite. — Le sénat conservateur. — Le tribunat. — Le corps législatif. — Le premier consul m'envoie en mission. — Instructions qu'il me donne. — Ma tournée. — Le concordat. — Conseil donné à Napoléon. — Marengo. — La machine infernale. — Effroi de madame Bonaparte. — Ce que me dit le premier consul. — Son opinion sur le cardinal de Richelieu. — Et sur l'ambassadeur d'Angleterre à Paris. — La légion d'honneur. — Le roi d'Étrurie à Paris. — Mot de Napoléon sur lui. — La reine d'Étrurie. — Le code civil.

Trois consuls : le général Bonaparte, le jurisconsulte Cambacérès ancien conseiller à la cour des aides de Montpellier, et l'homme de lettres Lebrun, autrefois secrétaire du chancelier Mau-

peou, furent mis par la constitution à la tête du gouvernement avec des pouvoirs inégaux. Au premier fut réservée toute la puissance exécutive; le deuxième et le troisième n'eurent d'autre mission que de l'aider de leurs conseils, et il était parfaitement décidé à s'en passer dans toutes les questions d'un intérêt majeur. Cambacérès apporta dans ses hautes fonctions toute la dignité nécessaire pour les faire respecter. C'était un magistrat de l'ancien régime dans toute la force du terme, grave, cérémonieux, mesuré, calme, et en même temps poli, doux et affable, se plaisant à obliger pourvu qu'on se montrât empressé auprès de sa personne. Il aimait au suprême degré la représentation; tout, autour de lui, prit dès le premier abord un air de magnificence, de grandeur et de supériorité très original pour l'époque : on aurait vraiment cru que dès son enfance il avait été accoutumé à faire le prince.

Son intervention dans les affaires publiques ne fut, depuis le 18 brumaire, qu'une suite de services rendus à des gens qui, en grande partie, se sont dans la suite montrés ingrats. Il devint l'appui de tous les émigrés, de leurs familles, des nobles qui demandaient du pain en retour de leur fortune dévorée par la révolution. Il

acquiesçait à tout, écoutait toutes les plaintes avec intérêt, séchait bien des larmes, et faisait placer un nombre énorme de solliciteurs; il était la providence visible qui s'interposait entre Napoléon et le peuple. Depuis le moment où Bonaparte le choisit pour second consul jusqu'à sa chute en 1814, un seul homme s'est plu à l'outrager, à le calomnier; c'est l'abbé de Montgaillard, dans son histoire de France. Je tiens, à ce sujet, du prince archichancelier lui-même l'anecdote suivante.

Des préventions très légitimes s'étaient élevées contre le malicieux bossu dans l'esprit de Cambacérès. Après l'insurrection du Midi, chargé à Paris de la défense des royalistes arrêtés, le prince avait obtenu des renseignements qui lui montrèrent sous quel jour l'abbé de Montgaillard s'était fait voir à l'époque du soulèvement royal. Depuis lors, il se méfia de lui, le soupçonna de faire partie de la police secrète de Fouché, et le traita mal. Une circonstance arriva où un fait d'une haute importance fut connu de Fouché, et le prince, en recherchant qui pouvait être l'auteur de cette indiscrétion, ne put douter que ce ne fût notre annaliste; il

n'en fit pas à deux fois dans cette circonstance, et il chargea M. d'Aigrefeuille de lui défendre la porte du palais ; *indè iræ*. Montgaillard ne pardonna point, et Cambacérès est devenu sa bête noire. Il exhalait sans relâche sa bile contre ce grand magistrat, et ce méchant bossu haïssait l'archichancelier, parce que ce dernier connaissait ses faits et gestes, et qu'il disait : « l'abbé de Montgaillard est une vipère incarnée. » Chacun sait aussi que le manuscrit des Mémoires de Montgaillard a été singulièrement alongé, et que d'un volume laissé par l'abbé on est parvenu à en faire neuf. Je doute que l'on pût nous représenter dans toute son intégrité le manuscrit de l'auteur.

Cambacérès était laid, mais d'une laideur aimable ; un air de bienveillance parait sa physionomie ; il possédait de vastes connaissances en jurisprudence, en politique, en administration. Tout imprégné de l'ancien régime, il en aimait les formes et les souvenirs ; il aurait voulu que la magistrature fût nombreuse pour être forte, et instruite pour devenir respectable. Il ne fit en général que de bons choix, parce qu'il en savait assez pour apprécier les hommes. On lui a reproché sa parcimonie, sa gourmandise, on

l'a calomnié dans ses goûts, ce qui prouve qu'on s'attache à des choses qui sont du particulier et non du fonctionnaire public, qu'on n'a pu trouver rien à reprendre dans sa vie sous ce dernier rapport. En effet, on ne citera depuis le 18 brumaire, je le répète, aucun acte cruel, aucune mesure tyrannique qu'il ait conseillé ou ordonné; il est le seul parmi les hommes éminents de l'époque qui n'ait pas trempé dans le crime de l'assassinat du duc d'Enghien; je me plais à lui rendre justice, parce qu'il est mort et que j'ai pu apprécier ses qualités; il aurait été à souhaiter que son pareil se fût trouvé depuis 1814, à côté du trône constitutionnel.

Le second consul, Lebrun, n'était pas beau non plus; sa figure avait quelque chose de piètre et de mélancolique; ses formes étaient celles d'un procureur parvenu; non moins bien élevé que son collègue, il ne représentait pas néanmoins aussi noblement; il jouissait de peu de crédit, et a passé inaperçu dans une place éminente pendant toute la durée de l'empire; il était homme de lettres; nous lui devons une excellente traduction en prose de l'Iliade, et une de la Jérusalem délivrée. Le prince Lebrun se rangeait avec plaisir parmi les littérateurs; il

ne craigait pas d'avouer qu'il devait à sa plume ses premiers titres de gloire. Gracieux envers ceux qui interrompaient la solitude ordinaire de son palais, il ne vous laissait partir que charmé de l'obligeance de ses manières et de l'amabilité de sa conversation ; il plaisait beaucoup chaque fois qu'il voulait plaire, et cela lui arrivait souvent. Il a traversé pur toute la révolution ; il n'a donné dans aucun des excès de l'époque; sa mémoire n'est tachée d'aucune de ces fautes commandées par le fanatisme du moment, et que la postérité juge avec une sévère justice. On n'a eu que des larmes à donner à la mort du prince archi-trésorier de l'empire, et nulle grave inculpation ne trouble la paix de sa tombe.

Le choix que le premier consul fit de ces deux personnages, pour les associer à la direction du gouvernement, prouve son discernement extrême. Ce fut dans Napoléon, plus que du bonheur ou de la réflexion, ce fut un trait véritable de génie que le soin qu'il mit à ne s'entourer que d'esprits supérieurs; le sien était trop élevé pour descendre aux vils calculs de la jalousie. Il y a dans l'histoire un excellent thermomètre pour juger de la portée de ceux appelés

à tenir le pouvoir, c'est d'examiner qui ils se sont associé; les grands hommes n'ont appelé que des hommes de mérite; les sots, les gens sans moyens ou à courte vue n'ont pris leurs coopérateurs que parmi les nullités les plus complètes. Examinez, pour vous en convaincre, le règne de Napoléon et l'administration plus récente de Villèle, Corbière et Peyronnet; citez-nous le savant, l'administrateur, le militaire, le politique habile, que ce trio malveillant aura élevé à lui; la haute réputation qu'il aura été chercher, soit pour la récompenser, soit pour l'appeler à ses conseils; vous n'en trouverez ni des uns ni des autres; de stupides séides, des gens sans foi, des inepties incarnées, voilà quels furent presque tous ses choix.

Le sénat conservateur, chargé de maintenir dans leurs limites respectives les divers pouvoirs et de veiller à ce qu'ils ne dépassassent point les bornes tracées par la constitution; commis à la garde et à l'observation des lois, fut rempli de toutes les supériorités de la France, jamais et à aucune époque de l'histoire, sans excepter le sénat romain, on ne vit une réunion aussi complète de toutes les capacités sociales. Un grand homme avait pu seul présider au

choix des sénateurs, ils formaient vraiment l'élite de la nation ; et elle pouvait être fière à l'origine du sénat, de contempler dans son sein la réunion des notabilités les plus hautes dans la guerre, les sciences, les arts, l'administration et la diplomatie. Jamais chambre de pairs ne lui fut comparable ; il faut tout dire aussi, ni l'esprit de parti d'une part, ni le préjugé de la naissance de l'autre, ne présidèrent à sa composition. Le sénat, sans doute, dérogea dans la suite, à son institution. Ses membres, émus à l'aspect de la gloire du chef de l'empire, ne surent pas assez lui résister ; mais c'est une faiblesse inhérente à la nature humaine, et qui ne prouve rien ; il y a plus encore de lâches parmi les imbéciles que parmi les gens éclairés.

Le tribunat qui devait discuter les lois, compta dans son sein des orateurs éloquents, des politiques profonds. Ce fut dans ce corps que la liberté expirante en France se réfugia ; et, quoique le premier cri de la servitude soit parti du milieu du tribunat, on ne peut oublier que Carnot, Flaugergue et tant d'autres, se montrèrent animés du feu sacré de l'indépendance.

Le corps législatif, dont les attributions se bornaient à voter les lois élaborées dans le conseil

d'État et corrigées au tribunat, ne fut pas aussi heureux dans sa composition que les deux autres grands corps de la république. Cependant il eut aussi ses notabilités dont plusieurs ont attiré avec justice les regards du public sur leur honorable conduite.

Des préfets, des sous-préfets, des maires choisis parmi les plus dignes habitants des villes, complétèrent le système administratif, et tout marcha dès le commencement avec autant d'ensemble et de perfection que si la machine eût compté plusieurs siècles d'existence.

Appelé par la volonté du premier consul, à des fonctions importantes et qui récompensèrent dignement l'amitié que je lui avais vouée, je reçus bientôt après la mission de parcourir plusieurs départements, afin de surveiller ceux qui pourraient former des projets coupables, et plus encore, afin d'ouvrir les prisons aux malheureux détenus pour délits politiques antérieurs au dix-huit brumaire. Le premier consul, en me donnant lui-même ses instructions me dit expressément : « N'écoutez aucune dénonciation, ne voyez » partout que des hommes égarés ou bien intentionnés. Je veux, dans le premier moment, » ne connaître ni aristocrate, ni démocrate,

» ni royaliste, ni jacobin. Tous ceux qui vou-
» dront se rallier franchement à moi, seront
» les bien venus, et plus tard nous sévirons
» contre ceux qui voudraient persister dans un
» système d'opposition qui deviendrait criminel.
» Je vous le répète, votre rôle est d'opérer
» une fusion complète; je vous recommande
» surtout les prêtres et les nobles, ils ont été trop
» tourmentés, on n'a pas tort de tenir aux
» souvenirs de famille, je veux que tous
» les cultes soient respectés. Faites plier à ces
» intentions ceux qui les combattraient par des
» paroles démagogiques. Je ne suis pas venu
» apporter le glaive, mais la paix », ajouta-t-il en souriant et en retournant une phrase de notre divin législateur, phrase dont les gens d'église ont trop abusé.

Telles furent les instructions que le premier consul m'intima. Je me plais à les faire connaître; elles prouveront combien cet aigle était digne du rang où il était parvenu. Son premier mot fut une profession de tolérance; il comprit que pour jouer le beau rôle qu'il avait conçu, il ne fallait être d'aucun parti; il les comprima tous, ou plutôt il les accueillit tous; aussi son règne fut tranquille, parce qu'il ne voulut être l'homme

de personne, et qu'il devina qu'un prince sera toujours grand lorsqu'il marchera avec les masses, et jamais avec des individus.

Comme il ne me convient pas de me faire connaître, je ne désignerai point les départements que je parcourus; il me suffira de dire que je rencontrai partout un désir immense de la paix, et une confiance sans bornes dans le premier consul. Chacun attendait de lui la fin de nos calamités intérieures; on ne doutait pas qu'il ne nous rendît bientôt la supériorité militaire que la force des choses nous avait déjà fait perdre à l'époque de son débarquement. L'essentiel, d'ailleurs, était pour tous que le gouvernement devînt stable; il le fut; dès lors, les inquiétudes cessèrent, la tranquillité reparut, la prospérité du commerce marcha à sa suite, et l'on ne se ressouvint des maux passés, que pour mieux jouir de la félicité présente. Un des actes les plus politiques du premier consul, et celui dont les résultats immenses assurèrent le mieux sa popularité, fut celui par lequel il décréta la liberté des cultes. A cette annonce, le catholicisme qui venait d'essuyer une persécution digne de Dioclétien, se hâta de reparaître au grand jour; bientôt même il put espérer davantage, lorsqu'il

eut appris que le premier consul traitait d'un concordat avec le cardinal Chiaramonte, nouvellement élu pape sous le nom de Pie VII.

Si la nation en général vit cette mesure avec plaisir, les hommes de la révolution ne l'accueillirent pas de même ; ils croyaient avoir fait un grand acte de sagesse en supprimant la religion catholique, en l'obligeant à n'être plus la religion de l'État, mais seulement une secte particulière, comme celle des protestants, des théophilanthropes, etc. Ils s'expliquèrent sous le nouveau régime, et à ce sujet, avec véhémence, il n'était pas de sarcasmes qu'ils ne lançassent contre le premier consul ; Fouché et Merlin ne déparlaient pas : ils eussent voulu l'un et l'autre la continuation du culte absurde de la Raison, et chacun d'eux se complaisait à rappeler quel coup la reconnaissance de l'Être Suprême et de l'immortalité de l'ame avait porté à Robespierre.

De pareilles clabauderies ne pouvaient arrêter Napoléon dans ses mesures ; il sentait la nécessité d'un culte uniforme, dont le retour était vivement désiré par la masse de la nation. Il voulait rendre celle-ci grave et consciencieuse ; il savait que la religion bien entendue est favorable au gouvernement monarchique, et qu'elle ne lui

devient nuisible que lorsque les princes écoutent trop ses ministres, qu'il est bon de contenir d'une main ferme dans l'intérieur des temples. Un homme que j'ai vu long-temps en faveur auprès de Napoléon, un de mes amis les plus chers, et que pour cela même je ne nommerai point, crut la circonstance favorable pour lui suggérer de se faire chef de secte et de créer ce que ce conseiller appelait une religion d'État.

« Monsieur, » lui répliqua le premier consul (qui déjà dans son intérieur repoussait les qualifications républicaines), « je ne veux re» commencer ni Luther ni Henri VIII; à tous » les maux qui viennent de peser sur la France, » n'ajoutons pas ceux qui prendraient leur source » dans les dissensions religieuses; ce ne serait » pas le moyen de finir la révolution. » Il rejeta loin de lui une pareille idée, qui lui semblait subversive de toute tranquillité; et si, plus tard il eut envie de la mettre à exécution, ce fut, non par conviction, mais par dépit, et à cause des tracasseries que lui suscita le clergé lors de la division qui se manifesta entre l'empereur des Français et le père commun des Fidèles.

Les puissances européennes virent d'un mauvais œil la révolution qui s'opérait en France.

si Bonaparte, simple général, leur avait paru redoutable, combien n'était-il pas plus dangereux maintenant que son génie venait de le placer sur le premier trône du monde, lorsque dans l'intérieur aucune volonté ne s'opposait plus à l'accomplissement de ses vastes projets, lorsque enfin il pouvait marcher contre ses ennemis avec toutes les forces d'une grande nation soulevée en sa faveur !

Vainement il essaya d'amener les cabinets à la paix ; on repoussa ses propositions conciliantes ; il fallut combattre, il ne s'y refusa pas : prenant sa course avec rapidité, il franchit les Alpes avec toute son armée, comme s'il ne s'était agi que de traverser une plaine ; surprit les Autrichiens, qui le croyaient bien loin, et qui se réjouissaient encore de la prise de Gênes tout à l'heure tombée en leur pouvoir malgré l'héroïque résistance de Masséna ; et le 14 juin 1800 il gagna contre eux la bataille de Marengo, qui décida du sort de toute l'Italie.

L'administration intérieure, ainsi que les finances, sortaient du chaos ; tout s'organisait, tout recevait l'impulsion d'une main puissante, lorsque l'attentat du 3 nivose an IX (24 décembre 1800) vint révéler l'existence d'un complot dirigé

moins contre la personne du premier consul que contre la prospérité de la France. On ne l'attribua pas d'abord aux royalistes ; on en accusa les Jacobins, qui pourtant n'étaient pas les véritables auteurs de cette entreprise. Napoléon crut les révolutionnaires armés contre lui, et il tomba sur eux de tout le poids de sa colère. L'indignation soulevée par cet attentat fut unanime ; chacun le regardait comme un acte hostile à la tranquillité publique, et pour cette seule fois peut-être les adresses qui arrivèrent de toutes les parties de la France, ne furent pas commandées par les autorités locales. Je me trouvais dans la rue Saint-Honoré, sur la place du Palais-Royal, au moment où l'explosion eut lieu; je crus que toute la ville sautait en l'air, et je cherchai un refuge au milieu de cette place. Au premier moment, le bruit se répandit que le premier consul avait péri ; je me hâtai d'aller m'assurer de la vérité : j'appris bientôt que, sorti sain et sauf de ce guet-apens, il avait poursuivi sa route vers l'Opéra, où il se montra plein de vie à la foule charmée.

J'allai dès le lendemain le complimenter et je trouvai madame Bonaparte tout en larmes ; elle vint aussitôt à moi, et sachant combien je lui étais attaché, elle déplora la rage des ennemis de son

époux. « Est-ce donc vivre, me dit-elle, que de » redouter sans cesse les assassins? Le pouvoir » n'est-il pas payé trop cher à ce prix! Vous » verrez tout à l'heure le premier consul, ajouta- » t-elle après un moment de silence; il est con- » vaincu que les terroristes sont les auteurs de ce » crime, et il vient de laver de la bonne manière » la tête à Fouché. — A sa place, répondis-je, je » n'aurais rien à démêler avec cet homme; il me » fait peur, je crois voir en lui la révolution tou- » jours vivante. — Je pense comme vous; mais il » croit en avoir besoin. On dit que cet homme » est habile, et s'il pouvait s'amender franche- » ment, on en tirerait un bon parti. »

Ce n'était pas mon idée; mais Fouché avait un art que je n'ai vu qu'à lui seul, c'était de savoir persuader à tous ceux qui l'approchaient qu'il leur était nécessaire. Joséphine, elle-même, qui d'abord ne l'aimait pas, finit par être prise à ce piège. Bientôt elle ne vit plus que par Fouché, et se laissa convaincre qu'elle ne possédait pas de serviteur plus dévoué. Peu après, le premier consul arriva; ses premiers mots furent ceux-ci :

« Les Jacobins me déclarent la guerre, ils la » veulent, je ne les épargnerai pas. Que vous

» semble de cette algarade ? Elle produira sans
» doute un fâcheux effet dans l'étranger. — Oui,
» au premier moment, lui dis-je ; mais comme
» je ne doute pas des marques d'intérêt que la na-
» tion vous prodiguera, tout m'assure que cette
» tentative, loin de vous nuire, vous servira
» beaucoup. — Dieu le veuille ! Cette pauvre
» amie, poursuivit-il en montrant sa femme, a
» passé la nuit à pleurer. — Quant à moi, j'ai
» ressenti une vive épouvante ; si nous vous
» perdions, ce serait retomber dans le chaos.
» — Est-ce votre opinion sincère ? — Oui, et
» elle vient de l'ame. — Ne croyez pas que
» ce soit par orgueil, mais je vous avouerai que
» je pense comme vous. Oui, mon ami, j'ai la
» conviction intime que, plus que tout autre,
» j'unirai constamment dans la même pensée les
» intérêts de la France au soin des miens pro-
» pres, que je ne me séparerai jamais de la na-
» tion, comme le font tant d'imbéciles qui
» croient être quelque chose sans elle. Sa-
» vez-vous quel est, à mes yeux, le plus grand
» ministre des temps passés ? c'est le cardinal de
» Richelieu ; celui-là ne voulut fonder sa gran-
» deur que sur celle de la patrie ; il ne fut pas
» l'homme de l'Espagne, de l'Autriche, de

» l'Angleterre, mais celui de la France. Il sut » se dire : Je veux en m'élevant élever aussi » l'État; ce serait trop peu pour moi d'être » grand si la nation n'était pas grande elle- » même; ainsi, quiconque s'attaquera à l'État, » m'aura pour ennemi, et celui qui voudra me » détruire deviendra traître à la nation. Il régla » sa conduite en vertu de ce principe, et les » folles têtes qu'il fit tomber ne furent par le fait » que celles de rebelles et de gens coupables du » crime de lèse-majesté au premier chef; ainsi » ferai-je, vous pouvez y compter. »

Ces paroles me causèrent une vive émotion; j'y trouvai déjà une telle profondeur de despotisme, que, dès ma sortie du salon, je me hâtai de les écrire sur mes tablettes; je puis assurer que je les rapporte presque textuellement; tout ce qui peut avoir une tournure énergique ou pittoresque est rendu mot à mot, ma mémoire retenait sans peine les expressions originales du premier consul. Napoléon me parla ensuite de ses projets de concordat avec le pape, et je le trouvai aussi supérieur sur le chapitre des matières ecclésiastiques que sur toutes les autres soumises à sa décision.

Le 9 février 1801 la France et l'Autriche

signèrent un traité de paix à Lunéville ; nous pûmes alors respirer. Cette année nous procura également la paix avec l'Angleterre, et la guerre, qui durait depuis dix ans, fut momentanément suspendue. J'en fis mon compliment en particulier au premier consul, il me répondit : « Nous allons recevoir un ambassadeur Anglais. » Voilà un espion, un intrigant officiel et » respectable que le cabinet de Londres aura » dans Paris ; il y intriguera, non pas à son » aise, car j'y mettrai obstacle ; mais il y intri- » guera cependant contre moi. Je voudrais, et » je ne puis croire à la durée de cette paix.—Ne » la croyez-vous donc pas solide?—Non; car de » l'autre côté de la mer notre prospère tranquil- » lité sera insupportable; regardons toujours » ceci comme une trève dont il faut profiter. »

Le premier consul l'utilisa en effet pour continuer son plan d'amélioration intérieure. Il créa la Légion-d'Honneur, institution qu'un grand génie pouvait seul imaginer, et qui, récompensant de la même manière tous les services rendus à l'État dans des carrières différentes, réunit comme en un seul faisceau le militaire et le magistrat, l'ecclésiastique et l'industriel, le savant, le poète et l'artiste,

Napoléon détruisait par là ces degrés arbitraires, ces classifications divergentes qui, jusqu'alors, avaient séparé les divers états de la société ; une décoration unique coupait court à tout, et le soldat surtout ne trouvait plus de prétexte à un orgueil de caste et à un sot amour-propre. Les militaires, toujours exclusifs, furent les seuls qui se plaignirent d'être confondus avec les *pékins* ; au demeurant, peu d'ordres ont joui de la considération qu'obtint à sa création celui de la Légion-d'Honneur ; il ne comptait parmi ses membres que des gens de mérite; les choses ont bien changé depuis.

Les conventions du traité de Lunéville amenèrent à Paris le duc de Parme, décoré par Napoléon du titre de roi d'Étrurie. On regarda dans le temps comme un acte de haute politique de notre habile capitaine, d'avoir montré aux Parisiens ce que c'était que la royauté sans le prestige de la gloire. Jamais plus pauvre prince ne fut appelé à monter sur un trône ; c'était la nullité vivante et l'ineptie couronnée. Napoléon n'avait pu se faire une idée avant de le voir, de ce que pouvait être un souverain élevé dans la grandeur ; jamais on ne put l'amener à parler avec intérêt du peuple qu'il allait gouverner,

et son ignorance historique était telle qu'il croyait fermement les Médicis issus d'une branche de la maison royale de France ; il dit un jour cette sottise devant moi, tandis qu'il était au cercle de madame Bonaparte.

Ce prince ne parut occupé que de futilités, ne songeant qu'au plaisir de la chasse et à des inutilités qui dénotent une ame petite et vaine ; l'étiquette l'occupait beaucoup. Ses niaiseries impatientaient Napoléon : « Voilà donc ce que » c'est qu'un roi de race ancienne, nous dit-il un » jour ; certes si Henri IV avait été élevé comme » lui, il n'aurait pas conquis son royaume » à la pointe de l'épée. » Le roi d'Étrurie avait sa femme avec lui, princesse non moins insignifiante, et qui ne rêvait, de son côté, que modes, coiffures et pompons ; son premier soin, en arrivant à Paris, fut de se faire indiquer la meilleure faiseuse de modes ; c'était madame Despaux, autant que je m'en souviens. Elle prit souvent chez elle de longues leçons sur l'art de placer un chapeau ; et organisa un service de toilette qui eut lieu par estafettes entre Florence et Paris, tant qu'elle demeura en Toscane. Ce fut là le résultat le plus important du voyage en France de ces deux têtes couronnées.

Les préliminaires de la paix, arrêtés dès 1801, furent suivis de la paix elle-même; conclue à Amiens, et signée le 25 mars 1802. J'ai dit ce que le premier consul en pensait; il ne se trompa pas; ce n'était qu'une suspension d'armes dont l'Angleterre avait besoin, et qu'elle employa à notre détriment. Napoléon, de son côté, en ramenant la France à des idées de stabilité, consolida d'autant plus sa puissance; il voulait que tout marchât conformément à la loi, et vers cette époque il créa, pour concourir à la rédaction du Code civil, cette commission si imposante par les lumières et par la supériorité de ses membres; là on rencontrait les Cambacérès, les Merlin, les Treilhard, les Defermont, les Tronchet, les Target, les Carnot, etc., en un mot, tous les noms illustres dans la jurisprudence moderne, et dont le concours promettait une œuvre supérieure à celles de leurs prédécesseurs. Le Code civil obtint l'assentiment de l'Europe, et malgré quelques imperfections inséparables de toute œuvre humaine, ses dispositions régissent encore plus d'un royaume étranger.

CHAPITRE LII.

Le premier consul président de la république cisalpine.— Causes qui le déterminent à prendre cette dignité. — On intrigue autour de Moreau. — Le général Lecourbe. —Fournier-Sarlovèse.— Bernadotte. — La famille Moreau donne par ses menées l'éveil au premier consul. — Ce que me dit celui-ci à ce sujet. — Mort de La Harpe. — Son caractère. — Ses bizarreries. — Le premier consul songe à obtenir une abdication de Louis XVIII. — Il m'appelle dans son cabinet. — Notre conversation. — Projet du traité d'abdication. — Il veut me charger de cette négociation. — Je la refuse. — Il insiste. — Je ne me rends pas.—Il me congédie. —Il tente l'entreprise et ne réussit pas. — Amnistie des émigrés. — Ce que Treilhard en pense.—Ce que Napoléon en dit en 1815. — Il aimait l'ancienne noblesse. — Mot de Joséphine sur les courtisans de bonne maison. — Réflexions.

Je me flattais alors que le premier consul, vraiment digne de sa haute fortune, aurait autant de grandeur d'ame que de génie, autant de modéra-

tion que d'héroïsme, et que ne voulant du pouvoir, comme il me l'avait dit, que pour le bonheur de la France, il ne compromettrait pas ce noble but en se livrant à tous les rêves de son ambition. Mon désappointement fut extrême lorsque je le vis commencer en 1802 par se faire déclarer président de la république italienne dans la consulte réunie à Lyon. Au reste, ce fut peut-être la nécessité et le besoin de prévenir un rival qui le porta à cet envahissement propre à éveiller contre lui l'inquiétude de l'Europe. Le général Moreau avait souffert le coup d'État du 18 brumaire : faible comme citoyen, il était chaque jour exposé aux reproches de sa belle-mère et de sa femme. Elles se plaignaient avec amertume de ce qu'il n'avait pas su prendre pour lui ce qu'on lui avait offert ; timide moins par républicanisme que par indécision naturelle, Moreau, tourmenté par sa famille, tantôt se retranchait derrière son patriotisme, tantôt accusait les circonstances, et tâchait ainsi de se justifier.

D'une autre part, des amis dévoués, le général Lecourbe, Fournier-Sarlovèse, alors colonel, Desperiere et quelques autres parmi lesquels il faut compter Bernadotte qui, jaloux

du premier consul, aurait voulu le précipiter de son poste, assiégeaient incessamment Moreau, et le poursuivaient de toute leur énergie, de manière à presque suppléer à celle qui lui manquait. Ils voulaient lutter en France contre le pouvoir qui s'élevait, et renverser, s'il était possible, la constitution de brumaire, pour revenir à celle des directeurs. Lecourbe, vraiment homme de guerre, joignait à une valeur peu commune, une vivacité qui ne lui permettait pas toujours de profiter des résultats de son courage. Il ne connaissait le danger ni en présence de l'ennemi ni dans l'intérieur de la France. La guerre *des pots de chambre*, si redoutée du grand Condé, ne l'eût pas effrayé plus qu'une lutte à soutenir contre toute l'Europe. Il aimait Moreau, parce qu'il l'estimait; il haïssait le premier consul, parce que ce dernier, par sa conduite présente, lui paraissait déchu de sa gloire passée; il ne balançait pas à montrer son mécontentement, et ses regards chagrins, son sourire sardonique, l'amertume de ses propos, annonçaient un conspirateur capable d'organiser un complot à lui seul, et qui n'hésiterait pas à lutter corps à corps avec le chef du gouvernement appuyé sur le gouvernement même. Lecourbe,

enfin, n'était pas courtisan ; il y avait de la roideur dans son épine dorsale ; il ne s'abaissait pas devant le pouvoir ; et, chose étrange parmi nos militaires modernes, il préférait la liberté avec une médiocre existence, à un esclavage fondé sur la richesse, et dont les fers seraient cachés sous des cordons.

Fournier-Sarlovèse, véritable *beau fils*, par l'élégance de ses formes, la grâce de sa figure, mettait une grande partie de sa vanité à bien tirer le pistolet, à faire des armes, à danser, à jouer de je ne sais combien d'instruments, et réunissait les folies d'un élégant petit-maître à l'impétuosité d'un brave soldat. Sa tête était efféminée, son cœur possédait les qualités du militaire : il voulait tour à tour plaire dans un salon et briller sur un champ de bataille ; tout ensemble Adonis et Achille, occupé également à se faire aimer des femmes et respecter de son régiment; futile et profond, prenant ses manies pour les originalités d'un grand capitaine, il ternissait ses brillantes qualités par de grands défauts, et jetait sur toute sa vie, jusque là très honorable, une teinte de ridicule par des prétentions que le héros véritable aurait repoussées. Fier et plein de franchise, il ne pouvait souffrir

la simplicité extérieure de Bonaparte, parce qu'elle était la satire de sa parure efféminée. Il était devenu l'ennemi d'un grand homme, car celui-ci ne témoignait aucune estime pour les futilités auxquelles lui Sarlovèse attachait tant de prix. Loin de dissimuler sa haine, il en faisait sans cesse parade; il persiflait le pouvoir, et dans cette lutte inégale, il se représentait comme le type du beau essayant de triompher du laid et du mauvais goût.

Bernadotte, enfin, supérieur en habileté et en connaissances militaires à Fournier-Sarlovèse, surpassait Lecourbe en mauvaise humeur, et Moreau dans tout ce qui touchait à la diplomatie; dans un temps où le royalisme ne pouvait mener à rien, il s'accrochait à la liberté comme à l'unique chance qui pouvait le conduire à la fortune; aussi nul n'était meilleur patriote, nul ne parlait plus haut de l'indépendance de la patrie, nul n'affichait plus de mépris pour les rois; le résultat du dix-huit brumaire fut pour lui un coup de foudre. Il avait espéré que la marche des choses lui serait plus favorable, et que le pouvoir dont Bonaparte s'emparait finirait par tomber dans ses mains. Trompé dans son attente, il chercha, par des complots

obscurs, à ramener les chances de réussite qui chaque jour s'éloignaient davantage; et pour y parvenir, il commença à se rapprocher de Moreau, dont la réputation était plus populaire, et dont en même temps il connaissait la faiblesse de caractère.

Je m'arrêterai ici, pour ne continuer le portrait de Bernadotte, qu'après les événements de 1814, à cette époque où la destinée se plaisant à le favoriser, le maintint aux dépens de son honneur de Français, sur un trône où l'a élevé sa réputation militaire, il sera plus piquant d'achever cette exquisse, lorsque nous le verrons abandonnant sa religion et armé contre la France, se punir lui-même en redoutant, au milieu de ses victoires, la présence de ses anciens compagnons d'armes, qui accablés par l'Europe entière, avaient su du moins, conserver sans tache leurs titres de citoyens et de soldats.

Tandis que de ce côté on pressait Moreau de courir aux armes, d'appeler les troupes à la rébellion par la puissance de sa voix, sa belle-mère, sa femme, étrangères à ces mouvements belliqueux, mais voulant pourtant parvenir au même but, essayèrent d'obtenir par la ruse ce qu'elles

ne croyaient pas que l'on dût emporter par la violence. Je ne sais qui leur mit en tête de porter leur gendre et leur époux au trône de l'Italie, en le faisant chef de la république cisalpine. Moreau était connu à Milan, on l'y aimait, quoiqu'il y eût sali son nom en permettant qu'une courtisane le portât; on connaissait sa modération et ses qualités personnelles, et l'on se reposait sur son épée de la garde du sceptre qu'on lui confierait n'importe sous quel titre, qu'on le fît consul, président ou doge. Ces deux femmes tournèrent donc leurs batteries de ce côté; et madame Moreau, aussi imprudente qu'ambitieuse, un jour que Joséphine lui demandait ce qu'elle désirerait pour son mari, laissa échapper le but de ses secrètes pensées. J'étais là; je fus plus frappé de ce qu'elle venait de dire que l'épouse du premier consul elle-même; et dès que je pus me rapprocher de Bonaparte, je lui contai ce que j'avais entendu.

« Ah! me dit-il avec un sourire malin, notre » ami voudrait tâter de la souveraine puis- » sance! qu'en ferait-il? Elle ne tarderait guère » à tomber en quenouille, à moins que quelques » intrigants ne fussent là pour la ramasser.

» Non pardieu, je ne lui donnerai pas l'Italie! » il faut absolument que ce beau pays suive en » tout la destinée de la France. »

Ainsi averti, le premier consul pressa la conclusion, et parvint sans peine à se faire accorder ce que la famille de Moreau convoitait pour ce dernier. La colère qu'on ressentit dans cette maison d'un tel désappointement, fut excessive; la colère est mauvaise conseillère, elle amena des imprudences dont les fâcheux résultats éclatèrent deux ans après.

Le réunion de la consulte italienne n'eut pas lieu à Milan, comme cela aurait dû être; mais à Lyon, ce fut la première fois peut-être que les mandataires d'un pays vinrent dans une contrée étangère se rassembler en corps d'état pour disposer du sort de la patrie. Certes, jamais acte ne demeura, frappé, par cela seul, d'une nullité plus radicale: quelle liberté de suffrages pouvait-il y avoir à Lyon pour des Italiens? leur volonté n'y devait-elle pas être forcée, et par conséquent tout ce qu'ils décideraient, infirmé par le fait de cette situation même? Bonaparte depuis, et lors de l'usurpation de l'Espagne, conclue à Bayonne avec des formes à peu près semblables, employa une seconde fois le pareil moyen: mais alors il ne

réussit pas : les Espagnols se montrèrent plus récalcitrants que les Italiens.

Le 11 février 1803, la littérature perdit le critique La Harpe. Cet homme de lettres que j'avais beaucoup connu sans avoir jamais pu l'aimer, ni l'estimer qui pis est, possédait un caractère aussi petit que sa taille; il était vain et bas, insolent et servile, froid et colérique; il se montra toute sa vie sous un jour défavorable : ingrat par sa nature, gonflé d'amour propre, dévoré de la manie de faire parler de lui, il fut impie quand l'irréligion était un moyen de parvenir à la considération et à la fortune, puis il devint catholique zélé lorsque la persécution donna tant d'éclat au sacerdoce proscrit; jacobin enragé en 1793, royaliste fanatique plus tard, et toujours par le même motif, il se coiffa successivement du bonnet rouge ou se para de la cocarde blanche, afin d'attirer sur lui les regards; poète glacé, critique superficiel, car ses préventions, ses haines, ses jalousies ne lui ont pas permis de traiter impartialement dans son *Cours de Littérature* la partie moderne; il a souvent fait preuve d'ignorance en ce qui touche les temps anciens; on voit clairement qu'il n'a pas lu avec fruit les auteurs

dont il parle dans son ouvrage, et que dans le nombre, il y en a qu'il n'a pas lus du tout.

Son théâtre mourut avant lui : Philoctète lui survécut moins comme son ouvrage, que comme un monument de la tragédie grecque : son Warwick est enseveli dans la tombe de Larive; et ses odes, sa correspondance, ses poèmes sont couverts du voile de l'oubli: La Harpe, sur les derniers temps de sa vie, sembla ne devenir chrétien que pour se faire conspirateur ; il n'entendit la religion qu'à la manière de la ligue, et le gouvernement fut sans cesse dans l'obligation d'avoir les yeux ouverts sur lui. Sa piété était aigre, maligne, impérieuse, elle avait toute l'intolérance de son ancienne philosophie. La Harpe ne connaissait pas de notre culte l'indulgence et l'humilité ; il eut la prétention d'être apôtre le lendemain du jour où il cessa d'être persécuteur; il voulut faire le petit Saint-Paul, mais il fallait, pour jouer ce beau rôle, des qualités qu'il ne possédait pas : des entrailles, de la chaleur, et surtout de la charité. S'il avait poussé sa carrière jusqu'à aujourd'hui, il doublerait sans doute M. de Laurentie à la Quotidienne, et il fraterniserait avec M. de Genoude à la Gazette de France.

Déjà à cette époque, le premier consul avait mesuré l'espace qui le séparait du pouvoir suprême; éclairé par l'expérience du 18 brumaire, il savait bien qu'en France l'usurpation ne trouverait pas de résistance, mais les droits des princes de la maison de Bourbon l'effrayaient, et par un hommage involontaire à la légitimité, il crut devoir leur demander, en quelque sorte, l'investiture de leur trône. J'eus le malheur d'être choisi d'abord par lui pour conduire cette intrigue; et ma conduite en cette circonstance ne me procura pas la continuation de son amitié: il ne me pardonna jamais ma résistance. Voici ce qui eut lieu à ce sujet; nul ne peut le raconter mieux que moi; et je fournirai des détails qui sont demeurés inconnus jusqu'à ce jour.

Un matin que j'étais venu déjeuner aux Tuileries, le premier consul, me prenant à part dans l'embrasure d'un fenêtre, me dit à voix basse : « Je voudrais vous parler, venez dans » mon cabinet, on vous introduira de suite; et » pour n'avoir pas un air de mystère, quand je » serai parti, demandez à ma femme sa protec- » tion auprès de moi, en faveur du premier » émigré de votre connaissance dont le nom

» vous reviendra : elle vous donnera le conseil » de m'en parler de suite, et vous dira devant » tout le monde de monter chez moi ; de cette » manière, personne ne se doutera que cet en- » tretien ait été concerté entre nous.

Après m'avoir adressé ces mots, il passa à un autre, et successivement causa avec l'apparence de la même intimité avec deux ou trois de ceux qui étaient là. Je ne doutai pas qu'il n'eût à m'entretenir de choses fort graves, puisqu'il y cherchait tant de préparation ; et je me conformai de point en point à son instruction diplomatique. Sa femme, instruite sans doute de ce qu'elle devait dire, me gronda de ne pas avoir profité de la présence du premier consul pour l'intéres- ser en faveur de mon ami. « Je crois, ajouta- » t-elle, que si vous alliez maintenant le de- » mander dans son cabinet, il serait visible » pour vous. »

Je profitai de l'avis, et courus où l'on m'atten- dait ; je dis assez haut en entrant : « Monsieur le » premier consul, je vous supplie de rendre à » M. de P.... ses bois que les domaines lui re- » tiennent ; madame Bonaparte m'a fait espérer » que vous auriez égard à ma prière. — Oui, » sans doute, me fut-il répondu, et je me ferai

» faire prochainement un rapport sur cette de-
» mande. Tranquillisez-vous, votre ami sera
» content. »

Puis tout à coup, changeant de propos :
« Vous ressouvenez-vous, ajouta-t-il, de votre
» pacte avec moi avant mon départ pour l'É-
» gypte? je ne vous en ai pas encore dégagé.
» — Tant mieux, lui dis-je, ne prévoyant pas
» où il voulait en venir; car je me sens disposé
» à vous prouver que je sais tenir ma parole. —
» C'est ce que nous allons voir. Écoutez-moi
» jusqu'au bout; il ne s'agit pas ici de jeux
» d'enfants. Vous conviendrez, je pense que
» la France se montre aujourd'hui sous un
» aspect bien différent de celui qu'elle présen-
» tait pendant mon absence; j'ai su combler
» l'abîme de l'anarchie, fondre les partis, re-
» lever la religion, et consolider toutes les insti-
» tutions par lesquelles seules on peut parvenir
» au bonheur des peuples. Mais tant de travaux
» auront été entrepris en vain, si je ne parviens
» à placer sur une base inébranlable cet im-
» mense édifice. Il ne faut pas seulement son-
» ger au présent, il faut que l'avenir m'occupe,
» et l'avenir m'embarrasse beaucoup. J'ai de
» vastes projets; je ne puis m'y livrer que lors-

» que je serai tranquille sur la paix à l'intérieur; » or cette paix ne sera solide qu'après la ruine » de toute espérance chimérique, de toute pro- » babilité dangereuse. Un moyen d'y parvenir » est de rallier à moi complètement les royalistes; » *j'aurais pu le faire sans l'imbécille pré-* » *voyance du directoire*, mais il s'est trop » méfié de l'ambition d'un seul, pour me don- » ner le loisir d'accomplir mes projets. Aujour- » d'hui je suis obligé de chercher au-dehors un » point d'appui pour agir au dedans. Vous » connaissez beaucoup le comte de Lille, ajouta » brusquement le premier consul; que pensez- » vous de ce personnage? »

J'avoue que ne comprenant guère le début de son discours, je ne m'attendais pas le moins du monde à sa péroraison; elle fit jaillir aussitôt une vive lumière devant mes yeux, et j'entrevis pourquoi j'étais appelé. Ces réflexions passèrent dans mon esprit avec la rapidité de l'éclair; et ne voulant pas fournir un motif de soupçon contre moi par une hésitation dangereuse, je me hâtai de répondre. Je dépeignis le roi tel que je l'avais connu avec ses bonnes et ses mauvaises qualités; je dois à la vérité le dire que je ne lui connaissais pas alors cette supériorité de

vues qu'il a montrée depuis que nous l'avons vu sur le trône : j'en dis pourtant assez pour que le premier consul, fort peu instruit jusque-là sur son compte, en prît une haute idée.

« Il a donc de l'esprit, de l'instruction, ré-
» pondit Bonaparte, et il a su réfléchir, me
» dites-vous, au milieu de l'irréflexion de Ver-
» sailles; il est sage, prudent et point emporté; ce
» sont là des qualités importantes. Mais se fait-il
» une juste idée de sa situation et de la force des
» choses; n'aura-t-il pas conservé toutes les
» illusions des bannis? peut-être croit-il encore
» à la possibilité de reparaître en maître parmi
» nous? — C'est ce que je ne saurais vous dire,
» répliquai-je. — Là, franchement, n'en sa-
» vez-vous rien ?

» — Je vous ai confié avant que vous partis-
» siez pour l'Égypte, que depuis mon retour de
» Coblentz, et vers la fin de 1793, ce prince n'a
» songé à moi qu'une seule fois, et même
» comme son agent ne m'inspira aucune con-
» fiance, je ne jugeai pas à propos de m'engager
» dans une intrigue dont je ne prévoyais qu'un
» fâcheux résultat; j'affirme sur l'honneur la
» vérité de ce que j'avance.

» — Pensez-vous qu'il vous ait oublié? au-

» rait-il du plaisir à vous revoir?—Il se souvien-
» dra de moi, je l'espère. Quant au reste, les
» princes sont assez indifférents pour ceux dont
» ils n'ont pas besoin.—Vous les connaissez donc
» bien, me dit en riant le premier consul, ou
» peut-être les traitez-vous mal. Je voudrais,
» mon cher, vous charger, poursuivit-il en
» prenant son ton sérieux, d'une mission im-
» portante : il s'agit d'aller trouver de ma part
» le comte de Lille, et de lui faire les propositions
» que voici. » En disant ces mots il prit sur son secrétaire un papier, et il se mit à lire ce qu'il y avait écrit.

« 1° Le comte de Lille assemblera les mem-
» bres de sa famille, et prendra leur renoncia-
» tion librement consentie à tous les droits qu'ils
» peuvent avoir sur la couronne de France; il
» en fera dresser un acte qu'ils signeront tous;
» et qu'il légalisera de sa signature.

» 2° Cela fait, il se rapprochera le plus pos-
» sible de la frontière de France, dans une ville
» libre de l'Empire, ou mieux encore de la Suisse;
» et là en présence d'une députation composée
» de membres du sénat, du corps-législatif, du
» tribunat, des autorités judiciaires et adminis-
» tratives, du conseil-d'État, et du clergé, il

» abdiquera pour lui-même, librement, fran-
« chement, et réitérera trois fois son abdication
» à cinq jours de date chacune.

» 3° Il lui sera accordé l'indemnité suivante :
» L'île de Saint-Domingue, tout entière (le
» premier consul ayant pris à ce sujet des ar-
» rangements avec le roi d'Espagne); qu'il y
» gouvernera, lui et ses successeurs, sous le titre
» de roi d'Haïti. Une armée sera mise à sa dis-
» position pour réduire les nègres révoltés. Si
» cela ne lui convient point, on lui donnera
» l'île de Cuba, et on indemnisera l'Espagne,
» qui consent encore à ceci; enfin, on offre
» en dernier lieu, ou l'île de Bourbon ou la
» Martinique. Plus un revenu fixe de six mil-
» lions, transporté sur la banque d'Angleterre,
» et une somme de cent millions, une fois
» donnée, comptée en cinq ans et par cin-
» quièmes, sur lettres de change acceptées. De
» plus on rendra à tous les princes de la maison
» de Bourbon tous les biens qu'ils possédaient
» en France, et qui n'ont pas été vendus, pour
» qu'ils puissent s'en défaire en leur nom et à
» leur avantage; on les indemnisera de ce qui
» ne pourra pas leur être rendu.

» 4° Le premier consul, en retour de cet

» acte magnanime, y répondra par tous ses » efforts à ramener la paix et la félicité publi- » que. Il fera pareillement indemniser et ré- » compenser tous les émigrés français que les » princes de la maison de Bourbon appelleront » à les conseiller dans cette circonstance. Il fera » enfin, tout ce qui dépendra de lui pour con- » tenter le comte de Lille et ceux de sa famille. »

Je tombai de mon haut en écoutant une pareille lecture, et, prenant à mon tour la parole, je lui représentai que les choses ne sauraient aller à son gré; que le comte de Lille, comme il lui plaisait de l'appeler, non seulement ne consentirait pas une abdication dont le prix ne reposerait que sur de vaines promesses; mais encore que, dans le cas où il la ferait, il était plus que probable qu'il ne trouverait là même volonté dans tous les princes de sa maison, et un seul récalcitrant rendrait inutiles les concessions faites par les autres; j'ajoutai que d'ailleurs les souverains de l'Europe uniraient leurs efforts pour mettre obstacle à cette renonciation; que leurs sollicitations et leur ascendant auraient une plus haute influence que la sienne sur les princes. Je terminai en représentant que quand même le traité aurait lieu, ce serait

être bien confiant que de compter sur l'exécution, parce qu'elle ne serait suivie d'aucun succès.

Je pus reconnaître, tandis que je parlais, combien ma réplique déplaisait au premier consul. Il s'était mis à cheval sur la possibilité d'une réussite, et je le démontais, en lui prouvant que c'était un rêve. Il y tenait néanmoins trop fortement pour l'abandonner ainsi; et il essaya de me ramener à son avis par une série de raisonnements, qui péchaient tous par la base principale. Je le laissai dire tant qu'il voulut, mais il ne put me convaincre; cela lui donna de l'humeur, et ce fut d'une voix aigre qu'il me demanda si définitivement je voulais ou non aller vers le comte de Lille.

Je me trouvai là, sans doute, dans la position la plus critique de ma vie: rallié franchement aux institutions nouvelles, dans lesquelles je voyais le bonheur public; attaché particulièrement à la personne du premier consul, j'aurais souhaité de tout mon cœur de lui être agréable; mais d'un autre côté la puissance des souvenirs agissait en moi; je me représentais cette maison royale, si auguste, si malheureuse, n'ayant conservé de tant de fortune que son honneur,

et moi venant la solliciter d'y renoncer! moi, mêlé à une négociation dont le succès la flétrirait à jamais! cette pensée me tourmentait au dernier point, heureusement que dans ce combat intérieur, ma vertu, j'ose le dire, triompha de mes affections nouvelles et de mes intérêts du moment; la lutte ne fut pas de longue durée, et quoique j'entrevisse les fâcheux résultats d'une réponse négative, je la fis cependant; je la fondai sur mes anciens rapports avec les princes, sur les bontés de la reine pour les miens et pour moi; je déclarai que chargé d'une pareille mission, je ne paraîtrais qu'en rougissant en présence de Louis XVIII et de madame royale surtout; et que, dès-lors, n'ayant aucune conviction de la nécessité de la chose, je serais l'homme le moins propre à la faire réussir.

Le premier consul ne m'interrompit point, mais il m'écouta avec impatience. « Vous êtes » un fou, me dit-il, vous manquez l'occasion » de monter bien haut; je ne crois pas au refus » de ces gens-là. Il ne doit leur rester aucune » espérance, et je leur offre du positif. Je vous » prie de ne pas me refuser; vous êtes, à mes » yeux, quoique vous en disiez, l'homme fait » pour réussir dans cette négociation ».

Je persistai dans mon refus, je le conjurai de se mettre à ma place, et de voir ma position. « Je ne vous forcerai pas, me dit-il, puis- » que vous ne voulez pas m'obliger; je vois » que chez vous l'ancienne fidélité l'emporte » sur la nouvelle, ce qui me fait redouter que » vous ne renonciez à celle-ci dans l'avenir. — » Ce serait, répliquai-je, une crainte bien in- » juste. — Soit, restons-en là. Je n'ai, je » pense, aucun besoin de vous recommander » le secret; adieu! Vous avez pris le mauvais » parti, souvenez-vous-en. »

Je fus congédié à la suite de ces paroles fâcheuses. Je ne me mêlai point de ce qui s'ensuivit. On connaît le résultat de cette négociation, que le premier consul essaya d'entamer. On sait de quelle noble manière Louis XVIII répondit à une proposition inconvenante; c'est là une des plus belles pages de l'histoire de ce prince; il déploya dans cette occurrence une grandeur véritable, et se montra plus que jamais digne de ce trône auquel on lui demandait de renoncer, et que la Providence voulait qu'il occupât un jour.

Je m'aperçois ici que, tout occupé de ce sujet principal, j'ai franchi l'intervalle d'une année,

et oublié plusieurs faits dont je voulais parler. Je reviens donc sur mes pas, et reprends l'année 1802. Ce fut le 26 avril que parut le décret célèbre portant amnistie pleine et entière pour tous les émigrés, à l'exception d'un petit nombre sur lesquels continua de peser une proscription injuste. Cette mesure, si généreuse dans son ensemble, si propre à fermer les plaies de la révolution, trouva dans le conseil d'État de nombreux opposants. Treilhard ne voulait pas qu'elle fût adoptée ; il dit au premier consul, en propres termes :

« Vous croyez vous faire des partisans des » émigrés qui rentreront, ce sont cinquante » mille conspirateurs que vous introduirez dans » la république. Ils viendront, imbus de leurs » anciens préjugés, aigris par leurs malheurs, et » exaspérés par leur misère. Si chacun d'eux » parvient seulement à faire partager son opi- » nion à trois personnes, voilà un noyau de » deux cent mille individus en rébellion per- » manente. Toutes les fois qu'une guerre à mort » s'est élevée entre la patrie et les transfuges, » ceux-ci ne doivent jamais y rentrer. Les Ita- » liens ont toujours suivi cette maxime, ils s'en » sont bien trouvés. »

Le premier consul ne partagea pas alors cette opinion, mais dans les *cent jours*, en 1815, il dit au comte Regnault, en la lui rappelant : « Treilhard était un homme de sens, je n'ai pas » voulu le croire, et je paie aujourd'hui mon » erreur. » Napoléon, comme tous les parvenus, avait un respect involontaire pour la noblesse en général, et un attrait particulier le portait vers les grands noms de la monarchie. Il ne se crut véritablement souverain, que lorsqu'il eut des Montmorency, des Rohan, des Périgord, des Brissac, dans ses armées et dans son antichambre. J'ai entendu dire à la bonne Joséphine, qui le maintenait dans ces idées. « Il n'y a pas de » cour, là où l'on ne connaît pas, de toute an- » tiquité, les noms de ceux qui approchent le » souverain. »

On eût cru, à l'entendre, qu'il y a des familles prédestinées à la servilité courtisanesque, et à flatter, par titre d'hérédité. Pourtant, en fait de bassesse, il faut convenir que les nouveaux venus eurent bientôt égalé les plus grands seigneurs de l'ancien régime.

CHAPITRE LIII.

Consulat à vie. — Mésintelligence entre les familles Bonaparte et Moreau. — Bal de Moreau. — On tient conseil à ce sujet chez la mère du premier consul. — Celui-ci cède. — Colère des dames Moreau. L'Angleterre nous déclare la guerre par une perfidie. — Conspiration de Georges Cadoudal. — Je suis mandé aux Tuileries. — Le marquis de Puyvert. — Le marquis de Rivière. — Les jeunes Polignac. — Colère du premier consul. — Lettres inédites de Monsieur (Louis XVIII). — Ce qu'en pense le premier consul. — Assassinat du duc d'Enghien. — Le prince de Talleyrand. — Le duc d'Alberg. — Le duc de Rovigo. — Mort de Pichegru. — Ce que me demande Joseph Bonaparte. — Élévation du premier consul à l'empire. — Portrait de Carnot.

Bonaparte ne tarda pas à vouloir prolonger la durée de sa magistrature souveraine; bientôt même il voulut garder le consulat durant toute sa vie; c'était autant de pas qu'il faisait pour arriver à l'empire, et en ceci je l'aidai de tout mon pouvoir. J'avais fait, ainsi que le reste des Français, une trop rude épreuve de l'anarchie populaire

pour souhaiter de la voir revenir. J'étais donc au nombre des conseillers qui pressaient le premier consul de prendre un titre héréditaire. Certes il le souhaitait autant que nous; mais il ne croyait pas que le moment fût favorable encore.

Plus on allait et plus il s'élevait de nuages entre le château des Tuileries et la maison du général Moreau. Le nombre des officiers de tout grade qui affluaient dans les salons de Moreau, faisait le désespoir de la famille de Bonaparte, qui, composée en partie de femmes, avait apporté à Paris toutes les petitesses d'une ville de province. On commérait chez madame veuve Bonaparte, comme l'on avait commeré jadis à Ajaccio. Les trois sœurs du premier consul, avec leurs manières bourgeoises, s'inquiétaient beaucoup de ce qui se faisait chez les autres; et les caquets, les conjectures, les rapports, les exagérations troublaient souvent la paix de cet intérieur. La femme du premier consul, quoiqu'elle eût reçu une éducation supérieure, et quoiqu'elle eût de tous les temps occupé un rang plus relevé dans le monde, ne haïssait pas non plus ce genre de causerie; de sorte qu'on épiloguait dans un cercle intime tout ce qui se

faisait ailleurs ; on aigrissait le premier consul, qui, se défendait mal des impressions de son entourage.

Dans le mois de janvier 1803, Moreau donna un bal auquel il invita la maison Bonaparte. Les membres qui la composaient se réunirent en congrès chez madame Lætitia, et là, après un colloque très animé, et le rapport de tous les griefs possibles, fondés sur de petites malices, de petites méchancetés, des propos de salon, des picoteries ridicules, il fut solennellement décidé qu'on ne paraîtrait pas à cette soirée ; ce fut là un véritable coup d'état.

On chargea madame Bacchiochi d'en apprendre le résultat au premier consul, qu'on s'était bien gardé d'appeler à la réunion secrète. D'abord il ne partageait pas cet avis, et voulait aller chez Moreau ; la manifestation de son désir amena une véritable scène de tragédie. On pleura d'un côté, on soupira de l'autre. Caroline (madame Murat) déclarait, avec une mutinerie charmante, qu'elle ne se déshonorerait pas en mettant les pieds dans un lieu où on la détestait. La jeune et toute jolie Hortense Beauharnais jurait de renoncer au plaisir qu'elle était certaine de trouver dans une fête,

plutôt que de se rapprocher de l'altière madame Moreau.

Joséphine seule penchait à suivre l'avis de son époux. Mais voilà que survint madame Lætitia qui, gourmandant son fils avec rudesse, moitié en français, moitié en patois corse, lui lava si bien la tête, que le vainqueur des Pyramides et de Marengo n'eut garde de prolonger la résistance. Il se laissa battre complétement, accoutumé qu'il était à des défaites en famille. On n'alla donc pas au bal en question, et je dois dire que jamais événement politique ne fit une pareille impression sur la société de Paris. Les Moreau en furent indignés, ils se répandirent en plaintes amères à l'occasion de cet affront, les esprits se partagèrent, et les femmes convinrent unanimement que la paix publique ne tarderait pas à être troublée, puisqu'un bal n'avait pas réuni les plus grandes rivalités.

Moreau outragé fit retentir Paris de ses plaintes; on eût dit qu'on l'avait insulté dans sa gloire militaire. Peu à peu cependant la vivacité de ses murmures diminua, il redevint taciturne et morne, se laissant aller peut-être davantage à sa haine, qui n'en fut que plus active lorsqu'il sut la dissimuler mieux.

L'Angleterre, au milieu de la paix, nous déclara tout à coup la guerre; notre prospérité lui était à charge, son supplice était de voir la France tranquille et heureuse. Elle enleva nos vaisseaux errants sur les mers en pleine confiance dans la foi des traités, et le premier consul, par la plus juste des représailles, ordonna l'arrestation de tous les Anglais qui se trouvèrent à ce moment-là dans la France. Il les retint jusqu'à sa chute, et il fit bien; son intention toute patriotique était de ne les relâcher que lorsque notre commerce aurait été indemnisé des pertes que cette piraterie royale lui avait fait essuyer. Ce fut dès ce moment une lutte à mort entre les deux peuples, lutte qui, prolongée pendant dix ans, ne se termina que par une grande catastrophe. La haine de l'Angleterre entra dans le cœur tout français de Napoléon, et cette puissance devint son ennemie favorite, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Au commencement de 1804, je fus appelé aux Tuileries; je trouvai Napoléon tout agité. « Eh » bien! me dit-il en m'apercevant, nos anciens » amis ne se gênent pas; ne pouvant me com» battre à force ouverte, ils tentent de m'as» sassiner; est-ce là un art bien noble, bien

» français, bien digne d'un roi? que vous en » semble? et croyez-vous qu'il eût fallu me les » préférer? »

Je tombai de mon haut à cette brusque interpellation, et ne sachant ce qui l'occasionait, je priai le premier consul de me l'expliquer. Il le fit, en m'apprenant ce que j'ignorais encore, la découverte du complot de Pichegru, de Georges Cadoudal et de Moreau, dans lequel se trouvaient mêlés, les deux Polignac, les marquis de Rivière et de Puyvert, et nombre d'autres qui compromirent une belle cause par la manière dont ils entendaient la faire triompher. Je fus confondu de tout ce qu'il me raconta. Il n'entrait pas dans ma tête que le roi ni son frère fussent des assassins, et emporté par la force de mes souvenirs, j'osai prendre leur défense, et déclarai que, pour les condamner, il me faudrait des preuves palpables.

« Aussi, est-ce pour en avoir moi-même de » ce genre, me répliqua le premier consul, que » je vous ai fait venir. Voilà une lettre que l'on » dit avoir été écrite par le comte de Lille, y » reconnaissez-vous son écriture? »

Je la pris avec un tremblement inexprimable; mon bonheur devint extrême, lorsqu'après y avoir

jeté un premier coup d'œil, je pus me convaincre qu'elle n'était pas de Sa Majesté. J'en possédais chez moi plusieurs que mon oncle avait reçue d'elle, quand elle était en France. Je demandai au général la permission de les mettre sous ses yeux, afin qu'il pût juger lui-même de la différence. Il les envoya chercher par le général Rapp, à qui je donnai la clef du meuble qui les renfermait, et tandis que ce dernier avait été remplir ce message, je continuai à soutenir la bordée du premier consul.

« Ah! l'on conspire contre moi, s'écria-t-il, » on veut me tuer par trahison! Eh bien! on » verra ce que je peux faire, je frapperai un » coup qui les foudroyera tous. »

Je ne prévoyais pas alors quelle tête sacrée il voulait atteindre. Puis poursuivant, il ajouta : « La belle chose pour des gentilshommes que » de s'unir avec des transfuges et des brigands! » Connaissez-vous ce Puyvert, ce Rivière, ces » Polignac et tous les autres ?

» Le premier, lui dis-je, est un petit-maître » gascon, bien persuadé de son mérite, il a du » dévouement, mais, au demeurant il est peu » à craindre. Son instruction est médiocre et » s'il a de l'esprit, il ne saura pas s'en servir

» contre vous. Je sais qu'un prince l'a plu-
» sieurs fois employé depuis la révolution, et
» que sa maladresse a toujours compromis
» les entreprises qu'on lui confiait; je tiens
» de bon lieu, qu'étant parvenu à se sauver
» d'une tentative entreprise vers le temps du
» siége de Lyon, et ayant reparu devant son
» Altesse Royale, tandis que celle-ci était à sa
» toilette du matin, sa figure se réfléchit dans
» la glace; le prince, en la voyant, se prit à sou-
» rire, et fit un geste, comme pour dire: tu as
» failli être pendu; ce fut tout ce que le marquis
» de Puyvert eut de son acte de dévouement.
» Quant au marquis de Rivière, c'est un homme
» tel, que quand même il aurait un pacte avec
» le succès, il trouverait encore le moyen de se
» faire battre. Vous ne pouvez vous faire une
» idée de sa nullité. Je ne connais pas messieurs
» de Polignac; mais s'ils ressemblent à leur
» père, ils ne peuvent être d'habiles gens.

» Alors, pourquoi les choisir? quel amour *les*
» *autres* ont-ils pour ces sots? Ils ne savent em-
» ployer que des imbéciles. Et Pichegru, le
» traître, il passera mal son temps. Et Moreau,
» le sage Moreau, le républicain par excellence,
» conspirant pour ramener parmi nous toutes

» les inepties de l'ancien régime, ce n'est pas
» un homme, c'est moins qu'une femme, puis-
» qu'il se laisse mener par la sienne et par sa
» mère. Le beau coton qu'il va jeter, et dans
» quelle position il me place. N'importe, je
» m'en tirerai. Je me mettrai de côté pour ne
» voir que la France; car, enfin, c'est contre
» elle, plus encore que contre moi que l'on
» cabale. Le jour où ces personnages triompher-
» raient, les Anglais seraient maîtres à Paris. »

Rapp revint, il apportait la liasse des billets et les lettres de MONSIEUR. Le premier consul se mit à les lire avec un vrai plaisir ; il y en avait véritablement de charmantes, car ce prince était homme d'esprit ; en voici quelques-unes : bien que ce soit un hors-d'œuvre ; j'espère que le lecteur ne sera pas fâché de les trouver ici :

« Bon jour, bon an, mon cher ami, vous
» me trouverez le 1er janvier 1783, disposé
» à vous servir comme je l'étais hier, 31 dé-
» cembre ; je ne sais pas ce que c'est que de
» négliger ceux qui nous aiment ; vous pouvez
» compter sur moi comme je compte sur vous,
» en cas de besoin ; ma femme est très sensible
» à votre souvenir et me charge de vous le dire ;
» votre galanterie verra en ceci votre plus beau

» cadeau de ce jour : vous le trouverez bien » supérieur à cette méchante tabatière de por- » celaine que je vous envoie ; Boucher en a » peint les compartiments, et je l'ai garnie d'ex- » cellent tabac d'Espagne. Songez à moi chaque » fois qu'il vous fera éternuer. Vale. »

» Je vous recommande de ne pas négliger » mon affaire; je sais que j'ai bon droit, et ce- » pendant je ne veux pas solliciter moi-même, » je craindrais qu'on ne vît trop le prince dans » l'humble solliciteur et, comme dit Horace :

. . . Malè verum examinat omnis
Corruptus judex [1].

» Je veux triompher seulement par le mémoire » de mon avocat : dites à celui-ci de se renfer- » mer dans sa cause. Je me rappelle toujours le » beau-frère du Grondeur, qui pérora pendant » une heure sur les anciens Babyloniens, et il s'a- » gissait au procès d'une chèvre volée ; c'est Pa- » laprat qui l'a dit, c'est mon autorité, et je » crois citer exactement. Nous nous amusons » beaucoup, car nous mangeons force argent ; le

[1] Tout juge corrompu discerne mal la vérité.

» jeu est un gouffre, j'ai toutes les peines du » monde à en sortir; je ne pense pas comme » Juvénal :

. . . Lucri bonus est odor, ex re
Qualibet [1].

» J'ai honte de ce que je recueille du tapis » vert; vous êtes un sage, vous croyez en Dieu, » et vous ne jouez pas : persistez en cela, et » ajoutez-y que vous avez en moi un homme » qui vous aime véritablement. »

Versailles, ce 7 novembre 1787.

« On me tourmente au dernier point, on ne » cache pas qu'on m'en veut beaucoup. Quel est » mon crime? ne puis-je avoir une opinion à » moi, la faire connaître et la soutenir? Je pense » qu'il faut marcher avec son siècle, que si on » veut lui résister, cent ans, avec tout ce qu'ils » renferment, sont plus forts qu'un homme, » que deux, que cent, que mille, qu'un million » enfin, et qu'une jolie femme, qui plus est, et » qu'alors ils vous entraînent et vous font tom- » ber sens dessus dessous. On ne veut pas que » cela soit, et l'on crie contre moi. Vous savez » comme on me traite; tâchez de faire entendre

[1] De quelque part qu'il vienne, l'argent qu'on gagne sent toujours bon.

» raison ; peignez-moi sous mes vraies couleurs; » je ne dois pas faire peur, je suis sans enfants, » mes intérêts sont ceux de ma famille, je ne » sais pourquoi on veut que cela ne soit pas ; » vous êtes écouté, faites-vous entendre ; qu'on » ne se brouille pas avec moi ; il est venu le » temps de se réunir, la division aujourd'hui est » très dangereuse ; vous avez de l'esprit, de la » raison, employez-les à un rapprochement non » moins nécessaire que convenable.

» Erit ille notus quem per te cognoveris [1].

» Cet adage est vrai ; c'est parce que je vous » connais bien que je m'adresse à vous, assuré de » mes bonnes intentions et surtout de leur sin- » cérité. »

Versailles, ce 12 septembre 1789.

« Que faites-vous, messieurs, à l'assemblée? » rien de bon, ce me semble, car vous voulez » faire trop ; quand je dis vous, ce n'est pas à » vous que je m'adresse, car vous, vous êtes » des nôtres et l'autre vous n'en est guère : ceci » finira mal si l'on ne prend pas un parti ex- » trême. Je suis bien de ceux qui veulent mar- » cher en avant, mais je ne suis pas assez pressé

[1] On ne connaît bien que celui qu'on a connu par soi-même. (Prendz.)

» pour courir à perdre haleine ; il faudrait s'ar-
» rêter un peu. Je crains les écus du cousin, il
» ne les ménage pas, et avec de l'argent on
» pousse loin les affaires. Madame de Polignac
» vient de m'écrire, elle qui ne m'aimait pas ;
» vous pensez le cas que je fais de sa lettre, ce-
» pendant je lui réponds tendresse pour ten-
» dresse, dévouement pour dévouement, sin-
» cérité pour sincérité ; elle et sa clique ont
» fait bien du mal à ma belle-sœur. Jamais il ne
» fut plus d'imprévoyance, de stupidité et de
» *auri sacra fames* [1]. Mon Dieu que les mé-
» chants conseillers sont perfides dans des posi-
» tions comme les nôtres !

» Le pauvre d'Avarai est brouillé depuis
» avant-hier avec la dame de ses pensées se-
» crètes ; il a découvert qu'elle était démocrate ;
» et dans l'horreur que cette découverte lui
» avait inspirée, il m'en a fait le beau sacrifice ;
» je sais, moi qu'elle était autre chose, et qu'elle
» trompait ce cher garçon de jour en jour ;
» donc elle lui en donnait pour son argent ;
» voilà ce que c'est que de payer sa maîtresse.
» Je suis honteux de vous conter ces billevesées ;

[1] Détestable soif de l'or. (VIRGILE.)

» votre gravité, votre caractère auraient dû » me l'interdire; mais il me faudrait recom- » mencer ma lettre, je n'en ai pas le temps, » et si je raturais ces lignes coupables, je met- » trais votre curiosité à la torture.

» Je reviens à mon sujet principal; ne pour- » rait-on obtenir de l'assemblée moins d'impé- » tuosité? si elle casse les vitres, la pluie et la » poussière abymeront l'appartement. Avez-vous » aperçu Favras? c'est un drôle de corps; selon » lui les choses iraient vite, mais je crains qu'il » ne manque son emprunt: ce serait la seconde » fois qu'il échouerait, et je ne veux pas dire » de lui :

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

» *Addio*, *signor*, ou *vale*, si vous l'aimez » mieux.

Paris, ce 31 janvier 1791.

» Je ne vous écris plus parce que je n'ai » rien à vous dire; on ne sait plus où l'on en » est, et voici peut-être le moment de songer » chacun à soi; vous me demandez une expli- » cation, à quoi servirait-elle? je ne doute ni » de votre discrétion ni de votre fidélité, mais » je demeure tranquille, en bon bourgeois de » Paris, je voudrais dire en électeur et je n'ose

» me parer de ce sublime titre. Me voici coi » chez moi, voyant peu de monde, parce que » je suis triste. Ne vous alarmez pas si j'ai l'air » de me refroidir à l'égard de ceux que j'aime ; » mon amitié leur est maintenant funeste, et » c'est un fardeau pénible à supporter. Attendez » des époques plus heureuses et vous me trou- » verez tel que j'ai toujours été pour vous. »

Le premier consul, oubliant ce qui l'occupait avec tant de raison, se livra au charme de cette lecture. « Vraiment, me dit-il ensuite, je ne » m'étonne pas si ma femme me parle souvent » de l'esprit du comte de Lille ; au reste j'ai pu » en juger par ce qu'il m'a écrit dans les jour- » naux. — N'auriez-vous pas reçu sa lettre origi- » nale? lui demandai-je. — Non, je vous jure, » me répondit-il ; il s'est passé à ce sujet d'é- » tranges choses ; au reste vous avez bien fait » de ne pas vouloir vous en mêler. »

Le ministre de la police entra en ce moment et je me retirai. C'est peu de temps après cette conversation que les événements que tout le monde connaît, éclatèrent successivement : Moreau, jugé ; Pichegru, trouvé mort dans son lit ; Georges Cadoudal et ses compagnons exécutés ; le duc d'Enghien assassiné

sous les formes d'un conseil de guerre. J'ai relu tout-à-l'heure ce que le duc de Rovigo rapporte de cette funeste affaire dans ses Mémoires, et je tombe d'accord avec lui touchant ceux qu'il accuse, ou d'avoir souffert le crime, ou de l'avoir provoqué ou de ne pas avoir fait ce qu'il fallait pour le prévenir. La conduite du duc d'Alberg, prouvée par les lettres autographes, me semble bien condamnable ; je doute qu'il se justifie devant la postérité. Il était ministre de Bade à Paris à cette époque ; il n'a rien su, n'a point agi et a fini par s'établir en France. Quant au prince de Talleyrand, ce n'est pas d'aujourd'hui que mon opinion est formée sur son compte.

Au demeurant, je trouve aussi que le duc de Rovigo ne joue pas dans ce triste drame un aussi beau rôle qu'il voudrait le faire croire, et qu'en noircissant les autres il ne s'est pas tout-à-fait blanchi.

Il n'y a eu dans la France et dans l'Europe qu'un seul cri contre cette action atroce, et j'en ressentis une profonde douleur ; je me renfermai dans mes fonctions, et de plusieurs années je ne reparus plus au château des Tuileries qu'avec le corps dont je faisais partie. On ne

s'aperçut pas de mon absence : car plus Bonaparte monta et moins ses anciens amis lui devinrent nécessaires.

Je n'ai jamais cru à la strangulation volontaire du général Pichegru, et malgré l'affirmation du duc de Rovigo, je n'y crois pas encore ; je ne vois pas quel intérêt il avait à se détruire, du moins avant son procès ; le premier consul était au contraire intéressé à le faire périr, pour éviter des débats qui pouvaient lui être désagréables. Il me semble enfin que celui qui n'a pas reculé devant le meurtre du duc d'Enghien, a bien pu ordonner la mort secrète d'un homme moins important. Je conçois aussi que le duc de Rovigo, accusé encore d'avoir fourni les satellites auteurs de ce meurtre, cherche à se justifier : je désire qu'il y soit parvenu, tout ce que je puis dire, c'est qu'en le supposant étranger à ce trépas mystérieux, il me reste la certitude que Pichegru ne s'est pas suicidé.

Joseph Bonaparte, avec qui j'étais lié, vint me voir vers le milieu du mois d'avril 1804 ; il causa d'abord avec moi de choses indifférentes, puis abordant le motif principal de sa visite, il me demanda si je serais éloigné de confier

à son frère des pouvoirs plus étendus : je vis où il voulait me conduire ; je lui répondis que mon opinion dans une circonstance pareille serait conforme à celle de la majorité de la nation, qui, je n'en doutais pas préférerait un seul maître à plusieurs, et que dans ce cas je n'hésiterais pas à donner mon vote. Je regardais alors la cause des Bourbons comme entièrement perdue ; la force et la stabilité semblaient avoir pris place avec Napoléon sur le trône français : or, je préférais le commencement d'une quatrième dynastie au retour de la république jacobine, qui était à mes yeux le pire de tous les malheurs.

Le premier consul n'était pas satisfait de sa gloire et de sa puissance; il voulait un titre plus pompeux que celui dont il était revêtu. Le tribun Curée reçut de lui le mandat d'aborder cette question majeure, et il proposa au tribunat assemblé d'élever Napoléon Bonaparte à la dignité d'empereur; Carnot, son collègue, fut le seul qui osa combattre cette motion ; il s'éleva contre le retour à la tyrannie avec toute la véhémence de son ame républicaine. Carnot était un de ces hommes rares, de ces génies âpres et fiers qui conservent le feu sacré de la liberté et

du patriotisme lorsqu'il est éteint dans tous les cœurs. Il y avait en lui tout ce qui commande le respect et l'admiration ; mais entraîné par une chaleur fanatique de républicanisme, il crut ne pouvoir établir l'indépendance de la patrie qu'en la cimentant du sang de son roi. Il prit place au comité de salut public ; il en accepta l'odieuse responsabilité ; il est des actes qui prouvent sa coopération à tous les forfaits de l'époque, et je ne chercherai pas à l'en justifier ; mais avec la même impartialité, je ne craindrai point de dire que s'il fit mal ce fut par erreur et qu'il n'agit que par une fausse exaltation de principes ; il demeura toujours le plus intègre, le plus probe, le plus franc des citoyens ; il sortit pauvre d'une place où l'on ne tardait pas à devenir riche. Il était adoré dans sa famille, vénéré de ses amis, jamais on n'eût pu obtenir de lui rien de ce qui, dans son opinion, n'aurait pas profité à la France. Il ne regretta jamais le pouvoir pour lui, et il ne chercha pas à le ressaisir. Il fut le seul à faire entendre une voix généreuse, le seul que la postérité nommera dans cette grande lutte élevée entre des millions de *serviles* et un seul cœur généreux ; il fallait l'estimer si on ne voulait

pas l'aimer, le craindre quoiqu'il fût sans trésors et sans armée, et le ménager parce qu'il semblait porter avec lui toute la vertu républicaine. Je ne parlerai pas de lui comme directeur de la guerre, comme habile officier; ses plans de campagne, ses actions, sa défense d'Anvers nous le montrent à la cime de l'échelle des grands génies, et lorsque le feu des passions sera amorti, quand on déversera, avec équité le blâme et l'éloge, Carnot occupera une place bien éminente parmi les personnages célèbres de la France : je ne crois pas me tromper en ceci.

CHAPITRE LIV.

Création de l'empire. — Napoléon hésite à faire ses frères les héritiers de sa couronne. — Causes de son éloignement pour Lucien. — Mademoiselle Paterson. — Portrait de Jérôme Bonaparte. — Joseph obtient d'être appelé à la succession impériale. — Anecdote à ce sujet. — Procès de Moreau. — Le comte de Fontanes. — Son portrait. — Sa biographie. — Il sollicite contre Moreau. — Les Jésuites chassés de France. — Le pape à Paris. — Portrait de Pie VII. — Ses habitudes. — Le cardinal de Cambacérès. — M. de Laporte, évêque de Carcassonne. — M. Desmousseaux, préfet. — Evénements de 1805.

L'opposition de Carnot fut vaine, le reste du tribunat ou garda le silence ou proclama avec enthousiasme Bonaparte empereur. M. de Carion-Nisas, un de ses collègues, bon et ancien gentilhomme, fut celui qui se montra le plus chaudement en faveur du système monarchique; on sait ce qui s'ensuivit, et comment la motion

du tribun Curée convertie en un projet de loi que les autres grands corps de l'état adoptèrent à l'envi l'un de l'autre, amena une nouvelle constitution devant laquelle acheva de disparaître tout ce qui tenait encore aux formes républicaines. La royauté se trouva dès lors véritablement rétablie parmi nous sous un autre nom.

Napoléon hésita, dans cette circonstance, à déclarer ses frères héritiers de la couronne impériale. Il sentait bien que, s'il méritait personnellement de la poser sur sa tête, sa famille n'y avait aucun droit; mais il n'existait pas d'enfants de son union avec la veuve du général Beauharnais. Il ne songeait pas encore à la possibilité d'un divorce; et, dans cet état de choses, il comprenait qu'un trône sans héritiers directs n'était nullement solide et pouvait être renversé au premier choc. Cette considération le décida à chercher des successeurs dans sa famille. Cependant il fit un choix: deux de ses frères furent exclus, ce furent Lucien, l'aîné de tous, et Jérôme, le plus jeune.

Des querelles avaient eu lieu entre Lucien et Napoléon. Lucien se refusait à concéder au premier consul le droit de gouverner despoti-

quement ses proches, comme le reste de la république. Il alla plus loin, car il se mit à prédire des revers au héros qui ne se contentait pas de la prééminence civique, et qui voulait usurper la tyrannie plus encore que le pouvoir. Napoléon, d'un autre côté, voyait avec peine cette affectation d'indépendance; mais, plus que tout cela, il désapprouva le mariage de son frère avec la veuve d'un agent de change. Il aurait voulu que Lucien formât une union plus relevée, et leurs querelles furent poussées si loin, que ce dernier demeura pendant tout le règne de son frère avec le seul titre de sénateur.

Jérôme, jeune étourdi, sans aucune ombre de raison ou de talent, fut vain, superficiel, insolent et présomptueux; il avait aussi contracté dans l'Amérique des États-Unis une alliance que Napoléon ne voulut jamais reconnaître. Mademoiselle Paterson, très légalement mariée à New-Yorck, ne fut regardée à Paris que comme une concubine. Son mari, trouvé bon dans la suite pour s'asseoir au trône de Westphalie, ne le fut point pour hériter de l'empire. Ceci provenait de la sagesse de Napoléon. Ce frère, par ses folies, ses inconséquences, s'était trop déconsidéré pour que la nation fran-

çaise consentît à vouloir qu'il régnât un jour sur elle. Je ne puis m'empêcher de dire que dans ce personnage je ne vis jamais le frère d'un grand homme. Il ne possédait aucune vertu supérieure, et il avait tous les vices des gens de rien. Sa tournure était commune; il devint ridicule lorsqu'il essaya d'afficher de la dignité; c'était en un mot un garçon perruquier en manteau royal. Crapuleux, ivrogne, possédant les goûts de la basse classe, il se plaisait à faire du bruit dans les mauvais lieux; il abusait de sa position pour déshonorer les pères et les époux dans la personne de leurs filles et de leurs femmes; parvenu dans toute la force du terme, il ne put jamais jouer un rôle, il fut une marionnette politique, et quand il disparut de la scène, personne ne demanda où il était allé, et depuis on ne s'en est pas informé davantage.

On trouvera peut-être que je traite sévèrement Jérôme Bonaparte; je le peins tel que je l'ai vu, je le juge d'après ses actions et ses paroles. Il est possible, je veux même le croire qu'il ait eu des qualités, qu'il en ait encore, mais elles ne parurent pas lorsqu'il aurait dû les montrer; personne alors que ses plus intimes

ne se doutèrent de leur existence, et puisqu'il ne s'en para pas en face du public, le public est excusable de ne pas vouloir descendre dans les secrets de sa vie privée.

L'exclusion fut donc donnée à ces deux personnages; leurs noms ne se trouvèrent pas sur le sénatus-consulte organique qui fixa l'ordre de succession dans la dynastie impériale. Les deux autres frères de Napoléon, Joseph et Louis, furent plus heureux; le premier cependant eut un moment la crainte de partager la disgrâce de Lucien et de Jérôme; et cela assure-t-on parce qu'il n'avait que des filles de son mariage. Voici ce qui eut lieu à ce sujet. L'anecdote est curieuse, mais authentique, les personnes de qui je la tiens sont encore vivantes, elles ne me démentiront pas. Joseph, instruit de la disposition de son frère, eut recours à l'intervention de madame Lætitia, qui décida, par ses instances, Napoléon à revenir sur ce qu'il avait résolu. On doit penser que le premier consul se fit violence pour céder aux sollicitations de sa mère, c'est ce qui résulte de ce que je vais conter.

L'acte solennel fut dressé sous les yeux du premier consul et porté chez le comte Fabre, président du tribunat. De là, il devait être pré-

senté aux tribuns par ce haut fonctionnaire et discuté dans toutes ses parties avant d'être transmis à l'approbation du sénat et changé en loi constitutionnelle. Joseph Bonaparte, qui se méfiait de son frère, sachant que cette pièce était dans les mains du comte Fabre, envoya M. Fréville, homme dévoué à son service, afin de prendre connaissance d'un acte aussi important pour lui. Le président du tribunat, à qui on n'avait pas ordonné de dérober ce projet de sénatus-consulte aux regards de qui que ce fût, n'hésita pas à le montrer au mandataire du nouveau prince. Leur surprise ne fut pas médiocre (le comte Fabre ne l'ayant pas encore examiné) de n'y trouver que le seul nom de Louis Bonaparte. Celui de Joseph avait été omis, soit à dessein, soit par oubli. On se consulta sur ce qu'il y avait à faire dans une pareille occurrence. M. Fréville pensait à courir vers Joseph pour qu'à son tour il pût s'expliquer sur ce point avec Napoléon ; mais le président du tribunat crut pouvoir prendre sur lui de trancher la difficulté d'une manière assez ingénieuse.

« C'est, dit-il, une erreur, très certainement, » d'après ce que nous savons, et une erreur facile » à réparer par un trait de plume. » Et il ajouta à

l'acte le nom qui n'y était pas. La chose faite, il se rend chez le premier consul, sous prétexte de le consulter de nouveau sur des formalités à remplir ; et sans l'instruire de la surcharge, il met le sénatus-consulte sous ses yeux. Napoléon le prend, le lit à deux fois, avec une attention extrême, ne fait aucun geste, aucune observation, et le rend ensuite au comte Fabre, en lui disant : « Il est très bien, il » ne faut pas y faire de changements. »

Il ne fut pas possible dès lors de savoir la cause précise de cette omission, si elle provenait de la volonté de Napoléon Bonaparte ou d'un simple oubli de copiste. Joseph, instruit par M. de Fréville de la démarche hardie du comte Fabre, en témoigna à celui-ci une haute reconnaissance, il ne craignit même pas de s'avouer son obligé en plusieurs occasions, prouvant par ce souvenir d'un service passé, que le rôle de prince ne lui était pas encore bien familier.

Tandis que tout ceci se passait, et que l'on élevait le trône impérial sur les ruines de la royauté et sur celles plus récentes de la république, le procès de Moreau s'instruisait. Cet habile capitaine, homme d'intrigue si médiocre, s'était laissé prendre pour ainsi dire la main

dans le sac, accusé et presque convaincu de conspiration avec Pichegru le traître. Il fut sauvé, parce que Napoléon, en ceignant la couronne, avait détruit sa popularité. On ne voyait plus en lui le hêros de l'Italie et de l'Égypte, mais le tyran qui allait recommencer ce despotisme dont on ne voulait pas. Ce changement produit dans l'opinion publique, profita beaucoup à Moreau. On trouvait que c'était assez du sang d'un prince de race royale, et qu'il ne fallait pas y joindre celui d'un de nos plus célèbres généraux. La terreur qu'inspira depuis la police n'était pas encore complète. Aussi ni militaires, ni citoyens ne se gênèrent pour manifester l'amour qu'ils portaient à Moreau. L'indépendance des juges acheva de donner à ce dernier la victoire, car son jugement, quoiqu'il ne fût pas un acquittement complet, annonça que si l'on voulait conserver des égards pour le chef du nouvel empire, du moins on ne prétendait pas aller jusqu'à lui sacrifier celui que l'on regardait comme un grand citoyen.

Je puis affirmer le dépit que l'issue de ce procès causa à Napoléon. Il aurait souhaité ardemment que Moreau, déclaré coupable, fût

condamné à mort, pour avoir la joie orgueilleuse de lui faire grâce, et ainsi de l'avilir aux yeux de tous. Il est un homme qui, dans cette occasion joua un rôle peu honorable, comme au reste dans toutes les époques de sa vie; c'est le comte Fontanes. Issu d'une des classes inférieures de la société, se nommant Fontagne et point Fontanes, il voulut à toute force, lorsqu'il eut atteint au plus haut point de sa fortune, trouver son origine dans une maison noble du Languedoc. Il la chercha d'abord parmi celles des environs de Montpellier et de Nîmes; puis il voulut être issu de Philippe de Fontanes, chevalier et viguier de Toulouse en 1307. Il rencontra dans le dernier des descendants des Beccaria, seigneurs de Pavie, et connus en France sous le nom de barons ou marquis de Fourquevaux, un ami qui voulut bien l'avouer pour son parent sans que cela pût lui donner aucun droit à se dire sorti des anciens Fontanes.

Mais avant cette époque de splendeur, il avait commencé bien pauvrement la carrière littéraire. Rétif de la Bretonne a imprimé que sa propre femme entretint M. de Fontanes dans un grenier pendant plusieurs

années. Celui-ci se montra ingrat quand Agnès Rétif ne put plus l'obliger. Bientôt il se fit une réputation, en parlant sans cesse de ses ouvrages sans jamais les montrer. On ne connaît de lui que des fragments et de petits poèmes, que l'on fait toujours bien avec du goût et du travail. Mais *La Grèce sauvée*, sa grande composition épique, ne se fit jamais voir. Delille avec sa piquante bonhonomie, disait : « Fontanes, » garde sa gloire en poche. Il a tort, il n'en » est pas des réputations comme des olives, » les pochetées ne sont pas les meilleures. »

Fontanes avait de l'esprit, de la grâce et du savoir-faire; il vit que, pour se pousser dans le monde, il fallait plaire à une des sœurs de Napoléon. Il devint en conséquence un des adorateurs d'Élisa Bonaparte qui lui fit faire son chemin rapidement et qu'il quitta lorsqu'il se fut assuré que le sacrifice lui serait plus avantageux qu'une constance dont le terrible frère commençait à se fâcher. Devenu grand-maître de l'université impériale et président du corps-législatif, nul ne se montra flatteur plus intrépide, et serviteur plus dévoué, nul en même temps ne sut mieux s'arranger pour glisser dans ses discours flagorneurs de petites phrases d'opposition

dont le faubourg Saint-Germain lui savait un gré infini. On croyait au royalisme de Fontanes, tandis que ce n'était que de l'astuce saupoudrée d'égoïsme.

A l'époque du procès de Moreau, je le rencontrai, sollicitant en faveur du pouvoir contre l'accusé; il se montrait zélé pour la cause de Bonaparte, et dans cette affaire il fit avec art le rôle de serpent tentateur. Il y a vraiment des réputations bien usurpées, et celle de Fontanes est de ce nombre; j'ai entendu pendant quinze ans mettre à la tête de la littérature, cet homme qui n'avait produit que des bluettes, des pièces de peu d'importance, dont toute l'éloquence consistait en des discours d'apparat, remplis d'éloges fastidieux, et qui écrivant sous l'inspiration de la tête, et non sous celle du cœur, n'eut jamais un beau mouvement oratoire. Au reste, on en a fait une prompte justice, et déjà Fontanes est mort de toutes les façons; l'amitié de M. de Châteaubriand ne le ressuscitera pas.

Ce fut cette année, et le 23 juin, qu'un décret impérial foudroya les jésuites, qui s'étaient glissés en France sous le nom modeste de *pères de la Foi*; dès 1804, Napoléon avait cru s'apercevoir

que cet ordre régicide complotait de ressaisir la souveraine puissance. Il ne balança point à l'anéantir de nouveau. Il était réservé à la restauration de le relever de ses ruines, pour le plus grand malheur de la monarchie et du peuple. Chas... Dest..., mon ancien camarade de jeunesse, était l'un des fils les plus fervents d'Ignace de Loyola; il me persécutait pour que je m'affiliasse à ces bons pères, pour que je prisse rang dans la congrégation que l'on formait déjà. Ses instances me divertissaient et lui patientait, guettant, me disait-il, le moment de la grâce. Le décret de Napoléon le mit en fureur; il me prédit que ce personnage ferait une méchante fin, et peu après il quitta la France, où il ne revint que lorsque l'empire eût disparu. Peut-être le retrouverai-je dans mes souvenirs postérieurs.

L'empereur proclamé songea à la cérémonie du sacre; il voulut, pour se rendre à la fois plus auguste aux yeux de l'Europe et plus vénérable à la nation, que le souverain pontife vînt lui-même présider à son intronisation; ce fut le motif d'une négociation soutenue, dans laquelle la politique italienne fut jouée par celle de Napoléon. On promit à Pie VII de grands avan-

443932

tages pour l'Église s'il se décidait à venir à Paris ; il crut à cette promesse, et ne reporta à Rome que de magnifiques présents.

J'eus l'honneur d'être admis à faire ma cour à Sa Sainteté. Pie VII ne possédait pas les dehors imposants de son prédécesseur ; il ne mettait aucune charlatanerie dans sa représentation, tout était autour de lui simple et modeste comme sa personne ; il méprisait le faste et l'on s'en apercevait peut-être trop. Il lisait très rarement ; il donnait à peine quelques heures à l'administration de l'église universelle, le reste du temps était employé à des occupations tellement mesquines, que j'ai peine à les raconter ; il savait coudre, et faisait des rentraitures à ses vêtements ; il blanchissait lui-même les devants de ses robes blanches, qu'il sa lissait facilement ; il demeurait assis la moitié de la journée, les deux mains appuyées sur ses genoux, et là il réfléchissait sans doute, à moins qu'il ne s'abandonnât, en franc Italien à ce *benedetto far niente*, si cher à tous les hommes d'au-delà des Alpes. Pie VII occupait une grande place, mais ce n'était pas un grand homme.

Je crois que, dans la position difficile où il se rouva, il fut heureusement servi par la dou-

ceur de son caractère, par sa facilité, qui lui faisait trouver tout bon ; il ne se fâcha que lorsque les procédés de Napoléon lui eurent monté la tête. Alors il tonna, mais encore avec simplicité ; il fit ce qu'il devait faire, mais il ne fit pas au-delà ; son esprit était médiocre, il avait tout juste assez de sagacité pour voir que les lumières d'autrui lui étaient nécessaires ; il en reconnut de supérieures dans le cardinal Gonsalvi, qu'il investit de sa confiance : on ne pouvait lui demander plus, et cela valait mieux que cet orgueil féroce de tous les esprits étroits qui choisissent ordinairement pour les guider les hommes les plus inhabiles. Un éloge qu'on doit à Pie VII, et que la postérité lui donnera, c'est que, parmi les souverains de l'Europe, ayant eu plus que les autres à se plaindre de Napoléon, il est celui qui a cherché le moins à se venger ; il a ouvert ses États à la famille persécutée de ce grand capitaine, et ainsi prêchant d'exemple, il a prouvé qu'il était véritablement le père commun des Fidèles.

Peu avant le sacre, je me trouvai chez le second consul, devenu l'archichancelier de l'empire, comme le troisième consul en était devenu l'architrésorier, avec le cardinal de Cambacérès,

archevêque de Rouen, le baron de Laporte, évêque de Carcassonne, le conseiller d'état Pelet de la Lozère, et le préfet de Gand, Desmousseaux. Le cardinal, digne émule de son frère, du côté de la représentation, poussait à l'excès l'orgueil de sa dignité. Ce prélat, était convaincu que le sacré collége est égal aux rois et au niveau des empereurs; tout en lui sentait l'éminence hautaine; il regardait en pitié les plus grands personnages, et ceux qui appartenaient à la classe des séculiers étaient si petits à ses yeux, qu'à peine il daignait les apercevoir: c'était, à part cette faiblesse, un excellent ecclésiastique, dur à lui-même, indulgent pour les autres, père des pauvres, soutien de la veuve et de l'orphelin; le malheur l'implora toujours avec succès; il avait de l'esprit, de la tenue, se montrait sage en tout, mais dès qu'il était question du chapeau rouge l'homme de bon sens disparaissait pour faire place au cardinal fanatique.

M. de Laporte, évêque de Carcassonne, et frère de l'intendant général de la liste civile de Louis XVI, a laissé une mémoire dont le souvenir ne se perdra pas de sitôt. Jamais il n'exista prêtre plus simple dans ses manières et plus

réservé dans sa conduite ; affable jusqu'à la familiarité, bon jusqu'à la faiblesse, indulgent comme est le juste par excellence, il possédait en même temps une piété sincère; il appelait par nos exemples, mais il ne contraignait point par ses actions; il avait beaucoup d'esprit, une conversation étincelante de gaîté et de saillies, et pourtant il écrivait mal et ne prononçait que de mauvais discours; érudit sans pédantisme, littérateur profond, je crois même qu'au besoin il aurait pu se dire théologien consommé. Je ne lui ai pas connu un ennemi ; il était adroit, fin et rusé, quoiqu'il n'eût pas besoin de l'être; il prenait le vent à merveille, et tout en riant résistait au pouvoir, lorsqu'il sentait que le pouvoir était capable de plier. Sa mort, arrivée en 1825, amena un deuil universel dans son diocèse : les malheureux firent une perte irréparable, la société ne le remplaça point.

Le préfet Desmousseaux, ancien procureur au Châtelet de Paris, ancien procureur-syndic de cette commune aux époques les plus orageuses de la révolution, était véritablement un fagot d'orties qui piquait de tous les bouts; je n'ai jamais vu un homme plus habile que lui à se

faire détester ; il avait sur ce point une adresse sans égale ; nul ne pouvait le souffrir dans son département ; et même, lorsqu'il obligeait, sa mauvaise grâce à le faire dispensait de la reconnaissance ; ce n'était pourtant point un méchant homme, c'était même un bon administrateur, mais il manquait d'esprit et voulait en avoir ; il ne possédait aucune des formes de la haute société, et il prétendait y suppléer par une familiarité inconvenante et par des plaisanteries qui ne glissaient pas, mais qui déchiraient; il chérissait tendrement sa famille, il ne calomniait pas trop ses subordonnés, défaut général des préfets ; il détestait le jeu, n'aimait pas le luxe, et néanmoins on ne pouvait le souffrir ; car, je le répète, il semblait s'attacher à être désagréable à tous, autant que l'évêque de Carcassone aspirait à se faire chérir.

Ce M. Desmousseaux, qui ne doutait de rien, demanda à la superbe Éminence s'il était vrai que l'empereur eût le dessein de profiter de la circonstance de son sacre pour faire prêter un nouveau serment à tous les fonctionnaires publics, sans oublier le clergé. Le cardinal de Cambacérès, qui déjà n'était pas de bonne humeur à cause d'une querelle qu'il ve-

nait d'avoir avec son frère, répondit avec toute la hauteur de son caractère : « Non, monsieur, » le clergé de France ne prêtera pas un nou- » veau serment; un seul lui suffit, et ces » protestations éternelles de donner sans cesse » sa parole sont bonnes sans doute pour des » conseillers-d'État, des généraux, des préfets, » que sais-je encore? pour des hommes accou- » tumés depuis quinze ans à jurer à tous une fi- » délité qu'ils ont mille fois faussée; mais elles ne » sauraient nous convenir à nous qui, une fois » pour toutes, croyons nous engager devant » Dieu. » Cette réplique, plus que sèche, ferma la bouche au personnage et fit rire le comte de la Lozère et moi, qui voulûmes bien ne pas la prendre pour nous.

Aucune particularité inconnue sur le sacre n'étant venue à ma connaissance, je n'en parlerai pas. Je persistai alors à me tenir éloigné de la personne de Napoléon, qui devait s'apercevoir peut-être de ma conduite. Joséphine s'en plaignit au comte Fabre, mon ami, et le chargea de me dire qu'elle me verrait avec plaisir chaque fois que je voudrais lui faire ma cour. En 1805 la couronne d'Italie passa également sur la tête de l'empereur; il changea son titre de président de la république ci-

salpine en celui de roi, et dès ce moment il se plut à réunir dans ses qualifications les deux titres les plus augustes chez les hommes. Cependant cet acte d'ambition allarma l'Autriche et le reste des autres puissances de l'Europe ; le cabinet de Vienne courut aux armes, et la guerre se ralluma : on en connaît les résultats. La bataille d'Austerlitz, dite des trois empereurs, livrée le 2 décembre 1805, procura une nouvelle gloire à Napoléon ; en augmentant sa puissance, elle consolida l'édifice qu'il construisait avec tant de soin.

CHAPITRE LV.

Campagne de Prusse. — Joseph Bonaparte. — La reine sa femme. — Louis Bonaparte. — La reine de Hollande. — Parallèle entre ces deux princesses. — Conversation entre Napoléon et le comte Fabre de l'Aude. — Suite de cette conversation. — Beau caractère de Carnot. — Une de ses lettres inédites. — Désintéressement du comte Fabre de l'Aude. — Dissolution du tribunat. — Les merlettes du duc de Feltre. — Les lapins du prince de Talleyrand.

Les intrigues de l'Angleterre et l'ambition toujours croissante de Napoléon amenèrent une rupture avec la Prusse, qui depuis le commencement de la révolution, avait conservé à l'égard de la France une stricte neutralité. Appuyée sur la Russie, honteuse du désastre d'Austerlitz, et jalouse de venger son honneur compromis par cette défaite, cette puissance voulut tenter à son tour le sort des armes et nous combattre seule, lorsque l'Autriche vaincue n'osait

s'armer de nouveau. On connaît les détails de cette campagne célèbre et glorieuse, où l'empereur, servi par son génie et sa fortune, triompha comme Achille, en courant, et où, en dix jours, le roi de Prusse chassé de ses États, fut contraint d'aller aux extrémités de sa frontière attendre les secours tardifs qu'Alexandre lui amenait. Ces événements signalèrent la fin de 1806 et le commencement de 1807. A la bataille de Iéna succédèrent les journées d'Essling et de Friedland; la paix enfin fut conclue, la Prusse accablée perdit le tiers de son territoire, et la Russie se déshonora en acceptant une partie des dépouilles de son alliée.

Avant cet événement, Napoléon avait préparé pour sa famille deux nouveaux trônes, celui de Naples et celui de Hollande; il avait chassé de la péninsule Italique la branche de la famille des Bourbons, qui n'avait pas craint d'user de ruse à son égard; et Joseph son frère fut appelé par lui à régner sur les Napolitains.

Joseph, dont il voulut faire un roi, était un homme bien ordinaire, ne possédant aucune de ces grandes qualités qui font la gloire des têtes couronnées et garantissent une longue durée

aux empires. C'était vainement qu'on le plaçait sur un grand théâtre, la scène était trop vaste pour lui; ses vues portaient le cachet de la médiocrité; il aimait les femmes sans savoir, par sa galanterie, relever cette passion.

Joseph Bonaparte, ne portait en outre, dans son ame aucun courage moral; on devait à toutes les époques le voir fuir devant le danger, et se flétrir par une lâcheté que les Français ne pardonneront jamais; il n'était ni cruel ni vindicatif, il était au contraire bon compagnon; peu amateur des beaux arts, détestant le travail, il aurait été plus convenablement placé à Paris, avec quelque fortune, qu'à Naples ou à Madrid sur un trône qu'il était incapable d'illustrer et de défendre.

Sa femme, la demoiselle Clary, fille d'un négociant de Marseille, aurait été par un effet contraire, à la hauteur du rang où le destin l'avait amenée; on n'a jamais, à aucune époque, rendu assez de justice à ses vertus qu'on n'apprécia pas convenablement tant que son front parut orné d'une couronne. C'était sans doute de toute la famille impériale la moins riche, et pourtant celle qui faisait le plus de bien:

sa charité était inépuisable, mais faite avec choix et discernement; renfermée dans l'intérieur de son palais, ne s'occupant que de bonnes œuvres ou de ses filles, qu'elle chérissait tendrement; elle ne paraissait presque jamais à la cour de son beau-frère, et n'était accessible qu'à la veuve et à l'orphelin; elle ne dédaignait pas d'essuyer les larmes du pauvre, et pour obtenir d'elle une audience, il ne fallait point appartenir aux premières familles de l'état ou avoir rendu des services à la maison impériale, il suffisait d'être malheureux; l'aimable et érudit abbé Lecuy qu'elle avait pris pour le distributeur de ses grâces, de ses aumônes abondantes, est encore plein de vie, il ne me démentira pas dans tout le bien que j'ai dit de cette noble et admirable princesse.

Louis Bonaparte, véritable homme de bien, et qui eut assez de supériorité dans l'ame pour abdiquer un sceptre, dès qu'il ne fut plus indépendant, reçut de son frère la Hollande érigée en royaume; cette terre classique de la liberté ne pouvait tomber en de meilleures mains. Les goûts de Louis étaient simples, il voulait de l'économie, il préférait une diminution d'impôts à la splendeur de sa cour; romancier cou-

ronné il cherchait dans les lettres cette distraction que les soins du gouvernement ne lui procuraient point, il aurait voulu tout à la fois le bonheur de son peuple et son repos particulier; il aspirait à l'amour de ses sujets comme à un bien nécessaire; la gloire n'eût pas suffi à son cœur : nul plus que lui ne pouvait reconcilier les Hollandais avec la royauté, qui depuis Philippe II leur était insupportable, et son triomphe avait été de se rendre cher à ses sujets. Sa santé délicate, ses manières douces, la bonhommie de ses formes, la grâce de son langage, semblaient indiquer un être faible; il parut fort lorsque tout à coup on le vit abdiquer la souveraine puissance, plutôt que de consentir à opprimer le peuple qu'on lui avait donné, et jamais il ne se montra plus digne de la couronne que le jour où il la déposa.

L'abdication de Louis Bonaparte est sans doute celle dont les motifs sont les plus respectables; il n'était pas, comme Charles-Quint, lassé des grandeurs pour les avoir trop goûtées, il ne possédait pas, comme la reine Christine, cette légéreté de caractère, ce besoin de se rendre extraordinaire et de faire du bruit, cette inquiétude naturelle qui la poussaient vers une vie er-

rante et désordonnée; enfin, comme Charles-Amédée roi de Sardaigne, il n'abdiqua pas pour se livrer en pleine liberté à ses passions; il se sacrifia à la Hollande, il ne voulut plus la régir dès qu'il ne lui fut pas possible de la rendre heureuse, et plutôt que d'appesantir son sceptre sur elle, il le brisa.

Par une bizarrerie singulière, ni la reine de Naples, ni la reine de Hollande ne purent se plaire dans les royaumes dont on investissait leurs époux; la première, dégoûtée des grandeurs même avant de les connaître, ne pouvait souffrir ni la magnificence ni l'étiquette; elle ne voulait pour courtisans que les pauvres, et préférait s'humilier devant dieu dans le secret de sa demeure, que de recevoir une foule obséquieuse prosternée devant elle. La seconde dont l'existence toute entière était consarée à ce qu'on appelle la société, la seconde parisienne par excellence, ne comprenait la royauté qu'environnée de plaisirs, de fêtes, qu'au milieu des artistes, qu'avec toute la splendeur française et surtout ranimée par l'attrait d'une conversation piquante, vive, variée et étincelante de ces saillies, de ces mots heureux, de ces riens séduisants qu'Amsterdam ne lui offrait pas; elle ne voyait

de la Hollande que ses brouillards perpétuels, que la parcimonie, la tournure mélancolique de ses habitants; enfin elle s'imaginait ne pouvoir être reine là où elle ne s'amuserait pas; le plaisir et le plaisir de tous les jours lui semblait un besoin de son règne; elle ne mettait qu'avec répugnance le pied dans son royaume, et se montrait toujours empressée de revenir à Paris.

Napoléon, de retour dans cette ville, après sa glorieuse campagne de Prusse, supportait avec impatience les discussions du tribunat; il ne voulait plus être contredit. Ce qu'il avait surtout le plus en horreur était cette publicité de la discussion, si insupportable à la tyrannie; dans ces dispositions il imagina de supprimer le tribunat lui-même, que déjà il avait diminué dans le nombre de ses membres, ce qui était formellement porter atteinte à la constitution. Toute puissance avait disparu devant la sienne, il pouvait faire impunément sa volonté; il exprima donc sa pensée au conseil-d'État, où il ne trouva que des hommes prêts à le satisfaire, et la mesure complétement décidée, il envoya chercher le comte Fabre de l'Aude, qui depuis six ans présidait le tribunat.

« Mon intention, lui dit-il, est de détruire une

» institution que je crois inutile, et qui, dans » tous les cas, est dangereuse parce qu'elle accou- » tume le peuple à penser que l'on peut résister » à l'autorité et à discuter quand il ne faudrait » qu'obéir. Je sais le tort que je vous fais ; » il est juste que je le répare, je suis prêt à » vous accorder tout ce qui personnellement » vous sera agréable, et en outre ce que vous » demanderez pour les autres.

» — Sire, répondit M. Fabre de l'Aude, je » n'ai rien à demander pour moi, et je ne puis » que remercier Votre Majesté de la bienveil- » lance qu'elle me témoigne ; mais je la supplie » de ne pas oublier mes collègues ; ils peuvent » servir utilement l'État. — Eh bien ! répliqua » l'empereur, informez-vous de ce qui convien- » drait à chacun d'eux, je les placerai tous, puis- » que vous le croyez nécessaire à la chose publi- » que; quant à vous, je vous nomme sénateur, » et vous prie en même temps de recevoir ce » papier. »

C'était un bon de cinq cent mille francs accordé comme récompense nationale au prési- dent du tribunat. M. Fabre de l'Aude ne balança pas à refuser cette somme considérable avec tant de vivacité et d'insistances, que Napoléon

demeura confondu d'un désintéressement auquel il n'était pas accoutumé. Il voulut contraindre l'honnête homme qui se montrait supérieur au reste des courtisans, de s'avilir à leur exemple : mais il ne put vaincre sa résistance ; toute la vie du comte Fabre vient à l'appui de ce beau trait. On sait qu'après avoir occupé de très hautes fonctions, il en est sorti avec une fortune suffisante, mais modeste. C'est une justice que je me plais à lui rendre quoique j'aie personnellement à me plaindre de lui.

M. Fabre à la suite de cette conversation, dressa la liste générale de ses collègues, inscrivant dans une colonne d'observation la désignation de la place que chacun d'eux pouvait remplir avec le plus d'avantage pour l'État. Un seul refusa toute faveur impériale : ce fut Carnot; et voici ce qui se passa dans cette circonstance. Cet ancien directeur était rentré au moment du 18 brumaire, et avait été nommé ministre de la guerre; sa sévère franchise et son intégrité républicaine ne convinrent pas long-temps à Napoléon, qui lui retira son portefeuille ; membre du tribunat, il s'y distingua par une opposition constitutionnelle et il repoussa l'érection de l'empire tant

qu'il put. M. Fabre de l'Aude, au moment de l'abolition du tribunat, le prit à part et lui demanda ce qui pouvait lui être le plus agréable.

« Le rétablissement de la république, répli-
» qua celui-ci.—C'est exiger l'impossible, lui
» fut-il répondu ; mais pour vous, que souhai-
» teriez-vous du chef de l'empire.—Rien.—
» Vous n'êtes point riche.—Il n'est pas néces-
» saire de le devenir pour être honnête homme.
» —Il est des fonctions que vous honoreriez.
» — Je ne les occuperai pas tant que durera le
» nouveau système. Remerciez le général Bona-
» parte de ses bonnes intentions, mais je ne
» veux rien accepter. »

M. Fabre ne pouvant rien obtenir de ce franc républicain, m'en parla. Je voulus tenter quelque attaque et j'écrivis à Carnot dont j'appréciais le grand caractère. Voici sa réponse, elle ne peut que lui faire honneur.

« Vous me voulez du bien, je vous en suis
» obligé; mais ne me poussez point à faire un
» acte qui me dégraderait à mes propres yeux.
» L'empereur viole la constitution en faisant
» disparaître le tribunat, je m'associerais à son
» usurpation si j'acceptais une faveur de lui. Je
» dois protester par mon refus contre une me-

» sure illégale, comme j'ai protesté à la tribune
» contre le retour de la royauté cachée sous les
» guenilles impériales. Il est bon que de temps
» à autre, il y ait des gens qui disent à l'ambi-
» tion, en lui montrant leur cœur : Tu n'iras
» pas jusque-là. On nous chasse, je me laisse
» chasser, mais je ne ferai pas une cote mal
» taillée avec celui qui nous renvoie; ce serait
» trop si tous les battus passaient de son côté;
» j'ai l'orgueil de vouloir demeurer en face de
» lui comme une protestation vivante, et je
» pense que cet amour-propre vaut celui qui
» tire vanité de lui servir de marche-pied. Il ne
» se servira pour monter ni de ma main ni de
» mes épaules. Adieu, tout à vous,

» CARNOT. »

Je ne communiquai pas cette réponse au comte Fabre; elle ne lui aurait pas convenu; mais je lui fis entendre que Carnot était intraitable. Son nom omis sur la liste des tribuns à récompenser, amena un vif dépit sur la figure de Napoléon; et je tiens de Regnauld de Saint-Jean-d'Angely que l'empereur en lui en parlant, ajouta : « Carnot, qui n'a jamais voulu
» vendre sa voix, n'a pas voulu faire ache-
» ter sa retraite. » On pourvut au sort de tous

ses autres collègues qui passèrent au conseil d'État, à la cour de cassation, à celle des comptes créée en ce moment, au conseil des prises, aux préfectures, aux diverses magistratures, dans les places de finances, enfin partout où on put les caser. M. Fabre de l'Aude poussa jusqu'au bout le désintéressement dont il avait déjà donné une preuve si éclatante, il refusa le mobilier du palais du tribunat que l'empereur lui accordait en pur don : il le fit vendre aux enchères publiques ainsi que l'argenterie, puis réunissant cette somme à ce qui restait dans la caisse du tribunat, il la distribua à ses collègues sans se faire une part meilleure que la leur. Je crois que l'on trouverait difficilement depuis la restauration, par exemple, des traits aussi honorables, et que plus d'un grand seigneur se moquerait bien de cette délicatesse du comte Fabre de l'Aude. L'empereur rempli d'estime pour lui, outre le titre de sénateur qu'il lui donna, le nomma procureur-général près du conseil du sceau des titres.

CHAPITRE LVI.

Les araignées de l'astronome Lalande. — Sa manie d'athéisme — La comtesse Fanni de Beauharnais, — Ses qualités. — Ses bizarreries. — Description de son appartement. — Encore le chevalier de Cubières. — Il fait l'éloge de Marat. — L'abbé Cournaud. — Vigée. — Le chevalier de Boufflers. — M. de Roquelaure, ancien archevêque de Malines. — Mercier. — Son livre microscopique. — Son mot sur l'imprimerie. — Dîner chez madame de Beauharnais — Mot de cette dame sur nos grands tragiques.

Je dois placer ici une petite anecdote sur l'astronome Lalande, célèbre autant par ses singularités que par ses talents. Je le rencontrais quelquefois dans le monde, où il venait quoiqu'il prétendît le détester, et où il s'ennuyait bientôt, s'il ne jouait pas le premier rôle. Une des maisons où je le voyais était celle de la comtesse Fanni de Beauharnais, dont je parlerai bientôt; là il se montrait dans toute la bizarrerie de ses systèmes, et il amusait, tandis qu'il croyait surprendre.

Un soir je me trouvais à deux pas de lui, je le vis porter la main à sa tabatière ou bonbonnière; il y prit quelque chose que je ne pus distinguer, il l'éleva à la hauteur de sa bouche, le posa sur ses lèvres, et se mit à le sucer avec une affectation de volupté qui me parut jouée; je le regardais faire, mais je ne devinais pas son manège. Monsieur de Courchamps, mon voisin, s'apercevant de ma curiosité, se penche à mon oreille: « Ce sont des araignées, me dit-il.— Des » araignées! m'écriai-je assez haut, et de ma- » nière à être entendu.

» Eh! pourquoi pas, monsieur, me répliqua » l'astronome; elles ont un goût délicat qui » tient de la fraise et de l'artichaut; je les aime » beaucoup et vous offre de partager mon régal, » si le cœur vous en dit. »

A cette proposition, je m'éloignai par un mouvement d'horreur involontaire; j'avais bien entendu parler de cette manie de M. de Lalande; mais n'en ayant pas encore été le témoin, je la regardais comme une mauvaise plaisanterie dont on se plaisait à le rendre l'objet; mais lui, moins étonné que choqué de mon geste : « Pitoyable préjugé! dit-il; voilà les hommes : » tout ce qui est inaccoutumé les effraie. » Puis

revenant à moi : « Monsieur, croyez-vous en » Dieu ? — Si j'y crois! répondis-je, quel est le » malheureux qui douterait de son existence ? » — Moi, monsieur. — Je vous plains. — J'ai » trop appris pour croire. — Ah! monsieur, lui » répliquai-je, la science vous aurait-elle fait » tout oublier ? »

Il ne m'écouta pas, et bientôt il commença ses diatribes accoutumées contre la Providence. Il se donnait carrière, quand madame de Beauharnais, que la fatigue avait un peu assoupie, se réveilla. Oh! alors force fut à lui de changer de langage, car la dame lui imposa silence, ce qu'elle faisait chaque fois que ce personnage traitait une thèse pareille. Nous laissâmes là le nouveau Titan, et la conversation tournant vers la littérature, Lalande s'esquiva sans avoir pu m'inscrire dans son supplément au dictionnaire des athées.

La comtesse Fanni de Beauharnais avait été jolie femme, elle était restée femme d'esprit, et à toutes les époques de sa vie elle fut femme excellente; jamais je n'ai vu tant de bonté, tant d'indulgence et de grâce réunies.

Elle possédait tant de qualités précieuses, que l'on gémissait d'y trouver mêlées quelques fai-

blesses, quelques enfantillages qui avaient survécu à sa jeunesse, et qui se montraient encore au déclin de ses jours; par exemple elle n'avait jamais voulu vieillir, et elle s'était arrangée en conséquence: elle se coiffait à soixante dix ans comme à vingt, elle portait des robes d'une magnificence extrême, en velours ou en soie richement brodées et de couleurs éclatantes; elle couvrait ses joues de blanc et de rouge, teignait en noir ses sourcils,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Mais tant de soins auraient été perdus, si la cruelle clarté du soleil avait pu éclairer les ravages du temps; pour éviter ce mécompte, madame de Beauharnais s'était résolue à ne plus se montrer au grand jour, et elle tenait parole : elle ne sortait de sa chambre qu'à la nuit tombante, et les salles où elle entrait étaient closes soigneusement et toujours mal éclairées; elle se plaçait dans un coin obscur, et de manière que les feux des bougies ne donnassent pas sur ses traits, elle prenait pour cela des précautions extraordinaires; sur sa table à manger, par exemple, il y avait des lampes arrangées de manière à la laisser dans ces *ténèbres visibles* qui lui étaient si agréables.

Alliée à la famille impériale, tante de Joséphine, de la reine Hortense, du vice-roi d'Italie, grand'-mère de la princesse Sthépanie de Bade, elle était dans un rang assez élévé pour satisfaire son ambition; ses enfants ou ses gendres occupaient des charges importantes, elle avait peu de crédit; sa bonté excessive l'ayant portée à recommander trop de monde, trop de gens surtout qui ne le méritaient pas, était la cause de la perte de son influence; aussi ceux qui l'aimaient, et j'étais du nombre, l'aimaient pour elle, sans songer à tirer parti de sa protection.

Sa carrière littéraire, quoique brillante, ne fut pas sans être mêlée d'amertume : elle eut des ennemis; le matin de sa carrière fut orageux; elle le passa dans un état voisin de la misère, et elle supporta l'infortune avec courage.

Un homme déplaisant, maussade, insupportable et surtout ennuyeux outre mesure avait le soin de faire les honneurs du salon de madame de Beauharnais; il avait été son ami dès avant la révolution, son protecteur pendant cette époque cruelle; et depuis, par reconnaissance, sans doute, moins que par tout autre sentiment, elle en fit son maître de cérémonies; le chevalier de Cubières prenait en vieillissant des manières

dégoûtantes; il ne restait plus rien en lui de l'homme du monde : sa politesse emphatique, criarde et obséquieuse, loin de plaire désobligeait. Je l'ai entendu cent fois, devant vingt personnes porter aux nues la beauté et la fraîcheur d'une femme laide et vieille; c'était devant elle et en hurlant plutôt qu'en parlant, qu'il tenait ce propos saugrenu. Ni l'embarras de la victime, ni le nôtre ne l'arrêtaient; il continuait toujours, il ne finissait que pour aller raccrocher une autre infortunée, et la soumettre au pareil supplice.

D'autres fois le sans-culotte Palmeseaux se réveillait en lui; car il avait été le compagnon actif de tous les scélérats de 1793, et on lui connaissait trois noms : Cubières celui de sa famille, Dorat qu'il avait pris en souvenir de l'amitié qui le lia au poète musqué de ce nom, et Palmeseaux, imposé, je crois, par l'Académie des Arcades dont il était membre. Un soir, que j'étais chez madame de Beauharnais, un souvenir jacobin lui prit tout à coup, et voilà qu'il nous force à entendre l'horrible éloge funèbre... de Marat ni plus ni moins : nous frémissions tous en l'écoutant, je me rappelai alors de ses poésies anacréontiques adressées à ce monstre,

et que même Roland lui reproche dans ses Mémoires. J'en avais douté jusqu'à ce moment; mais ce que j'entendais était pis encore; lui, sans se troubler de la terreur universelle, poursuivit et termina en disant : Marat était un très grand patriote, un homme de bien, un citoyen vertueux, et un jour viendra, où son nom sera prononcé avec attendrissement par tous les Français.

Il y eut parmi les témoins de cette scène plusieurs personnages qui s'en expliquèrent vivement avec madame de Beauharnais; elle en sentait, elle aussi, l'indécence, et de plusieurs mois M. de Cubières ne reparut plus le soir dans le salon.

Je rencontrai chez la comtesse de Beauharnais plusieurs hommes de lettres: Verninac de Saint-Maur, ancien chargé d'affaires à Constantinople, un instant préfet de Lyon, et disgracié je ne sais trop pourquoi; c'était un politique en vacance, un diplomate de salon; il parlait avec mesure et bien, montrait de l'esprit, de manière à nous faire croire qu'il en connaissait l'étendue; il mesurait ses propos et ne se hasardait pas à vous dire dès l'abord comment vous portez-vous, mais il y venait peu à peu et en véritable ambassadeur. Il était beau garçon, avait des for-

mes très agréables, causait bien quand il voulait s'oublier; mais si par hasard il se ressouvenait de lui, aussitôt l'homme gracieux et spirituel disparaissait, et il nous mettait en présence d'une dignité froide, gourmée et compassée, que certes nous ne préférions pas.

Cournand, ancien abbé et traducteur malheureux des *Géorgiques* de Virgile, père de cinq filles et contemplateur perpétuel de l'abbé Delille, que nous aimions mieux que lui. Le versificateur Vigée, sur qui Dorat en mourant avait fait reposer son esprit : froid jusqu'à la glace, il ornait ses petites poésies de petits agréments; c'étaient des rimes faibles cousues à des lignes sans chaleur, restes du mauvais goût du dernier siècle. Vigée s'indignait qu'on ne lui dressât pas des autels; il est trépassé de douleur de n'avoir pu entrer à l'Académie, contre laquelle chaque matin il faisait une plate épigramme.

J'avais perdu de vue le chevalier de Boufflers; je le retrouvai chez la comtesse de Beauharnais; mais hélas! où était l'auteur du poème des cœurs, l'élégant militaire, le poète gracieux et léger d'autrefois! il ne restait aucune trace du passé; M. de Boufflers, méconnaissant alors le genre véritable de son talent, cherchait une

gloire plus contestée : il ne citait pas Anacréon, qu'il imitait dans sa jeunesse ; mais il parlait longuement de notre physique, il analysait la philosophie de Kant, de manière à nous endormir ; et pour dernier coup de grâce, il venait de nous donner son *Traité du libre arbitre*. En l'écoutant disserter sur de telles matières, tandis que je me souvenais du passé, je croyais voir un papillon avec des ailes de plomb, et je demeurais confondu de cette manie de l'homme, qui le porte toujours à sortir du cercle que la nature a tracé à son génie ; au demeurant le marquis de Boufflers (c'était alors son titre), avait conservé son tact exquis, sa politesse parfaite ; ce n'était pas un vieillard chagrin ou morose, il excusait les fautes d'autrui et avouait les siennes avec une naïveté charmante.

J'aimais à le voir auprès d'un autre vieillard, qui plaisamment l'appelait petit garçon ; c'était M. de Roquelaure, ancien archevêque de Malines, commandeur du Saint-Esprit. Celui-ci, plus encore peut-être, avait conservé toutes les formes de la vieille cour : connu par son esprit, par ses vertus douces, par son amour du bien, il a joui dans sa longue carrière de l'estime et de l'amitié de tous les contemporains ; il avait un

répertoire immense d'anecdotes qu'il débitait avec mesure, car, nous répétait-il souvent, lorsque nous le pressions de continuer ses récits :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Il se servait d'une tabatière ornée d'une miniature, à l'huile, du portrait de Van Dick, peint par ce célèbre artiste même; je ne sais en quelles mains aura passé ce morceau précieux. M. de Roquelaure avait vécu dans l'intimité de MESDAMES, filles de Louis XV; il se plaisait à rappeler les marques de bonté dont elles le comblèrent, et son cœur n'était pas fermé à la reconnaissance.

Louis Mercier, autre vieillard, était aussi un convive agréable, homme de lettres célèbre, non moins par ses écrits que par la bizarrerie de ses paradoxes : on eût dit, en l'écoutant ou en le lisant, qu'il s'était promis de marcher sur les traces du fameux jésuite Hardouin. Il ne pensait comme personne, et soit qu'il eût tort ou raison, on trouvait du charme à l'entendre; sa conversation était vive, piquante, enjouée; elle étincelait de traits, de mots profonds, d'aperçus heureux; il était né pour les innovations, il en voulait de toutes sortes, dans les arts, dans les sciences, dans la littérature, au théâtre, dans

le gouvernement, dans l'église; enfin, rien ne lui paraissait à sa place, il voulait tout mettre sens dessus dessous.

Je me le rappelle avec sa riche taille, sa figure belle et vénérable, ses longs cheveux blancs et son habit bleu de roi. Toujours gai, riant, aimable, ne se fâchant d'aucune opposition, n'aspirant qu'au bien, et possédant les qualités les plus essentielles. Ses ouvrages sont dans les mains de tout le monde, ils lui ont assuré, à l'étranger surtout, une haute réputation, parce que là on juge les hommes, sur le fond des choses. Il supportait impatiemment l'esclavage de la presse. Je fais imprimer en Angleterre, disait-il, un livre gros comme le pouce, et farci de vérités; on inscrira sur la première page en gros caractères : *Prenez une loupe*, et à l'aide de cet instrument on lira ce que j'aurai écrit en faveur de la raison, comme on s'en sert pour découvrir dans les insectes les mystères de la nature.

Il prétendait qu'avec l'imprimerie, le despotisme complet était impossible: « Chaque volume » est, disait-il, un coup de canon qui le frappe » fort; comment ne succomberait-il pas sous le » nombre? »

Nous étions un jour à dîner chez madame de

Beauharnais, avec lui, le chevalier de Boufflers, Cailhava, Cubières et Delisle de Salles, dont je parlerai plus bas ; le faiseur de drames, Volmerange, qui mangeait comme un ogre ; l'abbé Denina, historien de l'Italie, sa terre natale ; M. de Verninac, le chevalier d'Armansenne, le plus égoïste des mortels selon moi, et à qui madame de Genlis a fait une réputation opposée, parce qu'elle a été la dupe de sa sensiblerie. Mercier, sans en avoir moins d'appétit, s'évertuait à dénigrer outre mesure les grands poètes du siècle de Louis XIV, auxquels il reprochait d'avoir étouffé le génie en lui donnant des entraves. Le chevalier de Cubières, partageait ses opinions, tandis que le marquis de Boufflers, M. Delisle de Salles, Cailhava et la maîtresse de la maison combattaient avec chaleur pour les vrais principes.

Boufflers avança que les règles étaient faites pour arrêter une imagination fougueuse et désordonnée. « Les règles, s'écria Mercier d'un » ton de prophète, les règles sont hors de l'art. » Il dit, se tut, et chacun de le regarder sans trop savoir que lui répondre. Je cherchai une idée dans cette phrase, et quand je fus bien assuré qu'elle n'y était pas, rompant enfin le silence, je

m'adressai à Mercier, et du ton le plus modeste, je le priai de m'expliquer ce que pouvait être l'art sans les règles, car je croyais que le seul mot d'art emportait avec lui l'idée des lois pour le régir.

Je dus être satisfait de ma demande; elle embarrassa l'homme qui s'arrêtait le moins aux difficultés ; d'ailleurs, la balle que j'avais lancée fut reprise par de plus habiles ; on pressa Mercier de définir l'art en le séparant des règles. Il ne put y parvenir, la chose était manifestement impossible. Ce fut en cette circonstance que la comtesse de Bèauharnais chercha à peindre d'un seul mot les divers caractères des grands maîtres de la scène. « Corneille, nous dit-elle, est » un dieu, Racine, une déesse, Voltaire un » génie. — Et Crébillon? lui dis-je. — Crébillon, » répondit-elle, c'est un démon. »

CHAPITRE LVII.

Le duc de Montéleone. — Le comte de Wintzengérode. — Le prince Primat. — Le baron de Humbolt. — Le cardinal Albani. — Delisle de Salles. — La table isiaque. — Laujon le chansonnier. — Le chevalier de Pjis. — Anecdote touchant le beron de W...., espion de police. — Lettre de sa femme. — M. C...., espion de police, et M. de Puymaurin. L'Abbé d'Allèz. — Madame de Fars. M. Tissot. — M. Boutard. — M. Valmalette. — M. de Stassart. — Le général Desperrières. — M. Révail.

La société de la comtesse de Beauharnais ne se composait pas seulement de gens de lettres; on y rencontrait les hommes les plus éminents par leur rang, et quelquefois par leur mérite, comme hommes d'État et comme diplomates. J'ai vu là le duc de Montéleone, descendant de Fernand-Cortez, riche seigneur italien, qui possédait deux ou trois millions de rente, et représentait à Paris Sa Majesté Joseph Ier, roi

de Naples. Il avait de l'esprit uni à beaucoup de finesse; un tact singulier pour ne dire que ce qui lui plaisait, et pour faire parler les autres au-delà de leur envie. Il représentait noblement un pauvre souverain.

Je ne placerai pas sur la même ligne le comte de Wintzengérode, ambassadeur du roi de Wurtemberg. Celui-ci n'était qu'un grand parleur; il voulait être digne et n'était qu'ennuyeux. Paris lui semblait étroit pour son importance. Cet envoyé d'une monarchie en miniature, nous rompait la tête par l'étalage qu'il faisait de la puissance du roi son maître; des finances du roi son maître; des armées du roi son maître. Travers ridicule qui, rendu plus saillant par la petitesse de sa taille, faisait dire de lui par le prince de Bénévent : « Le comte de Wintzen-» gérode est un géant dans un entresol. »

Le prince primat de la confédération du Rhin, Charles-Théodore d'Alberg, avait été autrefois, à ce qu'on dit, très assidu auprès de notre vieille amie, jeune alors, et jolie autant que spirituelle. Il avait conservé un doux souvenir de ses plaisirs passés; et je l'ai vu, pendant la durée de l'empire, venir souvent chez elle, quand ses voyages l'amenaient à

Paris. Il était possédé de la manie de faire parler de lui en bien, et ne cessait de faire lui-même l'éloge de ses qualités. Il aimait les arts et les protégeait en homme éclairé. Il avait des connaissances administratives, et faisait marcher de pair ses devoirs de souverain et ses travaux littéraires, car il était auteur. Il ne croyait guère en Dieu, quoiqu'il fût évêque. Ses mœurs étaient plus que suspectes, c'étaient celles d'un courtisan. Il rampait devant Napoléon.

M. le baron de Humboldt embellissait souvent de sa présence des cercles où l'on était heureux de le voir venir. C'était la science allemande en personne, avec la grâce française et la politesse espagnole. La causerie ne lui déplaisait pas; il connaissait son mérite, et ne s'étonnait pas si on lui rendait justice; mais il n'exigeait pas, qu'on s'occupât exclusivement de lui. Il savait s'effacer pour mettre les autres en scène, bien assuré qu'on ne le laisserait pas long-temps à l'écart, et qu'on reviendrait bientôt à lui. Il n'avait du gentilhomme que les manières de bonne compagnie; comptait fort peu sur la gloire, sur l'antiquité de sa maison, et beaucoup sur ses immenses travaux scientifiques.

Le cardinal Albani vivait alors à Paris dans

un véritable incognito. Grand amateur de musique, il avait composé un ouvrage sur cet art, il faisait presque chaque soir sa partie de réversi chez une dame de P..., qui logeait dans la rue Rohan. Le cardinal Albani possédait toute la finesse et l'astuce italiennes. Il ne fut pas du nombre des cardinaux noirs, car il avait assisté au mariage de Napoléon. Il louvoyait en politique et s'en trouvait très bien; toutes les mesures du gouvernement avaient son approbation Il avait de l'esprit, de la gaîté et de l'abandon, quoique sous l'habit ecclésiastique. C'était un bon compagnon; il n'était pas d'ailleurs engagé dans les ordres sacrés, et je l'ai entendu souvent prétendre qu'il serait obligé de se marier pour ne pas laisser éteindre sa maison. Il était fort galant auprès des dames, usait de toutes les jouissances de la vie, et ne s'inquiétait de rien, ce qui ne l'a pas empêché d'être en grand crédit auprès du saint Père.

J'étais lié aussi à cette époque avec Delisle de Salles, membre de l'Académie française, et autrefois l'un des coryphées de ce que l'on appelait le parti philosophique. Ce dernier avait de la vertu, de la noblesse et de la bienveillance dans l'ame. Il était doué de beaucoup

d'esprit, et surtout d'une imagination impétueuse qui lui faisait prendre des chimères pour des réalités. Il est auteur de *la Philosophie de la Nature*, ouvrage réimprimé dix fois au moins, et aujourd'hui oublié peut-être. Il y a dans cette production des choses très remarquables à côté de puérilités ridicules.

Delisle de Salles occupé à fouiller dans l'histoire ancienne, arrive un jour à l'Institut, et lit un mémoire sur la fameuse table isiaque, trouvée je ne sais où, et perdue à Turin, au sac de cette ville, pendant les guerres de la vieillesse de Louis XIV. L'érudit français déplorait cette perte, affirmant que si cette table eût existé encore, il se serait fait fort de la déchiffrer, et par conséquent de mettre au jour le mystère des hiéroglyphes. Le savant Clavier, quand il eut achevé, lui frappa sur l'épaule en lui disant : « Vous nous rendrez facilement un » grand service en tenant votre promesse, le » monument antique, objet de vos regrets, fut » un instant égaré ; on le retrouva, et il est » maintenant déposé à la bibliothèque natio- » nale. »

Delisle de Salles, un peu surpris, négligea de s'occuper d'un travail trop difficile, et il ne fut plus

question de son mémoire. Ce n'était point le premier dont il ne tirait pas un bon parti : celui qu'il publia en faveur de Dieu n'eut pas de succès. Le dessein était respectable ; mais l'indécence du titre lui nuisit beaucoup.

J'ai connu aussi le chansonnier Laujon, entré à plus de quatre-vingts ans à l'Académie française ; aussi dit-il dans son discours de réception, qu'il y avait urgence. Ce bon et doux vieillard chantait ses couplets avec feu, il se regardait comme l'héritier d'Anacréon, mais sans en être plus fier ; car il n'avait aucune vanité. Ce brave Laujon ne faisait de la politique qu'avec effroi ; et s'il risquait une épigramme dans un couplet, il avait soin de la généraliser tellement, que nulle grande ineptie ne pouvait s'en formaliser.

Laujon me rappelle un autre chansonnier qui ne marcha jamais sur ses traces pour la modestie : c'est M. le chevalier de Piis, chansonnier de profession, faiseur d'ennuyeux vaudevilles, et secrétaire-général de la police impériale. Celui-ci aurait fatigué le plus patient des hommes qui aurait été forcé de l'entendre, et surtout de le lire. M. de Piis a pourtant fait quelques jolies chansons, mais elles sont noyées

dans le fatras de quatre volumes, qu'il a publiés sous le titre de ses OEuvres.

Du chevalier de Piis je puis passer à M. de W... sans sortir de la question. Un jour la femme de celui-ci, poussée par un mouvement de jalousie, parvient à lui dérober la clef de son secrétaire. A peine s'y voit-elle seule, elle s'empresse de l'ouvrir, mais au lieu de la preuve de quelque intrigue amoureuse, que trouve-t-elle? une correspondance avec le ministre de la police générale.

A cette fatale découverte, madame de W... pousse un cri d'horreur; elle s'abandonne d'abord à un violent désespoir; mais comme elle avait une ame ferme et noble, voici à quoi elle s'arrêta : Elle écrivit à son mari, en ces termes : « Vous êtes un espion; j'en ai ac» quis la preuve en fouillant dans votre secré» taire. Vous ne me serez plus qu'odieux, ne » remettez pas les pieds chez moi. Je vous » donnerai six mille francs de rente, et je » meublerai votre appartement; si vous vous » obstinez à rentrer, je me sépare de vous avec » éclat, et je vous déshonore publiquement. » Songez à votre famille; elle ne mérite pas que » vous la placiez sous le poids d'une telle infamie. »

Un domestique en vedette dans la loge du portier, remit à M. de W... cette lettre comme il rentrait, en le priant d'en prendre connaissance à l'heure même. Il le fit, se mordit les lèvres, disparut, et depuis ne se présenta plus chez sa femme.

Sous l'empire, et particulièrement lorsque le duc de Rovigo parvint au ministère de la police générale, la société était infectée de ces espions de bonne compagnie. L'un d'eux, M. C..., qui venait chez M. le baron de Puymaurin, lui fut signalé par un haut personnage. Peu de jours après, M. de Puymaurin le rencontre dans les salles de conférences du Corps-Législatif, et lui demande ce qu'il fait là. M. C... balbutie et s'éloigne. Une heure après, le même député le retrouve dans la bibliothèque particulière des membres de la Chambre. Alors perdant patience, il révèle aux assistants le métier que fait M. C..., et le fait mettre à la porte.

Le lendemain, M. C... arrive chez M. de Puymaurin et demande une réparation. Le député lui rit au nez, le persiffle, et voyant qu'il se fâche tout de bon, accepte le duel avec tant de franchise, que le provocateur perdant courage, gagne la porte et s'échappe à toute course.

Un an se passe, l'empire croule, la royauté se relève ; le roi n'était pas rentré à Paris, lorsque M. C... se présente chez le baron de Puymaurin : « Mon bon protecteur, lui dit-il, vous pouvez » me donner plus que la vie. Je ne vous ca- » cherai pas ce que vous savez déjà, et je » meurs de peur que le gouvernement ne veuille » pas de la police impériale. Vous me sou- » tiendrez auprès de M. Dandré ; vous lui » certifierez qu'en obéissant à Bonaparte, je » cherchais à servir le roi, etc. »

Cet excès d'impudence confond M. de Puymaurin, qui l'envoie promener d'abord ; mais M. C... insiste, il le prie, le conjure de solliciter pour lui auprès de M. Dandré, l'inspection du cercle des étrangers. Le député, toujours disposé à servir ses compatriotes, se laisse attendrir ; il se rend chez le directeur de la police générale, et le presse en faveur du noble espion. « Il n'est pas modeste dans ses préten- » tions, dit le haut fonctionnaire ; la place » que votre homme désire vaut vingt-quatre » mille francs de traitement. Il y a de vieilles » fidélités qui passeront avant la sienne. Au » demeurant, M. C.... sera conservé, donnez- » lui en l'assurance. » Et, en effet, celui-là est

resté membre de la police secrète jusqu'à sa mort.

Je ne puis clore la galerie des portraits pris dans la société de madame de Beauharnais, sans parler de M. l'abbé d'Alez d'Anduze, ex-comte de Vienne, grand vicaire de l'Évêque d'Arras, et aumônier de Sainte-Perrine; ce pieux ecclésiastique, rose-croix, en franche-maçonnerie, faisait de mauvais vers français et des vers latins qui ne valaient guère mieux. C'était un bon vivant, passionné pour la gloire de l'empereur; j'ai conservé plusieurs de ses ouvrages en l'honneur de ce prince, qui prouvent jusqu'à quel point il poussait son enthousiasme; il est devenu le plus chaud partisan de la royale maison de France; cela devait-être. Je dois cependant dire à sa louange, que tous les ans il disait au seize octobre et au vingt-un janvier, une messe solennelle, en réparation des crimes de ces deux journées. Otage de Louis XVI, il ne varia pas dans sa vénération pour ce monarque infortuné. L'abbé d'Alez a de l'esprit, il est agréable dans un cercle.

Chénier, alors lié avec une dame de Les... voulut me faire nouer une connaissance plus intime avec madame de Fars, autrefois vicom-

tesse de Fausse-Landry; je me rappelais les exagérations royales de cette dame avant la révolution, et la vivacité de son caractère. J'aurais eu un vrai plaisir à me rapprocher d'elle dans l'intimité; mais une foule de travaux et de distractions ne me le permirent pas; je ne pus me montrer chez elle que dans quatre ou cinq occasions, où elle réunissait une compagnie nombreuse; je vis là M. Tissot, l'un de nos premiers littérateurs, l'un de ceux qui ont conservé dans toute sa pureté le bon goût classique, que Delille enfin jugea digne de lui succéder dans sa chaire du collège de France; je ne puis concevoir, que l'Académie française ne lui ait pas ouvert ses portes. Il s'est montré poète élégant et sensible dans sa traduction des Baisers de Jean second. Dans ses Études sur Virgile, il a prouvé qu'il avait su apprécier les beautés de ce grand poète, en même temps qu'il s'en est montré le critique habile. M. Tissot, est au reste une ame vigoureusement trempée, qui ne fait pas céder son opinion aux appâts de la fortune. C'est le loup de la fable, qui préfère vivre de peu, à porter le collier d'or du chien, il reste dans son indépendance, et il ne compromet pas la noblesse de son caractère.

M. Boutard, poète vraiment élégiaque, honnête homme dont les vers comme les belles actions partent du cœur. Il a consacré sa lyre à la famille royale, ses inspirations gracieuses, attestent la sincérité de son affection.

Le bon Valmalette, un peu sujet à changer d'opinion par optimisme, est assez ordinairement de l'avis de tout le monde, afin de ne déplaire à personne. Il fait de jolies fables, il a travaillé pour le théâtre avec succès ; et ceux qui en 1815, se plaignirent de l'exagération de ses paroles, le trouveront aujourd'hui paisible constitutionnel, bien que peu affermi dans sa nouvelle croyance, parce qu'il se sent capable d'en changer encore.

Le baron de Stassart, personnage d'un vrai mérite, et qui plein d'estime pour ses talents, n'hésite pas à les prôner, et ce moyen lui à réussi; en France, en Autriche, comme dans le royaume des Pays-Bas, il a su se placer haut; c'est un homme supérieur.

Le général Desperrières, mon ancienne connaissance, fréquentait habituellement la maison de madame de Fars. Disgracié par Napoléon, il composait un gros ouvrage de stratégie, et demandait avec instance une activité de service

qu'il n'obtenait pas. Le peintre Revoil, homme aimable, poète gracieux, et émule de Richard pour les tableaux chevaleresques. Le goût du gothique, qui depuis est devenu si général, commençait déjà à prendre faveur : il était surtout bien accueilli dans les salons de la reine Hortense.

CHAPITRE LVIII.

Madame Dufresnoy. — Madame Cottin. — Jacques Delille. — La manière dont il récitait les vers. — Caractère de Delille. — Honneurs funèbres qu'on lui a rendus. — Sa cécité. — Ses habitudes. — Ce qu'en disait Parceval Grandmaison. — Madame Delille. — Chénier. — Sa précoce décrépitude. — Son caractère — Son compte rendu de la littérature. — Anecdote concernant sa tragédie de Tibère. — Ce qu'il en dit. — Le siége de Palmyre. — M. François, cordonnier et poète. — Mot heureux de Cailhava à son sujet. — Anecdote et citation.

Je n'ai pas achevé de tracer les portraits de tous les personnages que je rencontrais dans le cercle de mes connaissances; je vais en esquisser encore quelques-uns.

Madame Dufresnoy, que je voyais souvent dans le monde, me paraissait en corps et en ame un parfait remède à cet amour qu'elle chantait sans cesse, et dont elle proclamait avec si peu de mesure la puissance sur son cœur.

Véritable Sapho, à la laideur près, elle possédait l'impétuosité et peut-être le talent de cette femme. Ses habitudes n'étaient pas celles de son sexe, ses mouvements étaient brusques, saccadés et tonjours dépourvus de grâce. Elle poussait à l'excès le contentement d'elle-même ; et sur ce point je n'ai vu que la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul, qu'on pût lui comparer : chez madame Dufresnoy, la sensibilité était en permanence et cette affectation devenait plaisante.

Une autre femme dont le cœur ne renfermait pas ces oppositions bizarres était madame Cottin. Celle-ci ne jouait rien, en tout elle était naturelle, et son ame ardente, passionnée, tendre, mélancolique respire dans tous ses écrits qui ont tant de puissance sur la nôtre. C'est avec un plaisir bien vif que nous lisons ces pages brûlantes, où se peint l'amour avec toutes ses flammes, ses tourments, ses impétuosités, ses plaisirs passagers, mêlés de peines si longues et si cruelles. Madame Cottin a pleuré sur ces récits qui nous arrachent tant de larmes ; elle a éprouvé ce qu'elle nous fait ressentir. Femme excellente, elle réunissait toutes les qualités du cœur à tous les agréments de l'esprit ; elle ne médisait ja-

mais, et savait toujours trouver des excuses à ce que sa raison ou sa délicatesse ne lui permettaient pas d'approuver. Elle aimait la solitude; aussi la voyait-on rarement dans le monde; mais elle ne se prodiguait qu'au malheur, pour qui elle avait toujours des secours et des consolations.

Mais l'aigle de la littérature à cette époque était sans contredit Delille. Chez lui, avec les vertus les plus admirables, il y avait un abandon absolu, une grâce naïve, un laisser aller charmant.

Il n'eut jamais cette morgue hautaine, dont s'enveloppe trop souvent le littérateur médiocre; il était simple et modeste, peut-être parce qu'il se connaissait; jamais il ne se refusa à satisfaire le vif empressement que l'on témoignait de l'entendre réciter ses vers harmonieux, ses chants poëtiques, où toute la magie du style s'unissait à la profondeur ou à la vérité de la pensée. Quand sa bouche laissait couler ses paroles dorées, Apollon n'avait pas de plus digne interprète. Le plaisir qu'il procurait était inexprimable; ses accents qu'il modulait pour ainsi dire étaient enchanteurs; aussi, autour de lui, quel cercle, quel silence!

Cet aimable poète, avec la douceur d'un en-

fant, s'était avisé d'avoir la fermeté d'un grand caractère. Il possédait, sous l'apparence de la faiblesse, les vertus que donne l'énergie d'une ame pure. Il osa chanter l'immortalité de l'ame en présence des athées révolutionnaires; sa voix qui avait célébré les Bourbons au faîte des grandeurs, leur appartînt encore dans leur infortune. Il leur resta fidèle, jamais on ne put lui arracher un seul vers en l'honneur du héros que toutes les lyres célébraient à l'envi, et celui-ci eut le bon esprit de ne pas le punir de cette résistance.

Il ne lui vint pas dans l'idée de retirer au professeur du collége de France, les six mille francs qu'il recevait à ce titre, et aucun ministre ne s'avilit en lui proposant cette odieuse mesure. Delille mourut sous l'empire, on rendit à sa mémoire les plus grands honneurs; son corps fut publiquement exposé pendant plusieurs jours dans une des salles du collége de France, transformée en chapelle ardente. Il fut porté à sa dernière demeure sur les bras de ses nombreux amis et de ses élèves, sans qu'aucun ordre de police vînt le précipiter dans la boue, et pourtant Napoléon était instruit des sentiments de Delille à son égard.

Delille ne fut complétement aveugle que pendant les dernières années de sa vie. Malgré sa cécité il se plaisait encore à faire parade de ses connaissances en peinture. Vingt fois je l'ai vu conduire ses amis, ou les étrangers de marque, devant des tableaux de Danloux ou tout autre peinture, les leur décrire et leur en faire admirer les beautés.

Sa vie intérieure annonçait le plus parfait des hommes. Tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître le regretteront toujours. De quels hommages n'était-il pas l'objet ! Il vieillit au sein de sa gloire, et son triomphe ne fut pas contesté. Il accueillait avec bonté les jeunes gens qui venaient le consulter sur leurs essais ; il leur enseignait les secrets d'un art qu'il possédait tout entier, ce qui ne l'empêchait point parfois de s'emparer à la volée d'un vers dont la tournure ou l'expression pittoresque le frappait. « Je le vois encore, me » disait Parceval Grandmaison, écouter avec at- » tention les productions poétiques qu'on venait » lui lire ; un vers dans le nombre lui plaisait, » il s'écriait tout à coup en s'adressant au » poète : — Mon cher monsieur, mon bon ami, » voilà qui est bien, très bien ; je suis charmé

» de m'être rencontré avec vous, car moi » aussi j'ai dit à peu près la même chose. » Il » s'arrêtait, avait l'air de consulter sa mé- » moire, faisait rouler sa tabatière sur la table, » puis, ayant eu le temps de déguiser, par » une tournure nouvelle, le vers envié, il le » récitait en ajoutant : — Le voilà, mon cher, il » est bien à moi, je ne vous l'ai pas pillé, et » j'en prends acte. » Delille pourtant n'avait pas besoin de ces excursions sur les terres d'autrui; la nature ne s'était pas montrée avare envers lui, elle lui avait tout accordé, tout... hors ce qu'il a chanté avec tant de charme dans l'un de ses meilleurs ouvrages, cette imagination créatrice, cet art sublime d'inventer de grandes fables.

Je ne finirai pas sans ajouter quelques mots sur la compagne attentive de ses jours et de ses malheurs. Une mère n'eut pas veillé avec plus de soins sur son enfant chéri; elle aimait Delille pour lui et pour elle; et ce qui répond victorieusement aux calomnies que la malveillance a répondu sur son compte, c'est qu'après seize ns de deuil, elle n'a pas de respect plus cher que celui de la mémoire du poète : avec une modeste fortune, elle en a sacrifié la plus grande

partie pour lui élever un tombeau digne de lui, aujourd'hui encore, elle ne se plaît qu'au milieu de ses amis; elle mérite leur attachement, et a de justes droits à l'estime de toute la France.

Je voyais avec déplaisir la constance de Marie Joseph Chénier à se ranger dans le petit nombre des ennemis de Delille, il nourrissait contre lui une prévention que je n'ai jamais pu m'expliquer. Chénier, à l'époque dont je parle, dépérissait visiblement. A peine âgé de quarante-quatre ans, il portait dans sa personne tous les signes de la décrépitude, et marchait à grands pas vers la dissolution. Il était d'une pâleur affreuse, et toujours poudré à blanc; ce qui, avec sa maigreur effrayante, le faisait ressembler à un spectre véritable. Le feu poétique, cependant, sortait de sa prunelle demi-éteinte; encore caustique, malin, penseur profond, galant auprès des dames, tout en lui formait des contrastes singuliers. Sa conversation était entraînante lorsqu'il lui prenait fantaisie de l'animer. Son ame était demeurée républicaine au milieu des adulations de l'empire, et s'il consentait à plier sous le joug d'un seul, du moins par ses bons mots et ses satires, il

protestait contre les légers témoignages de sa soumission apparente. Je ne l'ai jamais entendu exprimer le moindre regret de sa conduite politique; il n'en parlait pas, et nous étions libres d'interpréter son silence. Chénier était loin d'aimer à prodiguer l'éloge; une épigramme lui était plus naturelle qu'un compliment, aussi était-il en guerre ouverte avec presque tous les littérateurs contemporains. Ce qui m'a le plus surpris, c'est de le voir dans son rapport sur les ouvrages présentés au concours pour les prix décennaux, prodiguer des éloges à une foule d'écrivains qu'il avait maltraité dans ses satyres.

Un jour, après m'avoir lu avec grand effort sa tragédie de *Tibère*: « Pour celle-là, me dit-» il, on ne la représentera que dans l'autre » monde. Il y a trop de Pisons et d'hypocrites » intéressés à ce qu'elle ne voie pas le jour. » L'empereur ayant entendu Talma parler de cette œuvre dramatique, envoya le comte de Rémusat dire à Chénier, de venir la lui lire au château de Saint-Cloud. Chénier, pour éviter l'entrevue se rejeta sur son état de souffrance habituelle; mais après le départ du premier chambellan, il mit la tragédie sous enveloppe,

et me pria de la remettre moi-même au grand-maréchal du palais, pour qu'elle parvint directement à l'empereur. Celui-ci la garda quatre jours, puis la renvoya sous enveloppe aussi; mystère qui prouvait la politique adroite de l'auteur et la discrétion du monarque.

Je le trouvai un jour occupé à parcourir un manuscrit : « Voilà me dit-il, un cordonnier » qui lutte avec nous autres poètes; il ne fait » pas de souliers; mais en revanche, il rime » des tragédies, *le Siège de Palmyre* est son » coup d'essai. — Est-ce un autre tremblement » de terre de Lisbonne ? — Non par Dieu; il y » a du sens commun et certainement plus de « chaleur que dans les pièces de Legouvé, » d'Arnaut, et de mille autres. Il m'a prié » de lui en dire mon opinion, et comme je » veux répondre avec connaissance de cause, » je lis. »

Je le quittai la tête pleine de M. François et de sa tragédie, et j'en parlai chez la comtesse de Beauharnais où je dînai ce jour-là. Cette dame eut envie de connaître ce nouveau poète, et surtout son ouvrage; elle pria M. le comte..., chambellan de Napoléon et auteur de trois volumes dans lesquels il a défiguré quelques bonnes

anecdotes que moi et autres lui avaient contées, d'être son ambassadeur en cette circonstance. Il le promit et s'engagea à faire venir incessamment M. François ; mais voilà tout à coup que M. Armand de Rastignac, pilier perpétuel de l'Athénée et grand amateur de café, s'adressant à la maîtresse de la maison :

« Eh quoi ! madame, dit-il, recevriez-vous » un tel personnage? Un cordonnier ! — Eh » bien ? — Le feriez-vous asseoir ? — Mon- » sieur, répondit Cailhava qui était auprès » de la comtesse de Beauharnais, si madame le » demandait pour se faire prendre mesure » d'une paire de souliers, il se mettrait à ge- » noux devant elle ; mais dès qu'elle le désire » comme homme de lettres, il doit prendre » place à ses côtés et aux nôtres. » On applaudit à la repartie de l'aimable vieillard, et la comtesse de Beauharnais déclara qu'elle pensait comme lui. Ces débats furent en pure perte ; M. François ne vint pas. Je ne puis mieux faire que de rapporter ce qu'a dit à ce sujet le comte de... lui-même :

« Qui n'a entendu parler (à Paris du » moins, et en 1809), de M. François, cor- » donnier et poète ? Il avait broché, tout en

» faisant d'assez mauvais souliers, une tragé-
» die de près de trois mille vers, intitulée :
» *Le siége de Palmyre* (sujet que M. Baour-
» Lormian lui disputa, je ne sais trop pour-
» quoi); il en lut des fragments à quelques
» dames qui l'employaient pour leur chaussure;
» on commence à l'écouter en riant; puis on
» s'étonne, on se récrie, enfin on finit par
» admirer. Voilà qu'en peu de temps la répu-
» tation du nouveau poète augmente, s'étend,
» et tout à coup éclate comme un coup de ton-
» nerre. M. François devient le protégé des
» princesses Pauline, Caroline, Hortense et
» compagnie; on le mande au palais, on s'exta-
» sie sur le nouveau chef-d'œuvre; chacune des
» sœurs de l'empereur lui assure une pension
» de mille écus (qui du reste ne fut jamais
» payée), se déclare sa protectrice, et commence
» par lui défendre de lire sa tragédie sans un
» ordre exprès de leur propre main. Je laisse à
» penser à quel point se gonfla l'amour-propre
» du poète-cordonnier; son importance en est
» quadruple, et il transforme sa boutique en
» salon académique.

» Sur ces entrefaites, la comtesse Fanni
» de Beauharnais, cette femme si aimable et si

» modeste tout à la fois, et qui, à l'exemple de
» Titus, ne passa pas un jour de sa vie sans
» faire le bien, eut quelque envie de connaître
» *le Siége de Palmyre*. Elle avait fait autrefois
» des vers, justement loués par leur délicatesse;
» elle tenait sur ses vieux jours un *bureau d'es-*
» *prit* digne de succéder en ce point à mes-
» dames Geoffrin, du Deffant, etc; elle me pria
» d'aller de sa part trouver M. François, et de
» l'engager à venir occuper le fauteuil qu'elle
» donnait au célèbre Delille. Je ne dois pas lais-
» ser ignorer pour me conformer à la vé-
» rité historique, qu'on avait gravement agité
» comment on le recevrait; et j'admirai en cette
» circonstance, les profondes connaissances
» que M. de Cour... avait dans la science de
» l'étiquette. J'arrivai dans la rue du Mail, la
» tête remplie des instructions qu'on m'avait
» données; mais hélas! s'il y avait de la mor-
» gue dans le salon d'où je sortais, je n'en
» trouvai pas moins dans la boutique du poète.
» Maître François me reçoit en monarque; il
» écoute ma harangue; me répond avec une
» dignité civile, et me refuse net, se retran-
» chant sur la défense des princesses, aux-
» quelles il me renvoya; et moi, fort honteux

» du peu de succès de mon ambassade, je fus en » rendre compte à mes commettants. »

Il est de fait que l'astre de M. François, après avoir brillé un instant sur l'horizon, a disparu dans de profondes ténèbres; et depuis la restauration on n'a plus entendu parler de lui. Combien de réputations ne méritaient pas une durée plus longue.

CHAPITRE LIX.

Cambacérès et l'abbé de Montgaillard. — Cercles du prince archi-chancelier. — Qui j'y ai vu. — Comment Cambacérès passait ses soirées. — M d'Aigrefeuille. — Le marquis de Vitlevieille. — M. Chazet.—Son homonyme. — M. Joseph Pain. — Le libraire Léopold Colin. — Paquet, Bonnet et autres. — Amis du prince Cambacérès dans sa disgrâce. — Affaire d'Espagne. — Le comte de Bausset, préfet du palais — La belle financière. — La comtesse de Bausset. — Le cardinal de Bausset. — L'abbé Gros de Desplas. — L'évêque d'Hermopolis. — Napoléon excommunié. — Ce que le peuple d'Italie pensait de lui à se sujet. — Canova. — Ses ouvrages. — Ce qu'il pensait de l'imitation de la nature. — Mot de David sur le même sujet. — Caractère de celui-ci. — Ses tableaux capitaux — Principaux portraits qu'on lui doit. — Marat, Pelletier Saint Fargeau. — Anecdote — Deux portraits de Napoléon. — Le serment du Jeu de paume. —Ce que David pensait de Louis XVI. — Il n'aimait pas les sujets modernes. — Propos de Napoléon au sujet de Léonidas. — Ecole de David. — Son Ecusson.

Je l'ai dit ailleurs et je le répète ici, le prince Cambacérès n'a été si maltraité par l'abbé de Montgaillard, que parce qu'il avait été jugé par

lui selon ses œuvres. Au reste, on est si convaincu du peu de motifs que cet auteur a eu de poursuivre avec tant d'acharnement l'ancien archi-chancelier de l'empire, que naguère encore, des personnes respectables me disaient à ce sujet : « Nous savons pourquoi le malin bossu » en voulait tant à ce haut personnage; il lo» geait vis-à-vis son hôtel, et un jour le bruit » des voitures des invités à une fête du prince » ayant troublé le sommeil de M. de Montgail» lard, celui-ci jura que pour venger son re» pos interrompu, il en punirait la cause » innocente en représentant comme le digne » émule de Robespierre, comme un monstre » de féroce lâcheté, un homme qui eut de » grands torts sans doute, mais qui les expia » par une vie employée toute entière à rendre » service à ceux qui sollicitaient son appui. »

Cambacérès ne méritait donc pas le fiel que l'abbé Roque, prétendu Montgaillard, s'est complu à épancher contre lui. Je ne reviendrai pas sur le portrait de ce prince, que j'ai tâché d'esquisser dans le volume précédent; mais je ne puis m'empêcher de parler de la manière dont il représentait, de ses habitudes familières, et des personnages divers admis dans son intimité.

Je lui ai vu occuper deux logements pendant sa splendeur, l'hôtel d'Elbeuf, situé sur la place du Carrousel, devenu depuis la caserne des Cent-Suisses, et l'hôtel de Monaco, rue Saint-Dominique, où il demeura jusqu'à la chute de l'empire.

Il recevait deux fois par semaine, le mardi et le samedi, depuis sept heures du soir jusqu'à huit ou huit et demi. Chez lui se réunissait tout ce que l'Europe possédait de plus grand et de plus illustre; les princes des maisons souveraines s'y confondaient dans la foule avec les simples particuliers. J'y ai vu le frère de la reine de Prusse, prince de Mecklembourg-Strélitz, un archiduc d'Autriche, et tant d'autres qui debout comme nous, faisaient une cour assidue au maître de la maison. Cette noble compagnie oubliait parfaitement une fierté qu'elle a reprise aussitôt que la victoire est devenue infidèle à nos drapeaux. J'y ai souvent aussi rencontré bon nombre de ces girouettes politiques tournant à tout vent; ils briguaient alors par leurs courbettes multipliées, par leurs flatteries obséquieuses, un regard de Cambacérès; tandis que depuis, leur lâcheté n'a pas craint de souiller par des propos infâmes, l'idole à laquelle ils avaient sacrifié

si volontairement. Il n'y a pas, dans ce siècle de bassesse, un seul écrivain ou un seul grand seigneur qui ait, depuis 1814, outragé l'archi-chancelier, que nous n'ayons vu avant cette époque, prosterné devant lui.

Lorsqu'il lui plaisait de congédier cette multitude, un valet-de-chambre venait annoncer *la voiture de Son Altesse* qui, après avoir salué la compagnie, passait dans son appartement, pour se rendre ensuite, le mardi à l'Opéra, et le samedi aux Variétés ; de là, Cambacérès accompagné de sa suite ordinaire, allait au Palais-Royal, faisait deux ou trois tours de galeries, puis rentrait se coucher. Il se levait de bonne heure, et consacrait une forte partie de la journée à donner des audiences à tous ceux qui en réclamaient de lui.

Un petit cercle d'amis formait sa cour particulière ; on me reprocherait de ne pas y placer en première ligne le marquis d'Aigrefeuille, chevalier de Malte et ancien procureur-général à la Cour des Aides de Montpellier. Il est célèbre dans les annales de la gastronomie, et c'est à lui que M. Grimod de la Reynière a dédié son *Almanach des Gourmands*. M. d'Aigrefeuille aimait la bonne chère, je ne puis le nier;

mais il l'aimait en convive délicat ; il découpait à merveille, et possédait surtout le talent de laisser tomber dans un coin du plat, comme involontairement, le meilleur morceau de la pièce qu'il s'était chargé de dépecer. On sait qu'un jour, l'archi-chancelier lui demanda la queue d'une carpe, parce que M. d'Aigrefeuille avait l'habitude d'y cacher la langue, qui est le morceau le plus délicat.

Mais si Comus était la divinité favorite de M. d'Aigrefeuille, son culte pour ce dieu ne l'absorbait pas tout entier ; il était rempli d'obligeance, et ne refusait ses services à personne ; il avait de l'esprit, l'usage du monde, une politesse exquise, des reparties heureuses et de l'instruction ; il était petit, gros et rond ; sa figure passablement enluminée, brillait d'un coloris bachique ; il portait une petite épée, et se dandinait en marchant, comme son illustre ami dont il était le fidèle Achate. Tout Paris eût été surpris si Cambacérès fût sorti un soir sans d'Aigrefeuille.

Son second affidé était le vieux marquis de Villevieille ; long, sec, maigre, pâle, il était l'antipode du précédent, et la représentation vivante de l'ancien régime auquel il appartenait

par sa naissance, ses manières et ses opinions. Anciennement lié avec Voltaire, il avait soin de ne laisser ignorer à qui que ce fût, que ce grand homme était mort dans ses bras. Son bonheur était extrême lorsqu'on lui demandait s'il avait eu des rapports avec le patriarche de Ferney : « Si j'ai connu Voltaire ! s'écriait-il d'un ton » pénétré ; si je l'ai connu ! Il est mort là, » ajoutait-il en montrant sa poitrine. » Le marquis de Villevieille représentait par son pièrre extérieur le gastronome sans argent ; il n'avait qu'à se montrer auprès de d'Aigrefeuille pour former avec lui une caricature parfaite. Il avait l'esprit de société, cet esprit superficiel, si commun parmi les hommes de la bonne compagnie, dont il avait conservé les politesses.

On comptait aussi parmi les affidés de l'archi-chancelier, MM. Pain et Chazet, qui lui faisaient une cour assidue, ainsi qu'à tous les membres de la famille impériale. Le dernier de ces deux personnages ne laissait jamais passer la plus légère occasion, sans donner la preuve de son dévoûment : impromptu, chansons, comédies, vaudevilles, rien ne coûtait à sa verve louangeuse. Enthousiaste de Napoléon, conti-

nuellement à genoux devant ce grand homme, il croyait ne pouvoir jamais assez l'encenser, lui, sa famille, et tout ce qui l'approchait. On formerait plus d'un volume de tout ce que cet attachement si respectable inspirait à M. Chazet; j'ai conservé bon nombre de ses pièces, et si la mémoire de M. Chazet lui était infidèle, je pourrais lui confier mon recueil: Combien de fois l'ai-je entendu gourmander ceux qui louaient faiblement empereur et Cambacérès ! Quelle vivacité il mettait à prodiguer à ces derniers de justes éloges ! Certes il lui valurent d'assez bonnes récompenses, et j'apprécie trop la noblesse de ses sentiments pour croire que depuis il ait tenu un autre langage; j'ai rencontré à la restauration un chevalier Alissan de Chazet, son parent sans doute, grand chansonnier des Tuileries, venant y réciter tous les ans des compliments *sentimentaux* et royalistes, farcis d'injures contre les splendeurs d'autrefois. Il m'a paru singulier que dans la même famille il se soit trouvé deux rimeurs d'opinions si opposées.

M. Joseph Pain était extrêmement jaloux de la faveur dont jouissait M. Chazet auprès de l'archi-chancelier. Combien aussi se démenait-

il pour se rendre le prince favorable et le convaincre qu'il l'adorait! Jamais il ne laissait passer la Saint-Jean sans composer quelque drôlerie, plate à la vérité, mais qui partait du cœur. M. Pain avait, lui aussi, des rimes toutes prêtes pour chanter les victoires de Napoléon ; il était, comme M. Chazet, vaudevilliste à la suite de la police impériale, qui leur commandait des pièces de circonstance comme l'on commande des petits pâtés. Il avait un enthousiasme toujours prêt ; il faisait de l'amour et du patriotisme à tant le couplet ; on doit croire que ce travail ne demeurait pas sans récompense. Je n'ai pas connu, je suis forcé de le dire, homme plus ennuyeux que M. Pain; on souffrait de le voir se gonfler sans cesse, se croire obligé, parce qu'il faisait des pointes, de montrer qu'il avait de l'esprit, bien qu'il n'en possédât pas une étincelle ; plagiaire maladroit, il gâtait les meilleures choses par la manière dont il les exprimait; et pour nous faire bâiller, il lui suffisait d'ouvrir la bouche ; enfin, pour rapporter un calembourg de l'époque: le pain sec nous était de pénible digestion.

Le libraire Léopold Colin, bête et fat par excellence, paraissait à la suite de Cambacérès avec

Bonnet le régicide et Fesquet de Montpellier, beau-père de ce dernier. On y voyait encore Monvel, fils de l'acteur de ce nom; Lavolée, le secrétaire du prince; le marquis Davidal de Montferrier, le notaire Noël, et quelques autres pour lesquels le public malin ne montrait pas une vénération bien profonde. On se moquait d'eux, je ne sais pourquoi; c'était en général, hors les chansonniers peut-être, des gens d'esprit; ils avaient des manières polies, et tout leur tort consistait à se traîner servilement à la suite de celui qui naguère était leur égal.

Cambacérès disgracié après les événements de 1814, perdit tous ses flatteurs; mais il conserva des amis parmi ceux qui avaient gardé vis-à-vis de lui, pendant sa fortune, une certaine dignité. Ses cercles se rétrécirent, mais ils furent mieux composés. Je rencontrais alors chez lui plusieurs de mes collègues et une demi-douzaine de gens de qualité, qui se rappelant d'avoir été obligés par lui aux jours de sa faveur, ne s'étaient pas figuré, comme MM. Chazet et Pain par exemple, qu'il ne fallait plus se montrer dans son hôtel, du moment où il ne pouvait plus être utile.

L'année 1808 fut féconde en grands événements : je placerai en première ligne la catastrophe de l'Espagne qui commença la série des malheurs de Napoléon. Je ne raconterai pas ce que je sais sur cette affaire honteuse pour le grand homme que j'aurais voulu voir toujours supérieur à lui-même ; assez d'autres ont pris ce soin. Je ne dirai rien d'un royaume escamoté contre la bonne foi ; d'une trahison tellement odieuse qu'elle révolte ; et j'avoue ne pas comprendre que des hommes osent la justifier. Ce fut cette année que je rencontrai chez une de mes parentes, le marquis, alors comte de Bausset, préfet du palais impérial. J'ai vu peu de gentilshommes plus convaincus de l'éminence de leurs fonctions. Comme son droit au château était de porter la serviette, il s'en était fait faire une richement brodée, garnie d'une dentelle magnifique, et qu'il appelait la *serviette d'honneur*. Elle était, m'a-t-on dit, enfermée dans une cassette de bois d'acajou, doublée en velours rouge.

M. de Bausset a épousé une femme aussi belle qu'aimable, une irlandaise qui mérite l'amour que lui porte son époux, et dont les vertus font le charme et l'ornement de sa famille.

J'ai connu l'oncle de M. de Bausset, l'ancien évêque d'Alais, qui devint depuis duc et cardinal. Ses vertus et ses écrits lui donnent des titres à notre estime; il se fit une réputation brillante par la publication de la vie de Fénelon, ouvrage digne du succès dont il a joui, et qu'il fit suivre de la vie de Bossuet, autre production d'un mérite supérieur, qui n'eut d'autre défaut que de venir en second lieu. L'évêque d'Alais écrivait avec goût et profondeur; il s'est rendu maître de ces deux sujets qui, traités l'un après l'autre, n'étaient pas faciles; ses jugements sont sains, il les porte avec connaissance de cause, et tour à tour il élève le héros dont il s'occupe, sans jamais rabaisser son rival. La vie de Fénelon plut davantage; celle de Bossuet dut lui coûter plus de travail : toutes deux resteront au nombre des modèles du genre; il fut depuis moins heureux, lorsqu'il fit succéder la politique à la littérature.

Je le voyais sous l'empire, chez l'abbé Gros de Desplas, ancien aumônier de MONSIEUR (Louis XVIII), et frère d'un autre abbé, célèbre par son éloquence. Ce vieillard respectable, logé au Marais, rue Beautreillis, recevait excellente compagnie; il avait beaucoup d'esprit, un ca-

ractère très noble et très ferme, toutes les habitudes, les préjugés de l'ancien régime, et la réunion des vertus qui constituent l'homme de bien. Il avait parfois de la gaîté, et toujours de la bienveillance; ses formes étaient douces, polies, remplies d'urbanité; il se faisait chérir de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître.

Il avait au nombre de ses convives un simple abbé, un véritable bourgeois, rempli de vivacité, d'esprit, de raison et de mesure; profond penseur, orateur éloquent, qui joignait à la clarté du style une force de pensée, qui promettait beaucoup; c'était l'abbé Frayssinous. Ses conférences à Saint-Sulpice lui avaient déjà procuré une véritable célébrité, augmentée par l'espèce de persécution dont il était la victime. Les philosophes de l'empire n'étaient rien moins que tolérants; ils se montrèrent jaloux du succès du prêtre catholique, et un rapport de police, motivé sur des craintes absurbes, amena l'empereur à lui interdire la parole. Mais Napoléon était trop accoutumé à tout voir par lui-même pour qu'il fût possible de le tromper long-temps; il ne tarda pas à reconnaître le mérite de l'abbé Frayssinous; il le nomma auditeur au Conseil-d'État, et pro-

fesseur de théologie ; il lui confia même des fonctions plus importantes, lors du concile national.

Cet ecclésiastique, que nous avons vu s'élever sous le gouvernement royal, aux plus hautes dignités, les remplit toutes avec un rare talent. On avait espéré qu'il serait le défenseur des libertés de l'église gallicane, et l'on vit avec regret qu'il préférait à ce titre celui de protecteur du jésuitisme. Du reste il a toujours fait preuve de douceur et de tolérance; on lui doit en grande partie la conservation du fameux collége de Souze, dont les Jésuites voulaient s'emparer, et dans cette circonstance, son équité naturelle lutta contre ses affections. On l'a beaucoup calomnié dans ces derniers temps, parce qu'il se trouvait dans une position difficile ; mais on n'a jamais attaqué sa vie privée; elle a toujours été pure et exempte de ces fautes, qu'on lui a justement reprochées dans sa vie publique.

Ce fut lui qui, en 1808, nous donna la première nouvelle de l'excommunication lancée par le pape contre l'empereur Napoléon; mais comme il ne l'avait pas en son pouvoir, nous doutâmes de cet acte qui rappelait trop le treizième siècle, et nous espérâmes, pour l'honneur de la religion,

que Pie VII n'en serait pas venu à cette fâcheuse extrémité. Il y avait de la folie à user d'une pareille arme, et pourtant elle était bien dangereuse; on ne saurait croire quelle force elle donna, soit dans l'étranger, soit dans plusieurs de nos provinces, aux ennemis de l'empereur; j'en parlais un jour avec Canova, que je rencontrai chez David le peintre; il me conta que le peuple Italien, dans la classe ignorante, ne doutait pas qu'à la suite de cette excommunication, l'empereur ne dût, chaque nuit du samedi au dimanche, courir en costume de loup-garou, la forêt de Fontainebleau, et qu'on tenait pour certain qu'il avait déjà dévoré un grand nombre de petits enfants.

Canova, le prince des sculpteurs modernes, et qui voulut introduire la charlatanerie dans l'art qui la souffre le moins, possédait sous une simplicité apparente, une ame vigoureuse, un génie impétueux et une imagination créatrice. Il y avait de l'esprit et de la pensée dans ses yeux, dans ses sourcils et dans la forme de sa bouche; il aimait la plaisanterie, le badinage; je l'ai vu un jour turlupiner David pendant une heure, parce que celui-ci avait pris pour un tableau original, une très bonne copie d'après

Pietro di Cortone; mais quand il parlait de son art, quand le feu de la composition l'animait, ce n'était plus le même personnage; il se grandissait, et s'identifiait avec ces héros antiques qu'enfantait son ciseau.

Il y avait en lui la force réunie à la grâce; il sculptait les femmes à ravir; nul n'a mieux que lui représenté Vénus, la mère des Grâces; Hébé, la déesse de la jeunesse; l'ame enflammée par l'amour, sous les traits charmants de Psyché et de son bel époux; la danse sous ceux de Therpsicore; et la douleur résignée dans ce chef-d'œuvre de la Madeleine, qui ne possède plus aucune beauté physique, mais qui est belle encore d'expression et de sentiment. Canova avait un caractère noble et magnifique; il voulait laisser après lui des ouvrages immortels et des monuments qui attestassent son goût et sa libéralité; il économisait sur des jouissances futiles pour élever dans son village natal une église qui, décorée du fruit de ses travaux, deviendra une des merveilles de l'Italie. Il concevait avec rapidité, il exécutait lentement. « On se reproche souvent, disait-il, un coup de ciseau donné trop vite; le maillet doit être lent à frapper. »

« Comment avez-vous inventé des figures et

» des formes aussi divines, lui demandais-je un » jour. — Je n'invente jamais, me répondit-il, » je copie la nature; seulement je lui aide, quand » elle n'est pas en rapport avec mon idée; je » ne puis sculpter un ongle, si je n'en ai pas un » modèle devant moi.—Je fais de même, reprit » David, présent à notre conversation, je n'ose- » rais peindre un manche à balai, sans avoir em- » prunté celui de ma cuisinière; le sublime est » le vrai; il y a, même dans la nature la plus » vulgaire, des beautés que nous ne compren- » drions pas, si nous n'avions soin de nous » inspirer par elle. » Il fallait entendre leurs plaisanteries sur ces artistes, qui ne prenaient conseil que de leur souvenir, et les histoires plaisantes que David racontait de ses anciens professeurs, tout en vénérant leur mémoire.

Ce dernier aimait ses élèves à l'égal de ses enfants; il jouissait de leurs succès comme des siens; il les protégeait, les encourageait, les aidait même à fournir leur carrière. Cet habile artiste possédait l'instruction nécessaire à ses travaux; il avait médité profondément sur les mœurs des peuples antiques, et dessiné avec une attention scrupuleuse leurs meubles, leurs armes, et tout ce qui tenait à leur vie privée. Il rappelait

dans ses tableaux, les usages de Rome et de la Grèce : rien n'était donné au hasard ou à la fantaisie, et les moindres détails étaient à l'abri de la critique.

David a peu travaillé, si l'on compare le nombre de ses travaux à ceux des maîtres de l'ancienne école. On ne connaît de lui qu'une douzaine environ de pièces capitales : la mort de Socrate, Bélisaire, Hélène et Pâris, le serment des Horaces, Brutus après la mort de ses fils, l'enlèvement des Sabines, le couronnement de Napoléon, la distribution des aigles au Champ-de-Mars, Léonidas au passage des Thermopyles, Eucharis et Télémaque, Vénus et Mars, etc.

Il faut joindre à cette liste une foule de portraits admirables, tels que celui de Marat. Jamais on ne poussa plus loin la perfection du talent; le monstre, représenté dans sa baignoire, est mort, et pourtant il fait peur encore, il y a quelque chose de si effrayant dans cette nature dégradée, que l'œil a de la peine à s'y attacher. Celui de Pelletier-Saint-Fargeau n'est pas moins sublime. On sait qu'après avoir orné la salle de l'Assemblée Nationale, ces deux portraits furent rendus à l'artiste, après la mort duquel, madame de Morfontaine, fille de Pelletier-Saint-Fargeau,

acheta le portrait de son père cent mille francs, en prenant par acte public avec les héritiers David, l'engagement de ne pas détruire ce chef-d'œuvre.

Deux portraits de Napoléon sont encore célèbres : l'un représente le premier consul franchissant à cheval le mont Saint-Bernard ; la main de la Gloire écrit sur la roche, à côté des noms d'Annibal et de Charlemagne, celui de Bonaparte. L'autre offre l'empereur dans son cabinet aux Tuileries : des bougies expirantes annoncent qu'il a passé la nuit à travailler, et ses yeux fatigués saluent l'aurore naissante ; il est encore enseveli dans ces méditations profondes qui décidaient du sort des empires.

Il est à regretter que David n'ait point achevé son esquisse du serment du Jeu de Paume, où tout est sublime, la pensée, la composition, le dessin et l'expression. Les amateurs se souviendront long-temps d'avoir vu à la vente qu'on fit chez lui après sa mort, la grande toile préparée pour ce chef-d'œuvre, et sur laquelle la main de David avait dessiné le nu complet de toutes les figures, qu'il habillait ensuite. Déjà plusieurs têtes étaient peintes ; la vigueur du coloris et des airs qu'il leur a donnés, font déplorer qu'il n'ait pas osé

continuer à tracer sur la toile cette sublime page de notre histoire.

Osé est le mot, car il y a eu deux hommes dans David, et deux hommes singulièrement dissemblables : le républicain et le courtisan de l'empire. Il n'en fut pas de plus souple, de plus docile, de plus enthousiasmé de Napoléon. Il ne parlait du passé qu'avec chagrin, et je l'ai entendu s'exprimer avec vénération sur le compte de Louis XVI. « Ce bon roi, disait-il » un jour devant moi, cet excellent prince... » A ce début je ne pus m'empêcher de lui dire : « Et vous l'avez condamné.—Je le croyais cou- » pable, mais je suis bien revenu de mon er- » reur. »

Quand David fut nommé premier peintre du trône impérial, le ministre de l'intérieur lui commanda six grands tableaux qui devaient décorer une salle du Louvre; deux étaient terminés en 1814 : celui du Couronnement, dont une copie, faite sous les yeux de l'auteur, et retouchée par lui, est passée en Angleterre, puis en Amérique. Des spéculateurs l'avaient payée cent mille francs, leur projet était de la montrer dans toutes les grandes villes du monde. De pareils travaux ne plaisaient pas à David; ses idées

se refroidissaient à la vue des bottes et des habits d'uniforme qu'il fallait copier; son crayon savant demandait le nu que lui refusaient les costumes modernes. Combien de fois je l'ai vu indigné des obstacles que l'habit de cour opposait à son génie! On le savait aux Tuileries, et le monarque lui en conservait une petite rancune.

David se trouvant un matin au lever de l'empereur, celui-ci lui demanda quel ouvrage occupait ses pinceaux; l'artiste répondit qu'il allait reprendre son tableau de Léonidas. « Beau sujet! s'écria Napoléon; à quoi » bon se passionner pour des vaincus? Croyez-» moi, David, la gloire, la grandeur, la » justice, ne sont que du côté de la victoire. » Les Spartiates étaient des fous, de prétendre » lutter au nombre de trois cents contre les trois » millions d'hommes du roi de Perse; je dirai » plus, c'étaient des rebelles; la résistance inu-» tile est un crime; le monde ne se compose que » de forts et de faibles; les premiers sont des-» tinés à commander, les autres à obéir; tout » peuple qui ne peut se défendre devant un » conquérant, et lutte contre lui, mérite d'être » écrasé. »

Cette sortie véhémente étonna David; il en

conclut que, pour se maintenir dans les bonnes grâces du chef, il fallait abandonner son sujet et se rejeter sur ceux des époques modernes. La supériorité de David sur tous les artistes de l'époque ne fut contestée que par ses ennemis; elle est établie trop solidement pour que je m'amuse à la soutenir aujourd'hui. Il a fait, pour compléter sa gloire, de bien habiles élèves : Gros, Guérin, Gérard, Girodet, ont tous reçu ses leçons, et nous dédommagent en partie de sa perte. Lorsqu'il fut créé baron de l'empire, il prit pour armoiries une palette de sable placée sur un champ d'or, avec le bras du vieil Horace, tenant les trois épées qu'il destine à ses fils.

CHAPITRE LX.

Un pensionnat de jeunes filles. — Education que l'on y recevait. — M. Pierre d'Alvimare. — M. Joseph de Monsigny. — L'ambassadeur Persan. — Le grec Séraphin. — Fête donnée à l'ambassadeur dans le pensionnat. — Opinion du public sur cette fête. — — Le restaurant de la rue de Chartres. — Le baron Gros. — Gautterot. — M. Vermey. — M. Colson. — Magois l'architecte. M. Charles Pecharmann. — M. Mialhe. — M. Zimmermann. — Gaîté chez Champeaux. — Campagne de 1809. — Embarras de Napoléon, touchant son héritage. — Idée de Joséphine à ce sujet. — Le comte Regnauld Saint-Jean d'Angély. — Son caractère. — Ses ennemis. — La comtesse sa femme.

J'ALLAIS quelquefois visiter une de mes parentes qui, par amour de la paix et du repos, par haine du commérage, des caquets et du bruit, s'était retirée dans une pension de jeunes filles, rue de Sèvres, maison des Oiseaux. La pauvre dame avait mal choisi son asyle : cent

femmes à peu près rassemblées sous le même toit, faisaient de cette maison un véritable enfer. Chaque fois que j'y venais, j'étais assailli par des plaintes, des rapports, des cris de mille espèces, au travers desquels j'apercevais un mélange de malice consommée, de vanité puérile, et de médisance adroite. Ma parente se plaignait de la maîtresse en chef du pensionnat, et des maîtresses en sous-ordre; celles-ci, s'entre-détestant cordialement, en voulaient en masse à leur supérieure, et à chacune d'elles en particulier. Il se faisait là, plus de mensonges en un seul jour, qu'il ne s'en fait en une année dans une petite ville; tout cela m'amusait et m'impatientait à la fois.

On distribuait dans cette pension, comme dans toutes les autres tenues sur un grand pied, des prix de bonne grâce, de danse et de vertu. La dame, chef de cet établissement, s'était imaginé que, pour former les jeunes filles confiées à ses soins, il fallait leur faire connaître le monde, et leur donner le ton; comme les manières de la bonne compagnie; en conséquence, elle réunissait deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, une société choisie, où quatre à cinq des pensionnaires, venaient à tour

de rôle, faire briller leurs grâces, leur amabilité, et prendre des leçons de galanterie, dont elles ne manquaient point de faire usage par la suite.

Les premiers artistes de la capitale, formaient dans cette maison des écolières qui devaient leur faire honneur; Coulon y enseignait la danse, Isabey le dessin, Aubri la miniature, Lambert le chant, Monsigny le piano, et d'Alvimare la harpe. On ne pouvait rencontrer une réunion plus accomplie de talents parfaits, et certes, si les élèves ne profitaient pas, ce n'était pas la faute de ces habiles personnages. Ce fut là que je formai les premières liaisons d'une amitié éternelle avec le noble d'Alvimare; il joignait aux avantages d'une naissance distinguée, d'une éducation parfaite, les qualités les plus aimables de l'esprit, et celles plus précieuses du cœur; il jouait de la harpe comme Orphée; il composait des airs délicieux; c'était le roi de la romance; nul avant ni après lui, n'a pu l'égaler en ce genre; il était la brillante copie des troubadours anciens; il possédait leurs vertus chevaleresques, leur amour des dames, et leur discrétion; il écrivait comme Voltaire; il pensait comme le meilleur des hommes; son style en-

chanteur étincelait de verve, de saillie et de sensibilité. Il n'a jamais eu l'orgueil que ses talents et ses succès auraient pu lui inspirer ; ses chants délicieux ont survécu à la mode, ils sont encore dans la bouche de tous les gens de goût, qui sentent convenablement le prix du naturel, de la grâce, de la légèreté et du sentiment. D'Alvimare, adoré de tous ceux qui ont pu le connaître, a subi le sort commun à tous les hommes bons et vertueux ; il a été malheureux ; la destinée le frappa avec une rigueur désespérante, dans le plus profond de son cœur : mais je ne veux pas réveiller en lui le souvenir de ses infortunes si déchirantes, si cruelles.

Il était dans la plénitude de son génie et de sa réputation, lorsqu'en vrai philosophe, il renonça aux plaisirs et aux enchantements de Paris, pour se retirer à Dreux, sa ville natale : là, il vit tranquille, avec des amis, sans doute, car qui pourrait ne pas l'aimer, au sein d'une famille dont il doit faire le bonheur? J'espère qu'il trouvera dans ces lignes, une preuve que ceux qu'il oublie ne l'imitent pas, et qu'on lui reste attaché, en dépit du temps et de l'absence: son indifférence est la seule chose que je crois

pouvoir lui reprocher légitimement; je suis persuadé qu'il reconnaîtra la main qui lui rend justice, malgré le voile mystérieux sous lequel elle se cache, et qu'une sorte de repentir s'élèvera dans son cœur.

M. de Monsigny, savant musicien, et professeur d'un premier mérite, a aussi été lié longtemps avec moi; il n'était pas né, plus que Pierre d'Alvimare, pour suivre la carrière des arts; mais les malheurs de la révolution, et l'insurrection lyonnaise dont il fit partie, avec autant de courage que d'attachement à la cause royale, ayant ruiné sa fortune, le contraignirent lui aussi, à chercher dans ses talents une ressource honorable : il la trouva à Paris, où il ne tarda pas à être apprécié dignement; il est l'auteur d'un système musical, qui renverse toutes les idées auxquelles les routiniers tiennent le plus; depuis plus de vingt ans, il lutte avec une constance digne d'éloge contre les préjugés; espérons qu'enfin il triomphera, et que son système adopté, le portera à une place très élevée parmi les législateurs en harmonie; l'un de ses fils marche sur ses traces avec succès; sa charmante femme, qui fut aussi belle que bonne et aimable, charme son intérieur : je lui

souhaite le complément du bonheur, qu'il est si difficile de rencontrer sur cette terre.

Entraîné par le plaisir de rendre à ces deux amis la justice qui leur est due, je suis sorti de ma pension de demoiselles; j'y reviens : ma parente aimait beaucoup la supérieure de cet établissement; elle se donnait force soins pour lui procurer cette célébrité qui est tout à Paris, et dans ce but, elle imagina un moyen qui était bien la chose la plus extravagante du monde. Pendant huit jours cela fut le sujet de la conversation de tous les salons de la capitale. La renommée de l'empereur, s'étendait aux plus lointaines contrées, et les projets qu'il formait sans cesse, pour ajouter à la grandeur et à la prospérité de la France, avaient mis en rapport la cour de Perse avec la nôtre; de communs intérêts les unissaient, ceux de s'opposer à l'agrandissement de la Russie et de l'Angleterre. Nous avions envoyé en Perse, le général Gardanne, qui résidait à Théran, et le Sophi ou le Scha, comme on voudra le désigner, avait dépêché sous le même titre, Asker-Kan, homme d'esprit et de sens, qui sut, par une conduite ferme, prudente et adroite, se faire bien recevoir à Paris. La mode s'en mêla; on fit croire à certaines dames qu'il donnait de temps en

temps en cadeau, des schals de cachemire à celles qui lui plaisaient. Toutes crurent pouvoir le captiver, et toutes aussi acccoururent en foule à son hôtel, situé dans la rue Plumet, si ma mémoire ne m'est pas infidèle. Mais vainement firent-elles par leur présence, un appel à sa fastueuse galanterie, elles s'en revinrent sans schals; seulement il les gratifia de quelques flacons d'essence de rose, dont l'odeur concentrée dans l'armoire au linge d'une de mes cousines, faillit l'asphyxier.

Parmi les personnages attachés à l'ambassade, se trouvait un grec appelé Séraphin, véritable type de ses compatriotes, spirituel, fin, rusé, intrigant comme eux, aimant peu les arts et beaucoup les dames; ayant fait, je ne sais trop comment, la connaissance de ma parente, il l'avait conduite chez Asker-Kan, où j'avais eu la fantaisie de l'accompagner quelquefois. L'ambassadeur voyait avec tant de plaisir la fille aînée de cette dame, qu'il n'épargnait pour lui plaire, ni prévenances, ni soins, et que par la suite il demanda sa main.

Madame de ... conçut alors le projet d'amener en cérémonie Asker-Kan, dans la pension de madame de Lag...; elle en parla à cette

dernière avec tant de chaleur, qu'elle lui fit naître l'envie de le recevoir, ne lui laissant pas le loisir de reconnaître le côté dangereux et ridicule d'une pareille folie. Voilà les deux dames occupées à préparer le plus superbe appartement de l'hôtel; on place un divan magnifique dans une vaste salle que le fameux Eustache Lesueur avait embellie de ses chefs-d'œuvre. Des guirlandes de fleurs, des cassolettes de parfums, des bougies dans de riches candelabres, des tapis de pied, de somptueuses draperies sont placés avec goût; on fait répéter des pas de ballet aux jeunes personnes; leurs ouvrages en broderies, leurs dessins, leurs peintures, sont étalés dans une magnifique galerie où l'on devait servir une collation, et le matin même de la fête, chacun des habitués de la maison reçoit une invitation pour la soirée.

Je demeurai confondu de cette absence complète de raison, de cette inconséquence d'appeler sur un pensionnat de jeunes personnes, et de cette manière, l'inquiète curiosité du public. Le danger qui pouvait en résulter pour la prospérité de l'établissement, me causa un véritable chagrin; mais que devais-je faire? la sottise était commencée et je n'avais que très légèrement le

droit des représentations, que me donnait mon rang non moins que mon amitié pour madame de Lag... Je me tus donc, et je fis bien; un ami plus sincère parla; et comme la suite répondit à sa prévision, il se fit deux mortelles ennemies, ma parente et madame de Lag...

Les invités à cette fête extraordinaire arrivèrent tous successivement; ils partageaient la plupart mon opinion, mais la dissimulaient aussi parce qu'ils ne voulaient que du plaisir et qu'ils ne s'intéressaient guère à madame de Lag... L'ambassadeur persan parut enfin; sa venue fut annoncée par un chœur de musique que les pensionnaires exécutèrent. On lui fit parcourir d'abord la maison dont il admira la belle tenue; il fut conduit ensuite dans la grande salle et placé sur l'espèce de trône qu'on lui avait préparé. Là, et au son de la marche des Tartares dans l'opéra de Lodoïska, cinquante jeunes filles toutes charmantes et vêtues de blanc, avec une ceinture verte, et la tête couronnée de roses et de bleuets, défilèrent devant lui deux à deux; puis se séparant en divers quadrilles, exécutèrent plusieurs entrées de ballet, tandis que quatre des plus belles et des plus grandes lui offraient fréquemment des glaces, des sorbets, des fruits et des eaux de

senteur. L'une d'elles lui présenta une pipe superbe. L'illusion fut complète ; nous nous crûmes transportés par enchantement dans un harem d'Asie, et nous attendions avec impatience que l'ambassadeur jetât le mouchoir. Certes nous eussions mérité cet affront, mais il eut la délicatesse de n'en rien faire. Le rouge de la honte couvrait ma figure; j'étais indigné ; les autres spectateurs de cette scène indécente levaient les épaules tout en applaudissant; enfin elle se termina. Asker-Kan se leva, remercia la compagnie, et sortit en cérémonie comme il était entré ; il avait eu pour Bayadères, les filles des meilleures et des plus riches maisons de France.

On avait à cette époque de singulières idées sur l'éducation des jeunes personnes; on la tournait tout entière vers la futilité, tandis que la religion ainsi que la morale n'y occupaient qu'une place secondaire. Le lendemain de cette fête absurde, je dînai chez madame de Soyecourt avec la comtesse de Beauharnais et Jacques Delille. On en parla beaucoup, et je fus obligé de défendre devant eux une action que je condamnais tout bas.

J'aime les arts, je les aime avec passion ; ils font le charme de ma vie, me sauvent de l'ennui

et souvent ils me consolent dans mes chagrins. Je me plais dans la conversation des artistes; il m'est agréable de les entendre se livrer devant moi à leurs mouvements d'espérance, d'orgueil, de joie et de tendresse; ils ont une langue que le commun des hommes ne parle pas, une manière de voir et de sentir qui me charme; aussi je recherche leur compagnie, et quand je peux n'en pas être connu, mon bonheur est complet. Un jour dînant chez David, il nous conta que la veille il avait été conduit par Gros, son élève chéri, chez un petit restaurateur dans la rue de Chartres, où se rassemblait une douzaine d'artistes en tous genres. Il nous vanta avec tant d'effusion le plaisir qu'il y avait goûté, que je me promis de me procurer cette récréation innocente, et je ne manquai pas d'y aller le lendemain.

Le restaurateur modeste qui recevait cette société choisie, a depuis donné plus d'extension à son établissement. C'est le célèbre Champeaux, maintenant place de la Bourse; il logeait alors rue de Chartres; son salon unique et peu vaste occupait une partie du premier étage d'une maison de peu d'apparence; là, tous les jours et à cinq heures environ, se réu-

nissaient des hommes alors jeunes pour la plupart, et qui depuis ont acquis une célébrité juste récompense de leurs travaux. Le premier d'entre eux, par l'âge et par le génie, était le peintre Gros, qui devait plus tard prendre un rang élevé dans notre école moderne. La nature lui a donné une fougue d'imagination peu commune, une admirable chaleur, un vrai talent de composition, un dessin pur, fier et correct, et un coloris dont le charme et la richesse n'ont point été égalés parmi nous. Presque tous ses tableaux se rattachent à notre gloire moderne; c'est le pinceau le plus patriotique de l'époque. Les pestiférés de Jaffa, les batailles des Pyramides, d'Aboukir, du Monthabor, d'Eylau, etc., feront toujours battre nos cœurs. La coupole de Sainte-Geneviève renferme en quatre grandes pages les souvenirs de toute l'histoire de France. Gros est de haute taille, il a une tête forte, comme l'ont en général les capacités supérieures; ses cheveux longs flottent négligemment sur ses épaules; il ne songe pas à se vêtir somptueusement, laissant, dit-il, ce soin aux artistes qui n'ont rien à faire; rarement, ajoute-t-il, ceux qui travaillent beaucoup ont du temps à donner à leur parure. Ses manières

sont simples et sans prétention ; il fuit le monde, il aime à se promener seul, parce qu'il se complaît dans ses réflexions, et lorsqu'il veut se récréer, on prétend qu'il descend au café des Aveugles ou qu'il monte à celui de la Paix.

Gautterot, comme lui élève de David, quoique moins célèbre, n'était pas sans mérite. Lancé jeune au milieu de la tourmente révolutionnaire, il en adopta les principes et peut-être l'exagération ; c'était encore en 1809 un fier républicain. On cite de lui, Atala portée au tombeau par Chactas, et Napoléon prêt à monter à cheval à la bataille de Ratisbonne, après que M. Larrey a pansé la blessure qu'une balle morte lui a faite au talon.

Le jeune Vermey, autre peintre, débutait alors ; il promettait beaucoup et avait consacré son pinceau à retracer les scènes de notre ancienne chevalerie. Saint-Louis en Egypte, Raoul de Coucy avec Gabrielle, la Naissance de Henri IV, la Mort de Marie-Stuart, attestaient son talent ; il montrait beaucoup de goût, son dessin était gracieux, ses expressions de tête charmantes. Il est à regretter que ce jeune homme ait quitté la France, pour aller chercher

dans le Nouveau - Monde, une fortune que lui avaient refusée ses compatriotes.

M. Colson peignait aussi et peint encore avec succès. On le retrouve avec plaisir aux divers salons, et tout Paris se ressouvient encore de l'un de ses derniers ouvrages, dont le sujet est pris dans les aventures de cette poétique famille des Atrides. Chez M. Champeaux on rencontrait encore M. Guyau, paysagiste; M. Rattier, qui a abandonné la peinture pour entrer dans l'administration; l'architecte Mazois, dont le génie promettait un digne successeur des Mansard et des Perrault, et que la mort a ravi trop tôt pour sa gloire et pour ses nombreux amis; M. Charles Pecharmand, devenu depuis le chevalier de Vézé, était alors tout simplement un dessinateur plein de goût, d'esprit et d'intelligence.

M. Zimmermann, pianiste célèbre, compositeur habile, venait aussi souvent chez M. Champeaux; il atteignait déjà à cette réputation à laquelle il est parvenu depuis, et qu'il couronnerait si on lui permettait de faire jouer à l'Opéra un poème dont M. de Jouy a fait les paroles, *Ulysse à Corcyre*. Je crains que l'administration actuelle ne lui soit complétement

défavorable, et qu'on ne le trompe en lui adressant de beaux compliments. Tels étaient les habitués du modeste restaurant; leur réunion avait lieu autour d'une table ronde placée au centre de la salle; j'y fis mettre mon couvert presque par force, et j'avoue que chaque fois que j'y allais, toujours enveloppé d'un sévère incognito, je me félicitais de me trouver en aussi aimable compagnie. Les bons mots, les plaisanteries légères, les mystifications sans méchanceté, les anecdotes piquantes, les nouvelles des ateliers, des spectacles et de la littérature, tout concourait à faire passer rapidement les heures, et il en fallait deux au moins pour un dîner où l'on ne servait pas plus de trois plats.

Le récit de mes souvenirs particuliers m'a fait négliger de parler des affaires publiques, dont à cette époque déjà, je ne m'occupais plus guère, aimant mieux consacrer mon temps à l'étude des sciences et des arts. J'étais revenu aux Tuileries tout nouvellement, et peu avant que l'Autriche nous déclarât de nouveau la guerre en 1809; on connaît les événements de cette campagne où l'empereur obligea son ennemi à un nouveau traité de paix que vint cimenter plus tard son mariage avec une archiduchesse, sans pour cela le ren-

dre plus solide. Ceci doit me ramener à quelques anecdotes inconnues dont je puis affirmer l'authenticité et qui ne seront pas sans intérêt.

Napoléon parvenu au faîte de la toute-puissance, ne voulait pas laisser après lui ce grand ouvrage exposé à périr ; il savait que la couronne ne s'affermirait dans sa famille qu'autant qu'il aurait des enfants pour la porter après lui. Il avait voulu dans le principe se donner pour héritier le fils aîné du prince Louis son frère, mais la mort imprévue de cet enfant destiné à une si haute fortune, avait détruit tous ses projets. Ce fut alors que Joséphine envisageant déjà peut-être la disgrâce qui l'attendait, imagina d'engager l'empereur à adopter solennellement le prince Eugène Beauharnais non-seulement pour le royaume d'Italie, mais encore pour tout l'empire français. Déjà, dans quelques entretiens, elle lui avait donné la première pensée de cette haute conception, mais elle craignait de s'aventurer plus avant, et de concert avec Eugène, elle engagea le comte Regnauld Saint-Jean d'Angély à entamer cette négociation.

Elle ne pouvait être remise en de plus habiles mains. Le comte Regnauld débuta dans

la carrière politique par être nommé membre de l'Assemblée nationale où il se distingua par des principes de modération et d'amour pour la monarchie qu'il voulait établir constitutionnellement. Il ne prit aucune part aux crimes des révolutionnaires, fut lui-même incarcéré pendant la terreur, et ne dut la vie qu'aux événements de la journée du 9 thermidor ; il se lia avec le général Bonaparte qui ne tarda pas à le distinguer et qui le plaça au nombre de ceux qu'il jugeait lui être nécessaires. Regnault joignait à toutes les qualités de l'esprit une imagination active et créatrice ; il aimait outre mesure le travail et le plaisir ; il n'exigeait pas de ses secrétaires ce qu'il faisait lui-même ; il les aurait fait succomber sous le poids de la fatigue s'il les eût contraints à ce qui n'était qu'un jeu pour lui ; sa haute intelligence surmontait toutes les difficultés des calculs les plus pénibles, devinait les questions les plus ardues, et cela sans aucun embarras ; sa facilité était extrême, et son éloquence ne s'en ressentait pas ; il employait, en parlant presque toujours d'abondance, les expressions les mieux choisies, les phrases les plus élégantes, les tournures les plus oratoires ; il possédait l'art de bien dire tout ce

qu'il voulait exprimer; il trouvait toujours à point nommé, les ressources d'une éloquence entraînante, si elle n'était pas complétement persuasive; gai, spirituel, amateur des arts, il était connaisseur par instinct, par goût et par sentiment.

Attaché à ses amis, il se plaisait à les servir; vif, brusque, impétueux, le premier moment de sa colère était terrible; mais il devenait bientôt honteux de l'éclat qu'il avait fait, et terminait ordinairement en agneau une querelle commencée en vrai tigre; il ne connaissait pas le prix de l'argent, et le dépensait avec autant de facilité qu'il lui venait; il lui en fallait beaucoup, et pour en avoir, tout moyen lui semblait bon; achat, vente, emprunt, usure, rien ne le rebutait : des intrigants profitèrent souvent de cette dissipation pour lui donner les apparences des torts les plus graves. On aurait cru que la multitude des occupations que lui imposaient les quatre grandes charges dont il était revêtu, lui prenaient tous ses instants, il n'en était rien; comme il était infatigable, il trouvait des heures pour tout, et les dames ne se plaignaient point de celles qu'il leur réservait; il avait pour l'empereur une véritable tendresse, et dans toutes les circonstances difficiles, il se montra

plutôt son ami que son sujet ; mais il ne put toujours s'en faire écouter et il donna souvent en pure perte d'excellents avis ; on s'est acharné contre lui pendant sa faveur et après sa disgrâce avec une méchanceté inexplicable ; on lui a supposé des vices qu'il n'avait pas, des torts qu'il n'eut point, de mauvaises actions dont il était incapable ; mais on a tu avec soin le bien qu'il a fait, les services qu'il a rendus ; ses obligés se sont presque tous rangés dans la classe de ses détracteurs, et il a subi le sort commun à tous les bienfaiteurs, il a fait un grand nombre d'ingrats ; on se hâta de le condamner à l'exil en 1815, et lorsque les malheurs eurent affaibli sa mémoire, lorsqu'il devint impossible à sa tête de supporter les blessures faites à son cœur, la rage de ses persécuteurs ne s'assouvit pas ; ils le poursuivirent, le tyrannisèrent encore, et lui firent refuser l'asyle qu'il implorait. Cependant des ames nobles eurent pitié de tant d'infortunes ; elles le rendirent à sa patrie, à cette patrie que dans son délire il réclamait par ses cris et par ses larmes ; il y rentra, mais pour y trouver la mort la nuit même de son arrivée à Paris. Je parlerai en son temps de

cette catastrophe cruelle ; maintenant je dois poursuivre mon récit.

Je ne le continuerai pourtant pas sans dire un mot de la femme de cet illustre proscrit. La comtesse Regnauld, aussi aimable que belle, cache, sous l'apparence des futilités d'une femme à la mode, l'énergie d'un homme ; elle brava la persécution pour remplir ses devoirs ; elle se montra épouse dévouée en se séparant des délices d'un monde dont elle faisait l'ornement ; elle ne pensa plus à tout ce qui l'avait égarée ; elle fit preuve de courage, de fermeté, ne craignant pas de lutter seule contre tout un gouvernement. Il y a en elle un mélange bien séduisant de tout le charme de l'esprit, et de la grâce enchanteresse d'une naïveté qui n'ôte rien à la malice de l'épigramme et à la connaissance profonde de la société.

CHAPITRE LXI.

Le comte Regnauld a une conversation avec l'empereur, au sujet du prince Eugène. — Napoléon veut qu'Eugène assiste à la séance du divorce. — Mot du vice-roi. — Fête à Paris, le 3 décembre 1809. — Le roi de Wurtemberg à Notre-Dame. — Caractère de ce prince. — Le roi de Saxe. — Le roi de Bavière. — Le comte de Montgelas. — Joséphine et la famille impériale. — Ce que me dit Cambacérès, touchant le divorce. — Séance au sénat, le 16 décembre 1809 — Présages funestes. — L'autrichienne déplaît aux Français. — Le mariage. — Les cardinaux absents de la cérémonie. — Opinion du cardinal Albani à ce sujet. — Illuminations de Paris. — Voyage en Belgique. — Quelques hommes de lettres. — M. Chazet. — M. Pain. — Delille refuse de chanter le mariage. — Réflexions. — Anecdote du marquis d'E...

Le comte Regnauld écouta ce que lui dirent Joséphine et le prince Eugène; il examina ensuite l'affaire sous toutes ses faces, et trouva qu'il y avait plus de gages pour la tranquillité de l'em-

pire, dans l'adoption du prince Eugène que dans celle du fils de Louis Bonaparte ; sa perspicacité lui montra sans peine toutes les chances défavorables qui se présenteraient, si l'Empereur venait à mourir n'ayant que ses frères pour héritiers ; il fallait pour lui succéder un homme connu du soldat, le fils de Joséphine l'était ; ces considérations méditées attentivement, lui firent surmonter la crainte de déplaire à la reine Hortense, si jamais elle venait à savoir qu'il avait agi, en travaillant pour son frère, contre le seul enfant qui lui restait.

Le comte Regnauld, cette résolution prise, chercha l'occasion de rompre la glace : un jour que l'Empereur arrêtait avec lui un travail important sur la comptabilité des communes, il amena la conversation sur la nécessité indispensable de consolider une foule d'institutions dont les avantages ne pouvaient être sentis qu'après un laps de temps considérable. Parler de stabilité à l'Empereur, c'était le placer sur son terrain favori ; il prit la balle au bond, et dit à ce sujet des choses qu'il répétait souvent. Regnauld y répondit, puis tout à coup, et comme avec dépit, il s'écria : « Mais où sera, après » Votre Majesté, l'homme assez expérimenté

» pour comprendre tant de hautes conceptions
» et capable de les exécuter ? »

« — Ah ! répondit l'Empereur, cet homme est
» à former, je le sens bien ! il est même peut-être
» à naître ?—Pensez-vous, Sire ? reprit l'adroit
» négociateur, qu'un enfant élevé au sein des
» grandeurs puisse continuer de rallier tous
» les Français, et contenir les princes étrangers,
» si un malheur qu'on n'ose prévoir, lui enlevait
» avant sa majorité, l'appui de votre génie ? —
» Cela doit pourtant arriver ainsi, car on n'im-
» provise pas un souverain. »

Regnauld répliqua que la chose n'était pas toujours possible, que pourtant l'Empereur était en mesure de le faire mieux qu'un autre : « Votre
» choix, poursuivit-il, ne vous a-t-il pas déjà pro-
» curé un fils adoptif, qui se trouve dans toute la
» force de l'âge, et dont les talents et la bravoure,
» ont depuis long-temps attiré les regards du
« Français ? » Napoléon devina aussitôt ce que Regnauld voulait lui faire entendre, et fut droit au but. « Le prince Eugène, dit-il, voudrait
» être mon successeur, cela n'est point possible ;
» trop d'obstacles s'y opposeraient, les constitu-
« tions sont là ! — Toutes vous laissent le droit
» de désigner votre successeur, et d'ailleurs s'y

» opposeraient-elles ? qui oserait contredire
» la plus sage et la plus importante de vos vo-
» lontés ? »

» — Comte Regnauld ? répliqua l'Empereur,
» je ne me soucie pas d'un fils si apte et si tôt prêt
» à recueillir mon héritage. — Sire, les vertus du
» prince vous sont assez connues ; vous avez pu
» juger de son respect et de son amour pour
» vous. — Oui, sans doute, Eugène est à cette
» heure, le plus soumis des enfants ; mais qui
» sait ce qu'il deviendrait, lorsque tant de gens
» seraient intéressés à le voir régner à ma place ?
» Je veux que mon sceptre passe à des enfants
» nés de mon sang ; seuls, ils attendront sans
» impatience, bien assurés qu'il ne pourra leur
» échapper. »

Regnauld ne crut pas devoir insister davantage ; il alla rendre compte de son entretien à Joséphine, en lui cachant néanmoins, l'envie que Napoléon avait de se perpétuer dans sa propre race, et le prince Eugène perdit sa plus chère illusion. Regnauld en 1814, me rapporta cette conversation dans tous ses détails ; il me la donna même écrite de sa main.

L'empereur de son côté, n'oublia pas ce que le Conseiller d'État lui avait dit : il devina sans

peine que celui-ci n'aurait pas de lui-même osé lui proposer le prince Eugène pour successeur, et que la première pensée de cette négociation lui avait été suggérée; il fut mécontent de cette sorte d'intrigue, et je suis persuadé que ce fut pour la punir, qu'il voulut que le prince Eugène assistât et parlât à la séance solennelle du sénat, où fut consommé le divorce. Le vice-roi d'Italie, reçut cet ordre avec un vif dépit; il essaya vainement de faire revenir son beau-père, d'une volonté à laquelle il lui était si pénible de se soumettre; celui-ci tint bon : Eugène obligé à cet acte douloureux, chercha vainement les expressions convenables au discours qu'il prononcerait; ne pouvant les rencontrer, il eut recours au comte Regnauld, et ce fut de lui qu'il reçut les phrases solennelles qu'il débita au sénat. A son retour, il dit à l'un de ses aides de camp : « Brutus éprouva moins de » peine peut-être, à dicter la mort de ses fils, que » j'en ai ressenti, moi, à consentir publique- » ment au déshonneur de ma mère : je me tiens » désormais pour un homme perdu, et celui qui » me fera le plus de mal, sera l'empereur. »

L'aide de camp cherchant à le consoler, lui fit envisager que le trône d'Italie lui res-

terait. « Ni celui-là, ni un autre, dit Eu-» gène, il n'y en aura jamais assez pour satis-» faire l'ambition de ses enfants. » Le prince ne se trompait pas, car il fut déclaré peu après successeur aux États d'Allemagne du prince Primat, de la confédération du Rhin, ce qui lui annoncait clairement, que l'Italie lui était enlevée; s'il fut mécontent, son humeur du moins, n'ôta rien à son héroïsme; il est le seul peut-être, qui se soit retiré avec honneur de tant de révolutions : sa conduite a toujours été celle de loyauté et de la magnanimité.

Le 3 décembre 1809, on célébra l'anniversaire du couronnement et de la bataille d'Austerlitz. Cette journée fut d'autant plus remarquable à Paris, que l'on vit réunis autour du trône impérial, tous les souverains qui devaient leur sceptre à Napoléon. Là parurent les rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, de Westphalie, de Hollande, ceux de Naples et d'Espagne. Si je ne me trompe, ils se rendirent à Notre-Dame au *Te Deum* que l'on y chanta en actions de grâces. Chacun arrivait à son tour, toutefois avant Napoléon qui ne parut que le dernier. Des places leur avaient été réservées dans le chœur, et pour y parvenir, ils durent passer,

non par l'entrée principale, mais par celle des bas-côtés. Tous se soumirent à cette distinction presque humiliante ; une balustrade fort basse fermait le passage réservé à Napoléon. Le roi de Wurtemberg arriva à son tour; il marcha droit à la barrière interdite à ses confrères ; là on lui dit qu'il fallait tourner à droite et aller plus loin. « Oh! dit-il en affectant une intrépide » bonhomie, moi je passe partout. » Et malgré son ventre énorme, il jeta sa jambe par dessus la barrière et la franchit. La grosseur de ce monarque était extraordinaire; elle surprenait tellement ceux qui le voyaient pour la première fois, qu'à la cour de Wurtemberg, quoique l'on en prévînt les personnes qui allaient être présentées, il leur était presque impossible de retenir un mouvement involontaire d'étonnement et de stupéfaction. Ce roi, homme d'honneur et digne du trône, par son courage, possédait des qualités qui le rendaient cher à ses sujets.

Il en était de même de celui de Saxe, qui joignait à des vertus modestes, une franchise, une loyauté qui par malheur, ne sont pas toujours l'apanage des souverains. Il avait le cœur sur la main, pour me servir d'une expression proverbiale, et fut le seul qui, parmi les têtes

couronnées, ne mérita pas les justes reproches de Napoléon, aux jours de la disgrâce de ce dernier. Une telle conduite, au lieu d'être récompensée, fut punie avec rigueur, et tandis que les souverains coalisés s'agrandissaient aux dépens de tout le monde en 1814, il fut dépouillé par l'avidité de la Prusse, d'une forte portion de son territoire; c'est une dette que la France à contractée envers lui, et dont certainement elle s'aquittera un jour envers ses successeurs.

Le roi de Bavière était né presque simple particulier; petit prince des Deux-Ponts, il hérita, par l'effet des circonstances, de l'électorat de sa famille, et ses sujets durent à la simplicité de sa vie privée, le bonheur dont il les fit jouir. Placé, grâce à sa position première, de manière à voir et à connaître les hommes, il ne porta point sur le trône ces illusions de la grandeur qui font tant de tort aux princes : comme il n'avait ni puissance, ni trésors, ni charges à donner, il ne fut pas entouré de flatteurs et il s'en trouva bien; d'abord simple colonel d'un régiment à la solde de la France, le prince Maximilien des Deux-Ponts put apprécier le bonheur d'avoir des amis. Les anciens compagnons de sa jeunesse, le retrouvèrent à Paris, dans les mêmes disposi-

tions à leur égard; il les traita avec une familiarité qui annonçait la bonté de son caractère; et si son esprit n'était pas brillant, il avait en revanche un excellent cœur.

Un ministre digne de son amitié et de sa confiance, l'accompagnait; c'était le comte de Montgelas, homme d'un mérite supérieur. Les grands et le clergé le détestaient, mais leur haine faisait son éloge; on lui reprochait des idées libérales, comme si tous les habiles ministres n'en ont pas eu, comme si, sans elles, il pouvait y avoir de grands rois et de grands hommes; on en a dit beaucoup de mal, mais la postérité qui a commencé pour lui au moment de sa disgrâce, l'a déjà vengé de ses ennemis, et les Bavarois reconnaissants bénissent sa mémoire.

La ville de Paris donna le soir du 3 décembre 1809, une fête à l'empereur qui vint dîner à l'Hôtel-de-Ville, avec les femmes de sa famille, et celles des souverains étrangers. Chacun put, en cette occasion, reconnaître quel poids cruel pesait sur le cœur de Joséphine; elle ne prenait point part à l'allégresse générale, et le public ignorait encore la cause de sa profonde douleur. Vainement cherchait-elle à la dissimuler, on voyait dans ses yeux éteints, dans son sourire

mélancolique, qu'un chagrin mortel la dévorait; elle venait d'apprendre qu'elle allait descendre du trône, où elle s'était fait adorer de toute la France. Peu de jours auparavant, l'empereur, qui déjà lui avait annoncé son infortune, avait rassemblé dans son cabinet, ses frères, ses sœurs, la reine Hortense et le prince Eugène. Là, prenant la parole avec toute l'apparence de la tristesse la plus vive, il leur avait confié ses projets de mariage, et témoigné combien il lui était pénible de se séparer d'une épouse qui méritait si bien sa tendresse, mais sa position exigeait, disait-il, qu'il immolât les affections de son cœur aux intérêts de ses peuples. Il les avait conjurés de rester toujours unis, les assurant que le nouvel hymen qu'il allait contracter, ne changerait pas ses desseins pour l'agrandissement de sa famille.

Les sœurs de Napoléon, en apprenant cette nouvelle qu'elles ne pouvaient que soupçonner, furent bien contrariées; d'un côté, elles voyaient avec quelque plaisir, l'abaissement de la famille Beauharnais, avec laquelle elles avaient été presque toujours en querelle; de l'autre, elles redoutaient la venue d'une épouse jeune, belle, d'une naissance illustre et dont la fierté les écra-

serait. L'avenir ne leur offrant pas des chances trop heureuses, il ne leur fut pas difficile de feindre une tristesse qui commençait à s'élever réellement au fond de leur ame.

Le même jour, plusieurs de mes collègues reçurent la visite des affidés de l'empereur qui vinrent les sonder, pour savoir si de la part du sénat, il n'y aurait pas à craindre quelque résistance. L'archi-chancelier m'envoya chercher pour causer avec moi de cette affaire; il m'en vit très affecté : j'aimais la bonne Joséphine, je l'avais toujours trouvée bien disposée en ma faveur, et sa chute prochaine n'enlevait rien à ma reconnaissance. Cambacérès, lui aussi, éprouvait un chagrin sincère; nous ne nous dissimulâmes pas nos sentiments; il m'apprit que la pauvre impératrice, dans un moment de désespoir, s'était flattée que le sénat se refuserait au divorce; elle nous connaissait mal; nous la regrettions sans doute, mais il n'était pas un de nous qui ne vît la nécessité d'un second mariage pour la consolidation des institutions impériales et d'un nouvel ordre des choses, auquel nous nous étions tous accoutumés. C'est ce que nous répondîmes à ceux qui voulaient nous entraîner vers une démarche hostile dont nous au-

rions eu à nous repentir. Il y avait bien parmi nous des têtes chaudes, et pourtant, hors le comte Grégoire, aucun ne songea à s'opposer au mariage; il prétendait, lui, en faire un cas de conscience, nous le laissâmes dire, et comme il se trouva seul, force fut à lui de céder.

Le bruit du divorce éclata enfin : on sut que le sénat devait s'assembler le 16 décembre pour prononcer sur le fait de la dissolution du mariage de l'empereur; ce fut pour l'archi-chancelier le jour où l'éminence de sa charge parut avec le plus d'éclat; il reçut la commission de présider cette séance mémorable, à laquelle assistèrent les rois de Westphalie, de Hollande, de Naples et le vice-roi d'Italie, qui tous, parurent en qualité de simples sénateurs, et furent mis au-dessous d'un sujet de leur frère; je puis dire que j'ai peu vu de solennités plus remarquables; nous étions tous profondément émus, et le discours du prince Eugène nous arracha des larmes.

Les gens qui observent tout, firent attention que dans cette journée, ainsi que dans la nuit qui la précéda et dans celle dont elle fut suivie, une horrible tempête éclata sur Paris et sur plusieurs autres points de la France. Des torrents de pluie, un ouragan impétueux, d'effroyables

coups de tonnerre, portèrent l'épouvante dans les esprits; on eût dit que le ciel voulait manifester son opposition à l'acte qui terminait le bonheur de l'excellente Joséphine. On conserva à cette princesse tous ses honneurs; elle prit le titre d'impératrice couronnée; elle eut en propriété les terres de la Malmaison et de Navarre et un douaire fixé à deux millions de rente.

Immédiatement après cette triste cérémonie, on apprit quelle était la princesse sur laquelle s'était arrêté le choix de l'empereur. Les Français en général, ne virent pas de bon œil, cette alliance; on craignait l'Autriche, même dans ses archi-duchesses. Le 7 février 1810, les ambassadeurs respectifs signèrent les clauses du mariage de l'empereur Napoléon avec Marie-Louise; le 17 du même mois, un décret qui ne fut point approuvé, réunit l'état de Rome à l'empire. Cet acte eut les suites les plus funestes, et la fortune parut abandonner l'empereur au moment précis du divorce.

Napoléon partit le vingt mars suivant, pour aller à Compiègne rejoindre l'archi-duchesse qui arrivait. Leur entrevue eut lieu dans la forêt; la princesse voyant la voiture s'arrêter et un cavalier y entrer librement, reconnut en lui

son épouse; elle voulut se mettre à genoux selon l'usage, mais il s'y opposa avec vivacité; il la conduisit au château, et dès la nuit suivante, il jouit de ses droits d'époux selon le cérémonial entre personnages de cette classe. Henri IV en usa de même avec Marie de Médicis quand il fut à Lyon, au devant d'elle.

Le 30 mars, le couple impérial quitta Compiègne; il arriva à Saint-Cloud, où l'on avait préparé une fête magnifique; le temps parut y mettre obstacle, mais vers les quatre heures de l'après-midi, les nuages se dissipèrent, le ciel devint pur, et toute la population de la capitale put se porter à Saint-Cloud pour admirer les illuminations superbes que celles de Paris surpassèrent encore le lendemain.

Ce même jour 30 mars, l'empereur fit savoir à ses sœurs et à la reine de Hollande, que le lendemain à la cérémonie du mariage, elles porteraient la queue de la robe de l'impératrice: cette décision à laquelle elles étaient loin de s'attendre, les mit de mauvaise humeur; il y eut des paroles vives échangées de part et d'autre, mais enfin elles durent se décider à obéir.

Le premier avril et vers les dix heures du matin, la pluie tombait par torrent, mais au mo-

ment où le canon annonça le départ de Leurs Majestés, soudain et comme par l'effet d'un coup de baguette, les nuées disparurent et le soleil brilla dans le firmament, de manière à faire croire qu'il se croyait obligé d'éclairer de ses rayons cette auguste cérémonie. Le couple heureux arriva au château des Tuileries par le jardin, mit pied à terre sous le péristyle du grand escalier, traversa dans toute la pompe de son cortége, les appartements et la galerie du Louvre; celle-ci, décorée avec magnificence, était garnie dans toute sa longueur, de trois rangs de gradins placés de chaque côté, où l'on admirait une multitude de femmes habillées avec autant de richesse que de goût; les hommes tous en costume de cour, étaient derrière elles, sur une espèce d'amphithéâtre; le milieu de la galerie était réservé pour le passage du cortége.

On devait croire que dans ce jour, le bonheur de l'empereur, était partagé par toute sa famille; il n'en était rien, ses sœurs, sa belle-fille, se trouvaient humiliées du rôle qu'il leur faisait jouer. Porter la queue de l'impératrice était un affront que rien ne pouvait compenser; elles ne s'en cachaient pas, et tous les assistants purent voir les pleurs rouler sur leurs joues. C'était une

singulière façon de célébrer cet hymen : plus d'un parmi nous, en tira un pronostic sinistre pour l'avenir des deux époux. La chapelle où devait être béni le mariage, était placée dans le salon d'exposition, et décorée de draperies rouges et bleues, d'assez mauvais goût; plusieurs rangs de tribunes y étaient réservés pour les dames présentées, les grands seigneurs étrangers et le corps diplomatique.

L'empereur en approchant de l'autel, s'étant aperçu qu'un très petit nombre de cardinaux s'étaient rendus à son invitation, en éprouva un mécontentement qu'il ne déguisa pas; il le témoigna même d'une manière assez énergique a l'archevêque de Malines (M. de Pradt), son aumônier; le lendemain, la foudre tomba sur ceux des princes de l'église, qui avaient refusé d'assister à une messe célébrée pour un excommunié, car ce fut là le vrai motif de leur absence; on les exila en différents lieux, et on leur défendit de porter leur habit rouge : on les désigna dès ce moment, sous le nom de cardinaux noirs, à cause de la couleur de leur soutane de pénitence. Le cardinal Albani ne fut pas disgracié; il me dit à ce sujet : « Dès que l'excommunication n'a » pas été fulminée en France par les évêques,

» elle doit y être regardée comme non avenue;
» quant à moi, qui suis ici en qualité de prince
» étranger, j'accepte l'invitation de l'empereur,
» et ne me mêle pas du reste. » Je le trouvai fort raisonnable, et m'applaudis de ne pas être privé de sa société.

Le soir du jour du mariage, eurent lieu dans Paris des illuminations telles que n'en ont pu voir les siècles passés; et dont on n'a pas égalé depuis la magnificence. Chaque maison particulière rivalisait de splendeur avec les édifices publics, et se faisait remarquer par la disposition élégante de ses lampions; une foule de quatre à cinq cent mille ames au moins, circulait lentement dans les rues, sur les quais et sur les places; la rivière elle-même était chargée de batelets ornés de feux de couleurs et remplis de chœurs de musiciens; nul accident ne troubla cette admirable fête, tant la police avait été soigneuse à tout prévenir; une seule voiture, ce soir-là, circula dans Paris; elle renfermait les deux époux en costume commun et que nulle suite n'accompagnait; la nouvelle impératrice dut concevoir une grande idée de la France, en la voyant d'abord sous un pareil aspect.

Le 27 du même mois, Napoléon et Marie-

Louise partirent pour la Belgique, qu'ils visitèrent dans le plus grand détail : partout on les accueillit avec enthousiasme, on se flattait alors que cet hymen donnerait pour long-temps la paix au monde. Je devrais continuer de décrire les fêtes qui suivirent celle du premier avril, au retour du voyage en Belgique; mais l'ordre chronologique des événements, m'oblige à insérer ici une anecdote piquante que le duc de Rovigo a racontée en partie dans ses Mémoires et dont je tiens des détails plus étendus de la bouche même de l'archi-chancelier; elle ouvrira le chapitre suivant; je terminerai celui-ci, par rappeler qu'à l'époque du mariage, tous les poètes, les versificateurs et les chansonniers français, se hâtèrent de célébrer ce grand événement. Je citerai dans le nombre, MM. Parseval Grandmaison, de Chateaubriand, de Baour Lormian, Michaud, Soumet, Esmenard, etc. MM. Chazet, Pain, Brazier, Désaugiers, ne restèrent pas muets, leurs flonflons d'enthousiasme et d'amour pour le souverain remplirent tout Paris : une seule voix manqua à ce concours général, celle de Delille; de vives instances lui furent adressées; le gouvernement aurait payé au prix de cent mille francs, une pièce de cent

vers : des honneurs, un titre, tout lui fut proposé, et son admirable caractère refusa tout. « Je veux rester, répéta-t-il, le poète du mal-» heur; il faut bien qu'il y ait en France un » homme de lettres fidèle à de grandes infor-» tunes » : et on ne put vaincre cette résistance généreuse, et le chef d'alors n'enleva pas à Jacques Delille, son titre et sa pension de lecteur au collége de France.

Aussi, est-ce avec le sourire du mépris, que j'accueille les justifications de ceux qui veulent prétendre qu'en refusant de servir ou de louanger Napoléon, ils auraient compromis leur liberté; cette excuse est celle des lâches et des imposteurs; un refus n'exposait à aucun désagrément, et j'ai la preuve que ces places de chambellan, d'écuyer, d'officier d'ordonnance, de poètes à la suite, n'étaient occupées que par des gens qui les avaient sollicitées ardemment. C'eût été une chose bien curieuse, que l'impression des requêtes présentées à l'empereur, avec le détail des motifs développés pour obtenir la place demandée; que de fidélités, aujourd'hui bien blanches, paraîtraient singulièrement tricolores! Il faut à ce sujet que je raconte une petite anecdote dont je puis garantir l'authenticité.

M. le marquis de E..... se plaignait à Toulouse, chez une dame de ses amies, de ce que son fils avait été nommé par force auditeur au conseil-d'État; un collègue du jeune homme, répondit aussitôt : « Monsieur, si la chose est » telle que vous la racontez, l'empereur n'est » nullement coupable, car j'ai vu entre les » mains de l'archi-chancelier, une longue sup- » plique avec votre signature, imitée sans doute » par un adroit faussaire, qui avait même poussé » la malice jusqu'à la faire apostiller par des » personnages fort en faveur et qui vous con- » naissent beaucoup. » Le marquis d'E... ne sut que répliquer; il était alors d'usage parmi certaines gens, de solliciter en secret les faveurs impériales, et de crier ensuite à la persécution, lorsqu'ils avaient obtenu ce qu'ils désiraient.

CHAPITRE LXII.

Changement de ministre de la police. — Conseil tenu à cet effet. — Cambacérès ne peut indiquer sur l'heure un choix à l'empereur. — Maret intrigue pour faire nommer le comte Semonville. — Celui-ci croit être nommé ; il vient avec son costume. — Mystification des deux amis. — Nomination du duc de Rovigo. — Son portrait. — Ses Mémoires.

Depuis long-temps l'empereur souffrait avec impatience les sourdes menées de Fouché ; il n'avait plus en lui aucune confiance, bien convaincu qu'il n'y avait à attendre de cet homme que des perfidies. Ne voulant pas être surpris ou joué par lui, il le faisait surveiller par sa police secrète dont le soin était confié au duc de Rovigo. L'ambition de ce dernier le portait à

éclairer les intrigues d'un homme dont il enviait la place, et dont depuis plusieurs années il remplissait les fonctions. Aussi, parvint-il à découvrir que le duc d'Otrante traitait de la paix avec l'Angleterre en 1810, à l'insu de Napoléon; fait très extraordinaire et qui n'a jamais été bien éclairci, malgré ce qu'on en a dit de part et d'autre, car on n'a jamais connu d'une manière positive le but réel de ces négociations.

Napoléon à cette nouvelle, entra dans une juste colère contre un ingrat qu'il avait comblé de biens; et lorsqu'il eut rassemblé toutes les preuves de cette trahison manifeste; il fit appeler le prince Cambacérès à Saint-Cloud : un conseil d'État fut aussitôt réuni; il se composa de l'archi-trésorier, du duc de Bassano, du prince de Bénévent, du comte Regnauld Saint-Jean d'Angély, et enfin de l'archi-chancelier qui en prit la présidence sous celle de l'empereur, qui leur fit connaître le motif de leur convocation par les paroles suivantes :

« Je vous ai fait appeler, leur dit-il, pour » vous demander votre avis sur un fait extra» ordinaire. J'ai acquis la preuve matérielle ren» fermée dans ce portefeuille, qu'un grand di» gnitaire de l'empire me trahit en ce moment

» en entretenant avec l'Angleterre, et sans
» mon autorisation, une correspondance ca-
» chée. Je désire que chacun de vous me donne
» son avis, et me dise le châtiment que je dois
» infliger au coupable. »

Ce discours prononcé lentement et d'une voix solennelle, intimida le conseil dont tous les membres, à l'exception d'un seul, se tournèrent vers celui-là, ne pouvant pas croire que dès qu'il s'agissait de perfidie, il pût être question d'un autre que lui. On ne tarda pas cependant à voir que le cas ne le regardait point. Le prince Cambacérès répondit enfin le premier; il demanda d'abord à Napoléon si dans les pièces qui étaient en son pouvoir il en était une tellement décisive qu'elle pût suffire à la condamnation du criminel, et si l'on pouvait connaître le nom de ce dernier avant de se prononcer sur son compte. « Il est important, poursuivit-il, de nous bien
» fixer sur ces deux points; on ne peut juger
» une affaire quand on ignore et le nom du cou-
» pable et la nature de son crime. »

Ces sages conclusions obtinrent l'assentiment du conseil; l'empereur de son côté, et malgré sa colère, apprécia la justesse de la demande de Cambacérès. Il nomma alors Fouché duc d'O-

trante et ministre de la police; puis il soumit aux conseillers toutes les pièces qui pouvaient constater la trahison de ce personnage: celui-ci néanmoins ne s'était pas conduit avec une telle étourderie, que dans ces actes il y en eût un seul qui, matériellement pût le condamner; il était trop habile pour avoir commis une pareille faute; aussi rien ne donnait entièrement prise sur lui, il n'avait l'air dans ces négociations entamées mystérieusement avec le cabinet de Londres, que de vouloir préparer les voies à un traité de paix; il semblait n'en discuter que les bases; la trame en un mot était ourdie avec une telle adresse, que le conseil ne put y voir la marque évidente de la forfaiture, et l'archi-chancelier après avoir tout examiné d'un œil attentif, prétendit que si on publiait le contenu de ces papiers, l'opinion générale se prononcerait en faveur du duc d'Otrante loin de s'élever contre lui.

Le prince de Talleyrand partagea cet avis : il fut même plus loin, bien qu'il haït personnellement Fouché dont il avait eu constamment à se plaindre : il conseilla à l'empereur de calmer son courroux et même de maintenir le duc d'Otrante au ministère de la police en se contentant de le

soumettre à une surveillance rigoureuse, de façon à l'arrêter à propos s'il donnait un cours plus criminel à ses menées secrètes. L'intention de l'empereur n'était pas de garder en fonctions un homme dont il avait tant à se plaindre; néanmoins, ne voulant pas faire connaître ce qui se passait au fond de son cœur et voyant d'une autre part que le conseil pensait unanimement qu'on n'était pas en mesure d'attaquer Fouché en face, il termina la séance en disant qu'il réfléchirait sur ce sujet important.

Le prince archi-chancelier partit avec les autres grands dignitaires que l'empereur congédiait: il n'était pas sorti encore de l'appartement, lorsqu'un huissier de la chambre courut après lui pour le rappeler de la part de l'empereur. Cambacérès obéit, il trouva Napoléon seul avec Maret qui depuis plusieurs jours était instruit de toute l'affaire; l'empereur s'adressant à l'archi-chancelier lui dit que, décidé à éloigner Fouché, il le priait de lui indiquer sur-le-champ un ministre de la police.

« Sire, lui dit le prince, je ne puis aussi » promptement vous donner un homme digne » d'une place toute de confiance; il me faut y » réfléchir à deux fois, je vous prie de me per-

» mettre de passer dans le jardin pour réfléchir » plus librement au choix qu'il vous convient » de faire. » L'empereur y consentit, le prince s'éloigna : le duc de Bassano cependant riait *in petto* de ce manège, se croyant assuré de fournir lui-même le ministre que l'archi-chancelier, craignant de proposer si brusquement, allait demander aux arbres du parc. Déjà par avance, Maret avait parlé à l'empereur du comte Semonville un de ses amis intimes, et comme Napoléon n'avait paru ni accepter ni refuser ce sénateur, il ne doutait pas qu'il ne finît par le lui faire prendre. Maret sachant aussi quels avaient été les motifs du conseil secret, et voulant pour ainsi dire forcer la main au maître, avait fait venir à Sèvres dans sa maison du parc de Saint-Cloud le comte de Semonville qui attendait, vêtu du grand costume de sénateur, qu'on l'appelât pour prêter le serment d'entrée en fonctions, tant lui et son protecteur étaient certains de réussir. Une voiture attelée était dans la remise et un piqueur du duc de Bassano avait à Saint-Cloud un cheval tout sellé pour courir annoncer le choix définitif de l'empereur à la future Excellence.

Dès que l'archi-chancelier eut passé dans le jardin, Maret, profitant de son absence, renou-

vela sa proposition et recommanda chaudement M. Semonville. « Ce serait en effet un bon » choix, dit Napoléon ; mais avant de me déci- » der je désire prendre l'avis de l'archi-chance- » lier. — Sire, répondit Bassano, je cours le » chercher. » Il sort, donne à son piqueur l'ordre de partir pour amener son ami, tant le succès lui paraît certain; et le voilà lui-même à la quête de Cambacérès; il le rencontre, lui fait part de ses désirs et a quelque peine à le persuader de lui être favorable, les talents du candidat ne paraissant pas au haut dignitaire en rapport avec les fonctions dont on veut l'investir : cependant Maret obtient son assentiment, et tous les deux reviennent dans le cabinet impérial.

Dès que Napoléon les voit venir : « Prince » Cambacérès, dit-il, je vous ai fait appeler pour » que vous assistiez conformément au droit de » votre charge au serment que va prêter le nou- » veau ministre de la police; duc de Bassano, » vous en dresserez l'acte. » Puis il sonne, un chambellan de service se présente. « Faites en- » trer le duc de Rovigo qui doit être dans le sa- » lon voisin. — Sire, dit Maret tout confus, je » croyais... » Un regard de l'Empereur lui fer-

ma la bouche. Savary se présente, on lui annonce qu'il est nommé ministre de la police et on lui en fait prêter le serment. Le duc de Bassano désappointé d'un dénouement auquel il était loin de s'attendre, se hâte de sortir du cabinet et rencontre à peu de distance le comte de Semonville qui, arrivant dans sa berline, met pied à terre à la vue de Maret et accourt à lui pour lui exprimer sa reconnaissance. On juge de ce qui dut suivre l'explication : les deux mystifiés pourraient nous le dire.

Je tiens ces détails de Cambacérès lui-même; il nous les donna en 1819 un jour que je dînais chez lui avec le comte Fabre de l'Aude, le comte Dubois Dubay, et trois autres dont les noms me sont échappés. Les deux premiers sont pleins de vie et certes ils ne me contrediront pas, j'en appelle à leur mémoire comme à leur sincérité. La disgrâce de Fouché ne fut pas complète. Napoléon ne voulant point le pousser à bout lui donna le titre de gouverneur de Rome, mais ne permit jamais qu'il en exerçât les fonctions. Le duc de Rovigo ne possédait pas l'esprit supérieur de celui qu'il remplaçait, on ne peut même lui en accorder beaucoup, mais il était rempli de zèle, il aimait l'empereur et il l'ai-

mait en Séide, c'est-à-dire d'un amour fanatique dépassant toute mesure.

Courageux sur le champ de bataille, il introduisait dans la vie civile cette obéissance passive qui n'admet pas une condition. Il aurait voulu que tout pliât devant son maître comme lui-même le faisait; on en a eu la preuve dans la rigueur avec laquelle il poursuivit ceux qui déplaisaient à Napoléon, madame de Staël par exemple. Sa conduite à l'égard de cette dame est inexcusable, il ne doit pas se flatter de s'en être lavé dans ses Mémoires : je les ai lus avec attention, et n'y ai rien vu de ce que j'espérais y trouver. C'est une apologie de sa conduite, c'est un mémoire justificatif et non des Mémoires historiques ; il charge cruellement deux hauts personnages, sans pour cela se blanchir lui-même. Il raconte lui aussi la scène de sa nomination au ministère de la police : je le crois bien instruit de ce qui lui a été personnel dans cette circonstance, mais pour le reste, j'ai préféré m'en rapporter à ce que m'en a dit Cambacérès.

Le duc de Rovigo a joué de malheur : il a tâché, nous dit-il, de rendre la police douce et préservatrice, et par une fatalité cruelle, la voix publique l'accuse d'en avoir augmenté les ri-

gueurs. Son nom n'a jamais été prononcé qu'avec la haine qu'on porte à ceux dont on croit avoir à se plaindre. Tout cela vient de ce que, manquant de tact et de lumières supérieures, il a voulu les remplacer par la rigueur et la rudesse. Je suis surpris que, dans le nombre de gens de lettres dont il parle et qu'il employait, il ait oublié MM. Pain et Chazet, tous deux chargés par lui, presque officiellement de chanter les solennités impériales. Aurait-il pensé que, placés trop bas dans la littérature, il ne devait pas s'occuper d'eux? Je suis persuadé qu'ils lui savent mauvais gré de n'avoir pas fait connaître avec quel zèle, avec quelle ferveur, ils travaillaient pour Napoléon en pauvres vers et en méchante prose.

CHAPITRE LXIII.

Retour de Napoléon et de Marie-Louise. — Fête chez l'ambassadeur d'Autriche. — Incendie. — Suites de ce désastre. — Plaisirs de la cour. — Spectacles. — Intérieur des Tuileries. — L'empereur veillait à l'administration de sa maison. — Son opinion sur la manière de gouverner.

Je reviens à mon récit que je reprends au moment où Napoléon rentra avec Marie-Louise de sa course en Belgique. Il y eut alors à Paris une succession de fêtes brillantes; chaque ministre donna la sienne; les plus remarquables furent celles qui eurent lieu à Neuilly chez la princesse Borghèse, à l'Hôtel-de-Ville et à l'École Militaire. Mais tous ces plaisirs furent terminés par une catastrophe épouvantable que je puis décrire

fidèlement, car je me trouvai au nombre des individus qui en restèrent les témoins et les victimes.

Le dimanche 1er juillet 1810, le prince de Schwartzemberg, ambassadeur d'Autriche auprès de la cour de France, voulut à son tour célébrer le mariage de la fille de son souverain. L'hôtel qu'il occupait était situé dans la rue du Mont-Blanc sur le terrain ou s'élèvent aujourd'hui ces constructions qui font face à la rue de Provence. Le prince envoya des invitations à tout ce que Paris renfermait de plus distingué; chacun ayant à l'envi brigué la faveur d'être admis à une réunion dont à l'avance on vantait la somptuosité, on vint là de toutes parts, la joie dans l'ame, sans prévoir que cette soirée brillante devait être interrompue par un accident terrible.

On avait construit dans le jardin une immense salle de bal, afin de pouvoir faire danser une plus grande quantité de personnes, les appartements ordinaires n'étant pas assez vastes pour contenir la foule des invités. La salle improvisée était toute en planches de sapin enduites d'une couche de térébenthine; une toile cirée la couvrait dans toute son étendue; les plus riches étoffes d'or et de soie décoraient l'intérieur; des

guirlandes de fleurs artificielles, des draperies de mousseline et des gazes étaient suspendues au portique extérieur de ce temple élégant, consacré à l'allégresse publique.

Des chœurs de musique se firent entendre dès que l'impératrice parut, et la fête commença. On fut frappé de la gaîté qui régnait sur le visage de Napoléon; il allait partout, parlant à tout le monde, grondant ceux des convives qui ne voulaient pas danser; il s'adressa à un auditeur au conseil-d'État, nouvellement nommé, et lui demanda pourquoi il n'avait pas fait un choix parmi les jeunes personnes. « Sire, je ne sais pas danser. — Tant » pis, monsieur, il faut être utile même dans » un bal, quand on est à mon service; prenez » un maître, et je vous ordonne de venir dan» ser l'an prochain à un bal de la cour. »

Il s'éloigna, en riant de l'embarras du jeune homme : on ne l'avait jamais vu d'aussi belle humeur. La fille du célèbre Vendéen, mademoiselle Zoé de Bonchamp en profita pour lui demander la permission de se décorer d'une croix chapitrale de chanoinesse que la comtesse Fanny de Beauharnais avait obtenue pour elle du prince Primat. L'empereur écouta de la ma-

nière la plus gracieuse la jolie suppliante, et lui accorda la petite faveur qu'elle sollicitait. Les danses continuaient; moi qui n'y prenais point part, et que la chaleur excessive incommodait, je sortis de la salle et passai dans le jardin brillamment illuminé. Il pouvait être alors onze heures et demie.

Dans ce moment, un vent léger s'élève, il agite les draperies du portique extérieur; un rideau de gaze flotte au gré de la brise, va s'appuyer contre une girandole, et s'enflamme à la bougie la plus rapprochée. Un aide de camp du prince Berthier accourt, s'accroche à la colonne, atteint la draperie, l'attire à lui, croyant l'arracher; mais elle se déchire, lui échappe, et met le feu à deux endroits. Je vis cet accident, j'en redoutai un plus grave. Nous demandâmes des secours qui auraient dû être préparés à l'avance; on les avait oubliés. Cependant le feu se propage avec une rapidité inconcevable; chaque matière à laquelle il s'attache, lui donne plus d'activité. Les bois légers, les étoffes, les peintures dont tout était enduit, lui procurent de funestes aliments; il augmente, s'étend et domine partout.

En une minute, et au silence de la conster-

nation succède le cri terrible, le feu! au feu!... On se précipite dans la salle, où l'on vient porter l'épouvante, en avertissant ceux qu'elle renferme du péril qu'ils courent. A ces clameurs effrayantes, la terreur devient universelle : chacun songe à soi ou à ceux qu'il aime; on veut fuir, on s'embarrasse, et la flamme se communiquant à l'intérieur, dévore les plafonds, brise les glaces, fait tomber les lustres, et menace de tout dévorer.

Sa Majesté l'impératrice se trouvait en ce moment séparée de son époux; il lui eût été facile de se sauver seule; mais, par un héroïsme dont elle n'a donné chez nous que cette marque, elle se tourne vers le trône, y monte, et attend l'empereur avec une tranquillité apparente; celui-ci accourt vers elle, la prend par le bras avec vivacité, et, précédé de quelques serviteurs fidèles, parvient à l'arracher à une mort presque certaine. Il la conduit ensuite à la première voiture, et l'accompagne à cheval, jusqu'au palais de l'Elysée. Ce soin rempli, il revient en toute hâte pour donner ses ordres; il n'était plus possible de remédier au mal; quelques minutes avaient suffi pour tout consumer. Le bâtiment n'existait plus, on ne trou-

vait à sa place qu'un peu de cendres et des cadavres.

Napoléon se montra sous le jour le plus avantageux dans cette douloureuse catastrophe, par le zèle qu'il mit à secourir lui-même les victimes de cette fête déplorable. Il se multiplia, se montra partout, et prouva que ce n'était pas pour lui-même qu'il craignait le plus. Les accidents qu'occasiona cet incendie furent immenses. Parmi ceux qui en souffrirent on signala l'ambassadeur de Russie, prince Kourakin : il tomba sous les degrés de l'escalier ; la foule passa sur son corps, il fut brûlé, meurtri, abîmé, et pendant long-temps on désespéra de sa vie. Plus de quatorze personnes trouvèrent la mort dans cette soirée. La princesse de Laleyen, nièce du prince Primat, fut du nombre, ainsi que la princesse de Swartzemberg, belle-sœur de l'ambassadeur d'Autriche : celle-ci périt, victime de son amour maternel. Ne voyant pas sa jeune fille auprès d'elle, et la croyant dans les flammes, elle s'y élança pour l'aller chercher, et trouva la mort à laquelle sa fille avait échappé.

C'était une chose horrible que de voir dans ces jardins des femmes étincelantes de diamants,

et dans la splendeur d'une parure somptueuse, fuir le trépas qui les poursuivait. Plus d'une se noya dans un bassin petit et peu profond, soit qu'elles y fussent tombées évanouies, soit qu'elles s'y précipitassent elles-mêmes, pour échapper à la flamme qui s'attachait à leurs vêtements. On n'entendait que des cris d'angoisses, que des hurlements de désespoir. Les familles se cherchaient, tremblantes de se trouver incomplètes. La mère pleurait son fils; la femme appelait son époux; le nombre de personnes grièvement blessées fut considérable; on le fit monter à plus de cent. Quelques-unes périrent plus tard des suites de leurs blessures, entre autres une famille composée de six individus venus exprès de Bade, dont il ne survécut qu'un seul individu. Cette calamité irréparable fut d'un sinistre augure pour l'hymen nouvellement conclu. On rapprocha cette catastrophe de celle qui suivit le mariage de Louis XVI, et des conséquences fatales en furent tirées; elles ne se réalisèrent que trop, et le trône impérial croula quatre ans après. Ce malheur, comme on le croira sans peine, abrégea les fêtes, qui se terminèrent là, quoiqu'il y en eût encore à donner. La foule des étrangers abandonna Paris,

et de nouveaux événements vinrent occuper les esprits. Je fus assez heureux pour éviter les désastres de cette soirée, et pour sauver des flammes une jeune personne, belle comme un ange, qui me parut singulièrement liée avec M. de L... L..., auditeur au conseil-d'État, et mon ami; il vint le lendemain me remercier du service signalé que j'avais rendu à mademoiselle de la T..., et peu de jours après, dans l'effusion de sa reconnaissance, il me conta l'histoire intéressante de ses rapports avec mademoiselle de la T..., histoire que je conterai au lecteur dans le chapitre suivant.

On prit des amusements plus paisibles, et ce fut principalement avec des représentations dramatiques que l'on divertit la cour; il ne se passait pas de journée sans un concert, un bal, une comédie ou un opéra joué soit sur le théâtre des Tuileries soit dans les appartements intérieurs. Ces réunions avaient l'air de véritables féeries. Il n'y avait rien au-dessus de l'aspect enchanteur de la salle de spectacle, le jour d'une grande représentation. Napoléon et Marie-Louise occupaient alors une loge richement drapée en face du théâtre; ils s'y montraient entourés des princes et des princesses

de leur famille, des dames et des officiers de leur maison. A droite étaient les ambassadeurs dans la loge qui leur était réservée, à gauche on voyait celle des ministres de France; tout le reste de la vaste galerie servait à placer les femmes présentées et toutes habillées de manière à rivaliser d'élégance et de richesse.

Tout ce que la France avait alors de grand, tous les hauts fonctionnaires, magnifiquement vêtus, chargés de cordons, de plaques étincelantes, formait le parterre. On admettait dans les secondes loges les femmes étrangères à la cour, ainsi que les hommes non présentés, qui ne pouvaient entrer là qu'en habit habillé, c'est-à-dire à la française, avec l'épée et le chapeau à plumes. Des valets de pied circulaient sans cesse, et présentaient des glaces et des rafraîchissements de toute espèce. Un silence profond régnait dans la salle; les applaudissements étaient interdits. Le même luxe, la même pompe se faisaient remarquer dans les bals, où l'on venait souvent en habit de caractère : c'est là que se nouaient une foule d'intrigues galantes, qui animaient cette cour; partout était le plaisir; on le cherchait avec une espèce de fureur, et assez facilement on le rencontrait dans

ces réunions brillantes. Les étrangers invités y puisaient une grande vénération pour la France dont ils appréciaient la force et la richesse. Nous savions alors également ordonner des fêtes et conquérir des royaumes. Une seule espèce de pompe paraissait inconnue, celle des processions, et il faut en convenir, personne ne la réclamait. Les temps ont bien changé depuis.

Napoléon, que l'on s'est complu à montrer comme le plus sombre, le plus mélancolique des hommes, était, au contraire, rempli de grâces, et montrait une amabilité peu commune au milieu de cette foule enchantée. Jamais il ne fut esprit plus supérieur ; il en donnait la preuve en se pliant à des délicatesses qu'au fond de son cœur il devait mépriser. Mais s'il était affable envers les étrangers, ses premières prévenances étaient pour les Français qu'il regardait comme liés à lui plus particulièrement, comme identifiés avec sa gloire qu'il leur devait ; il prétendait que les autres nations eussent pour la France la vénération que celles de l'antiquité avaient pour Rome ; enfin il voulait faire de nous un peuple-roi.

Mais il portait en même temps un regard sévère sur l'intérieur de son palais ; il fallait

que tout y fût grave et mesuré ; il n'était entouré que de gens probes, et l'on ne citerait pas un seul fripon parmi les grands-officiers de sa maison, tandis que l'on n'aurait pas de peine à en trouver, quoique issus de familles très illustres, dans celle de certains princes. Il n'y avait chez lui ni gaspillage ni vol ; tout s'y faisait avec une régularité journalière, avec une économie sage et point parcimonieuse, qui n'enlevait rien à la magnificence du service et à la majesté du trône. Aussi, cette absence de toute dissipation laissait à la liste civile le moyen de fournir aux ameublements, aux décorations, aux embellissements des demeures impériales, à d'immenses achats de tableaux, à des objets d'arts, et à donner à une foule de militaires, d'artistes, de littérateurs, des pensions honorables par leur quotité, et qui n'avaient rien de mesquin.

Ce grand homme ne sera bien apprécié que lorsqu'on le comparera à ceux qui l'ont précédé et à ceux qui viendront après lui ; il avait compris la véritable grandeur ; malheureusement le despotisme était dans sa tête, et c'est ce qui l'a perdu. Je ne conçois pas comment ceux qui, à Sainte-Hélène, ont été ses secrétaires, se sont amusés à lui faire tenir un autre

langage. Le sien assurément ne fut jamais libéral. Je lui ai entendu dire, un soir que nous étions à la Malmaison, en petit comité : « La » faute unique de Louis XVI fut dans son amour » de la légalité : tout est perdu dans un souve- » rain lorsqu'il souffre que son peuple raisonne » sur sa puissance. Une nation doit obéir et se » taire ; c'est un enfant dont il faut faire le » bonheur sans qu'il s'en mêle lui-même. » Grands, magistrats, prêtres, tout doit être » soumis au même niveau. C'est là le secret » de la tranquillité publique et de la stabilité » du trône. Une chose qui me frappe encore, » c'est qu'on ne se révolte pas dans les États où » domine l'inquisition ; mais aussi quel fléau » que ce tribunal aussi terrible pour le prince » que pour les sujets ! l'inquisition de Venise, » toute politique, était bonne : notre police » devrait en tenir lieu ; mais cela ne se peut, » car on la méprise plus qu'on ne la craint, » et à Venise on respectait autant l'inquisition » d'État qu'elle était redoutable. »

Et voilà les idées libérales de Napoléon.

CHAPITRE LXIV.

Histoire de M. de L. . . L. . . et de mademoiselle Palmyre de Lat. . . . . .

J'AI promis, dans le chapitre précédent, de raconter les causes de la liaison de M. de L..L... avec mademoiselle Palmyre de Lat....., et je tiens parole. Il y a dans le récit que je vais faire, quelque chose de romanesque qui ne déplaira pas à mes lectrices, et dont mes jeunes lecteurs s'amuseront peut-être. Voici l'affaire dans tous ses détails; je laisse parler le héros lui-même, la narration aura plus de chaleur dans sa bouche que dans la mienne.

« J'allais visiter, il y a quelque temps, me » dit-il, un compatriote de mon père, M. Vil» lenave, logé rue des Fossés-Saint-Victor,

» tout auprès du Jardin des Plantes. Ce mon-
» sieur, que vous ne connaissez peut-être pas,
» s'est annoncé toute sa vie comme le conti-
» nuateur de l'Histoire de France de l'abbé de
» Velly, à laquelle il n'a jamais ajouté une ligne,
» ce qui n'empêche pas ses amis de le désigner
» sous ce titre que personne ne lui conteste,
» hors Fantin des Odoards et peut-être M. Dus-
» sau (M. Villenave a travaillé à un journal mi-
» nistériel dont le nom m'échappe, et dans
» lequel il alignait de belles phrases, toutes
» dans le sens de Leurs Excellences; il est pos-
» sible que depuis il soit devenu libéral, cela
» ne m'étonnerait pas).

» Un jour, que je venais de chez M. Villenave,
» je fus surpris par une averse auprès de la place
» Maubert; je cherchai de l'œil une voiture; n'en
» apercevant pas, je me réfugiai dans une allée
» longue et étroite, et la parcourant à tâtons,
» j'allai m'asseoir sur les derniers degrés d'un
» escalier qui la terminait.

» J'y étais depuis à peine deux minutes, lors-
» que j'entendis à l'entrée de la maison, du côté
» de la rue, un bruit provenant de personnes
» qui se querellaient. Curieux de connaître le
» motif de la dispute, je m'avance à pas de loup,

» et, protégé par l'obscurité du lieu, d'autant » plus complète que la nuit arrivait; je pus tout » entendre à mon aise. Une femme grondait » une jeune personne; elle lui reprochait, » avec de dures expressions sa répugnance à » faire des agaceries aux passants. — En voilà » deux, disait l'abominable créature, qui nous » ont quittées parce que tu n'a pas voulu leur » répondre; il faut que ta bégueulerie finisse, » ou malheur à toi.

» — Non, répondait l'infortunée, je ne me » résoudrai jamais à une pareille vie, je veux » être honnête. — Mais, sotte, qui te nourrira? » ton travail et le mien ne peuvent nous suffire; » si tu ne changes pas, je t'abandonnerai, et » alors que deviendras-tu?

» La querelle s'échauffa de plus en plus; la » misérable femme proférait une foule de ju- » rons grossiers, et elle finit par s'emporter » jusqu'à frapper sa compagne, qu'elle aban- » donnait, dit-elle, à son mauvais sort. Au bruit » des coups, je m'approchai pour arracher la » pauvre victime, mais la vieille s'éloigna. Je » voulus alors savoir ce que ferait la jeune » fille ainsi délaissée : elle était appuyée contre » la muraille de l'allée. — Mon Dieu! mon

» Dieu ! se prit-elle à dire en sanglotant, que » vais-je devenir ?

» Touché au fond de l'ame de la douceur de sa » voix, je me hasardai à lui parler. Ma présence » lui causa de l'effroi ; elle voulait fuir, mais » j'interceptai le passage : — Mademoiselle, lui » dis-je, je viens d'entendre votre conversa- » tion avec une abominable créature. J'admire » votre vertu, et je vous offre mon secours. » — Ah ! monsieur, me répondit-elle, en quoi » pourriez-vous m'obliger ? je suis une pauvre » fille qui ne sais où traîner son existence ; » cependant je préfère mourir que de m'aban- » donner au premier venu ! O mon Dieu ! » où me retirerai-je ce soir ? — Ne vous ai-je » pas offert de vous être utile ? je suis jeune, je » jouis de quelque fortune ; croyez à la parole » d'un homme d'honneur, vous ne vous repen- » tirez pas de lui avoir accordé votre confiance ; » vous serez en sûreté chez moi.

» Mon inconnue hésitait à répondre selon » mes désirs ; elle suspectait la sincérité de » mes paroles, je la conjurai de m'écouter, je » pris à témoin de la pureté de mes intentions » tout ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel et » sur la terre ; enfin elle consentit à me suivre.

» Ce qui la détermina, ce fut la crainte de voir » revenir sa persécutrice. L'orage avait cessé, » quelques gouttes d'eau tombaient encore ; » j'amenai la jeune fille toute tremblante jus- » qu'à la place Maubert. Là, je pris un fiacre » qui nous conduisit à ma demeure.

» Durant la route, je pressai l'inconnue de » me conter son histoire. Elle avait quinze ans, » on l'appelait Palmyre, et elle ne se connaissait » pas d'autre nom. Elle savait que sa mère » était morte avant qu'elle-même eût atteint » sa troisième année ; elle fut alors recueillie » par une femme de chambre de ses parents, » qui eut pour elle de bons procédés, mais » malheureusement cette femme mourut, et » elle resta sous la tutelle de sa belle-sœur, » qui, après l'avoir d'abord maltraitée, voulut » ensuite la prostituer.

» Notre querelle, poursuivit la narratrice, » provenait de ce que j'ai refusé d'écouter les » propos d'un homme, envers qui madame » Dupré m'engageait à de la complaisance. » L'insolent s'est avancé, il a osé me pren- » dre la main, je l'ai menacé d'appeler du » secours et je me suis enfuie sur-le-champ ; » la Dupré a couru après moi, et bientôt a

» eu lieu la dispute que vous avez entendue.

» En achevant son récit, elle versait un tor-
» rent de larmes. Nous arrivâmes enfin chez
» moi, rue et hôtel Bailly. Je conduisis dans
» mon appartement mademoiselle Palmyre,
» dont jusque-là je n'avais pu juger les traits,
» à cause de l'obscurité et de l'ampleur de
» son chapeau. Ma rencontre avait été heu-
» reuse; Palmyre était réellement jolie, mais
» ses traits portaient l'empreinte de la misère.

» Je traitai la belle Palmyre avec un profond
» respect; elle n'avait pas été accoutumée à de
» pareils égards, aussi s'en montra-t-elle re-
» connaissante. Sa méfiance disparut, un aban-
» don complet y succéda, et je restai con-
» vaincu que l'avenir ne serait pas contraire
» à des espérances que je concevais déjà, et que
» je pourrais obtenir ce qu'une ame pure avait
» refusé à la séduction, dépouillée des pres-
» tiges d'un sentiment délicat.

» Je proposai à la jeune fille quelques rafraî-
» chissements; elle accepta, et malgré sa dou-
» leur elle mangea avec l'appétit de son âge.
» Elle finit même par sourire, car à quinze
» ans, si le malheur est vivement senti, sa
» trace n'est jamais bien profonde. La soirée

» s'avançait, il fallait songer au repos. Je » me hâtai de rassurer Palmyre, en lui disant » que je mettais à sa disposition mon lit et ma » chambre, et que je me retirerais dans un ca- » binet voisin.

» Je ne dormis guère pendant cette nuit. Le » démon, toujours aux aguets pour faire suc- » comber la faiblesse humaine me tenta plus » d'une fois, mais je puis dire à ma louange » que je repoussai ses instigations, et que je » fis à l'hospitalité le plus entier des sacrifices.

» Dès sept heures du matin j'allai frapper à » la porte de ma chambre : Palmyre était levée ; » le sommeil l'avait rafraîchie, elle était ravis- » sante ; je pris sa main, la baisai et elle ne la » retira pas. Je proposai à ma pupille d'aller » réclamer ses hardes chez la Dupré ; elle me » laissa libre de faire ce qui me plairait. Je sor- » tis aussitôt et, pour m'enhardir dans ma dé- » marche, je résolus de l'entreprendre, accom- » pagné d'un de mes amis.

» La route que je suivais me conduisit direc- » tement chez M. Laurent, jeune avocat plus » âgé que moi, très instruit dans la connais- » sance des affaires, et par conséquent plus » raisonnable. Je montai à son appartement,

» je lui contai l'aventure : c'en fut assez pour » l'enflammer ; il se disposa à me suivre, et nous » partîmes. J'eus lieu de me réjouir de m'être » adjoint un aussi habile auxiliaire ; nous arri- » vâmes chez la dame Dupré : Laurent prit la » parole, et comme il savait par cœur son Code, » comme tout son extérieur annonçait l'homme » de loi, il en profita pour épouvanter la vilaine » femme. Celle-ci, peu accoutumée à des dis- » cussions de ce genre, ne put dissimuler son » effroi, surtout lorsque Laurent lui eut dit » que la justice se saisirait de cette affaire.

» La Dupré, craignant pour sa liberté, céda » d'assez bonne grâce quelques vêtements de » peu de valeur, et un portefeuille renfermant » des papiers. L'expédition terminée, je revins » en toute hâte rejoindre Palmyre qui, avec une » joie naïve, me témoigna le plaisir que lui fai- » sait mon retour. Je ne perdis pas de temps, » je me mis à parcourir les titres contenus dans » le portefeuille. Mon étonnement fut extrême » lorsque j'y découvris que ma pupille apparte- » nait à l'illustre maison de Lat..., dont son » père portait le nom. Il en était issu par bâ- » tardise, mais d'une branche reconnue depuis » plus de cent ans. Cette découverte changea

» mes projets. M. Laurent, consulté encore sur » ce cas, me donna le conseil de m'adresser à la » femme du chef de cette maison ; je résolus de » le faire, afin d'aider Palmyre à reprendre son » rang, et peut-être à recouvrer une portion de » la fortune à laquelle elle avait droit de pré- » tendre. Je me rendis à l'heure même chez la » dame, parente de l'orpheline; elle était à la » campagne, où elle devait demeurer quinze » jours encore. J'attendis son retour, ne ju- » geant pas devoir traiter par lettre une affaire » dont j'appréciais toute l'importance.

» D'ailleurs je voyais avec peine venir le mo- » ment de la séparation, et comme Oreste, je » pouvais m'écrier :

. . . Déjà ma vertu commence à me peser.

» Cependant il ne me parut pas convenable de » garder chez moi mademoiselle de Lat..., ainsi » que je l'aurais fait, si elle avait été une simple » grisette; je cherchai une maison respectable, » où je pusse la placer, j'en rencontrai une dans » mon quartier : c'était une espèce de pension » de jeunes personnes; j'y conduisis ma pupille, » me réservant de la faire sortir chaque fois

» que cela me conviendrait. J'allais la voir » chaque jour, je la conduisais aux Musées, aux » promenades, aux théâtres; tout était nouveau » pour elle; une douce intimité s'établit in- » sensiblement entre nous; lorsque pour nous » reposer de nos courses, elle entrait dans ma » demeure, elle y venait sans crainte, et elle » n'en sortait pas sans regret. Plus d'un mois » s'était écoulé, et madame de Lat..... était » toujours à la campagne; Palmyre, simple, » franche, et tout aimante, me faisait oublier » les femmes à la mode, qui certainement ne » la valaient pas.

» Enfin madame de Lat... arriva de sa terre; » je pus parvenir jusqu'à elle, je lui contai » l'histoire de l'orpheline, je remis en ses » mains les papiers qui justifiaient ce que j'a- » vançais; la femme Dupré fut mandée, sa dé- » position fut d'accord avec la mienne, on » poussa plus loin encore les informations. Ma- » dame de Lat..., instruite d'ailleurs des secrets » de sa famille, ne douta pas que le père de ma » pupille ne fût le chevalier de Lat..., et sa mère, » mademoiselle d'A.. Le chevalier avait émigré, » il était rentré pour voir sa femme, qui devint » enceinte à la suite de ce voyage; et comme

» il quittait de nouveau la France, il fut reconnu
» dans un bourg et on le fusilla. La mère de
» Palmyre ne survécut pas à ce coup ter-
» rible ; elle périt en donnant le jour à une fille,
» qu'elle laissa plongée dans une affreuse mi-
» sère.

» Comme elle était alors brouillée avec toute
» sa famille, on ignora ce qu'elle était devenue,
» on ne soupçonna même pas qu'elle eût laissé
» un enfant : je dois rendre à madame de Lat...
» toute la justice qui lui est due ; loin de re-
» pousser cette pauvre fille en élevant des doutes
» sur sa naissance, elle me crut avec facilité,
» et, ne demandant des preuves que dans le
» seul intérêt de Palmyre, elle les admit dès
» qu'elles lui parurent claires. J'appris alors
» qu'il revenait quelque fortune à ma pupille ;
» il lui restait des bois qu'on obtint du gouver-
» nement, et dont la valeur lui procura une
» existence honorable. Sa parente la plaça d'a-
» bord aux Dames anglaises, pour la faire
» élever convenablement, et la prit ensuite
» chez elle, où elle demeurera jusqu'à son ma-
» riage.

« — Avec vous, certainement, dis-je à M. de
» L... L..., quand il eut terminé son récit,

» — Non, répliqua-t-il, mes parents et les » siens n'ont pas été d'accord, et d'ailleurs..... »

Il n'acheva pas. Je ne crus pas devoir lui en demander davantage, il est des choses que l'on doit comprendre à demi-mot.

CHAPITRE LXV.

Abdication du roi de Hollande. — Sublimité de cet acte. — Mot de Napoléon à ce sujet. — Le cardinal Maury à Paris. — Sous quel jour il s'y montre. — Ma première rencontre avec lui. — Notre conversation. — Seconde conversation avec le même, lors de sa nomination à l'archevêché de Paris. — Mot de Maury sur l'opinion publique. — Dîner chez David. — Maury et David avaient la même maîtresse. — Mot de l'empereur touchant Maury. — Motifs que j'ai pour douter de ce mot. — Propos de Pie VII à Canova.

A la douleur que causèrent à Napoléon les suites funestes du bal donné par l'empereur d'Autriche, se joignit, dix jours après, le chagrin non moins vif, inspiré par l'abdication du roi de Hollande son frère. Celui-ci prétendait régner sans dépendre de personne, tandis que l'empereur, ne voyait que de grands préfets dans les monarques de sa famille. Les intérêts de la Hollande n'é-

taient pas ceux de la France ; il voulait tous les confondre, et gouverner despotiquement dans Amsterdam comme à Paris. Louis s'y opposa : la misère de son peuple le tourmentait ; et plutôt que de se rendre l'instrument de sa ruine, il préféra descendre du trône ; jamais abdication ne fut plus grande, plus noble, plus respectable ; il n'y avait en elle rien de personnel, tout était dans le dessein de ne pas accabler le royaume, et la postérité placera Louis Bonaparte, pour cet acte héroïque, bien au-dessus des rois vulgaires. L'âge présent n'a pas senti toute la valeur de cette action sublime ; nos neveux l'apprécieront mieux.

Napoléon apprit cette nouvelle sans que rien l'y eût préparé ; elle le fit entrer dans une véritable colère ; il ne sut même point d'abord ce que son frère était devenu, il crut un instant qu'il serait passé en Angleterre, mais il n'en était rien ; un tel éclat lui était d'autant plus désagréable, qu'il assumait sur sa tête toute la responsabilité des malheurs de la Hollande. Il dit en cette circonstance à Cambacérès : « Vous verrez qu'après avoir comblé de biens toute ma famille, » elle m'abandonnera sans me savoir aucun » gré de ce que je fais pour elle. » Il ne se

trompait point, la lâcheté de Joseph Bonaparte amena la révolution du 31 mars 1814; Murat le trahit à Naples, et la princesse Élisa ne lui fut pas plus fidèle en Toscane.

Les querelles entre le Pape et Napoléon, n'étaient pas non plus pour ce dernier un poids facile à supporter. Pie VII se refusait à donner des bulles aux évêques nommés, et le siège archi-épiscopal de Paris demeurait vacant depuis la mort du cardinal de Belloy. Sur ces entrefaites, l'abbé Maury, homme qui aurait dû appartenir sincèrement à la maison royale des Bourbons, et qui, après être parvenu, par l'influence de celle-ci, au cardinalat, exerçait à Rome les fonctions d'ambassadeur secret de Louis XVIII, s'avisa tout à coup, poussé par sa légèreté naturelle et son ambition démesurée, de se tourner du côté de l'empereur; il demanda sa rentrée, qu'on lui accorda par une lettre qui fut imprimée, et qui le déshonora complétement.

Il reparut à Paris, précédé d'une renommée immense, de tous les souvenirs de son éloquence, de sa conduite à l'assemblée Constituante; c'était de loin un véritable colosse, mais vu de près, il se réduisait bientôt aux proportions mesquines d'un pygmée. Jamais homme ne mit tant de soin et de

constance à démolir pièce à pièce sa haute réputation; il n'y avait pas deux mois qu'il était à Paris que déjà ce n'était plus le héros ecclésiastique de l'ancien régime, ou le prince de l'église, mais bien un homme sans tenue, sans conduite, sans mesure, un chenapan clérical, insolent et bas, hargneux et flatteur, vain comme un paon, et souple comme un roseau. On ne pouvait revenir de la surprise que faisait naître ce contraste, entre sa haute réputation passée, et le Maury de l'époque. L'empereur qui avait un tact particulier pour apprécier les hommes, l'eut bientôt jugé; cependant il commit à son égard une grande erreur, celle de croire que cet aventurier qu'il devinait si bien, imposerait aux autres, et qu'il pourrait s'en servir utilement. Il se trompa: Maury, comme je l'ai dit, fut déconsidéré aussitôt, et lorsque Napoléon le nomma archevêque de Paris, il fit une grande faute.

J'étais chez Cambacérès, lorsque nous nous revîmes pour la première fois depuis l'émigration. L'archi-chancelier le recevait très cavalièrement, lui parlait à peine, et ne le saluait souvent que de la main; lui, sans s'apercevoir de ce manque d'égards et conduit par son impudence accoutumée, s'approchait de la cheminée, causait de tout avec

les hommes, et parlait galanterie avec les femmes; il avait conservé sur ce point le mauvais ton de l'ancien régime, c'est-à-dire, qu'il croyait encore qu'un abbé, un prêtre, un prince de l'église, pouvait causer amour et polissonnerie comme on faisait autrefois. Les mœurs cependant avaient changé, et la gravité de la société obligeait les ecclésiastiques, à être eux-mêmes graves et dignes. Il m'entendit nommer et vint à moi.

« Est-ce vous, mon cher? me dit-il; comme » vous avez grandi! — Je puis, avec plus de » raison, peut-être, vous faire le même com- » pliment, lui répliquai-je, en touchant sa » robe écarlate. — Oui, rougi, grandi, et » même grossi. — Il ne vous reste plus qu'à » vous arrondir, et vous êtes en passe de le » faire. » Mon propos le mit presque de mauvaise humeur; il me parla de mon oncle dont il déplora la mort. « Qu'il serait heureux mainte- » nant, le bon vieillard, s'il vous voyait en si belle » position! — Je doute que cela fît son bon- » heur, il était, lui, trop fidèle. — Ah! l'imbécile. »

Ce mot partit de sa bouche avec la rapidité de l'éclair; il en sentit l'inconvenance, et poursuivit. « Tenez, mon cher, pour certain, que vous

» et moi avons pris le meilleur parti, le seul » raisonnable : ce sont là-bas des gens flambés ; » l'empereur commence une nouvelle dynastie, » les autres ne seraient plus à la hauteur des » circonstances ; j'ai vu cela, je leur ai dit : » bonsoir, va te coucher, Basile, tu sens la » fièvre ; et je suis venu, qu'en pensez-vous ?— » J'aurais mauvaise grâce à vous dire que vous » avez mal fait, cependant le rôle que vous » jouiez à Rome. — Eh ! bien, je l'ai fini hon- » nêtement ; j'ai écrit au *comte de Lille* que je » ne pouvais plus être son ministre, que j'a- » vais entendu mon *ranz des vaches*, et qu'en » conséquence, je rentrais en France. La patrie » avant tout ! Il m'a répondu *coussi, coussi ;* » j'ai pris ma volée, et me voici prêt à continuer » mon chemin ; jusqu'à présent je ne me plains » pas des ornières. Vous êtes un grand seigneur, » savez-vous que votre dignité est très consi- » dérée en Europe : on vous regarde au-dessus » des *pères conscrits* de l'ancienne Rome ; » maintenant pour mériter cet honneur, il ne » vous reste plus qu'à mourir sur la chaise cu- » rule, si l'occasion s'en présente. »

La conversation continua sur ce ton pendant quelque temps : le cardinal Maury m'amusait

par sa bouffissure et son dévergondage. Je le voyais souvent; il entra un matin chez moi. « Grande nouvelle, me dit-il, mettez-vous à » genoux, et recevez ma bénédiction archi-épis- » copale. — A quel titre, s'il vous plaît. — Vous » êtes mon diocésain ; l'empereur me nomme à » l'archevêché de Paris. — Tant pis pour vous : » dans la situation présente, comment accep- » teriez-vous ce que le cardinal Fesch refuse ? — » C'est un peureux, il s'épouvante de tout : » quant à moi, rien ne m'effraie, je sais ce que » peut le Pape, je connais les droits de l'épis- » copat français.—Mais avez-vous bien calculé » la force de l'opinion? elle ne va pas à cette » heure suivant la volonté du gouvernement. » — L'opinion, me répliqua Maury, est une » catin qui.... avec tout le monde : ne me par- » lez pas d'elle ; si jamais elle se perd, ne » la faites pas chercher bien loin, mais par- » courez les b..., et vous l'y trouverez sûre- » ment. »

Je ris de ce propos énergique, qui portait si bien l'empreinte du personnage ; je vis que Maury était décidé à devenir archevêque de Paris ; pouvais-je m'y opposer ? non sans doute : je le laissai donc s'embarquer en véritable fou sur

une mer dangereuse, où il fit naufrage peu de jours après sa nomination; je dînais chez David, Canova s'y trouvait, ainsi que Gail l'helléniste, le général d'Heriot, les colonels Jannin et Meuniers, tous deux gendres du peintre, et tous deux, promus depuis au grade de général; on parla de Maury. « Le cuistre! » dit David, nous avions la même maîtresse en » 1789; il la payait mal, et la battait comme » plâtre; un jour je faillis le jeter en bas de » l'escalier, parce que nous nous rencontrâmes » chez elle face à face. — Cette sainte Émi- » nence? dit Canova, cette colonne de l'église? » *per dio!* vous eussiez été excommunié de » droit. » Je racontai alors mon histoire avec lui : je l'ai consignée dans le premier volume de ces Mémoires.

Je sus par là que David fréquentait, lui aussi, cette maison ; on nous apprit ensuite que l'empereur, en parlant de Maury, avait dit : « J'avais » besoin d'un prêtre qui ne crût pas en Dieu, » et je l'ai trouvé dans le cardinal Maury. » Je ne crus pas à ce propos, car l'empereur avait trop de mesure pour se l'être permis. Nul plus que lui ne savait se respecter dans les autres ; et je demeurai persuadé, que loin de déprimer le

nouvel archevêque, il le louait; mais on n'aimait pas Maury, et on cherchait à l'avilir en le faisant insulter par l'empereur.

Canova nous conta à ce dîner, que le pape Pie VII, peu connaisseur dans les arts, parlait toujours de faire restaurer lès fresques du Vatican; il en dit un jour quelque chose, à lui Canova, qui lui répondit: « Eh! Saint-Père, c'est » l'arche d'alliance des artistes, celui qui y tou» cherait serait puni de mort. — Bah! bah! ré» pliqua le Pape plus d'un *coglione* y ferait dessus » ses ordures, qui le lendemain encore, mange» rait de bon appétit. » Cela nous prouva que ce souverain pontife n'était pas connaisseur en peinture.

CHAPITRE LXVI.

La distribution des aigles; tableau de David. — La statue de Desaix. — Épigramme à ce sujet. — Le comte Portalis. — Scène au conseil d'État. — M. de Pommereuil. — L'abbé d'Astros. — Vive sortie de Napoléon à cet abbé. — Suite de cette affaire. — Mot de l'empereur touchant les évêques. — Conversation de l'évêque de Bois-le-Duc avec Napoléon. — Ce que dit ce prélat à ses confrères. — Conférence de Napoléon au sujet du pape, avec le cardinal Maury, l'archevêque de Malines et l'évêque de Carcassonne. — Suite de cette conférence. — Le concile national. — La nourrice de la duchesse d'Angoulême. — Naissance du roi de Rome.

Le matin du jour où j'avais fait chez David le dîner dont il a été question dans le chapitre précédent, j'avais été admis à voir dans son atelier son tableau de la distribution des aigles, à chaque régiment, en remplacement des anciens drapeaux qui déplaisaient à Napoléon;

leur couleur lui était insupportable; elle lui rappelait des serments parjurés; elle pouvait entretenir dans les esprits des pensées de liberté qu'il tâchait d'étouffer, et, pour y parvenir, il imagina de donner à l'armée des enseignes à l'instar de celles de Rome. Cette cérémonie devint le sujet d'une admirable peinture, due au pinceau magique de David. On ne la connaît plus guère maintenant : voici ce qu'elle représente.

L'empereur est sur un trône, au milieu du Champ-de-Mars : il est entouré des rois ses frères et de toute sa famille; derrière lui sont les étendarts auxquels il a dû ses premières victoires; les colonels de chaque arme portent les aigles qu'ils viennent de recevoir; les maréchaux sont debout sur les marches du trône; l'enthousiasme est général, le serment unanime; dans le lointain, on aperçoit des drapeaux que l'on emporte, et sur lesquels est écrit le mot *République*; idée profonde, idée sublime et digne du plus grand peintre de l'époque. La composition de cette grande scène est admirable; quel feu! quel mouvement! Ici le duc de Montebello, le dévouement empreint sur la figure, s'élance au milieu des maréchaux; là

Bernadotte se retournant vers la loge des ambassadeurs semble porter à leurs maîtres le défi de jamais renverser l'empire qui s'élève. David, hélas ! pouvait-il penser que cet empire, fondé si glorieusement, serait renversé par le personnage même auquel il prêtait un sentiment si héroïque ! Enfin, sur le haut du tableau, la victoire, superbe figure nue, laisse tomber des récompenses honorifiques, parmi lesquelles on aperçoit des sceptres et des couronnes ; car alors Napoléon avait assez de puissance pour élever ses soldats à la dignité de roi.

Peu de jours après on me communiqua un distique épigrammatique sur une énorme et horrible statue de Desaix, en cuivre rouge, dont on avait imaginé de décorer la place des Victoires. Ce grand général était représenté nu, l'épée à la main, ayant à ses pieds un Canope égyptien, si maladroitement arrangé qu'il semblait une tête que Desaix venait de couper. Il s'appuyait contre un obélisque de granit d'une proportion si grêle, si mesquine et si petite, eu égard à la statue, qu'on l'aurait pris pour une borne plutôt que pour un reste des monuments gigantesques de l'Égypte ancienne. Le plus mau-

vais goût avait présidé à la composition de cette statue et de ses accessoires; la nudité de Desaix était dégoûtante; sa mine furieuse, le glaive qu'il tenait, le Canope renversé entre ses jambes, tout concourait à former un effroyable tableau. Le cri public fut tellement unanime qu'il fallut lui céder. On couvrit la statue sous prétexte de la réparer, et plus tard, à la restauration, je crois, on la fit disparaître. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire; au reste, voici le distique :

Le grand Desaix, modeste au comble de la gloire,
Demande à haute voix qu'on cache son histoire.

Tandis que Napoléon protégeait les beaux arts, et goûtait depuis son mariage les douceurs d'une paix à laquelle il n'était pas accoutumé, sa querelle avec le pape s'envenimait. Ce dernier, comme je l'ai dit ailleurs, lança contre lui une bulle d'excommunication, qui fut apportée en France et fulminée secrètement à la porte de l'église de Notre-Dame, à Paris. Cette pièce hostile ne tarda pas à se répandre par les soins de plusieurs ecclésiastiques et notamment

de l'abbé d'Astros, grand-vicaire du siége archiépiscopal durant la vacance. Le comte Portalis, cousin de ce prêtre imprudent, et directeur général de la librairie, apprenant la distribution de cette bulle, poussa la faute plus loin encore, il la lut en plusieurs lieux, la tenant cachée habituellement dans la forme de son chapeau. Il n'était pas possible qu'une étourderie aussi forte demeurât secrète; le duc de Rovigo, qui en fut informé promptement, en fit son rapport à l'empereur.

Napoléon, instruit d'un tel acte de félonie, entra dans une colère motivée pour cette fois; il la fit éclater le lendemain au conseil d'État, où il vint avec une contenance sombre, une figure courroucée; quelques mots qu'il laissa échapper, la brusquerie de ses mouvements et son air d'impatience annoncèrent qu'un orage était près d'éclater : tous les membres, s'interrogeant des yeux, cherchaient à deviner sur qui tomberait la foudre. Cependant l'empereur courut à son fauteuil avec plus de précipitation que de coutume; il s'assit, et promena sur l'assemblée un regard qui ne rassura personne; on eût dit qu'il cherchait à qui parler : nul dans ce moment ne se souciait d'entrer en conversation

avec lui, ni d'attirer son attention. Le comte Portalis arrivant, allait prendre sa place accoutumée lorsque l'empereur, dont le visage s'alluma tout à coup, lui cria :

« Arrêtez, Portalis, restez où vous êtes. » Puis il se tut, et ses regards scrutateurs semblèrent descendre dans le cœur du malheureux conseiller d'État pour y surprendre sa pensée. Cependant l'effroi s'empare du comte Portalis; ses genoux flageolant sous lui, selon l'expression de Rousseau, il veut s'approcher d'une chaise pour s'y appuyer, le monarque s'en aperçoit et reprend avec une nouvelle véhémence : « Restez debout, c'est à genoux que vous devriez être, c'est la seule posture qui vous » convienne... Eh quoi ! l'on ose m'outrager, » un ouvrage coupable s'imprime, vous le savez et vous ne m'en avertissez pas, vous » gardez un silence criminel sur des menées » perfides : est-ce pour cela que je vous ai » donné la place que vous occupez? L'obéissance qui m'est due cède-t-elle dans votre » ame à des considérations prétendues religieuses : lequel est votre souverain du Pape » ou de moi? »

« — Sire, balbutia le comte Portalis terrassé

» par cette voix tonnante, je me rappelle mes » serments, je connais l'étendue de mes de- » voirs. — Vos serments, vous les avez trahis; » vos devoirs, vous les avez méconnus. Com- » ment osez-vous garder le silence quand on » m'avilit publiquement, quand on prononce » en chaire le nom de votre empereur avec » des qualifications infâmes? comment n'êtes- » vous pas saisi d'indignation contre une telle » audace? comment n'êtes-vous pas accouru » provoquer ma juste vengeance contre le » téméraire qui a osé lancer contre moi cette » prétendue excommunication? vous l'avez » soutenue, vous avez fait plus encore, vous » avez pris vous-même le soin de répan- » dre cette insolente diatribe, vous l'avez lue » dans plusieurs maisons..... Je devrais vous » traiter comme rebelle, mais je vous fais » grâce, gardez-vous toutefois de jamais repa- » raître devant moi. »

Le comte Portalis eut à peine assez de force pour se retirer de la salle du conseil d'État : sa consternation, son effroi étaient si visibles, que l'empereur, dont le cœur était excellent et qui oubliait les torts de ses sujets dès qu'il les leur avait fait sentir, en eut pitié. « Comte Porta-

» lis, lui dit-il d'une voix moins irritée, je » suis fâché de tout ceci pour la mémoire » de votre père. » Le reste de la séance ne ressembla aucunement aux autres, où régnait une familiarité, une aisance parfaite, car l'empereur traitait presque d'égal à égal avec les conseillers d'État, écoutant leurs objections, supportant qu'on le contredît et même se laissant interrompre dans la chaleur de la discussion. Ce jour-là, tout se passa dans un profond silence : chacun croyait encore entendre retentir à son oreille les terribles paroles adressées au malheureux directeur de la librairie; ce dernier éprouva une disgrâce complète, il perdit ses places, ses dignités et fut exilé à quarante lieues de Paris. Le baron de Pommereuil fut mis à sa place, et jamais la librairie n'eut à plier sous une plus rude tyrannie.

M. de Pommereuil ne croyait pas en Dieu, mais il était le plus servile des membres du gouvernement; jamais il ne trouvait la presse assez esclave, assez garrottée; il la musela de toutes manières, l'écrasa sous sa main de fer; on aurait dit que les lumières lui étaient en horreur; cependant il aimait les lettres, il était même

instruit; mais le despotisme lui commandait avant tout; il possédait toute l'intolérance de cette fausse philosophie que l'on prétend nous donner pour la véritable; il poussa jusqu'au délire la folie des entraves qu'il imposait aux auteurs. On lui doit la loi absurde qui interdisait à tout écrivain qui avait traité une matière concernant un ministère quelconque, de faire imprimer son ouvrage s'il n'en avait pas à l'avance soumis le manuscrit au ministre compétent, et ainsi du reste. On juge de l'effroyable tyrannie à laquelle menaient de pareils décrets, et pourtant cet homme, à mon grand étonnement, j'ai vu le louer dans les journaux libéraux. M. de Pommereuil pouvait être bon ami, bon père, et posséder toutes les vertus domestiques; mais sa mémoire ne peut être vénérée par les partisans de la liberté de la presse.

La tempête excitée par la bulle du Saint-Père, ne s'appaisa pas après la disgrâce du comte Portalis, et la foudre ne tarda guère à tomber sur une autre tête. L'abbé d'Astros était l'un des membres du clergé de Paris le plus en opposition avec le cardinal Maury, qu'il contrariait de

toutes manières. L'empereur, sorti d'une résistance qui rejaillissait sur lui, puisqu'elle était opposée à ses volontés, avait fait inviter plusieurs fois cet ecclésiastique à rentrer dans les bornes d'une conduite plus mesurée, et de retenir surtout l'impétuosité de son zèle. L'abbé d'Astros ne tint aucun compte de cet avertissement; plus que tout autre il prit part à l'affaire de la bulle; on parvint à savoir que c'était lui qui l'avait reçue, et le duc de Rovigo à ce sujet, donne dans ses Mémoires des détails très circonstanciés sur la manière dont la police surprit le secret de cet abbé.

M. d'Astros aurait dû se tenir tranquille, et surtout éviter de paraître devant l'empereur; c'est ce qu'il ne fit pas. Il vint le jour des rois, à la tête de son clergé, présenter au souverain les hommages de la nouvelle année (1811); l'empereur ne l'eut pas sitôt aperçu qu'il marcha droit à lui; alors le grand-vicaire débita sa harangue dans laquelle il ne manqua pas de parler de son dévouement et même de son amour (j'entendis le mot, j'étais présent.)

« Voilà qui est bien dit répliqua l'empereur,

» mais il serait mieux encore de vous distinguer » par votre obéissance aux lois de l'empire et par » votre respect pour ma personne. N'est-ce » pas vous, qui, par une résistance coupable, » vouliez allumer dans mes États le feu de » la discorde? je ne veux pas de révolte, de » fanatisme, de martyrs, entendez-vous? On » dirait, à croire vos pareils, que je ne suis » pas chrétien; je suis poutant franc catholique, » je le suis comme l'étaient Bossuet et Fénelon; » mais je n'appartiens pas à l'infâme religion » de Grégoire VII, dont on voudrait professer » les maximes; je soutiendrai ma couronne » contre de téméraires entreprises et je désire » qu'on n'oublie pas que je porte toujours » mon épée pour la défendre. »

En même temps sa main frappa le glaive suspendu à son côté; ce bruit nous saisit et nous fit tous frémir au milieu du silence universel qui régnait dans la salle. L'abbé d'Astros, confondu par cette attaque directe, voulut balbutier des excuses, il ne put jamais parvenir à s'exprimer, il fallut que les autres membres du chapitre l'entraînassent hors de la présence de Napoléon. L'abbé d'Astros fut arrêté le même jour et détenu

jusques à l'arrivée de Louis XVIII, qui le nomma à l'évêché de Bayonne. Au demeurant, il n'y avait rien en M. d'Astros de ce qui fait sortir un homme de la foule; il n'a dû sa célébrité qu'à la circonstance. C'était un bon ecclésiastique et pas autre chose; aussi le parti qui l'appuyait n'a-t-il pu jamais rien faire de lui. En général, il est à remarquer, que parmi les adversaires de l'empereur, un seul excepté, il ne s'est rencontré aucun personnage de grand mérite.

Pendant ces querelles religieuses, l'empereur, au retour de la messe, rencontra un dimanche matin, un groupe de prélats qui, dans la salle du trône, causaient des affaires du moment, il alla à eux, et leur adressant la parole : « Mes-» sieurs, leur dit-il, on vous appelait avec » raison autrefois les princes de l'église, mais » depuis que vous obéissez avec tant de servi-» lité à l'évêque de Rome, vous n'en êtes que » les bedeaux. » Après ce propos débité avec rapidité selon son usage, il jeta les yeux plus attentivement sur le cercle et y remarqua l'abbé Van Camp, prêtre hollandais qu'il avait nommé nouvellement évêque de Bois-le-Duc; il est à noter que depuis la réforme, le titre épiscopal de cette ville avait été éteint, et que l'empereur

l'avait rétabli de sa pleine puissance, sans en avoir conféré avec le pape; qui, dépité de ce mépris de ses droits, avait refusé l'institution canonique à l'abbé Van Camp, personnage d'ailleurs très respectable par ses lumières et ses vertus. L'empereur lui fit signe de s'approcher.

« Vous êtes l'évêque de Bois-le-Duc, lui dit-» il. — Oui, Sire. — Comment va votre dio-» cèse? — Je dirai à Votre Majesté que je n'en » sais rien. — Pourquoi cela? — Parce que je » n'y mets pas les pieds et que je ne me mêle » aucunement de ce qui s'y passe. — Vous avez » tort; votre chapitre a dû certainement vous » nommer vicaire capitulaire. — Non, Sire. » — Et par quelle raison s'y est-il refusé? — Par » une très bonne, c'est qu'il n'y a pas de cha-» pitre. — Ah! j'entends; mais il y a des curés, » un clergé. — Oui, Sire. — Eh bien, ils n'ont » qu'à vous donner des pouvoirs. — La chose » est impossible, ils ne peuvent accorder ce » qu'ils ne possèdent pas. Les canons d'ailleurs » des saints conciles s'y opposent positivement. » — Et qui donc gouverne le diocèse? — Un » vicaire apostolique. — Je n'en veux pas, en-» tendez-vous, faites-vous obéir de vos subor-

» donnés ; je ne veux point dans mes États » d'autorité étrangère. »

L'empereur termina là ce colloque, et alla plus loin chercher querelle à l'ambassadeur de Naples, car pendant tout ce jour il ne cessa de se montrer de mauvaise humeur. M. Van Camp, après la sortie de Napoléon, s'adressant à ses confrères, leur avoua que dans son prétendu diocèse, il n'y avait pas un seul ecclésiastique qui le reconnut pour son évêque. « Je n'étais obéi, » ajouta-t-il, que de mon seul secrétaire. Eh » bien, avant hier, il m'a donné sa démission » motivée sur une syndérèse. »

L'évêque de Carcassonne, M. de Laporte, de qui je tiens cette anecdote, me raconta en même temps que l'empereur ne pouvant supporter la résistance du pape, imagina de rassembler les évêques de France et d'Italie en un concile national dont il se promettait les plus heureux résultats : il en parla au comte Bigot de Préameneu, ministre des cultes qui, pour éviter une responsabilité dont il redoutait les suites, l'engagea à consulter quelques ecclésiastiques, lui désignant en même temps l'archevêque de Bordeaux, les évêques de Nantes, de Rennes, de Troyes et l'abbé Frayssinous. Ce choix ne convint pas à l'empereur

qui voulait d'autres personnages à cette conférence, où il fit appeler le cardinal Maury, l'archevêque de Malines et l'évêque de Carcassonne.

Ces trois prélats, introduits dans le cabinet de Napoléon, furent salués par lui avec affabilité. Il leur parla d'abord de choses indifférentes, puis entrant en matière « Je vous ai mandés, leur » dit-il, pour vous entretenir de l'état présent » de l'église de France, je voudrais mettre un » terme à mes différents avec le Pape, et je ne » puis dissimuler que nos relations réciproques » sont loin d'être amicales : le nombre des évê- » ques diminue chaque jour ; plusieurs diocèses » sont privés de secours spirituels, et le Saint- » Père s'obstine à ne point donner son approba- » tion aux choix que je fais pour remplir les » sièges vacants. Pourquoi cherche-t-il à me » combattre avec des armes qui n'ont rien de » temporel ? Si je me suis emparé des états qu'il » possédait comme prince séculier, je ne me » suis nullement séparé de la communion » des fidèles. La querelle que nous vidons sur » la terre ne lui donne pas le droit de me fer- » mer les portes du ciel. Pourquoi m'a-t-il ex- » communié ? En ma qualité de monarque sacré » par lui-même, ne suis-je pas l'oint du sei-

» gneur? Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui
» puisse me condamner et me juger? J'ai fait ce
» que j'ai cru devoir faire : successeur de Char-
» lemagne, j'ai révoqué sa donation, et le Pape
» en revanche a lancé ses foudres sur moi; il a
» poussé plus loin la résistance, j'ai dû alors
» m'emparer de sa personne. Je sens cependant
» qu'un tel état de choses ne peut durer; il faut
» que ces querelles indécentes aient un terme;
» je veux pourvoir surtout aux besoins de l'épis-
» copat, et c'est à ce sujet que j'ai souhaité vous
» consulter. Vos lumières, dont j'apprécie l'éten-
» due, me font espérer que vous n'oublierez en
» ce moment ni les égards dûs au chef visible
» de l'église, ni le respect inhérent à la majesté
» impériale : je ne veux pas briser les nœuds
» qui nous lient au Pape; il faut trouver un
» moyen moins violent, plus analogue à la cir-
» constance, et qui, en satisfaisant le Souverain
» Pontife ne me mette pas dans le cas de reculer,
» ce que je ne ferai jamais. »

Après ce discours prononcé d'une voix calme, mais sévère, il s'arrêta et parut attendre qu'un des trois assistants prit la parole, mais nul d'entre eux n'était pressé d'entamer une matière pareille, tous reculaient devant son importance.

Cependant le cardinal Maury se tournant vers l'Évêque de Carcassonne : « Vous avez, Monsei- » gneur, étudié long-temps les lois de l'église » gallicane, votre avis en sera d'autant plus » précieux à Sa Majesté. »

L'Évêque qui avait peu d'éloquence mais beaucoup d'esprit, lui répliqua : « Dieu me garde, » Monseigneur, de parler avant votre Éminence, » aussi ne le ferai-je que si Sa Majesté me le » commande positivement. Qui mieux que vous » d'ailleurs peut résoudre une question pareille, » vous qui avez agité si souvent à la tribune » des questions d'état avec tant d'énergie et de » vrai talent. »

A ces mots un léger sourire parut sur les lévres de l'archevêque de Malines, et l'empereur se tournant à demi, dit au cardinal : « Allons, » monsieur de Paris, à vous la balle, puis- » qu'on vous la renvoie. »

Maury voyant l'impossibilité de reculer parut réfléchir un moment, puis il proposa à Napoléon comme *mezzo termine*, d'offrir au Pape, à titre de souveraineté, le département de Vaucluse, en lui promettant de lui rendre plus tard les États Romains soit à la paix générale, soit lorsque l'avenir aurait prouvé la sincérité de la

réconciliation. L'empereur à cet avis fronça le sourcil : « Voilà, dit-il, une belle manière de » dénouer cette difficulté, y songez-vous mon» sieur le cardinal, un enfant de sept ans au» rait mieux répondu. Que ne m'engagiez vous » à donner au Pape le royaume d'Italie. Cela » serait plus digne et certes il ne le refuserait » pas, et vous monsieur de Malines que pensez» vous de tout ceci.

» — Votre Majesté, répondit le spirituel prélat, » nous met dans une position fâcheuse, nous ne » pourrons lui donner que des conseils incer» tains tant que nous ne saurons pas ce qu'elle » est décidée à faire.

» — Ah! dit l'empereur, vous essayez de la di» plomatie avec moi; j'aime qu'on me réponde » plus franchement; point de tâtonnements, je » vous préviens que je les abhorre. Et vous » monsieur de Carcassonne me répondrez-vous » évasivement aussi? — Non, Sire, répliqua M. de » Laporte, je parlerai à Votre Majesté suivant » l'impulsion de mon cœur, je ne lui dissimu» lerai pas que tout accord entre elle et le Saint» Père me paraît impossible et l'est réellement; » vous ne vous entendez ni l'un ni l'autre sur » les premiers principes, pensez-vous mieux

» vous accorder sur les causes secondes ? vous » ne voulez lui rien céder, il croit devoir vous » refuser tout d'après l'inspiration de sa cons- » cience. Or, dans une position pareille, de » quel point partirez vous pour vous rap- » procher.

» — Ne peut-on se passer de lui rétablir la » pragmatique sanction telle qu'elle était avant » François Ier?—Sire, répliqua le même prélat, » elle fut abolie du consentement des deux par- » ties contractantes, croyez-vous qu'une seule » ait maintenant le droit de lui donner une » nouvelle vie. — Je puis au moins assembler » le clergé en concile, me désobéira-t-il ? — » Non Sire, il ne le fera pas », dit alors le car- dinal Maury, qui crut enfin devoir prendre la parole : « J'admire l'heureuse pensée de Votre » Majesté ; convoquez un concile national, » faites ce qu'on a toujours fait dans les » temps difficiles. — Mais, répartit l'évêque de » Carcassonne, votre Éminence oublie que le » premier acte des pères du concile sera de re- » connaître la suprématie du Pape dans la lettre » de communion qu'ils lui écriront d'abord, » car ils ne prétendront point à la souveraineté » des conciles œcuméniques : un concile par-

» ticulier n'est pas l'église entière : nous pou-
» vons bien nous occuper de certains points de
» discipline, mais là se borne l'autorité
» de l'église nationale; enfin, Sire, vous le
» dirai-je, il est possible qu'on vous demande,
» par la voie des pères assemblés, la liberté du
» Saint-Père.

» — J'écraserais quiconque aurait cette au-
» dace, s'écria l'empereur en faisant un geste
» terrible; au reste, poursuivit-il en se remet-
» tant, nul d'entre vous n'aura cette témérité;
» si le cas arrivait ce serait une rebellion mani-
» feste. Cependant je ne vois qu'un concile pour
» en finir; j'espère que les membres dont il sera
» composé sauront concilier ce qu'ils doivent au
» Pape et à moi. Messieurs, vous pouvez vous
» retirer. »

Les prélats obéissaient lorsque l'empereur ap-
pela et retint le cardinal Maury qui, fier de cet
honneur, salua ses confrères en se rengorgeant,
et les laissa s'éloigner.

En descendant le grand escalier des Tuileries,
l'archevêque de Malines dit à l'évêque de Car-
cassonne : « Monseigneur, vous avez parlé avec
» beaucoup de chaleur. — Mon cher confrère,
» répartit M. de Laporte, il vaut mieux faire le

» saint Ambroise dans un salon que l'imiter plus » tard dans Notre-Dame; le danger est moins » imminent et la vérité s'y fait entendre tout » aussi bien. »

Le lendemain le même évêque alla voir le ministre des cultes, qui lui demanda ce qu'il pensait du prochain concile. « Je pense qu'il n'aura » pas lieu. — On le convoquera pourtant. — Et » on le dissoudra bientôt. — Y viendrez-vous? » — Oui. — La paix dont vous jouissez dans » votre diocèse vous est pourtant bien chère. — » Mon devoir m'appellera au concile, et j'y pa- » raîtrai. — En ce cas je n'ai rien à vous dire, » vous êtes prudent. »

Ainsi se termina cette conversation, dont l'évêque de Carcassonne fit son profit. Ce qu'il avait prévu arriva. Le concile fut convoqué; mais comme dès sa première session il jura obéissance au Pape, on le dispensa d'en tenir une seconde; les prévisions de M. de Laporte se confirmèrent, au grand désappointement de ceux qui avaient compté sur une servilité unanime.

Après avoir anticipé quelque peu sur l'ordre des temps, afin d'écrire de suite tout ce que je savais sur les affaires de l'église, je reviens sur mes pas. L'Empereur passa le reste de la première

année de son mariage dans les enchantements de l'espérance; sa femme était grosse, il se flattait d'avoir un fils. Voulant lui donner une digne gouvernante, il choisit dans sa cour une dame dont le rare mérite, et les vertus plus éminentes encore, commandaient l'estime et le respect; il eut en ceci la main heureuse. Madame de Montesquiou eut ce poste important. On lui recommanda de s'entourer de personnes à sa hauteur; les rencontrer n'était pas facile.

L'Empereur, dont la mémoire était prodigieuse, se souvint qu'étant premier consul, il avait fait rendre à la nourrice de la duchesse d'Angoulême, une pension de quatre mille francs que le Directoire lui avait supprimée. Il imagina qu'il serait bon de faire venir cette femme à la cour, pour être première berceuse de l'enfant à naître, persuadé qu'elle se rappellerait l'étiquette du château de Versailles, et par conséquent pourrait en donner des leçons au château des Tuileries. On se hâta d'annoncer à cette femme le désir de Napoléon; elle refusa l'honneur qu'il voulait lui faire.

« Je ne puis, dit-elle, occuper un poste dans » lequel je me trouverais en un danger perpé- » tuel. Le lait que j'ai donné à une auguste et

» malheureuse princesse, m'attache à elle à la » vie et à la mort; si par fatalité il surve- » nait un accident quelconque à l'enfant de » l'Empereur, ne serait-on pas en droit de sus- » pecter ma fidélité; je demeurerais exposée » aux soupçons, aux méfiances presque lé- » gitimes, et on ne tarderait pas à me ren- » voyer. »

Ces motifs de refus, rapportés à Napoléon, le frappèrent par leur justesse. Il avoua qu'on avait eu tort de faire une offre pareille à cette dame; il augmenta sa pension de deux mille francs, et se contenta de l'attacher au service particulier de sa majesté l'impératrice et reine.

Le 20 mars 1811 au matin, tout Paris instruit dès la veille que Marie-Louise était en travail d'enfant, attendait avec une vive anxiété le résultat de ses souffrances; une foule innombrable remplissait le jardin des Tuileries, la place du Carrousel, les ponts et les quais environnants; on savait que vingt-un coups de canon annonceraient la naissance d'une fille, et que cent seraient tirés pour un prince impérial. Dès que le premier se fit entendre, un silence profond régna parmi toute cette multitude; chacun comptait les coups à voix basse, mais au vingt-deuxième, un

enthousiasme universel saisit la capitale; on voyait dans cet enfant le gage du salut et du repos de toute la France. C'est la paix qu'il nous apporte ! criait-on de toutes parts. Quelques gobes-mouches firent courir à cette époque la fable ridicule que l'impératrice était accouchée d'un enfant mort, et qu'on avait substitué à la place un bâtard de l'empereur, né de madame P.... J'ai entendu des imbécilles raconter ce mensonge et le broder; ils en avaient, disaient-ils, la certitude complète; les événements n'ont pas tardé à leur prouver le contraire. Certes, si ce roi de Rome n'appartenait point à Marie-Louise, on ne nous en ferait pas aujourd'hui un mystère. Il y a un trop grand intérêt à désabuser le peuple français sur ce point; Napoléon, d'ailleurs, n'aurait pas souffert cette supercherie.

CHAPITRE LXVII.

Publication de l'itinéraire de Paris à Jérusalem. — Levée de six cent mille hommes. — M. de Lacépède. — Ce que Napoléon dit au comte Regnauld relativement à la Russie. — Réponse de l'empereur à Cambacérès. — Mot de d'Aigrefeuille. — Ce que l'Empereur disait des courtisans. — Replique du duc de Montebello. — Mot de Napoléon au sujet des chambellans. — La noblesse ancienne sous l'empire. — Ce qu'un préfet me dit d'elle. — — Conspiration de Mallet. — Retour de Napoléon. — Commission du corps législatif. — Conseil tenu à ce sujet par l'Empereur. — Sa réplique au Président du sénat. — Il surprend une correspondance mystérieuse de Talleyrand. — Scène qu'il fait à celui-ci. — Conseil tenu sur ce fait avec Cambacérès et Rovigo.

Le reste de l'année 1811 s'écoula tranquillement : le vaste empire, qui s'étendait depuis la mer Baltique jusqu'aux portes de Naples, dormait en apparence d'un sommeil profond, et

pourtant ce repos n'était point celui de la paix. La puissance impériale s'augmentait chaque jour en grandeur et en force, tandis que les droits de la nation étaient envahis dans la même proportion. L'empereur se permettait des actes arbitraires qui, par le fait, abolissaient les lois, et annonçaient des tempêtes prochaines; la guerre d'Espagne se continuait, et dans ce pays nos armes n'étaient pas toujours heureuses.

Ce fut cette année que M. de Chateaubriand publia son Itinéraire de Paris à Jérusalem, et dans la préface de ce livre, ce puissant génie s'associa à la cause impériale, en donnant à Napoléon le juste tribut d'éloges qu'il lui devait.

Le 24 janvier 1812 on apprit, non sans quelque surprise, que le roi de Prusse venait de signer un traité d'alliance offensive et défensive avec l'empereur; on prévit dès-lors que nous ne tarderions pas à entrer en guerre avec la Russie. Nos troupes cheminaient vers la Prusse; la promesse d'échanger la Gallicie contre les provinces Illyriennes étant faite dès le 14 novembre, on ne douta pas non plus que Napoléon n'eût le projet de rétablir dans son intégrité le royaume de Pologne. Le 17 mars le sénat décréta une levée

de six cent mille hommes, et le même jour le comte de Lacépède prononça ce discours fameux, dans lequel on remarquait la phrase suivante : *Cette levée est la conception du génie tutélaire de l'empereur ; les jeunes gens parvenus à l'âge où l'ardeur est réunie à la force, trouveront dans leurs exercices militaires des jeux salutaires et des délassements agréables.*

Certes, c'était dépasser les bornes de la flatterie; mais elle était innée dans l'âme du comte de Lacépède. Ce savant, dont le style élégant rappelait celui de Buffon, était flatteur par essence, jamais homme ne fut plus obséquieux; il fatiguait ses supérieurs comme ses subordonnés, par la multiplicité de ses révérences, de ses propos affectueux; et la fausseté perçait trop au travers de cette affectation pour qu'on en fût dupe.

Napoléon conçut le dessein funeste d'envahir la Russie. Il avait besoin de se reposer au Kremlin pour achever sa grande tournée de l'Europe; il disait à ce sujet au comte Regnauld, dans une conversation particulière : « J'entends dire toujours que le Nord subju» guera le Midi; cette assertion ridicule m'im-

» portune ; j'y mettrai fin en plantant mes » aigles sur la plus belle place de Moscou et » sur le palais de Tauride de Saint-Péters- » bourg. »

Ce projet paraissait gigantesque, cependant personne n'osait s'en expliquer avec Napoléon. Cambacérès s'étant un jour risqué à lui en parler, ne reçut que cette réponse :

« Prince, vous vous entendez à merveille » à faire des lois; mais chaque fois qu'il vous » prendra fantaisie de parler art militaire, » rappelez-vous le proverbe : *Ne sutor ultrà* » *crepidam.* »

L'honnête archi-chancelier en resta tout confus, et se promit désormais d'attendre, pour donner son avis, qu'on le lui demandât. Ce fut à cette époque que d'Aigrefeuille, parlant de l'empereur, me tint ce propos : « Cet homme » en fera tant, qu'il finira par compromettre » Monseigneur (Cambacérès). Les chambellans furent ceux dont les cajoleries flagorneuses contribuèrent le plus à perdre Napoléon; avec lui, ils ne sortaient pas d'une admiration outrée; aussi disait-il d'eux : « S'il me prenait la » fantaisie de leur déclarer que je suis le so- » leil, ils se hâteraient de s'essuyer le front

» avec leurs mouchoirs, tant mes rayons les » feraient suer. — Sire, répliqua le maréchal » Lannes, ils prétendraient que vous êtes trop » modeste, et trouveraient le moyen de faire » de vous mieux que le soleil. »

Les anciens nobles étaient ceux qui s'avilissaient le plus dans cette carrière d'adulation : « Je leur ai montré le chemin de la gloire, disait » Napoléon, peu d'entre eux se sont souciés d'y » marcher, mais dès que mon antichambre » leur a été ouverte, ils s'y sont précipités en » foule. » Et en effet il n'y avait sorte de bassesses dont ils ne fussent capables pour s'attirer des faveurs propres à les pousser en cour.

Un préfet, homme de qualité, me disait à ce sujet : « Toutes les fois que le gouver- » nement m'ordonne une mesure qui doit » peser sur le peuple et lui être désagréable, je » m'adresse, pour assurer son exécution, non » aux maires paysans, mais aux maires de ma » caste, bien assuré que ceux-ci ne reculeront » jamais, quoiqu'on leur demande, et que même » ils iront au-delà de ce qu'on exigera d'eux. »

L'expédition de Russie eut lieu : on sait quels désastres la terminèrent; on n'a pas oublié non plus l'audacieuse tentative du général Mal-

let pendant l'absence de Napoléon, et l'on se souvient du dévouement et des sacrifices que celui-ci exigea à son retour. Nous lui accordâmes plus qu'il ne demandait; mais, si la victoire était revenue sous ses drapeaux la fortune ne laissait pas de lui être contraire. Il éprouva tout à coup le besoin, pour fortifier sa cause, de lui donner l'appui de la volonté nationale; il compta provoquer un effort unanime, et pour y parvenir, d'après l'avis d'un grand personnage, il appela le corps-législatif à délibérer sur l'importante question de la paix et de la guerre. Ici la faute fut complète. Une commission nommée par les députés et composée de MM. Lainé, Raynouard, Gallois, Flaugergue, et Maine de Biran, ne crut pas devoir se borner à donner raison à l'empereur; elle alla plus loin, et demanda la paix avec des institutions intérieures propres à maintenir le pouvoir dans de justes bornes.

Ces prétentions parurent d'une audace sans égale. Napoléon résolut, dans son premier mouvement, de punir des sujets qu'il disait en pleine révolte: il envoya chercher sur-le-champ l'archi-chancelier, le comte Regnauld et le comte Treilhard, afin de délibérer avec eux sur la

manière dont il frapperait le coup d'État. Cambacérès conjura l'empereur de bien réfléchir à ce qu'il allait faire. « Le peuple est calme, dit-» il, n'allez pas l'agiter; le moment n'est point » favorable aux mesures violentes. Songez, » Sire, ajouta-t-il, qu'on répandra le bruit » que votre colère n'éclate que parce qu'on vous » demande la paix. On aigrira les esprits, et » vous avez besoin de vous les concilier. L'en-» nemi est à nos frontières; déjà, peut-être, » les a-t-il dépassées. »

Regnauld et Treilhard s'exprimèrent dans le même sens. Le duc de Rovigo, consulté plus tard, proposa, à ce qu'on m'a dit, l'arrestation et la mise en jugement des membres de la commission. Napoléon, cependant, voyant que les meilleures têtes ne le secondaient point dans ses désirs secrets, craignit de prendre sur lui une responsabilité trop grande, mais il ne put contenir entièrement sa mauvaise humeur: le 28 décembre, il se décida à dissoudre le corps-législatif, et à faire par une simple ordonnance, la levée de l'impôt sur le même pied que l'année précédente. Ce jour-là le sénat, par message particulier, tâcha de l'amener à la paix. Les plus sages représentations furent inu-

tiles. « Je ne traiterai, dit-il à notre président, » qu'après la dissolution entière de la ligue for- » mée contre moi; elle croit marcher à la vic- » toire, je l'écraserai dès qu'elle aura pénétré » en France, et alors j'arrangerai les choses de » manière à ne plus trouver d'obstacles. »

Au milieu de la grande catastrophe politique qui se développait rapidement, on intriguait parmi nous pour ajouter de nouveaux embarras à ceux qui assiégeaient déjà le souverain. Des dépêches interceptées dans les premiers jours de janvier, instruisirent Napoléon que le prince de Talleyrand continuait le cours des menées auxquelles il se livrait depuis long-temps. Bien que les dépêches ne donnassent pas la preuve complète de sa culpabilité, il y en avait cependant assez pour motiver la colère de l'empereur. Ces papiers lui furent remis dans la soirée, il y rêva toute la nuit, et le lende- main matin, le coupable présumé parut au lever impérial.

Dès que Napoléon le vit, il l'appela par un signe dans l'embrâsure d'une fenêtre, et là sans autre préambule : « Comment osez-vous, lui dit-il, » vous présenter devant moi? Venez-vous de » signer quelque traité, quelque pacte secret

» dont ma personne doive être le prix? Je vous » connais; je sais de quoi vous êtes capable. » Vous êtes un misérable qui avez trahi tous » les gouvernements, et qui trahirez encore » ceux à qui vous faites mine de vous attacher » maintenant; mais je ne vous laisserai pas le » loisir de les servir à mes dépens; je vous ferai » punir comme vous le méritez. »

Le prince, à cette brusque attaque, jugea l'imminence du péril qui l'environnait, mais sans se déconcerter, il protesta de son dévouement, de son innocence, et demanda à connaître ses accusateurs, qu'il était certain de confondre.

« Vos accusateurs, ce sont vos lettres. Vous » avez eu l'art, j'en conviens, de n'y insérer » vos secrets qu'à demi, vous vous êtes enve- » loppé d'un voile épais, mais j'ai su le déchi- » rer. Je vous avertis que vous ne me trompe- » rez plus dorénavant. »

Après ces paroles, Napoléon lui tourna le dos, et le prince se retira très effrayé. L'archichancelier se disposait pareillement à sortir, lorsqu'on le rappela de la part de l'empereur, qui, cette fois, n'avait avec lui que le duc de Rovigo.

« Prince, dit Napoléon, vous venez de m'en-

» tendre reprocher à Talleyrand ses dernières
» perfidies. Mon intention n'est point de m'en
» tenir à de vaines menaces; je vais donner
» sur-le-champ l'ordre de l'arrêter.

» — Sire, répliqua l'archi-chancelier, Votre
» Majesté ne doute pas de mon dévouement à sa
» personne, et comme, plus que tout autre, je
» suis honoré de sa confiance, je ne dois pas
» balancer à lui dire ma pensée sur la mesure
» qu'elle va prendre. Si vous avez entre vos
» mains des preuves matérielles si vous croyez
» que, pour l'exemple, il soit nécessaire de
» punir, vous ne devez pas hésiter à le faire, et
» le sénat jugera selon la rigueur des lois,
» car il faut que le crime s'expie; mais si vous
» n'avez à reprocher que les griefs articulés ce
» matin devant moi, je ne vois pas matière à
» un jugement prompt et conforme à vos vues;
» il est d'ailleurs de mon devoir de vous faire
» observer combien, dans ce moment, serait
» délicate l'arrestation que vous projetez. Peut-
» être vous reprochera-t-on, Sire, la dissolu-
» tion violente du corps-législatif et le décret
» par lequel vous-même avez fixé l'impôt.
» Le malheur poursuit vos armes, la France est
» envahie; c'est dans ces circonstances qu'il

» convient de sacrifier à de véritables intérêts » quelques ressentiments passagers. Telle est, » du moins, mon opinion; je désire que vous » la partagiez et que le duc de Rovigo vous » amène à penser comme moi. »

Le ministre de la police parla dans le même sens, il engagea l'empereur à modérer sa colère légitime, et à n'éclater qu'après avoir obtenu une masse de preuves telles qu'il fut justifié d'avance aux yeux de la nation.

— Vous pensez donc ainsi tous les deux, dit Napoléon, je veux bien me rendre à votre avis, mais rappelez-vous que l'homme que vous soutenez est capable de perdre la France, et qu'alors, il n'aura pas à votre égard la magnanimité que vous montrez envers lui.

Le prince vice-grand-électeur de l'empire instruit de l'empressement que Cambacérès et Savary avaient mis à le défendre, leur en témoigna sa reconnaissance. Ces démonstrations ne lui coûtaient rien, il lui était encore très important de ménager Napoléon. Il obtint, à la sollicitation de l'archi-chancelier dont je tiens tous les détails de cette affaire, une audience dans laquelle il essaya de protester de sa fidélité et de se justifier de ses manœuvres;

l'empereur feignit de croire et pardonna. Je ne le blâme pas de sa clémence, mais il eut tort de ne pas éloigner de Paris un personnage dont la présence dans cette ville fut la cause unique, trois mois plus tard, de la chute du trône impérial.

CHAPITRE LXVIII.

Ma mission en Italie.— Conversation avec Cambacérès. — Avec Napoléon. — Ma visite à Joséphine. — Je quitte Paris le 15 novembre. — Approche de Marseille. — Ville de Marseille. — Le comte Thibeaudeau. — M. Heurtaud de La Merville. — Toulon. Fréjus. — Cannes. — Nice. — La princesse Pauline. — Mon entrevue avec elle. — M. R... — Sospello. — Tende. — Rencontre de trois brigands.— Coni. — M. Le Pelletier d'Aulnay. — Mondovi. — Ceva. — Montésimo. — Millésimo. — Faubourg de Gênes. — Intérieur de la ville. — Ses monuments.

Que devenai-je pendant ce temps? Un ordre de l'empereur m'avait enlevé de Paris vers le milieu du mois d'octobre 1813, et envoyé dans l'Italie. Je reçus le 14 un message de l'archichancelier, qui m'invitait, toute affaire cessante, à me rendre chez lui dans la matinée; je n'y manquai pas. « Mon ami, me dit-il, l'empereur » a besoin de vous dans les circonstances pré-

» sentes ; il connaît votre mérite, il apprécie
» votre dévouement ; on lui mande d'au-delà
» des Alpes, des choses qui lui font une vive
» peine ; on lui fait craindre un soulèvement du
» peuple et des trahisons de la part des mem-
» bres de sa famille même. Cela le tourmente :
» il veut avoir sur les lieux une personne sûre ;
» il a jeté les yeux sur vous. On ne vous voit
» que rarement au château, vous n'allez que
» peu dans le monde, par conséquent, en Ita-
» lie on ne vous connaîtra guère ; vous voya-
» gerez incognito, sans prendre aucun titre et
» sous un nom d'emprunt. Votre course aura
» pour but ostensible les besoins de votre santé
» et le désir de revoir la terre classique des arts.
» Je vous mènerai tout à l'heure au château ;
» Sa Majesté veut vous parler elle-même, elle
» ne doute pas que vous ne soyez charmé de
» cette marque de confiance. »

J'avoue que je le fus ; je ne voyais aucune objection à faire, je n'étais pas insensible à la satisfaction de retourner une fois encore dans la belle Italie, et surtout d'y remplir un message au nom du souverain. Ma réponse fut conforme à ma pensée, et Cambacérès s'en montra charmé.
« — Nous sommes à une époque, poursuivit-il,

» où il est nécessaire que les rangs se serrent ; » tout va mal, tout faiblit autour de nous, et » si, dans la maison impériale il y a des traî- » tres, à qui désormais pourra-t-on se fier ? » — Mais, dis-je, pourquoi l'empereur ne fait- » il pas la paix ? — Je ne vous conseille pas, » me fut-il répondu, de lui adresser cette ques- » tion ; sa réponse vous serait peu agréable, il » croit sa gloire intéressée à combattre ; il est à » cheval sur cette idée, et il rêve la victoire » lorsque peut-être une suite de revers achevera » de l'écraser. »

Après ce colloque, nous nous rendîmes à Saint-Cloud, où l'empereur se trouvait en ce moment et où il était arrivé du 11 seulement, il ne me fit pas attendre mon audience. « Vous » voilà, me dit-il, pourquoi venez-vous si ra- » rement où l'on vous voit toujours avec plai- » sir ? — Sire, lui répartis-je, parce que l'homme » ne fait jamais ce qu'il devrait faire. — Vous » avez raison, comte, notre paresse ou notre » amour-propre nous poussent hors du chemin » que nous aurions à parcourir. Nul ne le sait » mieux que moi ; mais si vous n'êtes pas dans » la foule qui m'obsède, je sais que l'on peut » faire fond sur vos sentiments ; vous avez de

» l'honneur et vous répondez à l'amitié que » nous vous portons, moi et une autre personne » qui m'est bien chère. »

Il voulait parler de Joséphine. Je l'assurai de mon zèle et de ma fidélité. « — C'est bien, me » répondit-il, je sais à quoi m'en tenir sur vo- » tre compte ; aussi, veux-je vous donner à » remplir une mission bien délicate ; vous allez » vous rendre en Italie, vous verrez à Turin le » prince Borghèse, à Milan, Eugène, s'il y est ; » ma sœur à Florence, Miollis à Rome, et le » roi Murat à Naples ; vous leur remettrez à » chacun mes dépêches, vous causerez avec » eux ; je veux que vous le fassiez avec fran- » chise et ténacité. Jamais ambassadeur n'aura » plus particulièrement représenté ma personne, » ne soyez arrêté par aucune considération, par- » lez comme je parlerais moi-même, ne songez » qu'à moi et point aux membres de ma famille ; » je vous appuyerai lors même que vous feriez » des sottises. Vous voyez combien je vous donne » carte blanche ; j'ai besoin qu'on me serve » en cette occasion avec activité et sans res- » triction ; il faut que je sache à quoi m'en tenir » positivement ; mandez moi surtout la vérité, » il me la faut toute entière et sans aucun mé-

» nagement : je vous le répète, ne craignez » rien, fâchez-vous, questionnez, prenez vous-» y de toute manière pour parvenir à décou-» vrir ce qu'on pourrait me cacher. Ceci est » de la plus haute importance, vous aurez, » les pleins-pouvoirs les plus étendus pour » vous faire obéir de toutes les autorités » civiles et militaires, et dans un cas de » besoin extraordinaire vous serez autorisé à » vous revêtir du titre de mon mandataire gé-» néral. »

« Votre Majesté, dis-je, en me plaçant dans » une telle position, assume sur ma tête une res-» ponsabilité bien grande. N'importe, je ne re-» culerai pas, je tâcherai, Sire, de répondre à » vos vues et de les remplir convenablement. » — Puissent tous ceux qui me servent se con-» duire avec la même loyauté. Les circons-» tances sont graves, l'avenir est très in-» certain, les ames fortes ne s'en inquiètent pas; » quant à vous, mon cher comte, vous partirez » demain. »

« Je suis à vos ordres, Sire, fut ma réponse.» Le jour même je reçus mes instructions et la commission impériale; jamais il n'en fut de plus complète, je représentais véritablement le sou-

verain sous une apparence modeste. Je courus à la Malmaison prendre congé de Joséphine; grâce à Dieu, cette excellente princesse ne pouvait me reprocher mon abandon dans son malheur; si j'avais consenti au divorce dans l'intérêt de l'État, je ne m'étais pas éloigné d'elle, et chaque semaine au moins, j'allais lui faire ma cour. »

Je la trouvai bien triste; elle avait vu la veille au soir l'empereur, et elle ne pouvait éloigner de sa pensée l'idée que quelque grande catastrophe se préparait, j'avais rencontré sous le péristyle la prophétesse Lenormand, dont elle payait à prix d'or les avis mystérieux. Joséphine passait une partie de sa vie à se faire tirer les cartes, à chercher son avenir dans du marc de café. Ces prédictions avaient été tristes ce jour-là, et l'impératrice s'en montrait vivement affectée.

« Vous partez, me dit-elle, d'une voix mé-
» lancolique, tous mes amis s'écartent de moi
» afin de laisser plus de place à la mort qui s'a-
» vance. — Ah, madame, lui répondis-je,
» chassez cette funeste idée, elle vous fait mal,
» bien qu'elle ne repose que sur des mensonges.
» — Je sais ce que je dis, mes jours sont comp-

» tés, ils finiront avec la prospérité de la France.
» — Alors, cela ne me surprendra point, car
» vous êtes nécessaire à notre bonheur. »

Nous parlâmes ensuite du passé, et nous jetâmes des regards pénibles sur l'avenir; après avoir pris congé d'elle je revins à Paris, et le 15 novembre je me mis en route; je cheminai à travers la Bourgogne, je descendis à Lyon où je ne m'arrêtai point, et suivant la route qui longe le Rhône, j'arrivai à Aix où je séjournai quelques heures : il était midi lorsque je partis pour Marseille. En arrivant au point du chemin, qu'en langue provençale on appelle *la Vista*, je demeurai frappé de l'immense tableau qui se déroulait devant mes regards.

Une quantité de maisons de campagne, connues sous le nom de *bastides*, et dont le nombre dépasse cinq mille remplissait la vaste étendue de ce pays magique; des pins, des cyprès, des vignes, de petits jardins réjouissaient agréablement la vue; plus loin la florissante cité se déploie avec toutes ses magnificences. La mer lui sert de ceinture, et vers l'orient et vers le nord, de sombres montagnes font ressortir plus vivement l'éclat de ce riche ensemble. J'entrai dans Marseille, dans l'antique ville des Phocéens,

par la porte d'Aix, sur laquelle passe un aqueduc assez mal entretenu; j'allai loger à l'hôtel de Bauveau, dans la rue de ce nom.

Ma première visite fut pour le préfet, comte Thibeaudeau, qui, ne me reconnaissant pas d'abord, me reçut avec une dignité fort plaisante, c'était la marotte de ce personnage; il cherchait toujours à se gonfler, et le sous-préfet, M. Heurtaut de la Merville, jeune auditeur fort aimable et de bonne compagnie, me raconta à ce sujet des particularités très comiques. Au demeurant, le comte Thibeaudeau était administrateur habile, il convenait parfaitement à sa place; mais il avait une tache que rien n'effaçait aux yeux des Marseillais.

De Marseille je me rendis à Toulon, puis à Fréjus où débarqua Napoléon à son retour d'Égypte; là je visitai l'amphithéâtre, les remparts, l'arc de triomphe appelé *la Porte dorée*, et je partis. Je passai devant Cannes. Je ne jetai qu'un coup d'œil sur la jolie ville d'Antibes, et vers quatre heures du soir, j'arrivai à Nice. Mes instructions me commandaient de voir en passant la princesse Pauline. Je me fis annoncer; elle me connaissait déjà, et d'ailleurs, des lettres de Paris l'avaient avertie de

mon passage. Je fus introduit sans aucune difficulté. Elle occupait dans le faubourg de la Croix-de-Pierre, une maison assez élégante mais très simple, et où rien ne manifestait la grandeur impériale.

La princesse Pauline n'avait pas besoin d'ornements extérieurs pour paraître jolie; peu de femmes le furent plus qu'elle et eurent autant de grâce. Canova qui l'avait sculptée dans un état de nudité complète ne se lassait pas de l'admirer, non qu'il eût vu ce beau corps tout entier et sans voile, mais on lui en avait montré assez pour qu'il pût deviner le reste. La princesse Pauline a de l'esprit, de la bonté, et possède les plus nobles sentiments. Sincèrement attachée à son auguste frère, elle ne faiblit point aux heures de sa disgrâce, elle le consola à l'île d'Elbe, et voulut aller pleurer près de lui, sur le rocher de Sainte-Hélène; des obstacles invincibles mirent une barrière à son dévouement. Sa conversation, au temps de sa prospérité, était vive et enjouée; elle tempérait sa dignité par un abandon gracieux : elle aimait les arts, la littérature, elle les jugeait par elle-même, et les jugeait bien. Ce n'est pas qu'il n'y eût en elle beaucoup de la jolie femme :

elle avait ses caprices, ses fantaisies, une piquante coquetterie qui l'embellissait. Elle recherchait les plaisirs avec une pétulance dont les suites lui étaient devenues funestes, car en 1813, elle souffrait horriblement d'une maladie dangereuse à son sexe et qui nécessitait son séjour habituel à Nice. Des douleurs morales plus cuisantes devaient bientôt l'atteindre et achever de détruire sa santé.

Elle n'était pas contente lorsque je la vis : elle tâchait de s'étourdir sur les événements à naître, et elle ne pouvait y parvenir. La flatterie l'environnait, mais elle était impuissante à lui déguiser toujours la vérité, qui perçait à travers tout ce qu'on faisait pour la repousser. Elle ne me portait pas un intérêt assez direct pour causer librement avec moi ; cependant elle m'en dit assez pour que je pusse connaître ce qui agitait son ame. Elle me demanda si je comptais aller à Turin ; je lui dis que c'était mon intention, mais qu'auparavant je passerais à Gênes, où j'avais à remplir une mission particulière. Je pris congé de cette princesse que je ne devais plus revoir, et je me préparai à m'embarquer sur une felouque, pour me transporter dans la capitale de l'ancienne

Ligurie; mais un vent contraire soufflant avec violence, me contraignit à changer de direction.

Je formai le projet de me rendre à Gênes par terre et de franchir le col de Tende; je quittai Nice par un temps admirable, ne pouvant assez m'extasier sur la pureté et la douceur de l'air qu'on y respire. Nice est la ville des malades; je m'y trouvais à une époque très avancée de l'année, et autour de moi, je voyais en pleine terre, les orangers couverts de fleurs ou chargés de fruits; partout la nature était belle et riante. J'étais dans ma voiture avec M. R..., l'un de mes amis intimes, qui par attachement pour ma personne, avait désiré m'accompagner.

Le premier jour, nous couchâmes à Sorpello; et le lendemain nous atteignîmes sans accident le sommet du col de Tende; la descente nous parut moins pénible; nous l'abrégeâmes, il est vrai, mon ami et moi, en prenant, à pied, la montagne par son revers. Il était nuit close lorsque nous parvînmes à Coni (Cuneo). Là, à notre débotté il fallut nous soumettre à l'investigation qu'avait établie de la manière la plus despotique le préfet du lieu, M. Lepelletier d'Aulnay. Ce magistrat avait administré précédemment le département de Tarn-et-Garonne où il s'était fait détester.

Petites tracasseries, querelles ridicules, actes arbitraires, il n'épargnait rien pour vexer ses administrés. Croirait-on, par exemple, qu'il voulut empêcher un membre de la convention nationale, d'ajouter à sa signature le titre d'ex-constituant, et cela avec une persistance, une opiniâtreté inconcevables. Les Montalbannais, que désespérait sa présence, le virent s'éloigner avec joie, et les habitants du Taro ne reçurent qu'avec peine ce présent impérial. M. Lepelletier d'Aulnay pouvait avoir du mérite comme administrateur, mais ses formes n'étaient nullement agréables. C'était l'absolutisme en personne, et s'il est devenu libéral, la Charte aura fait une belle conversion.

A la sortie de Coni je m'enfonçai dans un pays perdu. Ce fut néanmoins assez facilement que nous arrivâmes à Mondovi où nous devions passer la nuit. Cette ville fut le théâtre d'une victoire de notre glorieuse armée d'Italie; je visitai le champ de bataille. Quoique la journée fût assez avancée, nous nous remîmes en marche par un chemin horrible, pour nous rendre à Céva.

La nuit nous surprit auprès du village de Montésimo, où nous fûmes obligés de nous arrê-

ter. A peine trouvâmes-nous un asyle dans une méchante masure décorée du nom d'auberge, mais qu'on aurait plutôt prise pour une caverne de brigands; heureusement l'apparence était trompeuse. Nous n'y fûmes pas trop mal : et une charmante créature, nièce du maître de la maison, embellit pour nous ce séjour.

Le lendemain vers les neuf heures du matin, nous atteignîmes le bourg de Millésimo; je salual encore le champ témoin des exploits des soldats de la république française. Chaque pas que nous faisions dans le pays que nous parcourions, nous rappelait le souvenir d'un de nos beaux faits d'armes; l'Italie en était pleine, et mon cœur allait partout les recueillir avec un orgueil vraiment national. Je ne suis pas de ceux qui croient que la France pendant vingt-quatre ans a existé tout entière chez l'étranger. Après avoir vu Savone, où nous couchâmes, nous parvînmes à Gênes par une belle route due à l'empereur. Les plus magnifiques décorations de l'Opéra ne sont rien, comparées aux divers aspects de cette ville embellie par des palais de marbre, des jardins enchantés et des murailles pittoresques garnies de hautes tours dentelées.

Après avoir franchi la porte du Phare, nous suivîmes la grande rue du faubourg de Saint-Pierre-d'Arena, et nous trouvâmes à notre gauche le somptueux et vieux palais des antiques Doria, ses parterres en terrasse sur la mer, ses colonnades de marbre blanc, ainsi que ses fontaines, ses escaliers, son pavé, et ses statues colossales. Là, dans la même chambre habitèrent à près de trois siècles de distance, Charles-Quint et Napoléon, deux grandes figures historiques dont le souvenir ne s'éteindra qu'avec le monde. Notre étonnement s'accrut lorsque nous pénétrâmes dans la ville en débouchant par la place *della Aqua verde*, ornée alors d'une magnifique statue pédestre de l'empereur. Je remarquai avec peine qu'on n'avait sculpté sur la base que des tropbées militaires, et rien qui rappelât une administration civile qui avait été si favorable aux sciences, aux lettres et aux arts.

Après la place *della Aqua verde*, que des escaliers d'une dimension extraordinaire décorent, du côté des casernes on parvient à la strada (rue) Balbi, bordée entièrement de palais de marbre, parmi lesquels je distinguai celui de la famille Durazzo et celui du noviciat des Jé-

suites, qui, là comme ailleurs, avaient une demeure opulente. Gênes est riche en brillants édifices, mais je ne perdrai point à les décrire un temps précieux ; il est plus important de dire de quelle manière je remplis une partie de la mission qui m'était confiée.

CHAPITRE LXIX.

M. de Croses. — M. Brivazac. — M. Bourdon de Vatry. — Je quitte Gênes. — Sestri di Levante. — La jolie hôtellière de Borghetto. — Le passage de la Magra. — Auberge de Sarzanne. — La Roulante. — Pise. — Ses monuments. — Le comte de Goyon. — — La comtesse de Goyon. — Élisa Bonaparte. — Félix Bacciochi. — Mon entrevue avec la princesse. — État de l'Italie. — Mouvements en Piémont et à Gênes. — Effroi des Français. — Élisa peu aimée. — Bruits répandus en Toscane. — Établissement de la garde nationale. — Le baron Lagarde directeur général de la police à Florence. — M. de Lapparent. — Madame de Lapparent. — Les Autrichiens à Rimini. — Les Napolitains prêts à trahir. — Débarquement des Anglais à Viarregio. — Prise de Lucques. — Mesure des Français. — Le commandant de Pise.

Je m'étais logé à la Croix-de-Malthe, près la place de *Banco*, et non loin du port. De mes fenêtres je pouvais voir la mer. Après m'être reposé pendant une journée, j'allai voir le

sous-préfet, M. de Croses, jeune auditeur de la plus belle espérance, et qui, depuis, a tenu ce qu'il promettait; il savait être à la fois grand travailleur et fort galant auprès des femmes; les affaires ne perdaient rien du temps qu'il donnait à ses plaisirs. Il avait à cette époque un désir vif et naturel de faire son chemin, et il ne peut s'en prendre qu'aux événements politiques s'il n'a pas été aussi loin que son mérite pouvait le porter; il est maintenant sous-préfet à Corbeil, où il se montre ce qu'il était à Gênes : bon administrateur. Tout me fait espérer que le gouvernement rendra justice à son zèle, à son aptitude à bien faire, et qu'il le mettra sur un théâtre plus en rapport avec ses talents.

M. de Croses me conduisit chez M. Bourdon, préfet du département, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'exécrable Bourdon de l'Oise. Celui dont je parle était un fonctionnaire très distingué, un peu sombre par caractère, un peu mélancolique et taciturne, mais très capable, et cherchant à concilier à la France le cœur de ses administrés. Je le vis avec plaisir, et les conversations que nous eûmes ensemble me donnèrent une haute opinion de son esprit; il était ferme, pru-

dent, et plein d'intentions excellentes. Il me remit plusieurs lettres que le gouvernement me faisait adresser chez lui; je trouvai dans une l'ordre formel de me rendre à Florence, toute affaire cessante, et de passer à Naples en brûlant Turin et Milan, que je ne devais visiter qu'au retour.

Cet ordre changea toutes mes dispositions : je me préparai à obéir; je sentais d'ailleurs la nécessité de le faire. Deux routes s'offraient à moi; celle de la corniche, accessible seulement aux piétons et aux mulets; celle de la mer, plus commode, mais qu'un vent contraire interdisait comme à Livourne. Dans cette circonstance, je me décidai à laisser à Gênes M. R. et mon valet-de-chambre, qui, avec la voiture, devaient s'embarquer pour Livourne; et, seul avec un guide, je partis le 5 décembre, l'esprit fatigué et rempli de sinistres pensées. Je couchai le premier jour à *Sestri di Levante*, après avoir dépassé la jolie ville de Chiavarri, située au bord de la mer, dans une plaine charmante, où l'aloès et l'oranger croissent en pleine terre. Aux approches de Sestri je fus sur le point d'user de violence envers mon guide, qui manifesta à mon égard des intentions hostiles. Ma contenance ferme et la vue de mes pistolets qui

dans tout ce voyage, me furent d'un grand secours, le continrent dans les bornes qu'il essayait de dépasser. Nous nous quittâmes le soir même pour ne plus nous revoir.

J'avais parcouru, pour venir à *Sestri di Levante*, des sentiers affreux où les chèvres seules peuvent cheminer en sûreté. Le lendemain, la route ne fut guère plus belle. Je dînai à Borghetto, où je fus accueilli à merveille par une hôtesse aussi pétulante, aussi jolie qu'elle était curieuse. Je la vois encore avec son corset de velours ponceau, sa jupe bleue, garnie de deux larges dentelles d'argent. Elle portait dans ses cheveux, relevés avec art, une rose artificielle, attachée par une longue épingle d'argent, du bout de laquelle pendait une grosse boule de même métal; sa peau était brune, son teint fortement coloré, son visage ovale, ses traits réguliers, ses dents d'une blancheur éblouissante, et ses yeux grands, brillants, noirs comme sa chevelure, lançaient des feux qui n'auraient pas été sans danger pour moi si j'avais eu vingt ans de moins et de moins pénibles inquiétudes. Mais, alors, tout entier à ma mission, je tenais peu à plaire aux belles, même les moins farouches.

Je continuai ma route en suivant, au péril de ma vie, le sentier étroit pratiqué perpendiculairement au-dessus du lit de la *Margra*, dans laquelle la plus légère distraction m'aurait précipité; qu'on ne me demande pas comment fit la mule chargée de mon porte-manteau et que je montai après avoir traversé la *Magra* à une heure indue, en employant le nom magique de l'empereur pour forcer la paresse du batelier. Je vins coucher à Sarzane, où j'arrivai à neuf heures du soir, très fatigué de ma course et ayant à peine la force de monter jusqu'à ma chambre dont la décoration me charma. On avait peint sur les murailles et sur la voûte, des colonnades et un dôme si bien en perspective, que je fus, à mon réveil, pendant un instant, la dupe de l'illusion la plus complète. L'hôtellier, M. Pierre, était, je crois, Français. J'eus lieu d'être satisfait de son accueil.

Le lendemain, une *roulante*, espèce de cabriolet d'une légèreté extrême, m'emporta vers Pise avec la rapidité du vent, bien qu'il ne fût attelé que d'un seul et maigre cheval. Il roulait à m'effrayer, et, grâce à sa vîtesse, nous ne mîmes guère que huit heures à faire quinze ou seize lieues. Il faut avoir été dans une *roulante*

pour se faire une idée de la manière dont elle brûle le chemin. J'employai le reste de la journée à parcourir l'antique et belle cité de Pise. Je visitai sa cathédrale, son baptistaire, sa célèbre tour penchée, et je récitai en frémissant l'admirable fragment du Dante au lieu même où le comte Ugolin mourut de faim avec ses enfants. Je vis les quais superbes de l'Arno, ses ponts de marbre, les palais de ses rives, l'église des chevaliers de Saint-Etienne, le fameux *Campo-Santo*, enrichi des peintures célèbres des premiers artistes qui signalèrent en Italie la renaissance de l'art; enfin, les statues attirèrent mon attention, et je déplorais que la ville moderne ne fût plus que le cadavre de la Pise d'autrefois. Quinze mille ames à peine peuplent une enceinte qui en renfermerait quatre-vingt mille. La décadence de cette cité date de l'époque où elle subit le joug de Florence, l'une de ses rivales. Pise semblait être la terre classique de la liberté au temps du moyen âge : le peuple n'y voulait point de fers; il combattit pour son indépendance, à la fin du quinzième siècle principalement, avec une vertu que la fortune ne couronna point; et même encore, après tant d'années révolues, les Pisans ne peuvent s'empêcher de

jeter de profonds soupirs lorsqu'ils voient, au sommet de leur Hôtel-de-Ville, flotter un étendart autre que celui de la commune souveraine.

Je voulais, le jour d'après, continuer ma route vers Florence, lorsque j'appris que la grande-duchesse, princesse de Lucques et sœur de l'empereur, arriverait à Pise vers midi. C'était en quelque sorte m'épargner la peine d'aller au-devant d'elle. A dix heures, le comte, alors baron de Goyon, auditeur au conseil-d'État, et préfet du département de la Méditerrannée, arriva; je l'avais connu dans des temps très malheureux. Il possédait une ame ferme et vigoureuse, et de hautes connaissances, dans la partie des finances. Il était froid, peu communicatif, et sa maison était tenue sur le pied de l'économie la plus sévère. Il se montrait attaché à la cause impériale, et je dois convenir qu'à aucune époque de sa vie je ne l'ai vu pencher pour la liberté du peuple; aussi ne suis-je pas étonné de le trouver en opposition directe avec les libéraux dont il n'a jamais approuvé les maximes; c'est, au demeurant, comme je l'ai déjà dit, un digne homme, et qui possède toutes les vertus de sa famille.

Il était accompagné par sa femme, née made-

moiselle de la Roche-Aymon, et attachée, dans sa jeunesse, à Madame royale (la Dauphine); elle est devenue, depuis la restauration, l'une des dames d'honneur de cette auguste princesse. Madame de Goyon s'était trouvée aux Tuileries au 20 juin et au 10 août 1792; elle avait donné alors des preuves non équivoques de son dévouement à la cause royale, et elle parlait long-temps après, avec tristesse et amour, des membres d'une maison qu'elle ne croyait pas être si tôt à même de revoir. Elle était douce, bonne, polie, point fière de sa naissance, dont elle se plaisait à causer quelquefois. Je me rappelle combien elle fut touchée de ce que son mari avait pris une portion du blason de la Roche-Aymon pour ajouter à ses propres armoiries, lorsque l'empereur l'eut gratifié d'une baronie dotée de quatre mille francs de rente.

J'attendis au jour suivant à paraître devant Son Altesse Impériale. Ce soir même, pourtant, je lui avais fait remettre une lettre de créance de son auguste frère, par M. de Luchesini, son chambellan favori, et fils du marquis de Luchesini, ancien et habile ministre en Prusse. Les Italiens sont nés pour la diplomatie. Mon entrevue fut fixée à dix heures du matin; on

ne recevait pas les courtisans d'aussi bonne heure, mais mon rang et le titre d'envoyé de l'empereur, me donnaient des droits que les autres n'avaient pas.

De toutes les sœurs de Napoléon, la grande-duchesse de Toscane était la moins jolie, et peut-être celle qui désirait davantage de le paraître. Elle donnait beaucoup de temps à sa toilette. Je sais de bonne source que, tandis qu'on la croyait occupée des grands intérêts de l'État, elle travaillait avec sa première femme de chambre à monter un bonnet élégant ou à méditer sur le mouvement à donner à une robe. Chaque semaine elle recevait, de Paris, des poupées habillées et coiffées à la dernière mode, et ce service n'était pas moins régulier que celui des estafettes politiques. Parce que la princesse Elisa avait dans les traits de son visage de la ressemblance avec l'empereur, on s'est plu à lui attribuer une partie du caractère de ce grand homme; c'est une erreur qui s'est trop accréditée. Il n'y avait rien d'héroïque dans son ame; toute son énergie était de parade, et au fond on ne trouvait que de la faiblesse, de la mutinerie et de l'irréflexion. Étourdie à l'excès, avec des formes graves, ses goûts étaient puérils;

elle perdait ses journées à des futilités qu'un cœur vraiment rempli de hautes idées repousse toujours. Elle voulait singer Catherine de Russie, ou Marie-Thérèse d'Autriche, mais elle ne trompait que les courtisans.

L'empereur et elle avaient pris à tâche de déconsidérer son mari, le prince Bacchiochi; ce dernier, homme de plaisir, sans instruction, paresseux, débauché, eût été brave, peut-être, sur un champ de bataille, mais, partout ailleurs, il se montrait incapable de se maintenir dans le rang incertain qui lui était accordé. Simple général de division à Florence, où il commandait militairement, grand-duc à Lucques sans y avoir aucune autorité, sa position était non moins bizarre que désagréable; il n'était enfin, ni sujet ni maître; le commandement et l'obéissance ne lui étaient pas plus naturels l'un que l'autre; c'était un grand enfant, un sous-lieutenant de bonne mine, et rien de plus. L'empereur n'avait pas été heureux dans ses alliances.

Ses beaux-frères ne valaient pas mieux que les hommes de son sang; il restait seul au milieu de ces nullités couronnées dont il n'avait aucun secours à attendre.

Elisa me demanda ce qne je venais faire en Toscane; je me gardai bien de lui avouer que j'avais la mission de surveiller sa conduite; je lui dis que l'empereur m'envoyait examiner l'état des affaires pour lui en rendre compte; elle me parut inquiète de ma présence, ses questions embarrassées non moins que ses réponses, me firent craindre aussi qu'elle ne jouât pas un franc jeu. Usant des moyens que je tenais de la puissance de l'empereur, je l'environnai de plusieurs agents chargés de veiller sur elle, sans entrer néanmoins en rapport avec M. de Lagarde, directeur-général de la police en Toscane; je n'avais ni confiance en ses lumières, ni désir de pactiser avec lui, je savais qu'il jouait à Florence un rôle assez ridicule, et qu'il y était plus occupé de ses plaisirs que de ses travaux; ce n'était cependant pas l'heure de négliger ses devoirs.

L'Italie, mal éclairée sur ses véritables intérêts, formait des vœux pour la chute de la France. Je ne sais ce que les Italiens pouvaient se promettre de notre abaissement, ils en attendaient leur grandeur et leur indépendance. C'était principalement dans les États du Pape et dans la ci-devant Étrurie que l'on rencon-

trait les plus ardents ennemis de l'empereur; mais, et comme c'est l'usage, ces mêmes hommes le flattaient avec une bassesse dégoûtante. Dans toutes les classes on adressait à Dieu des vœux pour amener le complément de nos revers; il faut tout dire aussi, la Toscane avait beaucoup perdu à la déchéance de ses princes; ce beau pays, accoutumé aux douceurs de la paix, aux avantages du commerce, s'en trouvait privé depuis sa réunion à l'Empire français; la population de Livourne, par exemple, avait décru dans une progression effrayante, et le nombre des malheureux s'y était accru considérablement; sur cinquante mille ames environ, qui y restaient de quatre-vingt-dix mille, vingt-deux, à la fin de 1813, étaient inscrits sur les registres de charité.

On ne conservait non plus aucune tranquillité dans le Piémont; une partie de ses habitants regrettait l'ancienne dynastie. Au mois d'octobre de la même année, le canon du fort Montalban ayant annoncé à la ville de Nice l'arrivée de la princesse Borghèse, le bruit se répandit dans les montagnes que le roi de Sardaigne venait d'effectuer un débarquement sur la côte de Villefranche, et plusieurs communes s'insurgè-

rent aussitôt de telle sorte, que durant quelque temps, le passage du Col de Tende et du Mont-Genèvre ne furent pas sans dangers. Lorsqu'on apprit à Gênes, le 7 novembre, les détails désastreux de Leipsick, une terreur universelle saisit les Français et leurs adhérents, tandis que les anciennes familles génoises applaudirent à une calamité qui semblait leur promettre le retour de cette indépendance dont ils ne devaient plus jouir.

Plusieurs jours s'écoulèrent dans une fermentation dont les suites pouvaient être funestes. De nombreuses patrouilles parcoururent la ville; il fallait contenir le peuple, toujours avide de pillage et pressé de répandre du sang. La frayeur que les administrations françaises éprouvèrent dans le Piémont et la Ligurie, fut encore peu de chose auprès de celle à laquelle les Français s'abandonnèrent en Toscane. Dès le commencement du mois de novembre on songeait à prendre la fuite, plusieurs même se retirèrent, et les femmes, en cette circonstance, ne furent pas celles qui montrèrent le moins de courage.

La terreur universelle gagna aussi la princesse Elisa; on voyait ses agents à Livourne charger sur des bâtiments neutres ses effets les

plus précieux, son argenterie et ses bijoux, pour les faire transporter dans les îles d'Elbe ou de Corse. La grande-duchesse avait cherché à se rendre favorable les peuples soumis à son autorité ; mais ses efforts ne furent couronnés d'aucun succès. Une représentation maladroite et trop fastueuse, des torts intérieurs révélés par cette malignité qui environne les grands, des mariages forcés entre des Français et des filles des premières maisons de la Toscane, avaient aigri contre elle la noblesse du pays et le reste des habitants.

Chaque jour il arrivait de Paris à la cour de Florence des demandes exorbitantes d'hommes et d'argent. La grande-duchesse voyait le mécontentement universel sans connaître aucun moyen d'y remédier ; à peine trouvait-on dans la contrée quelques faibles troupes composées de jeunes conscrits, de soldats italiens, manquant tout à la fois de généraux et de munitions. C'était là le cas, sans doute, de déployer, pour suppléer à des ressources si précaires, les talents qu'on lui attribuait ; mais en réalité, elle était hors d'état de rien entreprendre ; les entraves mises à son pouvoir l'avaient réduite à une nullité entière; d'ail-

leurs, qu'aurait-elle rencontré dans son cœur? de la jactance, de la bouffissure, mais rien de ce qui constitue une femme supérieure. Elle avait de l'esprit et manquait d'énergie, elle parlait beaucoup et n'agissait pas; elle dépensait en belles phrases tout le feu de son imagination, tout le sublime de son ame, de sorte que quand il fallait agir elle était incapable de le faire.

On essaya cependant de remonter l'opinion publique en annonçant la prochaine arrivée d'une armée imposante; on la portait à plus de quarante mille hommes; elle cheminait, disait-on, à marches forcées, et chaque Français qui abordait en Toscane, devait, pour complaire à la grande-duchesse, affirmer cette nouvelle.

La seconde mesure employée fut la plus utile à la paix intérieure; on organisa dans toutes les villes des gardes nationales; aucun des habitants ne se refusa à ce service, tous s'y adonnèrent avec zèle, convaincus que c'était le seul moyen de contenir la populace toujours empressée à porter la confusion et l'alarme au milieu des cités abandonnées à elles-mêmes. M. Lagarde, directeur-général de la police en Toscane, crut faire un coup de maître en répandant la nou-

velle que l'empereur ne tarderait pas à descendre lui-même en Italie. Ce faux bruit produisit un effet momentané très satisfaisant; la seule pensée que l'empereur pouvait venir en imposa à la multitude; le souvenir de ses victoires la frappait encore; elle se rappelait l'avoir vu parcourir avec la rapidité de la foudre la Haute-Italie, chassant devant lui les plus terribles adversaires. Livourne n'avait pas oublié que le général Bonaparte, arrivé devant ses murs, accourut au galop, et traversant sur la chaussée toute la longueur du môle, alla pointer lui-même les canons du port contre les vaisseaux anglais qui prenaient la fuite à pleines voiles.

M. Lagarde était possédé du démon de la police, c'est-à-dire de l'empiétement sur les pouvoirs des autorités diverses. Les préfets avaient beaucoup à faire pour le contenir et pour maintenir leur indépendance. Il poussa son investigation si loin envers celui de la Méditerranée, que M. de Goyon se vit contraint de lui signifier la rupture de leur correspondance, et de défendre à ses subordonnés d'avoir la moindre relation officielle avec le directeur de la police; celui-ci avait sous ses ordres à Livourne, le baron de Lapparent, fils du sénateur de ce nom.

Ce jeune homme, très doux et fort poli, n'avait pas la manie de son supérieur, il se faisait aimer et bien voir de tout le monde; sa femme fort gracieuse, était spirituelle et naïve tout à la fois; vive et passionnée, elle faisait le charme de la société, et ses amis de cette époque ont toujours conservé d'elle un précieux souvenir.

Presque en même temps on apprit que les Autrichiens sous le commandement du général Bianchi, étaient sur la côte orientale de l'Italie à Rimini. Ravenne et Ferrare, disait-on, étaient en leur pouvoir et ils cherchaient à pénétrer à Bologne. A cette nouvelle incertaine d'abord, les Toscans dissimulèrent mal leur joie; les employés français songèrent à la retraite plus que jamais, et comme on n'avait pas des troupes suffisantes pour repousser matériellement les ennemis, on tenta de les battre d'une manière officielle, c'est-à-dire qu'on répandit des bulletins annonçant leur retraite honteuse et précipitée; je crois même me rappeler qu'on chanta à Pise à ce sujet un *Te Deum* auquel assista la grande-duchesse. Cependant, malgré ces ruses, le danger n'en augmentait pas moins; la princesse se hâta de demander des secours à son

beau-frère le roi de Naples, dont la politique tortueuse commençait à se développer.

On devait croire que Murat n'oublierait point que ses intérêts étaient liés à ceux de la France. Des courriers lui furent dépêchés; il donna de bonnes réponses, et effectivement il fit arriver quelques troupes vers la Marche d'Ancône, mais avec une lenteur extrême, tandis que lui passait son temps à discuter le traité qui était sur le point de le lier à la coalition. La grande-duchesse rassurée par ces démonstrations apparentes croyait pouvoir goûter quelque repos, lorsque le 10 décembre 1813, on vit en face du port de Livourne se déployer une escadre anglaise composée de quatre vaisseaux de ligne, de quatre frégates et de plusieurs parencelles et autres bâtiments de transport. On crut que les ennemis menaçaient la ville, et l'on se prépara à les recevoir; mais ils poursuivirent leur route et débarquèrent sur la plage de Viareggio, à quelque distance de Lucques. Un petit fort commandé par un officier Toscan aurait pu les gêner dans leur descente, il n'en fut rien; le chef et ses soldats prirent honteusement la fuite.

Les troupes anglaises commandées par le co-

lonel Schmit, après avoir pris possession du port et du bourg de Viareggio se dirigèrent sur Lucques où elles arrivèrent sur les onze heures du soir. Les dispositions de l'ennemi étaient connues du conseil-d'État lucquois, chargé par Élisa du gouvernement de sa principauté; néanmoins, loin de se mettre en mesure de se défendre, il se contenta de fermer les portes et de se déclarer en permanence afin de pouvoir mieux délibérer sur les événements subséquents.

Un coup de canon tiré contre une des portes de Lucques par les troupes anglaises, annonça le commencement des hostilités; aussitôt, dans la ville, on offrit de capituler. Un officier anglais entra en parlementaire, et tandis qu'il discutait les articles de la reddition, le colonel Schmit, pressé d'en finir, fit tirer un second coup de canon chargé à poudre. Cette fois, la terreur fut complète; les Anglais, voyant qu'on évacuait la ville, s'y précipitèrent comme si elle eût été enlevée d'assaut, et ils en prirent possession au nom du roi de la Grande-Bretagne; ils y trouvèrent une artillerie nombreuse, un corps de cavalerie, des munitions de guerre, une portion du trésor de la princesse.

Dès que l'on sut à Livourne et à Pise le dé-

barquement des Anglais, on se hâta d'en donner connaissance à la grande-duchesse qui, dès la veille était revenue à Florence. On fit partir pour cette ville sa fille, la jeune princesse Napoléon qui était à la campagne aux environs de Pise, et on la pria d'envoyer de prompts et d'utiles secours. Je l'y avais suivie voulant de suite poursuivre ma course jusqu'à Naples où je voyais qu'il était urgent d'arriver; je reçus avec peine cette fatale nouvelle, et je partis pour me rendre à ma destination.

On passa le jour suivant dans de vives inquiétudes, à Pise, à Florence et à Livourne; dans la première de ces villes, le peuple courait çà et là, sur les quais, s'excitant à la révolte et appelant par ses cris les Anglais dont il attendait sa délivrance. Le commandant d'armes de Pise, brave militaire, se préparait à se défendre avec une noble énergie; son corps était mutilé, mais dans son cœur tout français, rien ne manqait de l'amour de la patrie et du désir d'en conserver la gloire. On sut par des espions, qu'une députation secrète du commerce de Livourne, avait été trouver en mer le commodore sir Rowly, chef de l'escadre ennemie, pour l'engager à se porter sur Livourne même, l'assurant qu'à son

approche, la campagne et la ville s'uniraient à lui pour chasser les Français.

La grande-duchesse, instruite enfin du péril que couraient ses États et les départements de la Toscane, essaya d'opposer des obstacles à une attaque hardie dont les conséquences l'épouvantaient avec raison. Elle fit rassembler le peu de troupes disponibles; elle dirigea sur Pise une partie de la garnison de Florence, qui dans la nuit, descendit l'Arno : deux pièces de canon partirent de Livourne, et l'on se prépara avec de bien faibles moyens, à soutenir une attaque qui aurait dû être prévenue, parce que tout l'annonçait.

CHAPITRE LXX.

La grande-duchesse prête à trahir. — Lettre de Murat. — Conseil tenu à Florence. — Discours de M. Lagarde. — Lettre d'Élisa à l'empereur. — J'arrive à Naples. — J'obtiens avec difficulté une audience de Murat. — Ma conférence avec lui. — Lettre de la reine de Naples. — Elle me reçoit. — Je vais à Milan. — Mon entrevue avec le vice-roi. — Je vois à Turin le prince Borghèse. — Rentrée en France. — Je rends compte de ma mission à l'empereur. — Proclamation de Murat. — Suites de sa défection. — Le colonel Gesner. — La grande-duchesse est chassée de la Toscane. — Ce qu'elle devient. — Anecdote.

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails sur ces événements; il me suffira de dire que j'arrivai dans ces contrées assez tôt pour être témoin de la trahison des membres de la famille impériale. Les troupes napolitaines demeurèrent dans une inaction complète, et dès lors il fut facile de juger quelle serait la conduite ultérieure de Murat. De son côté, la grande-du-

chesse, séduite par l'espoir chimérique de conserver la principauté de Lucques, entra en négociation avec les émissaires des puissances alliées, et une lettre de Murat acheva de décider sa défection. « Madame ma sœur, lui écrivait-» il, vous ne devez pas douter que je ne fasse » avancer les troupes de mon royaume, pour » occuper les départements de Rome, de Trasi-» mène et ceux de la Toscane; j'ai promis de » les conserver et de les garantir à qui de droit. » Soyez sans inquiétude, je saurai vous traiter » en bon frère. Sur ce, Madame et chère sœur, » je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et » digne garde, etc. »

Incertaine encore sur ce qu'elle avait à faire, la princesse assembla un conseil secret dans lequel M. de Lagarde prononça un discours qui amusa tout le monde. On parla beaucoup après lui; on ne conclut rien, selon l'usage. Mais lorsque la princesse fut rentrée dans son appartement, M. de Luchesini père l'y suivit, et, après une conférence de plus d'une heure, la décida à se séparer de l'empereur son frère à qui elle adressa la lettre suivante,

« Sire,

» C'est le cœur navré de douleur que je

» m'adresse à Votre Majesté ; combien il m'est
» affreux de vous avouer que je ne puis plus
» défendre le grand-duché dont votre tendresse
» m'avait confié l'administration ! Environnée
» d'ennemis puissants, menacée par mer comme
» par terre, trahie par le roi de Naples, qui dé-
» serte votre cause, je reste seule au milieu des
» armées nombreuses assemblées contre nous ;
» je suis sans argent, sans troupes, sans muni-
» tions. Dans cette circonstance désespérée, que
» puis-je faire pour Votre Majesté ? Ne pense-
» t-elle pas elle-même qu'il est temps que je
» songe à mes intérêts particuliers, que je con-
» serve à ma famille les États que je vous dois ?
» Me jugerez-vous enfin coupable d'avoir traité
» avec vos ennemis, dans ce concours de cir-
» constances plus malheureuses les unes que les
» autres ? Vous m'entendriez tenir un autre lan-
» gage si vous aviez placé la couronne de Na-
» ples sur ma tête, je n'eusse pas trahi la cause
» de la nation française, à laquelle je fais gloire
» d'appartenir. Pardonnez-moi donc de plier
» sous le joug de la nécessité impérieuse, et
» croyez que, dans la situation où je me trouve-
» rai, je n'en serai pas moins votre sœur et votre
» sujette. »

A la suite de cette lettre, la princesse tâcha de négocier avec les Alliés, qui après lui avoir beaucoup promis, ne lui répondirent plus qu'évasivement, lorsqu'elle pressait la conclusion du traité qui n'eut pas lieu.

Tandis qu'Elisa, trompée dans ses espérances, devenait infidèle à ses devoirs, le roi de Naples violait ouvertement les siens. Je m'étais mis en route pour arriver à temps auprès de lui; je passai à Rome, sans m'arrêter, tant j'étais impatient de remplir ma mission. J'entrai à Naples le 18 décembre, et aussitôt je fis demander une audience au prince Pignatelli, ministre secrétaire-d'État; mais je ne l'obtins pas sans difficulté. On débuta par me demander à quel titre je voulais être présenté. On feignit d'ignorer qui j'étais, et de me prendre pour celui que désignait mon passeport. Impatienté, j'écrivis au prince Pignatelli que je venais avec les pleins-pouvoirs de l'empereur, et que je le rendais, lui, personnellement, responsable des suites du retard que j'éprouverais.

Une heure après, et dans l'auberge de la rue de Tolède, où je logeais, un écuyer du roi vint me chercher; il était sans costume, il m'annonça que Murat était allé m'attendre dans le

château de l'OEuf, et qu'il me priait de m'y rendre. Je fus surpris qu'il ne me reçût pas dans son palais ; cela me fit craindre qu'il ne se trouvât déjà dans la nécessité de ménager l'Angleterre. Je me prêtai à sa fantaisie, et partis simplement vêtu, dans le carrosse de l'écuyer. Murat vers qui j'allais, m'avait toujours paru un roi de tapisserie de haute-lice, une de ces figures gigantesques hors de toute proportion avec ce qui les entoure. Il jouait à la royauté chevaleresque ; le bizarre éclat de son costume, la façon de porter ses cheveux, sa mine fière, belle et gracieuse, ce bon air qui n'était pas néanmoins sans embarras et sans quelque chose de guindé; il y avait en lui trop du mélodrame; on voyait clairement que ce personnage tout moderne cherchait à s'historier ; vrai bourgeois anobli, il imaginait se grandir en empruntant des formes insolites : cette affectation sautait aux yeux.

Il ayait un courage d'étourdi, une impétuosité de fou ; il était sur un champ de bataille aussi calme que dans son boudoir, et dans la charge la plus sérieuse, il ne voyait la plupart du temps qu'une récréation; mais il ne fallait pas lui en demander davantage. Son étroit cerveau

ne pouvait rien contenir de réfléchi ; il avait pour l'avenir la vue d'un myope, il croyait que tout s'accommodait avec un coup de sabre, et il aurait volontiers fait un duel de toutes les négociations politiques. Enfant couronné, homme plus habile à manier un fusil qu'un sceptre, il était en un mot la déraison valeureuse sur un trône qu'il était incapable de soutenir. Tous les actes de sa vie attestent cette incapacité qui le poussa à la dernière tentative où il trouva la mort.

Tout en s'affranchissant du joug de son beau-frère, il avait une horrible peur de lui. Quand j'entrai dans la salle où il était, il pâlit, parce qu'il voyait en moi le mandataire de l'empereur, et que peut-être craignait-il que je ne vinsse avec la mission de l'arrêter. Il aurait combattu Napoléon, mais il n'eût osé résister à ses ordres transmis par un officier civil.

« Bonjour, monsieur, me dit-il, ne vous » en prenez qu'à vous, si j'ai été d'abord invisi- » ble ; je suis charmé de vous voir ; que m'ap- » portez-vous de la part de l'empereur? — » L'expression de ses désirs, Sire, répondis-je; » Sa Majesté compte sur vous, dans ce moment » de crise. — Mon Dieu, que veut-elle que je

» fasse, acculé que je suis au fond de l'Italie. » — Elle demande que, de concert avec le prince » Eugène, vous conserviez cette partie de son » empire. — Cela ne se peut pas : la fortune » lui échappe, chacun doit alors songer à soi. » Je suis dans une position bien pénible. — Ne » la rendez pas plus difficile par des démarches » dont vous vous repentiriez. — Que pourrait-» il m'arriver? — Rien que la perte de vos » États, comme l'empereur vous en menace, s'il » faut vous le dire. — Oh! je ne le crains point » les armes à la main. — Sire, sortez de cette » erreur; vos troupes trembleraient devant les » siennes, son nom seul vous détrônerait, vous-» même ne seriez invincible qu'à la tête des » Français. Les Coalisés vous trompent; ils se » serviront de vous pour vous perdre ensuite. » — Je ne le pense pas, je compte sur les An-» glais; ma rivalité avec le roi de Sicile leur » sera avantageuse. Ils m'offrent de m'agrandir » du côté de la Romagne que veut me donner » l'empereur. — Le trône que vous avez, je » vous le répète, croulera s'il ne l'appuie de sa » forte main. — Il ne peut soutenir le sien; » d'ailleurs, je cède à la force des choses : je » suis toujours Français dans le cœur. »

L'audience se prolongea. Je tâchai de faire entendre au roi le langage de la raison. Je lui dévoilai la politique de l'Europe ; ce fut peine perdue ; il ne me comprit pas. Son incroyable légèreté, son ignorance des choses ne lui permirent pas de voir rien au-delà du présent ; il prétendit qu'avant peu il régnerait sur toute l'Italie : je ne pus lui enlever cette illusion. Cependant il essaya de me tromper ; il prétendit n'avoir rien d'arrêté encore. Je ne me laissai pas éblouir, et je le quittai avec l'intention de partir promptement, puisqu'il n'y avait rien à faire et que sa détermination était prise.

Le même jour, et vers le soir, la reine de Naples, qu'il avait instruite de mon arrivée et de ma mission, m'écrivit le billet suivant : « Monsieur le comte, je désire vous voir de- » main, à neuf heures du matin, il faut absolu- » ment que je vous parle. Les intérêts que vous » soutenez ici me sont bien chers ; je voudrais » tout concilier, peut-être en est-il temps en- » core. Placée entre mon frère et mon mari, je » serais heureuse de parvenir à ce qu'ils s'en- » tendissent ensemble. A demain donc, là, je » m'expliquerai avec vous. » Que voulait-elle me dire ? Il me tardait d'être au jour suivant,

et néanmoins je prévoyais que ses efforts seraient vains contre l'influence étrangère.

La reine Caroline m'accueillit avec une contenance moins embarrassée que celle de son époux; mais en revanche, je pouvais y lire plus d'inquiétude et de chagrin. On voyait que, tout ensemble souveraine et française, épouse et sœur, elle souffrait dans ses diverses affections. Elle me remit sans peine. « Vous venez en Italie » dans un mauvais moment, me dit-elle; en » toute autre occasion j'aurais eu du plaisir à » vous voir, mais les circonstances sont telles » qu'il me reste peu de temps dont mon imagination puisse disposer au profit de mes » amis; vous étiez du nombre, je regrette de » vous renvoyer mécontent.

» — Je le suis, madame, lui dis-je, de ce qui » se prépare de désagréable pour Votre Majesté, » des nouveaux traités que l'on discute et qui » vont faire votre malheur. — Je le crains; » mais que puis-je pour y mettre obstacle? Le » roi croit suivre le meilleur parti. Autour de » nous tout lui prouve qu'il se perd en demeurant fidèle à la France. — Dites plutôt que » c'est en s'en éloignant qu'il courra les plus » grands dangers. — L'empereur, me dit Ca-

» roline en rougissant, ne pourrait-il consentir
» à ce que nous fussions ses ennemis en appa-
» rence? il doit croire qu'au fond nous ne le
» serons jamais : je l'aime trop pour séparer ma
» cause de la sienne, et le roi pense comme
» moi; cela nous placerait dans une meilleure
» position et nous faciliterait le moyen de lui
» être utile. Les armées napolitaines occupe-
» raient la Toscane et la Romagne, elles auraient
» l'air de guerroyer avec le prince Eugène, et
» à la paix, on s'entendrait pour le partage.

» — Ce sont là, madame, des propositions
» que je n'ai pas le mandat d'entendre. Je puis
» les transmettre à l'empereur. — Vous pouvez
» les appuyer auprès de lui. Vous avez vu l'Ita-
» lie, notre situation. Et ma sœur Elisa, que
» va-t-elle faire? — Je me flatte qu'elle com-
» prendra que son existence tient à celle de
» l'Empire. »

En parlant ainsi, je savais qu'à Florence comme à Naples, on se flattait d'obtenir de l'étranger la stabilité que la France ne promettait pas. Un léger sourire de la reine me montra que, comme moi, elle ne croyait plus à la fidélité de sa sœur. Dans le reste de la conversation, Sa Majesté tâcha de me faire concevoir que la

conduite du roi était naturelle et sage, et de m'engager à parler dans le même sens à l'empereur. Je ne dis pas non; je regardai seulement comme perdue la cause impériale dans cette portion de l'Italie. Je crus ma mission complétement remplie, et le 29 décembre je quittai Naples. Je m'arrêtai deux jours à Rome pour revoir en courant cette ville immortelle, et ayant visité le gouverneur, comte Miollis, j'en repartis le premier janvier. Dès mon arrivée à Livourne, car je ne voulus pas repasser par Florence, dans la crainte d'être obligé de dire à la grande-duchesse des vérités dures, je me préparai à poursuivre mon chemin.

Je repris par la même route; celle de Bologne était coupée depuis que les Autrichiens étaient dans cette ville. Je fus à Sarzanne; je traversai le golfe magnifique de la Spezzia, et, après avoir atteint Chiavari, j'allai rejoindre le prince Eugène à Milan, où il m'avait donné rendez-vous. Ici mon cœur français se dilata avec joie de trouver dans ce héros toujours la même tendresse et le même dévouement pour sa patrie. « Croyez, » me dit-il, qu'on pourra me battre, mais non me » séduire. Je mourrai fidèle à mes devoirs, et, » Dieu aidant, je sortirai de cette lutte, sinon

» avec avantage, du moins avec honneur. — Et » par conséquent, prince, toujours avec gloire. » — Assurez l'empereur, poursuivit-il, qu'il » peut compter sur moi comme sur lui, que » je n'ai aucune arrière-pensée. On me berce » de la possibilité d'obtenir le royaume d'Italie; » je sais qu'on ne me le donnera pas. Le fît-on, » d'ailleurs, je ne voudrais le tenir que de la » France. Je crains d'être bientôt cerné. Voilà » le roi de Naples en pleine trahison. S'il faut » succomber, ce ne sera pas en lâche que » je finirai. »

Je ne doutais d'aucun de ses nobles sentiments. Je lui promis de les faire appécier par l'empereur, et je le quittai. Je vis en passant le prince Borghèse; mais qu'avais-je à faire avec lui? C'était tout bonnement un prince romain, résigné à tout événement. De Turin je rentrai en France, et je revis Paris le 16 janvier 1814.

Dès le même soir, je me rendis aux Tuileries. Le comte Bertrand m'introduisit dans le cabinet de l'empereur, que je trouvai examinant une carte de la Champagne et de la Bourgogne, par Cassini : elle était étendue sur le tapis, et lui couché sur elle. Il se leva pour me parler. « Vous » n'avez rien d'agréable à m'apprendre, me

» dit-il; je sais par vos lettres et par d'autres » rapports, comment on se conduit en Italie. » S'ils n'étaient pas tous fous, je les dirais in- » grats; mais ils ont perdu la tête. — Tous, » Sire, excepté, cependant, le prince Eugène... » — Je puis donc me fier à lui? — Comme à la » loyauté personnifiée. — Si celui-là me reste, » je saurai mettre les autres à la raison. Le roi » de Naples travaille à sa ruine. On le chassera » demain si aujourd'hui on cesse de le craindre. » Je suis content de vous, et je récompenserai » vos services dès que je le pourrai. »

Le lendemain, je me rendis à la Malmaison pour faire une visite à l'impératrice Joséphine. Elle riait, elle pleurait tout à la fois : elle était heureuse d'avoir un si digne fils; mais son ame demeurait frappée mortellement : elle prévoyait les disgrâces prochaines de sa famille, et portait déjà dans son sein le ver rongeur qui la dévora quatre mois plus tard.

Le même jour, 16 janvier, le Moniteur de Naples annonça que l'Italie méridionale était perdue pour les Français. Murat, dans une sorte de proclamation qu'il y avait fait insérer, s'exprimait en ces termes : « De justes raisons nous » ont forcé de demander une alliance aux puis-

» sances coalisées contre l'empereur des Fran-
» çais, et nous avons eu le bonheur d'être
» admis parmi eux. Nous avons cédé notre flot-
» tille et les trois îles qui sont devant Naples.
» Les puissances coalisées nous ont promis de
» nous indemniser d'une manière éclatante des
» sacrifices que nous faisons. Nous nous rappel-
» lerons toujours nos devoirs. Les autorités qui
» n'opposeront aucune résistance à nos mesures,
» ne doivent conserver aucune crainte, elles
» seront traitées avec égard. Nous allons nous
» mettre en possession de toute l'Italie méri-
» dionale située sur la rive droite du Pô, pour
» la garder en nos mains, et la rendre, à la paix
» générale, à qui de droit. »

Le 11 du même mois, avait paru un traité d'alliance offensive et défensive entre l'empereur d'Autriche et le roi de Naples. Un corps de quinze cents Napolitains vint camper sous les murs de Florence; la grande-duchesse l'y souffrit sans essayer de les chasser, ce qui lui aurait été facile, car elle avait deux mille hommes de troupes françaises, et deux cents des nôtres auraient battu les quinze cents Napolitains.

A Naples d'abord, à Rome ensuite, où Murat avait porté son quartier-général, les Fran-

çais lui firent connaître combien sa trahison leur était odieuse. Tous ceux qui étaient à son service l'abandonnèrent ; il vit partir jusqu'à ses aides de camp ; l'un d'entreeux, M. de Lavauguyon, ne craignit pas de lui faire entendre ces paroles prophétiques : « Sire, vous allez marcher contre » la France, ne craignez-vous pas que du même » canon qui a tué Moreau, il ne parte un autre » boulet qui vous extermine? »

Murat n'opposait à ces sanglants reproches, que de vaines excuses, signes de sa faiblesse et de ses indécisions. On vit à Rome, le colonel Gesner, arracher, en plein café, ses épaulettes, en présence de plusieurs officiers napolitains et se mettre à crier : « A cinq bayoques, » les guenilles de Naples ; à cinq bayoques! » Mais ces marques d'improbation ne pouvaient remédier aux suites d'une défection pareille. Rome fut envahie, et le dernier jour de janvier les Napolitains prirent possession de Florence. La grande-duchesse quitta la ville accompagnée des sifflets et des outrages du peuple qui dansa des rondes devant sa voiture. Elle vint à Lucques, mais il lui fallut quitter bientôt cette principauté. On ne lui tint rien de ce qu'on lui avait promis. On lui enleva son trésor, son argenterie,

ses meubles précieux, et tout ce qu'elle put obtenir de lord Benten, ce fut de partir pour la Corse, d'où elle arriva en France pour être témoin de la catastrophe de son frère, dans laquelle la fureur des Montpeillerais lui fit jouer un triste rôle.

CHAPITRE LXXI.

Approches du 20 mars 1814.—Intrigues du prince de Talleyrand pour engager la régence à quitter Paris.— Il tâche de tromper le roi Joseph.—Conseil de régence.— Le prince de Talleyrand vient de nuit aux Tuileries renouveler ses intrigues, —Fausse lettre de l'empereur d'Autriche. — Départ de Paris. — Ce que me dit Cambacérès.— Lettre inédite de Louis XVIII. — Conversation avec le baron de Lar... — On évacue Paris. — Mes motifs pour ne point le quitter. — Ma première conversation avec le prince de Talleyrand. — Conférence avec plusieurs de mes collègues. — Le comte Desmeuniers. — Terreur panique d'un de nos collègues.—Changement de scène. — Je vais chez le prince de Talleyrand. — Seconde conversation avec lui. — Je m'engage dans le parti royal. — Fausse démarche que le prince nous suggère.

La masse des Alliés débordait de toutes parts; les armées que leur opposait Napoléon remportaient encore des avantages partiels; mais il ne gagnait plus ces batailles décisives qui détruisent les espérances des ennemis. Ceux de la

France avançaient vers Paris, et l'on commençait à craindre qu'ils ne pénétrassent dans cette ville. L'empereur, avant de la quitter, en avait donné le commandement suprême à son frère Joseph, espérant que celui-ci s'élevant à la hauteur des circonstances, sentirait combien il était important de ne pas se conduire avec faiblesse, et que désormais c'était le tout pour le tout qu'il fallait jouer. On savait déjà que des princes de la maison de Bourbon avaient mis le pied sur le territoire français. Monseigneur le duc d'Angoulême était entré en triomphe dans Bordeaux, le 12 mars; le comte d'Artois, alors MONSIEUR, se montrait pareillement au milieu des Alliés; la guerre enfin prenait une tournure fâcheuse. Ce n'était pas seulement à la trop grande puissance de l'empereur qu'on paraissait en vouloir, mais bien à sa propre existence : on formait le projet de le détrôner.

Dans de si graves conjonctures, ce qu'il y avait de mieux à faire était de tenir dans Paris jusqu'à la dernière extrémité, et si on ne pouvait conserver cette ville, il y avait à résoudre un autre point, celui de savoir si en faisant sortir le roi de Rome l'impératrice régente devait s'éloigner aussi : le sens commun prescrivait

à cette princesse de ne pas abandonner la place, elle aurait demandé aux Alliés une capitulation, elle se serait mise en ôtage de la la paix prochaine, entre les mains de son père; dès lors les souverains de Russie et de Prusse auraient rivalisé de galanterie à son égard, et repoussé toute tentative pour lui enlever la couronne; Napoléon eût perdu le sceptre, mais son fils l'aurait gardé pour le lui rendre plus tard.

C'était ce que les fidèles amis de l'empereur ne cessaient de répéter au roi Joseph; on tâchait de le prémunir contre tout conseil tendant à quitter Paris; mais il y avait auprès de lui le mauvais génie de la puissance impériale, le prince de Talleyrand, qui, pour le pousser à sa perte, ne le quittait plus et l'obsédait continuellement; c'était vis-à-vis de lui un vampire de jour et de nuit. Il lui montrait à toute heure l'imminence du danger que courrait la famille impériale, au milieu d'une ville attaquée par les ennemis; il lui faisait observer qu'il fallait également craindre ceux du dedans et ceux du dehors. Il lui peignit la honte qui résulterait de la captivité de la femme, du fils, de la mère de l'empereur. « Vous-même, ajoutait-il, savez-vous le sort

» qu'on vous prépare; n'est-il pas à redouter
» qu'on vous livre au roi Ferdinand VII,
» comme un gage des prétentions que dans l'a-
» venir vous formeriez contre lui? ne serez-vous
» pas tout au moins exposé aux outrages des
» Espagnols vainqueurs qui pénétreront ici
» avec les coalisés? Voulez-vous livrer Paris
» aux horreurs qui suivent une attaque fu-
» rieuse? vous chargerez-vous de l'exécration
» de toute la capitale? La chose dépend de vous:
» réfléchissez aux conséquences d'une telle res-
» ponsabilité. »

Joseph déjà troublé, n'ayant point la tête forte de Napoléon, ni même la moindre étincelle de courage, poltron à Paris comme il l'avait été en Espagne, ne savait à quoi se résoudre; il penchait cependant pour la retraite; il avait d'ailleurs des ordres de l'empereur qui la lui prescrivaient formellement. Mais ici c'était le cas de désobéir afin d'arriver à un meilleur résultat. Dans ces fluctuations d'idées si pénibles, il appela auprès de lui les conseillers les plus intimes de son frère, et leur demanda avis. Le prince de Talleyrand prit le premier la parole et commença le discours que j'ai rapporté plus haut; il le fortifia de considérations

générales et conclut à la prompte évacuation de Paris. Le comte Regnault dont certainement les intentions étaient excellentes, se trompa ce jour-là : il appuya l'avis du prince de Talleyrand par des raisons spécieuses. Le duc de Rovigo les combattit vivement : il représenta les suites d'un départ qui ne serait qu'une fuite honteuse; il s'exprima avec une énergie telle, qu'il entraîna la majorité du conseil, à commencer par l'archi-chancelier, et qu'il fit décider que l'on tiendrait dans Paris, coûte qui coûte, au lieu de l'abandonner lâchement.

Au milieu de la nuit suivante, le prince de Talleyrand vient aux Tuileries; il demande à parler à Sa Majesté l'impératrice; il est introduit malgré l'heure indue. Là, il annonce un complot formé par les royalistes de Paris : on doit tenter d'enlever le roi de Rome et le mettre à mort au milieu de la confusion inséparable d'une attaque nocturne combinée avec les coalisés : l'incendie des divers quartiers de la capitale, le soulèvement de la multitude aideront à l'exécution de cet attentat dont il présente les preuves. Il prie, il supplie Marie-Louise de ne pas s'exposer à un danger pareil. Il veut conférer de tout cela avec le roi Joseph, et conjure Marie-

Louise de l'envoyer chercher sur-le-champ. Pendant qu'on attend celui-ci, un prétendu agent secret de l'empereur d'Autriche apporte à la régente une lettre de ce prince, lettre également fausse mais que l'archi-chancelier et le comte Regnault ont vue. On y disait que les plus grands dangers menaçaient l'impératrice, si elle s'obstinait à ne point se retirer de Paris : on la priait de s'éloigner d'une ville qui ne tarderait pas à être entièrement cernée; on faisait ajouter par François II : « Je réponds de tout, ma chère fille; je veux » la paix avec mon gendre. On lui laissera la » Belgique et les départements du Rhin : allez » le trouver et décidez-le à traiter, dans son » intérêt, dans le vôtre et dans celui de son » fils. » La lettre était terminée par des menaces contre ceux qui conseilleraient une autre conduite à l'impératrice.

Le roi Joseph arrive enfin au château. La régente lui montre d'abord cette lettre, elle lui fait part ensuite du complot supposé. On aurait dû vérifier les allégations de Talleyrand, on n'en fit rien : toutes les fautes devaient être commises. Joseph eut peur, ce sentiment était habituel à son caractère; il donna son consen-

tement à la retraite, qui fut décidée dans un dernier conseil où l'on fit usage, pour faire taire les opinions, d'une lettre de l'empereur Napoléon, qui ordonnait cette mesure désastreuse.

L'archi-chancelier tout en obéissant, reconnaissait quelle était l'importance de la chance que l'on courait. J'allai le voir plusieurs fois par jour; il me dit, la veille du départ : « Mon ami, » Clovis est perdu, car Clotilde abandonne la » régence ; elle va s'établir à Blois, à Tours, » nous n'en savons rien encore, tant il y a de » l'incertitude dans tout ce qui se fait mainte- » nant. Chacun me semble frappé de ver- » tige ; nul n'agit comme il devrait agir, et » je demeure persuadé que Talleyrand joue » l'empereur. » Il me demanda ensuite si je partais. Je lui répondis que je ne tarderais pas à le suivre, quoique au fond ce ne fût pas mon intention, et bientôt je dirai pourquoi. Nous nous séparâmes avec affliction. Je ne le revis plus que déchu de toutes ses splendeurs, et cet homme que pendant quatorze années nous avions vu le second de l'État, et même le premier durant les fréquentes absences de Napoléon, ne rentra dans Paris que simple particulier : *sic transit gloria mundi.*

Joseph annonça par une proclamation le départ de l'impératrice; mais il promit en même temps de rester, et il eut tort de donner cette assurance. Il jura qu'on le trouverait toujours au poste de l'honneur. Le pauvre prince ne sut jamais où rencontrer ce poste, et par conséquent ne s'y plaça jamais. Il continua les préparatifs de défense; il se porta aux diverses barrières; il fit montre de courage tant qu'il n'y eut pas l'ombre du danger. Cet élan dura peu. On mit à ses trousses des traîtres et des poltrons. Ses hésitations recommencèrent; il finit lui aussi par se décider à prendre la fuite. Ce fut de cette manière que l'on parvint à démolir pièce à pièce un trône que chacun avait cru éternel. Les frères de l'empereur, les ministres, sa femme n'étaient pas à la hauteur de ses conceptions, et ne pouvaient surtout l'imiter dans son énergie. Lui, sur qui retombait tout le fardeau de la défense dans le moment fatal, ne se découragea pas; il manquait de troupes, d'argent, de munitions et il combattait encore. Il se flattait de détruire isolément chaque corps séparé de la masse des Alliés; il manœuvrait sur leurs derrières, espérant accomplir de vastes desseins: c'était le rêve d'un grand homme.

Vers les premiers jours de mars 1814, M. le baron de Lar..... me porta lui-même une lettre dont au premier aspect je reconnus l'écriture ; je me hâtai de la lire. Elle contenait ceci : « Le temps et l'absence, les malheurs et les succès » ont-ils anéanti toutes les fidélités anciennes ? » ne restera-t-il plus rien dans votre cœur pour » une famille que vous avez sincèrement aimée ? Son chef ne vous a rien demandé, tant » que la splendeur de la France pouvait avoir » lieu sans lui ; mais à présent les choses ont » changé de face ; de grands périls la menacent ; » on parle de la démembrer, et je crois que le » jour est venu où je deviens nécessaire à son bonheur, comme à sa conservation. Dans un tel » cas, je fais un appel à ceux qui m'ont aimé, à » ceux que je n'ai jamais cessé de chérir, même » à ceux envers lesquels j'ai pu avoir des torts, » afin de leur laisser le mérite d'un retour généreux. Je puis vous placer dans toutes les » classes, mais je vous connais et je vous apprécie : revenez à moi, non dans votre intérêt » dont je ne vous parlerai pas, mais dans celui » de la France, de cette chère patrie dont le » nom fait battre mon cœur; dans le mien, dans » celui de mes proches. Est-ce qu'il n'y aura

» que les étrangers qui feront quelque chose
» pour nous, et nous faudra-t-il rentrer avec
» le désespoir de ne venir qu'à leur suite? Que
» mon bonheur serait grand si je devais mon
» retour à mes enfants! à cette immense famille
» du royaume dont je suis demeuré le père
» si je n'ai pu rester le chef! Mon ami, vous
» me trouverez changé; moi et les autres nous
» n'avons plus nos vieilles idées, et nous nous
» accoutumerons sans peine aux nouvelles : *nous*
» *voudrons ce qui sauvera la France.* Je vous
» le dis parce que je le pense; les autres le
» pensent aussi : il vous faut de la liberté, vous
» en aurez; une haute protection pour les arts
» et pour l'industrie, je ne ferai faute à les pro-
» téger : rien ne sera rétabli de tout ce qui im-
» portunait la nation, et tout sera amélioré,
» je vous le proteste, et je ne donne pas ma
» parole en vain. Ce que je vous dis, répétez-le,
» donnez-en la pleine assurance. Je ne pren-
» drai pas la constitution de 1791, mais je vous
» en apporterai une qui assurera la prospérité
» publique; elle vous procurera ce que vous
» n'avez jamais eu, de la liberté sans licence,
» de la stabilité sans déchirement, et enfin une
» libre manifestation de la pensée : ce sera mon

» premier acte; il suffira je crois à me faire vé-
» nérer des siècles à venir. Mais pour cela, j'ai
» besoin de coopérateurs. J'ai *pris l'audace* de
» vous mettre sur ma liste : que vous en semble?
» Voulez-vous être à moi quand vous ne pou-
» vez plus être à un autre? voyez, décidez-vous.
» Avec des hommes de votre sorte, un engage-
» ment verbal suffit. Adieu. Songez, si je mets
» jamais le pied sur le territoire, que je porte-
» rai avec moi la fortune de la France; c'est
» d'ailleurs le privilége de notre maison. Bon-
» jour. »

Il n'y avait ni date, ni signature, mais il m'était impossible de méconnaître la main qui avait tracé cet écrit; j'en baisai les caractères sacrés avec une respectueuse admiration. Je sentis en moi quelque chose de royal qui se réveillait, et je ne doutai pas que Louis XVIII n'assurât un grand avenir à la patrie. Le baron de Lar..... m'examinait en silence : « Eh
» bien! me dit-il enfin, que pensez-vous de ce
» maître? — Je pense que je voudrais le voir
» à Paris, porté par ses sujets, et non par ces
» coalisés que je déteste. »

Ce n'était pas l'opinion du baron de Lar..... Il changea de propos, puis il me demanda

quelle réponse il aurait à faire. « Je vous la » donnerai, lui dis-je, si vous avez un moyen » de la faire parvenir sûrement; elle sera con- » forme aux désirs de celui qui s'adresse à mon » ame et à la puissance des souvenirs. » J'écrivis donc à Sa Majesté que je me flattais de la revoir parmi nous; qu'elle pouvait faire fond sur moi, dès que la trahison ne serait pas nécessaire, mais que je seconderais la force des choses de tous mes moyens; c'était tout ce que la probité permettait. Je voyais d'ailleurs clairement que sans le secours d'aucune intrigue, Napoléon était complétement perdu, et que lui tombé, ce que nous avions de mieux à faire, serait de nous rallier aux Bourbons, les seuls qui pussent donner cette indépendance dont on nous parlait depuis 1789, et dont nous n'avions jamais joui.

Cependant les événements cheminaient. Paris qu'on n'avait pas su défendre, venait de capituler. Je ne répéterai rien de ce qui est su de tout le monde; les moindres détails de cette époque sont dans toutes les bouches et pèsent peut-être encore sur tous les cœurs. La prise de Paris décidait une grande question; elle n'eût été qu'un événement ordinaire dans les fastes

de la guerre, si l'héritier d'une vieille dynastie eût gouverné la France; elle fut dans la circonstance présente le signal d'une catastrophe inévitable. Elle rendit tout à coup la supériorité aux partisans de la maison de Bourbon, et de nouvelles idées naquirent dans les esprits.

Les ministres de Napoléon en se retirant à Blois avec l'impératrice, avaient bien deviné le parti que les ennemis de l'empereur tireraient de cette fuite maladroite; voulant parer de leur mieux le coup qu'on essayerait de leur porter, ils avaient fait ordonner par la régente à tous les principaux fonctionnaires, de sortir de Paris avec eux; ils n'avaient oublié, ni les sénateurs, ni les députés au corps législatif. Je reçus un billet du duc de Bassano, qui m'invitait personnellement à me rendre à Blois pour aider de mes conseils s'il était nécessaire, la régente qui allait y établir son séjour.

Je balançai sur ce que j'avais à faire; néanmoins, après avoir mûrement réfléchi, je me décidai à rester; je ne pouvais douter que la France ne fût lasse de la masse de tyrannie qui avait pesé sur elle, et je prévoyais dès lors, bien que d'une façon très obscure que la réduction de Paris pourrait amener quelque heureux chan-

gement. De qui attendais-je un meilleur état de choses? je ne saurais le dire positivement : je songeais, il est vrai, aux princes exilés; mais leur rappel me semblait si extraordinaire que je n'osais y croire. Ce qui me paraissait plus probable, c'est qu'un traité désormais nécessaire, mettrait des bornes au pouvoir despotique du chef du gouvernement; d'ailleurs, je trouvais naturel que l'empereur, établi depuis peu d'années sur un trône que les chances de la guerre venaient d'ébranler jusque dans ses fondements, sentît de lui-même le besoin de ne plus se séparer de la nation. Il la voyait moins le seconder dans ses disgrâces que rester immobile comme si elle n'eût voulu qu'assister au spectacle de sa chute. Cette terrible leçon pouvait-elle être perdue, et tout me portait à présager que la liberté assise sur des bases solides naîtrait de ces revers incalculables.

J'étais agité par ces pensées, lorsque je me rendis chez le prince de Talleyrand à qui je fis part de ma résolution : elle le charma en même temps qu'elle le surprit; il me regarda avec un œil scrutateur, puis, souriant comme il a l'habitude de le faire lorsqu'il veut surprendre le secret d'autrui, il me demanda quelle était ma

pensée, quand je me refusais à suivre l'ordre qui m'avait été transmis. Malgré la terreur qui remplissait les esprits à cette époque, et la méfiance que m'inspirait ce personnage dont certes j'étais loin de deviner tous les projets, je ne lui fis pas l'injure de croire que ma réponse à sa question dût me nuire, je lui fis connaître quelques-unes de mes prévisions.

Le prince m'écouta avec une attention extrême; j'avais achevé de parler depuis un peu de temps, qu'il ne s'était pas encore disposé à me répondre. Enfin prenant vraisemblablement son parti, et convaincu d'ailleurs que pour réussir dans son entreprise, il fallait donner quelque chose au hasard. « Monsieur le comte, me dit-il, » vos pensées sont celles d'un bon Français : » vous avez vu avec sagacité que le moment où » nous sommes est celui qui doit rendre à la » France la portion de liberté compatible » avec la tranquillité publique; la révolution » dure encore, le fait est positif; il conviendrait » à des hommes tels que vous de la terminer. Il » serait très impolitique en de pareilles con- » jonctures de s'éloigner de Paris; c'est ici que » tout se réglera pour le mieux; de quelle ma- » nière? je n'en sais rien encore; les événe-

» ments nous prescriront la marche à suivre;
» mais dans tous les cas, abandonner cette ville
» aux Alliés serait commettre une faute impar-
» donnable. Restons, vous, moi et quelques
» autres, où nous sommes, afin de répondre aux
» questions qu'on pourra nous adresser, et de
» servir d'intermédiaire entre les coalisés et le
» peuple français. »

A la suite de ce discours dont je n'entrevis pas d'abord toute la profondeur, le prince m'engagea à user de mon influence pour retenir également ceux de mes collègues sur qui j'avais de l'ascendant; je le lui promis, non sans émotion néanmoins, car dans la situation actuelle, il me semblait qu'agir sur les autres était outrepasser mes droits. Je ne dis rien du scrupule et je sortis de chez cet habile personnage commençant à voir plus clair dans l'avenir, mais redoutant encore de me laisser deviner par un de ces nombreux agents, semés pour ainsi dire autour de ceux qui étaient quelque chose. Je savais que mon titre de sénateur ne me mettrait pas à l'abri de la disgrâce ou de la réclusion forcée, dont ne me tirerait pas notre commission de la liberté individuelle établie par l'empereur dans notre sein, pour se jouer de nous.

Je passai chez plusieurs de mes collègues, et après avoir causé avec eux de la direction des affaires, je les décidai à ne point quitter Paris; nous nous réunîmes chez le comte Fabre de l'Aude; et là, nous nous fîmes la promesse d'être prêts à agir dans l'intérêt de la chose publique, selon que les événements le permettraient. Ceci avait presque l'air d'une conspiration; aussi plusieurs d'entre nous n'étaient pas tranquilles; ils ne voyaient que la puissance de Napoléon; ils ne se familiarisaient pas avec l'idée que ce colosse touchait peut-être au moment de sa chute, et que la pierre fatale qui devait briser ses pieds d'argile était déjà détachée de la montagne. Je ris aujourd'hui en songeant aux mille précautions de prudence que le comte Desmeunier prenait pour que notre conversation ne fût pas entendue de quelque curieux à la piste dans l'antichambre; il nous amena au fond du salon, du côté des fenêtres; ce fut avec une joie infinie qu'il aperçut des portières à la porte principale; il courut les fermer avec ce grand empressement qu'il mettait aux petites choses. C'était un homme instruit, doux et très sociable; mais les minuties l'occupaient à tel point, il prenait un air si affairé relativement à l'objet le

moins important, que dans sa société intime on avait fait l'épigramme suivante, qui peignait bien notre excellent collègue.

Où court donc Desmeunier? pourquoi ce grand tumulte ?
— Il manque une virgule au sénatus-consulte.

D'autres parmi nous faisaient preuve de plus de courage ; nous parlions tous de la liberté, et nul n'osait dire d'où elle viendrait. Il est un point à remarquer, c'est qu'à la veille d'appeler les Bourbons à occuper de nouveau le trône, aucun de nous, dans les diverses conférences, ne prononça leur nom ; il était dans la bouche de tous, mais il ne dépassa jamais les lèvres.

Tandis que la discussion était chaudement animée, avant la fuite du roi Joseph, et à notre dernière entrevue, qui avait lieu ce jour-là chez le comte C..., voilà tout à coup le canon qui tonne avec véhémence. Nous demeurâmes tous immobiles et formâmes mille conjectures sur ce qui se passait autour de nous; j'envoyai mon valet de chambre à la découverte, il rentra peu de minutes après pour nous dire que l'empereur venait d'arriver devant Paris, que le bruit de

l'artillerie annonçait le combat qu'il livrait aux Alliés, dont sans doute il serait vainqueur. Cette nouvelle, tout improbable qu'elle était, terrifia notre assemblée; plus d'un membre, consterné d'y être venu, cherchait par quel moyen il ferait excuser sa présence à Paris. Celui chez qui nous étions prenant son parti en brave, nous dit avec un phlegme parfait: « Messieurs et chers collègues, voici le moment » de nous montrer ce que nous sommes réelle- » ment, comme aussi de faire preuve de notre » attachement à Sa Majesté l'empereur; quant » à moi, plein de respect et d'amour pour sa » personne sacrée, je vais me rendre auprès de » lui, afin de le convaincre que je ne désespère » pas du salut de la patrie tant qu'il sera là; je » vous invite à m'accompagner dans cette dé- » marche solennelle. »

Certes, ce propos si peu en harmonie avec ceux que nous tenions auparavant nous eût fait rire dans toute autre circonstance; mais ici, je l'avoue, l'effroi était universel, nous connaissions notre maître, et chacun faisant taire son opinion personnelle, allait se rallier à celle du maître de la maison, lorsqu'un incident nouveau changea notre résolution su-

bite; le comte Fabre de l'Aude, que nous attendions depuis une heure, arriva ; nous nous hâtâmes de lui demander si l'empereur combattait les Alliés. A cette question, il nous apprit la fuite du prince Joseph et de tous ceux qui avaient un intérêt positif à soutenir la puissance impériale. Nous sûmes de lui que le bruit de l'artillerie provenait des derniers efforts d'une poignée de braves trahis par des chefs timides et qui cependant reculaient encore devant la nécessité de laisser pénétrer les Barbares dans la capitale de la France, des arts et de la civilisation.

Cette nouvelle nous rassura ; notre président regarda comme non avenu son élan d'enthousiasme impérial, et dès qu'il eut la certitude que le chat auquel il était question d'attacher le grelot n'était pas aussi proche, il proposa de reprendre la discussion ; il n'était plus en notre pouvoir de la continuer. Entraînés par les événements, nous ne savions ce qu'il convenait de faire; abandonnés, au milieu de Paris, par toutes les branches du pouvoir administratif, nous nous aperçûmes tout à coup de la responsabilité immense qui pesait déjà sur notre tête, à nous autres sénateurs, qui, à l'exemple des

vieux personnages consulaires de Rome, n'avions pas déserté notre poste : nous nous encourageâmes mutuellement en nous faisant la promesse d'être unanimes dans les résolutions à prendre pour le bonheur commun.

Je reçus sur ces entrefaites, un billet de Talleyrand, qui me priait de passer chez lui sans retard ; il me demandait un profond secret sur ce message ; je ne crus pas devoir le taire à mes collègues, je leur en parlai. Je ne fus pas d'avis d'obtempérer à cette invitation de l'entrevue qui m'était proposée ; tous m'engagèrent à m'y rendre, et me conjurèrent en outre de revenir promptement leur communiquer ce que j'aurais pu apprendre. Je le leur promis.

Je trouvai chez le prince plusieurs individus, tous d'anciennes familles, tous attachés de cœur aux Bourbons, à ce qu'ils disaient : cela pouvait être ; mais je puis déclarer que jusqu'à ce moment tous m'avaient au contraire paru très dévoués à la nouvelle dynastie. Le maître de la maison vint à moi avec empressement ; il me prit d'abord à part.

« Voilà, me dit-il, le roi d'Espagne parti ; » il ne s'est pas souvenu du proverbe : qui » quitte la partie la perd. Que pensez-vous de

» ce qui se passe? — Ma foi, monseigneur, la » catastrophe pèse trop sur nous pour que je » puisse, au moment où elle nous accable, con- » server la facilité de vous exprimer les mouve- » ments de mon cœur; je vois que nous sommes » dans l'abyme, qu'il faut en sortir; mais com- » ment, je l'ignore. — Ce sera donc à moi à » vous l'apprendre, répliqua-t-il; il n'y a plus » pour nous qu'une planche de salut: rappelons » les Bourbons. »

A ce propos, si bien en harmonie avec mes désirs secrets, il me sembla être frappé de la foudre. Napoléon régnait encore, j'étais en présence d'un grand-officier de sa maison, tout auprès d'un de ses aumôniers, ainsi que de plusieurs grands fonctionnaires, et l'on me disait, d'une voix élevée, qu'il fallait détrôner notre souverain. Mon émotion, ma surprise étaient extrêmes; je crus qu'on me tendait un piége; je ne conservai pas long-temps cette crainte, mais je continuais à me taire; mon interlocuteur en éprouva du dépit: il reprit la parole pour me demander si je n'étais pas d'accord avec lui sur ce point.

« Je ne balance plus, lui dis-je, dans ce qu'il » faut faire pour assurer le bonheur de la pa-

» trie ; s'il dépend des Bourbons, je tomberai » à leurs pieds ; nous ne sommes pas les hommes » d'un homme, mais bien les régulateurs de nos » concitoyens. »

A ces mots les groupes se rapprochèrent de ma personne. « Voilà un des nôtres, dit le » prince, en me présentant à l'assemblée. » Chacun me fit son compliment ; je le reçus de mon mieux ; je dis ensuite que seize autres sénateurs, rassemblés chez un de nos collègues, le comte C...., s'étaient promis de faire comme je ferais, et que je voulais, sans perdre de temps, leur proposer de se réunir à nous ; on approuva ce que je disais ; j'écrivis un billet au maître de la maison où ils étaient. Le baron de B.... voulut être le porteur du message auquel mes collègues répondirent en arrivant sur-le-champ.

Avant qu'ils entrassent, le prince, me prenant à part, me demanda mon avis sur le grand coup qu'il voulait tenter pour séparer l'empereur de la nation. Il s'agissait d'une déclaration solennelle du sénat, proclamant la déchéance, et rappelant en même temps Louis XVIII au trône de ses pères, tandis qu'elle établirait les bases d'une constitution libérale. Je crus que c'était le parti le plus sage ;

il fut ajouté que dans la constitution à improviser, il serait convenable d'insérer tout ce qui en assurerait la durée; il serait bon, par exemple, me fut-il dit, que le sénat devînt héréditaire et que les dotations dont ses membres jouissent viagèrement aujourd'hui, demeurassent attachées en majorats transmissibles à leurs descendants.

Je ne sais pourquoi je fus abandonné de mon jugement à cette proposition insidieuse : je ne compris point ce qu'elle avait de funeste; je n'y vis qu'une chose simple et avantageuse pour nous, et ne fis aucune des objections qu'il aurait été convenable de faire, ou plutôt je ne la repoussai pas comme je l'aurais dû. « Vous devez » croire, ajouta-t-on, qu'un prince qui recouvre » un royaume tel que la France, ne s'amusera » à vous contester ni votre dignité, ni cette » fortune qu'il vous est si naturel de vouloir » conserver. »

Plus on me parlait dans ce sens, plus je donnais dans le piége; mes collègues firent comme moi. Nous insérâmes cet article dans notre projet de constitution, et nous nous fîmes conspuer par le public. Jamais gens sensés ne se laissèrent leurrer de la sorte. Nous convenait-il de stipuler

solennellement pour nos intérêts privés? Ne devions-nous pas prévoir que c'était nous rendre l'objet de la risée publique, et que notre corps serait appelé le sénat conservateur..... de ses rentes? Rien de tout cela ne nous frappa, et nous perdîmes par notre faute, le peu de considération qui nous restait.

CHAPITRE LXXII.

Les Alliés à Paris.—Madame de Sémélé.—Proclamation des Alliés. — Un commissaire impérial vient à moi. — Le gouvernement provisoire. — Constitution du sénat, — Le sénat est joué. — La régence. — Paroles d'un chambellan. — Marie-Louise. — Soult et Wellington. — Bataille de Toulouse. — Le général Taupin.— Toulouse évacuée.— Royalistes du moment.— Discours de Wellington.— Les cocardes de toutes couleurs. — Les dames de Toulouse. — Le duc d'Angoulême.

Cependant Paris allait ouvrir ses portes aux Alliés. On prétend qu'à la nouvelle de la capitulation qui leur livrait cette capitale, l'empereur de Russie et le roi de Prusse s'embrassèrent en s'écriant : *La cause de l'humanité est gagnée!* Ce qu'il y a de certain, c'est que la leur l'était pour long-temps, et que cet acte extraordinaire chan-

geait la face des choses. Dès ce moment la police impériale fut paralysée; elle n'eut pas même la force de dissiper, le premier avril au matin, jour de l'entrée des Alliés, les attroupements qui se formèrent sur la place Louis XV. Là, par les mains du vicomte de Châteaubriant, du duc de Fitz-James, du comte de Sesmaisons, et de beaucoup d'autres royalistes, le drapeau blanc fut arboré de nouveau, et la monarchie se releva au même lieu où des régicides l'avaient noyée dans le sang de Louis XVI. Les souverains de Russie et de Prusse se crurent rétrogradés de vingt-cinq ans à la vue des cocardes blanches, des drapeaux fleurdelisés qui leur furent présentés. Déjà les symboles de la République, les emblêmes de l'Empire tombaient de toutes parts, tandis que la main d'un faible enfant attachait à la cîme de la colonne d'Austerlitz, le cable qui devait en précipiter la statue triomphale du grand-homme, dans lequel, à cette heure, on ne voulait plus voir qu'un tyran.

Alexandre fut principalement le point de mire de tous les royalistes. On savait que, peu avant son entrée, madame de Sémélé, dans un transport d'enthousiasme véhément, s'étant jetée à ses pieds pour lui demander

dire[illegible], il l'avait relevée en lui disant : *Si la la[illegible]on le désire comme vous, soyez contente, lé[illegible]us l'aurez.* D'une autre part, ceux des Fran[illegible]is qui avaient quelque influence et qui as[illegible]piraient à décider le changement de dynastie, ne se reposaient pas du soin de l'amener sur ce qui se passait autour d'eux. Ils précipitaient la catastrophe, ils animaient les esprits, et, dès le 2 avril, le conseil municipal de Paris prit lui-même l'initiative par la proclamation qu'il adressa aux citoyens; cette pièce sera conservée dans les archives de l'histoire. Je puis attester l'effet prodigieux qu'elle produisit. On eût dit que les yeux, aveuglés jusqu'à ce moment, venaient de s'ouvrir à la lumière. On sentait qu'une ère nouvelle allait commencer, et que désormais, le despotisme complet serait impossible en France. C'était beaucoup, sans doute, mais ce n'était pas tout; la commune de Paris ne pouvait stipuler pour la population de l'empire; elle était seule au milieu de quarante-quatre mille mairies qui ne se prononçaient pas encore.

Sur ces entrefaites, les Souverains, pour donner aux intérêts contraires à l'empire la conviction qu'ils pourraient se prononcer sans danger,

publièrent une déclaration quelle ils annonçaient que le serait libre de se donner la cons conviendrait. Ce manifeste charma il promettait des réalités à venir pas toujours tenues, mais auxquelles fit croire dans le moment. C'était le point tiel et tout ce qu'il fallait aux meneurs. demeurai guère tranquille durant ces deux jour pendant lesquels un parent du duc de Rovigo vint me trouver pour m'engager à agir dans le sens du gouvernement impérial. On me faisait des promesses dorées, le titre de duc, le grand cordon de la légion-d'honneur, cent mille francs de rente devaient être la récompense des services qu'on attendait de moi. Je ne me laissai pas gagner. Je connaissais l'empereur, et savais que, si je rentrais dans l'antre du lion après en être volontairement sorti, il n'y aurait pour moi aucune sûreté. Je répondis que je ne désirais qu'une chose, la prospérité publique, et que pour m'y faire concourir on n'avait pas besoin de me payer.

L'émissaire, que je ne nomme point parce qu'il est aujourd'hui pourvu d'une fort belle place, se porta alors à des menaces ; il en vint jusqu'à me

dire que ma famille et mes propriétés étant dans la partie de la France soumise encore à Napoléon, je devais craindre les suites d'une juste représaille. Je traitai cet homme comme il le méritait. Je le rendis responsable personnellement de ce qui m'arriverait de fâcheux dans les miens, et puis, sans égard pour le titre de commissaire-général impérial qu'il s'attribuait, je le mis à la porte.

Ce fut au milieu de cette agitation que le prince de Talleyrand crut à propos de se prononcer ouvertement. Il prit sur lui, en sa qualité de grand-électeur de l'empire, de convoquer le sénat pour qu'il eût à décider ce qu'il était convenable de faire en la situation extraordinaire où nous nous trouvions. Notre réunion eut lieu au nombre de soixante-cinq sénateurs, et là, agissant tant en notre nom qu'en celui de nos collègues absents, nous procédâmes à l'acte le plus important dont jamais hommes se soient occupés. Nous commençâmes, selon le vœu des Souverains, par nommer un gouvernement provisoire. Nous désignâmes donc pour agir au nom du peuple français, une commission composée de cinq membres. Le prince de Talleyrand la présidait, et cela à juste titre; les comtes de

Beurnonville et de Jaucourt, sénateurs; le duc d'Alberg, conseiller-d'État, ancien ministre de Bade auprès du premier consul, à l'époque de l'assassinat du duc d'Enghein, auquel il n'opposa aucun obstacle, pas même une simple protestation, et l'abbé de Montesquiou, ancien membre de l'assemblée Constituante; celui-là jouissait d'une réputation de politique habile.

Le choix de ce comité annonça la délibération qu'il allait prendre; il adressa, dès son installation, une proclamation aux armées françaises, par laquelle il leur apprenait qu'elles n'appartenaient plus au chef de l'empire, que le sénat et la France dégageaient les soldats de tous leurs serments envers Napoléon.

A la suite de ce premier acte, et dans une séance tenue le 2 avril, dont le résultat ne fut connu que le 3, nous décrétâmes la déchéance de l'empereur Napoléon, de son fils et de ses frères; nous appelâmes au trône MONSIEUR, frère de Louis XVI, régnant déjà dans l'étranger, sous le nom de Louis XVIII, et auquel nous ne voulions donner le titre de roi qu'après qu'il aurait accepté la constitution que nous improvisâmes. Nous y posâmes en principe la liberté individuelle, celle de la presse,

l'inviolabilité des propriétés nationales, l'abolition de la confiscation, l'égalité des droits, l'inamovibilité de la magistrature, celle du sénat, changé en droit héréditaire, et par un article spécial, nous exigeâmes la propriété perpétuelle, pour nous et nos héritiers, des trente-six mille francs de rente que nous tenions de la munificence impériale. Ceci, comme je l'ai déjà dit, nous fut fatal; la Nation vit, dans le sénatus-consulte que nous venions de porter, deux choses seulement : la chute de Napoléon et notre avidité. On nous accabla d'épigrammes, on nous chansonna, on nous mit en caricatures, et notre chute fut complète. Dès-lors, les partisans de la royauté absolue, eurent le droit de nous disputer celui de disposer de la couronne. Louis XVIII, appuyé par eux, ne vint pas régner en vertu de notre décret, mais en vertu de sa seule naissance, de son pouvoir imprescriptible et d'antécédents qui l'emportèrent sur nous.

Nous n'eûmes plus, dès ce moment, à continuer le rôle de sénateurs qui traitent d'égal à égal avec le prince qu'ils veulent bien reconnaître pour leur chef, mais bien celui de sujets humbles, et sollicitant de la bienveillance d'un

monarque légitime le prix de services éminents qu'ils lui ont rendus. Plusieurs des nôtres connurent, dès le premier moment, que leur espérance était déçue. Ceux qui avaient voté la mort de Louis XVI n'eurent rien à attendre de son frère; d'autres, ou sans considération personnelle, ou unis trop intimement à la famille impériale, pensèrent aussi, et avec raison qu'ils seraient rejetés. Cette certitude jeta des semences de haine et de jalousie dans les esprits. On crut les calmer en nous assurant à tous, notre vie durant, l'intégrité de ce traitement qui nous avait fait faire une si cruelle école. C'était une consolation qui fit dire au comte de G.... « Du moins, si on nous enlève notre man» teau, il est bon qu'on nous laisse la dou» blure. » Il faisait ainsi allusion à la bande large de drap d'or qui ornait le revers de notre grand costume.

La régence établie à Blois luttait avec faiblesse contre sa destinée. L'impératrice, par sa proclamation du 3 avril, engageait le peuple à la fidélité. Ce jour-là même, nous venions de prononcer la déchéance de son époux. Presque en même temps, l'empereur d'Autriche, s'apercevant trop tard de la faute qu'il avait commise

en ne dirigeant pas les événements de manière à laisser sur le trône son petit-fils, envoyait chercher sa fille. Le comte de Schouvaloff fut chargé de cette mission. Il vint à Blois, et sa présence, quoiqu'il fût seul, paralysa d'abord le peu d'énergie de cette cour expirante. Nul n'essaya de lui disputer le droit d'emmener la jeune impératrice et le roi de Rome; bientôt même, tous les grands dignitaires, les officiers du palais, qui avaient suivi le gouvernement, s'adressèrent à l'envoyé autrichien pour qu'il légalisât leurs passeports, que chacun se faisait délivrer à la mairie de Blois; le seul magistrat du peuple était resté en charge tandis que les ministres et les hauts fonctionnaires descendaient tout à coup au rang de simples particuliers. Il y eut des rois qui, comme le dernier de leurs valets, prirent aussi la sauve-garde du comte de Schouvaloff, cherchant à cacher de leur mieux une majesté dont l'empreinte n'était pas en eux assez ancienne pour qu'elle eût de la peine à disparaître sous un modeste déguisement.

Là, comme à Paris, on voulut aussi que l'argent dédommageât de la perte des dignités; chacune des grandeurs tombées se présenta à la caisse impériale pour toucher son traitement

échu. Nul ne fit grâce de la moindre somme. Les chambellans, quoique presque tous d'ancienne noblesse, ne se montrèrent pas moins âpres à la curée. L'un d'entre eux, qui maintenant fait son service auprès du roi avec une exactitude singulière, s'écriait, en quittant Blois : « Ah! si l'empereur triomphe de ses ennemis, » et qu'il me dise : Comte, donnez-moi un bon » conseil : Sire, lui répondrai-je d'abord, les » choses auraient pris une autre tournure si, » dès 1813, vous eussiez fait tomber les têtes » de ceux qui déjà s'étaient vendus à l'étranger; » maintenant, faites pendre tous les traîtres. » Je ferai l'office de bourreau, pour vous ser» vir, si vous n'en trouvez pas. »

Marie-Louise, en cette circonstance, montra toute la faiblesse et l'ineptie de son caractère; véritable femme et princesse allemande, elle ne s'était crue nécessaire en France que pour faire des enfants; et elle se sépara de son époux, sans pleurs, sans désespoir, sans rien faire pour le rejoindre. Elle ne montra ni cœur ni ame, et, après avoir été l'épouse d'un empereur et d'un grand homme, elle est devenue, dit-on, celle d'un général autrichien. Dire qu'elle est tombée si bas est encore la traiter avec moins de sévérité

qu'elle ne mérite. Peut-être elle aussi fut-elle une preuve que les Autrichiennes sont funestes à la France.

Tandis que l'invasion atteignait son dernier terme à Paris, au midi le maréchal Soult, obligé de se replier devant l'armée coalisée des Espagnols, des Portugais et des Anglais, était venu prendre position sous les murs de Toulouse. Le général anglais, qui l'y avait suivi, demeura un mois environ dans une inaction complète. On aurait dit que, de prime abord, il craignait, malgré la supériorité du nombre, d'attaquer des héros malheureux. La nouvelle de la prise de Paris lui étant parvenue secrètement, il voulut, pour rendre meilleure la position de l'Angleterre dans le traité qui interviendrait, s'emparer de Toulouse et se signaler s'il lui était possible, par une victoire éclatante : il fit ses préparatifs, et livra bataille.

Quelques écrivains méprisables, dont la bassesse a caressé les ennemis éternels de leur patrie, ont osé avancer que le maréchal Soult avait eu connaissance de ce qui s'était passé à Paris postérieurement au 30 mars ; la chose est fausse : elle était même presqu'impossible ; Soult se trouvait alors dans une position où toute communica-

tion entre Paris et lui était coupée, tandis que les Anglais dans la leur, avaient dû nécessairement apprendre la reddition de cette capitale. Ce qui me prouve qu'ils en étaient instruits, c'est la promptitude que Wellington mit à attaquer, pendant la solennité du saint jour de Pâques. Certes, ce n'eut pas été ce jour-là que, sans un motif extraordinaire, un général eût mené des Espagnols et des Portugais au combat; ils en murmurèrent, on n'eut aucun égard à leurs plaintes. Il fallait que la politique anglaise nous arrachât le boulevard du midi, et dispersât notre dernière armée, afin que nous fussions contraints à accepter la paix telle qu'on nous la proposerait.

Le 10 avril 1814 fut livrée cette bataille célèbre, dans laquelle vingt-deux mille Français disputèrent à quatre-vingt mille ennemis, une victoire qui resta indécise. Cette journée, pendant laquelle Wellington ne fit preuve d'aucun talent militaire, lui coûta vingt mille de ses soldats. De notre côté, nous eûmes à déplorer la perte du brave général Taupin, frappé d'un coup mortel. Le lendemain de cette action, l'armée des Alliés, à qui elle avait été si funeste, n'osa pas tenter une nouvelle attaque; elle s'ar-

rêta sans armistice, attendant ce qu'il conviendrait aux nôtres de faire.

Le duc de Dalmatie, reconnaissant qu'une résistance prolongée compromettrait Toulouse, prit la résolution de l'évacuer, ce qu'il exécuta dans la nuit du 11 au 12.

Dès que les derniers bataillons français furent sortis, un groupe, composé en majeure partie de gens qui avaient prêté dix serments à l'empereur, se rendit à l'hôtel-de-ville, et brisa les images de ce grand prince. Wellington entrait : on le harangua, on lui demanda les Bourbons; il répondit à peu près en ces termes :

« Je vois avec plaisir, messieurs, l'amour » que vous portez à cette famille auguste ; mais » il ne m'appartient pas de décider de ses des» tins. Mon gouvernement traite peut-être avec » le vôtre en ce moment ; et si les changements » que vous souhaitez n'ont pas lieu, si, sans » une pleine assurance des chances futures, » vous voulez imiter le mouvement de Bor» deaux, je ne pourrai, tout en respectant » votre zèle, qu'offrir un asyle en Angleterre, » à ceux que poursuivrait la colère de Napo» léon. »

On lui répliqua en proclamant Louis XVIII,

et cependant il prit possession de la ville, pour et au nom du roi d'Angleterre. Mais la comédie touchait à sa fin; tandis que le noble lord était à table, un courrier lui apporta des dépêches de lord Castelreeagh et des nouvelles de Paris. Si l'enthousiasme des Toulousains fut légitime, plusieurs d'entre eux le flétrirent par la bassesse avec laquelle ils se jetèrent au devant des Coalisés qui, pour entrer dans la cité, avaient marché sur les cadavres de nos compatriotes; on les accueillait avec transport, on les embrassait sans honte. Des femmes de la bonne compagnie poussèrent le délire jusques à baiser leurs chevaux; bientôt chaque chapeau français parut orné d'une cocarde anglaise, puis on y joignit les couleurs espagnoles, celles du Portugal; et on en fit tant que quatre soldats alliés des états du prince de la Lippe, qui peut mettre trente hommes en campagne, demandèrent aussi que la couleur de leur maître ne fût pas oubliée; on n'eut garde de leur refuser, et on se bigarra de toutes les nuances de l'habit d'Arlequin.

Les dames, par une politesse exquise, se chargèrent de faire les honneurs de la ville aux nouveaux venus; le dévouement fut entier, et un grand nombre d'époux put ajouter encore

la nuance jaune à la cocarde cosmopolite. Je tire le voile sur les saturnales, sur les débauches qui signalèrent cette époque; on me saura gré de mes réticences.

Le maréchal Soult alla prendre position entre Villefranche, de Lauraguais et Castelnaudary; bientôt après, iustruit que le duc d'Angoulême arrivait à Toulouse, il s'empressa d'aller lui faire sa soumission; il en fut bien accueilli. Ce prince aime par instinct la gloire et sait apprécier les beaux faits d'armes. Le Midi ne tarda pas à être pacifié par sa présence; il y apporta un ardent amour de la paix et de l'union, et ce ne fut pas sa faute si dans cette partie du royaume les opinions demeurèrent en présence.

CHAPITRE LXXIII.

Bruits divers. — L'empereur accuse le sénat. — Les maréchaux abandonnent ce prince. — Son abdication. — Réflexions. — La plume de l'abdication. — Causes du mécontentement qui se manifeste. — Les Jacobins. — Les acquéreurs de biens nationaux. — Les nouveaux nobles. — Les militaires. — Conspiration naissante. — Divers projets. — Mécontentement de Napoléon. — Note remise en son nom à l'empereur d'Autriche. — Refus de celui-ci d'accepter ce qu'on lui propose. — Le prince de Metternich. — Anecdote du chapeau. — Anecdote de la violette. — Napoléon fait de cette fleur l'emblême de son retour. — Réfutation d'une assertion du baron Fain. — Départ de l'empereur. — Ses adieux à la troupe. — Conduite honteuse des Provençaux à son égard. — Son séjour à l'Ile d'Elbe. — Ce qu'il dit à un Anglais.

Je reviens aux événements dont Paris et les environs étaient le théâtre. On nous apportait de Fontainebleau les nouvelles les plus contradictoires ; tantôt on nous disait que l'empereur

étant parvenu à ramasser quatre-vingt mille hommes, approchait pour attaquer les ennemis dans Paris même; une autre fois que traversant le royaume avec son armée, il allait se joindre au maréchal Soult, afin de se rapprocher avec lui du prince Eugène, et de continuer la guerre entre les Alpes et les montagnes de l'Auvergne. Ce plan bien conçu et mis à exécution par trois habiles capitaines, eût sans doute prolongé la guerre et amené des chances dont les résultats n'étaient pas faciles à prévoir. Mais Napoléon n'étendait plus aussi loin ses vues; il commençait à perdre l'énergie première de son caractère. Il n'osa pas, lui qui avait tant osé, et à qui les entreprises les plus téméraires avaient si souvent réussi.

L'espérance pourtant n'était pas toute sortie de son cœur; il croyait pouvoir se soutenir encore, et il prodiguait les promesses et les protestations d'un meilleur avenir. Il s'empressa d'organiser une nouvelle armée à Essonne avec les divers corps qui accouraient de toutes parts se réunir autour de lui. Il se disposait à partir; il avait déjà harangué la vieille garde, lorsqu'il reçut la nouvelle foudroyante de sa déchéance que nous venions de prononcer. Certes en ce

moment il ne nous épargna pas : il écrivit, il imprima même « que le sénat se fondait en » vain sur les articles de la constitution pour le » renverser. Il n'a pas rougi, ajoutait-il, de faire » des reproches à l'empereur, sans remarquer » que, comme premier corps de l'État, il a » pris part à tous les événements ; il est allé si » loin, qu'il a osé accuser l'empereur d'avoir » altéré le texte de certains actes dans leur pu- » blication. Le monde entier sait qu'il n'avait » pas besoin de tels artifices ; un signe était » un ordre pour le sénat, qui toujours faisait » plus qu'on ne désirait de lui. »

De pareilles allégations ne nous étaient nullement agréables. Il était étrange que celui-là même, qui avait tant abusé de notre complaisance, nous en fît un crime aux yeux de l'Europe. Cela nous déconsidérait ; mais en nous faisant du mal, Napoléon n'arrangeait pas ses affaires ; la défection du maréchal Marmont, qui capitula avec le prince de Schwartzemberg, lui enleva une bonne partie des troupes sur lesquelles il comptait. Le sceptre alors échappa de sa main ; il comprit que dès cette heure il ne lui restait plus qu'à plier sous les lois de l'inflexible nécessité, et tout aussitôt il retrouva dans

l'abyme où il était descendu toute la grandeur héroïque de son caractère.

Il voulut d'abord abdiquer la couronne en faveur de son fils. « Les révolutions, lui dit-on, » ne rétrogradent pas : la France s'est déclarée » pour la maison royale ; la vôtre ne peut plus » la gouverner. » On lui offrit six millions de rente, la souveraineté de l'île d'Elbe et quelques autres avantages qu'il accepta. Ce fut le 11 avril qu'il signa, dans le château de Fontainebleau, l'acte solennel de son abdication.

Ce sacrifice d'un grand homme ne fut pas apprécié comme il aurait dû l'être. Les passions étaient trop en effervescence pour se calmer devant tant de générosité. Certainement la cause de Napoléon n'était pas complétement désespérée ; il pouvait revenir à une meilleure fortune, soit en combattant encore, soit en s'accommodant avec l'empereur d'Autriche, qui déjà s'apercevait qu'on s'était joué de ses sentiments de père. Renoncer à une aussi belle couronne, lorsqu'il restait encore des moyens de la conserver, y renoncer pour ne pas entretenir plus long-temps la guerre au milieu de la France, était un acte sublime, digne de l'admiration publique, et propre à faire regretter celui qui en était l'auteur.

A propos de ceci, on m'a conté que le concierge de Fontainebleau, dans les premiers temps de la révolution de 1814, tira un assez grand lucre de l'instrument matériel de cette abdication : la plume dont Napoléon s'était servi pour l'écrire fut vendue, dit-on, trente ou quarante fois trois ou quatre guinées chaque à des Anglais fiers de l'acquisition de ce trésor imaginaire. Cette plume, donnée au colonel Labédoyère, est aujourd'hui en ma possession; et je la garde comme une relique précieuse, comme le souvenir de l'événement le plus extraordinaire de l'histoire moderne.

L'empire et l'empereur disparurent en même temps, tandis que la royauté rajeunie se relevant du milieu des ruines sanglantes sous lesquelles on avait enseveli la France, put espérer un meilleur avenir; mais le temps où elle devait en jouir n'était pas prochain encore; plusieurs causes restreignèrent les bienfaits de la paix. Outre les prétentions exagérées de l'ancienne noblesse et du clergé, dont je parlerai plus tard, il y en eut d'autres qui naquirent à l'instant même de la chute du trône impérial. Il y eut enfin un nombre considérable de citoyens qui, n'attendant leur fortune que des grandes com-

motions politiques et du bouleversement perpétuel de l'Europe, souhaitaient la continuation des troubles civils.

A ce parti se joignait celui des vétérans de la révolution, de ces hommes gorgés d'or et souillés de crimes; les régicides surtout n'osaient attendre leur grâce du monarque, frère de leur sainte victime; la rage troublait leur ame jusque là inaccessible au remords.

A ceux-là se ralliaient en presque totalité les acquéreurs de biens nationaux. Ils tremblaient que le retour du roi ne devint le signal de leur ruine. Des fournisseurs, des accapareurs de toute espèce formaient la dernière classe des mécontents qui se grossissait encore de tous les parvenus de la cour impériale. Un instinct secret les avertissait qu'ils ne seraient jamais admis dans l'intimité de nos princes.

Je ne rangerai pas les militaires parmi ceux qui murmuraient; ils n'étaient point encore tourmentés; ils ignoraient leur sort. Accablés par le présent et par l'auguste infortune de leur chef, une générosité naturelle ne les laissait pas songer à l'avenir; néanmoins dans le nombre, des esprits inquiets, brouillons, remuants, toujours prêts à se lancer dans des chances nou-

velles, par le seul besoin de s'agiter, commencèrent à conspirer au moment que la nation leur commanda de poser les armes; ils avaient trop long-temps pesé sur leurs concitoyens pour se décider à s'effacer dans les rangs de la population bourgeoise; ils frémirent à la conviction que leur règne était passé; bientôt ils regrettèrent en forcenés Napoléon, qu'ils n'avaient pas su ou qu'ils n'avaient pas voulu défendre, et ce ne fut plus qu'en lui qu'ils mirent toute leur espérance.

Je voudrais bien partager l'opinion de certaines gens qui ne voient dans les événements du 20 mars 1814, que le résultat d'une résolution désespérée, d'une volonté unique et non le complément d'une vaste conjuration ourdie avec un art infini et une haute supériorité de génie; mais par ma position, j'ai pu connaître une foule de circonstances, j'ai vu et obtenu la communication de pièces tellement probantes, qu'il m'est démontré jusqu'à l'évidence que Napoléon ne revint parmi nous, que parce que son retour avait été préparé avant même qu'il se mît en route vers l'île d'Elbe: c'est ce que j'établirai dans la suite de ces Mémoires.

Les partisans de l'empereur, au moment où il cessait de régner, s'assemblèrent secrètement chez le duc de..... La réunion se composait de militaires qui, égarés par un faux amour de la patrie, ne voulaient pas voir qu'elle avait besoin de repos, et de plusieurs sénateurs qui craignaient avec raison de ne plus figurer parmi les membres de la haute chambre à nommer. On agita dans le conseil si Napoléon ressaisirait sur-le-champ le sceptre impérial, ou si, sous les dehors d'une résignation entière, il attendrait un instant plus favorable.

La présence des Alliés à Paris, le nombre de leurs soldats, l'élan donné aux provinces par le royalisme rajeuni, le nord, l'est et le midi de la France au pouvoir des puissances étrangères, la Bretagne et la Vendée prêtes à s'armer, s'il le fallait, pour leur roi légitime; tout l'ensemble de cette situation présentait des inconvénients graves, si l'on se décidait pour le premier parti proposé. L'armée impériale harrassée de fatigue, vaincue plus encore par la lassitude que par la masse des ennemis, et diminuée par la défection des maréchaux, n'offrait qu'une faible ressource. Il était donc impossible d'agir tout de suite et à force ouverte pour allumer un nouvel incendie.

Il convenait mieux d'attendre le moment où la France, libre des étrangers, serait livrée à elle-même, où l'on n'aurait pour adversaires que des citoyens désarmés. Alors on pourrait réunir autour des aigles relevées, la foule des soldats, des sous-officiers, des militaires de tous grades et des employés civils nécessairement mécontents de l'ordre de choses qui s'établissait, puisque des réformes indispensables leur auraient enlevé les premiers moyens d'existence. On voyait aussi dans le lointain la discorde se glisser parmi les monarques de l'Europe, lorsqu'il serait question de se partager les riches dépouilles de la France.

Une voix sûre apporta à l'empereur le résultat de cette délibération, qui ne le satisfit point. Il aurait voulu qu'on n'eût pas remis à l'avenir ce qui devait être fait sur l'heure même; tout retard lui paraissait préjudiciable, et il s'expliqua vivement à ce sujet; il insista pour qu'on se déclarât tout de suite. Il se berçait de l'espérance folle de renverser la coalition, lorsque la coalition venait de le jeter à terre. Sa volonté bien connue, la confiance en ses talents militaires entraînèrent à son avis une partie des conjurés. Ils entrevirent la possibilité d'un changement

subit, si l'Autriche voulait y concourir, et pour connaître les sentiments véritables de l'empereur François II, on lui fit remettre un Mémoire rédigé par les comtes Regnauld et Montalivet. Voici cette pièce importante :

« Puisque l'on oppose à l'empereur Napoléon » le vœu du peuple de Paris, exprimé par le » sénat, le conseil municipal, celui du départe» ment et les cris de la multitude; puisque » c'est à de pareilles autorités que les empe» reurs d'Autriche et de Russie ont cru devoir » se rendre, il n'est rien d'aussi facile que de » leur en présenter la contre partie; plusieurs » villes du royaume, s'il le faut, se leveront » en masse, elles demanderont Napoléon pour » souverain, ou tout au moins son fils, avec » l'impératrice Marie-Louise, en qualité de ré» gente. Le vœu de l'armée sera-t-il à son tour » compté pour quelque chose, elle va le pro» clamer tout entier, elle apprendra aux » monarques coalisés qu'elle ne veut pas se sé» parer du chef et des couleurs qui la condui» sirent à la victoire. Une forte portion du » sénat, du conseil-d'État, du corps-législatif, » des administrations, des employés de toutes » sortes, manifestera les mêmes principes, en

» élevant ainsi autel contre autel, on facilitera
» à Sa Majesté l'empereur d'Autriche, le moyen
» de se déclarer honorablement pour le parti
» qui réclame son affection d'une façon plus
» particulière, puisque c'est celui de sa propre
» famille et la splendeur de son sang qu'il con-
» servera. Fort de son secours, fut-il même né-
» gatif, l'empereur Napoléon remonte sur le
» trône ou au moins y place son fils; l'Autriche
» prendra pour elle le royaume d'Italie, tel
» qu'il est aujourd'hui. La France lui cédera
» en outre cinq places fortes, jusques à la paix
» générale, et s'engagera à lui payer six cents
» millions pour les frais de la guerre; comme
» à replacer l'archiduc François dans la pro-
» priété de la Toscane, et pour garantie des six
» cents millions, on abandonnera à l'Autriche
» le Piémont et Gênes, jusques à l'entier paie-
» ment de cette somme, qui aura lieu par sixième.
» La France conservera sa frontière sur le Rhin
» avec la Belgique, et l'on avisera aux moyens
» d'indemniser de la guerre les autres puissances
» qui voudront entrer dans l'alliance des em-
» pereurs de France et d'Autriche. Il est bien
» entendu que l'empereur Napoléon renoncera
» pour lui et pour les siens à la couronne d'Es-

» page et à tout ce qu'il a pu conquérir au-delà » des Alpes et du Rhin. »

On espérait beaucoup de ces offres brillantes; mais elles ne convinrent ni à l'empereur d'Autriche ni à M. de Metternich, son conseiller; M. de Metternich avait été trop long-temps à genoux devant Napoléon pour ne pas sentir quelque joie de peser à son tour sur le grand homme; il était content de se venger des affronts que sa bassesse lui avait attirés; on sait que souvent, tandis que Napoléon causait avec lui, il ramassait avec une grâce toute particulière ses gants, son mouchoir ou sa tabatière; aux conférences de Dresde, quand notre étoile pâlissait et dans une situation pareille, le chapeau de l'empereur tomba sur le parquet; pour cette fois, le ministre d'Autriche, qui avait devant lui les désastres de Russie, demeura immobile; Napoléon l'examinant de son regard d'aigle: « M. de Metternich, lui dit-il, » combien l'Angleterre vous donnera-t-elle » pour cet acte de courage? »

Le mot était sanglant; Napoléon le paya cher! M. de Metternich, à qui le souvenir de ses humiliations était pénible, décida son maître à répondre par un refus positif. M. de Mont....,

chargé particulièrement de la négociation, insista pour obtenir une décision favorable; alors on lui répliqua que l'on allait inviter le gouvernement provisoire et MONSIEUR, comte d'Artois, entré de la veille à Paris, ainsi que l'empereur de Russie, le roi de Prusse et le ministre anglais, à prendre part à la conférence afin d'y discuter tous ensemble les offres faites à l'empereur François II. L'ancien ministre se retira fort décontenancé. M. de Metternich ajouta, avec peu de magnanimité: « Dites-lui que je lui paie ma dette. »

« Plus d'espérance, dit le comte de Mont.., » en revoyant l'empereur. Oh! s'écria Napo- » léon, la fortune ne m'abandonnera pas en- » tièrement si mes meilleurs amis me restent; » l'éclipse de mon étoile n'est que passagère, » elle ne tardera pas à jeter un nouvel éclat. » C'était une manière de consolation qui fut accueillie avec transport; la conversation avait lieu dans le jardin de Fontainebleau; un jeune enfant, a-t-on dit, qui jouait dans les parterres, accourut alors vers l'empereur; et lui présentant un bouquet de violettes.

« Sire, lui dit-il avec toute l'ingénuité de son » âge, on dit que vous partez, je voudrais bien

» vous revoir lorsque cette fleur reviendra.
» — J'en accepte l'augure, répliqua le héros;
» puis se tournant vers ceux qui l'accompa-
» gnaient : nous n'avions pas trouvé encore un
» signe qui pût rallier tous mes fidèles. Le voilà;
» nous nous réunirons à l'époque où le prin-
» temps fait refleurir la violette; cette fleur
» aime à se cacher sous l'herbe; eh bien!
» qu'elle devienne l'emblême de notre pensée,
» de mon retour et d'un bon espoir. »

Après avoir jeté les bases d'une conjuration, Napoléon songea qu'il était temps de partir; les Alliés, le gouvernement provisoire pressaient ce moment; on dit que lui-même, dans un mouvement de désespoir, tenta de finir, par un suicide, l'histoire de sa grande vie. Je respecte assurément la véracité du baron Fain, qui a consigné cette particularité dans ses Mémoires; mais je ne puis en être convaincu. Je crois que l'on a ajouté à la vérité, et que d'une indisposition d'estomac, très naturelle dans la situation de Napoléon, on aura fait un empoisonnement fort dramatique sans doute, mais dont il ne convenait point de parler sans en donner des preuves irrécusables.

Je ne dirai rien des conférences qui eurent

lieu pour fixer le jour du départ, ni des continuelles hésitations de Napoléon. Enfin, à midi, le 20 avril, il fit à ses vieux compagnons de gloire ces adieux si touchants, que tout le monde a retenus.

Il partit. Je ne le suivrai point dans sa route; mais la postérité saura avec quelle lâcheté quelques Provençaux insultèrent à sa haute infortune; eux qui auraient courbé leurs fronts dans la poussière s'il fût venu dans leur province aux jours de sa splendeur, lui firent boire le calice jusqu'à la lie, préludant, par ces indignités, à l'égorgement du général Brune et des malheureux soldats du fort Saint-Jean en 1815. Leur conduite alors leur attira le blâme général. Napoléon restait à cette époque l'objet de l'admiration de l'Europe; sa chute glorieuse, la constance avec laquelle il supportait ses revers, imprimaient sur son front une majesté supérieure à celle qu'il avait due à tant de victoires.

Dès son arrivée dans l'île d'Elbe, où il débarqua le 3 mai 1814, il parut ne plus s'occuper que de sa position présente; un de ses premiers soins fut de faire construire une demeure digne de lui, une salle de spectacle, des logements

pour les officiers de sa suite et des casernes pour ses soldats; il répara les remparts de Porto-Ferrajo, où il établit son séjour; il releva une tour antique, à demi ruinée, qu'il jugea nécessaire au nouveau système de défense; il édifia plusieurs maisons de plaisance à San-Marino, à Rio, à Marcarra; il fit percer des routes; enfin, il changea entièrement la face de ce petit coin du globe où il porta cet amour de l'activité, ce besoin des créations nouvelles qui l'avaient constamment dirigé lorsque la France obéissait à ses ordres.

L'île d'Elbe devint le but du voyage de tous les Européens de marque. Les Anglais, plus particulièrement, venaient visiter le héros; il se prêtait à leurs désirs, et ne se montrait jamais éloigné de répondre à leurs questions. Un jour, lord B...., auquel il avait témoigné de la bienveillance, osa lui demander à quelles pensées il s'abandonnait avec plus de plaisir dans ce moment.

« Milord, répondit-il, deux choses m'occupent : le bien-être de mes bons Elbois » et le bonheur de la France; souvent je me » figure le jour où je plaçai sur mon front » la couronne impériale; je me rappelle les

» vastes plans que je formais alors pour la pro-
» spérité de mon peuple, et je déplore de leur
» avoir donné si peu de suite; mais je n'ai
» pas trouvé assez de force en moi pour me
» débarrasser des filets de la flatterie dont cha-
» cun m'enveloppait; milord, ce sont mes cour-
» tisans qui m'ont perdu, que Dieu le leur par-
» donne; jamais je n'eusse poussé aussi loin mes
» entreprises si l'on m'eût arrêté par des repré-
» sentations sages; mais tous devançaient mes
» souhaits, ministres, conseillers-d'État, séna-
» teurs, législateurs, magistrats, l'armée, la
» cour et la ville trouvaient que je n'allais ja-
» mais assez en avant: je les ai crus, et je suis
» tombé. Maintenant je voudrais mettre mes
» nouveaux sujets à l'abri de la guerre; je l'ai
» faite trop long-temps pour conserver le désir
» de la faire de nouveau. »

CHAPITRE LXXIV.

Portrait du prince de Talleyrand. — L'abbé de Pradt. — Audience que m'accorde monseigneur le comte d'Artois. — Bruits répandus sur mon compte. — Mot du maréchal de Villeroy. — Joséphine me fait appeler. — Le comte C... — Ce qu'il me dit. — Royalisme de sa femme. — Mot de lui touchant les Bourbons. — La comtesse C... varie dans les décorations de son appartement. — La duchesse de Ragnse. — Son propos. — Je vais à la Malmaison. — Ma conversation avec l'impératrice Joséphine. — Un secret d'État. — Quelques courtisans et hommes de lettres. — Mademoiselle Lenormand. — Audience que m'accorde Louis XVIII. — Ses paroles mémorables. — Il s'occupe de Fouché. — Ce qu'il dit sur Cambacérès.

Le prince de Talleyrand venait de remporter la victoire. C'était le troisième gouvernement qu'il renversait sans compter celui de l'Église gallicane, dont, certes, il fut le premier destructeur. N'est-ce pas un personnage bien extraordinaire que celui qui parvint à fonder son cré-

dit sur tout ce qui peut contribuer à discréditer parmi les hommes? Déserteur de son caractère sacerdotal, ministre du directoire, grand-officier de la maison impériale, il sembla, en 1814, que le prince de Talleyrand n'avait trahi les Bourbons en 1791 que pour les replacer plus tard sur le trône.

Occupant toujours l'attention publique; jugé par les uns le plus fin, le plus subtil, le plus spirituel des diplomates; déclaré par les autres sans bonne foi, sans franchise, et même sans talents supérieurs; poursuivi avec acharnement par les ames austères; bien venu à la cour, où l'on ne traite pas toujours le plus mal ceux qu'on n'aime pas; accusé d'avoir tout fait, mené ou détruit; loué, et blâmé en même temps; hier vanté pour son esprit, demain déclaré traître à la patrie dont le jour suivant on l'en proclamera le libérateur; tel a été aux diverses époques de sa vie, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent. Il nous a toujours surpris par sa mobilité indonnable; vrai feu follet politique, il s'éteint au moment qu'il brille le plus, et se rallume quand on cesse de songer à lui; glisse à qui croit le tenir; se joue de ce qui retient le plus les hommes et ne voit

que son point de mire, vers lequel il marche en sautant, volant, rampant, en ligne droite ou en zig-zag, peu lui importe, pourvu qu'il arrive.

Comme la sensitive, il semble recevoir les impressions diverses qu'on cherche à lui donner; il est de l'avis de tous; paraît approuver avec un fin sourire, la pensée la plus déraisonnable, et laisse toujours partir, enchanté de ses manières, le faiseur de projets, la femme à hautes prétentions, le diplomate à qui il donne le change, et le plus habile courtisan auquel il en revendrait. Le prince de Talleyrand, dans son bon temps, accueillait chaque individu avec une affabilité extrême; il était presque caressant; mais aucun geste, aucune pensée intérieure n'échappait à l'attention de son bel œil bleu, si bien qu'à la fin de l'audience donnée, il vous savait par cœur des pieds à la tête; il ne lui restait plus rien à apprendre, et ce n'était pas dans votre intérêt qu'il vous avait écouté. Il possédait, et sans doute possède encore ce tact exquis, cette urbanité délicate, ce ton parfait, cette gaîté fine, ce persiflage piquant et gracieux à la fois qui font fortune dans la bonne compagnie. Vous croyez qu'il vous caresse, regardez-y

de près et vous verrez le sang couler. Enfin, c'est un assemblage de mille contrastes les plus opposés. Il est certain qu'on parlera de lui long-temps et qu'on ne le jugera jamais parfaitement, car il s'arrange de manière que, de quelque côté qu'on l'envisage, on ne le voit que sous un faux jour.

Ce prince, au moment de la première restauration, pouvait se reposer dans son ouvrage. C'était à lui que les royalistes devaient l'accomplissement de leurs espérances; il leur avait véritablement rendu leur roi, car, sans lui, le jeune Napoléon aurait succédé à son père; mais il joua dans cette circonstance tous ceux qui se méfiaient de lui; il renversa leurs projets et détruisit, à force de finesse, un trône que toutes les forces de l'Europe avaient à peine ébranlé sur sa large base. Il en fut médiocrement récompensé : il conserva son titre de chambellan, perdit sa principauté italienne, gagna le cordon bleu et entra au ministère; ce fut tout. Plus tard on l'envoya au congrès de Vienne, où, une seconde fois, il renversa Napoléon.

Le gouvernement provisoire, dont il fit partie en 1814, prit une singulière mesure en donnant à la Légion-d'Honneur, pour son grand-chance-

lier, un abbé, M. de Pradt, archevêque de Malines et aumônier de l'ex-empereur. Trois prêtres furent alors en évidence, l'abbé de Montesquiou, le prince de Talleyrand et M. de Pradt. Ce dernier est bien connu ; c'est un tourbillon, un ouragan d'esprit, de vivacité, d'étourderie, de profondeur et d'inconvenance; tantôt il écrit en homme d'État, et puis en véritable Scapin ; éloquent par boutade, penseur quelquefois, déraisonnable presque toujours, il n'a du prêtre que la superbe, et cette vanité qui ne souffre ni d'égal ni de contradicteur. Après avoir été tour à tour royaliste furibond à l'assemblée Constituante, plus tard ennemi juré de toute liberté, puis, champion zélé de l'empereur, et presque convaincu d'avoir joué un rôle peu honorable dans les affaires d'Espagne, on l'a vu tout à coup insulter Napoléon, dont il avait mal rempli les intentions pendant son ambassade de Pologne, et contre lequel il se déclara chaudement au 31 mars 1814. Il donna un coup de main à la restauration et prit le soin d'amplifier la part qu'il avait eue à cette révolution : c'était à ces hauts faits qu'il borna son rôle. Nous le retrouverons encore. Il aime à parler et parle bien. Il conserve une haute opinion de sa ca-

pacité, et n'écrit pas une ligne qu'il n'en fasse une pensée. Girouette de haute volée, il ne tourne qu'avec les grands vents; mais, enfin, il tourne, et sa manie est de vouloir prendre rang parmi les immobiles. Il ne put s'accommoder longtemps avec le prince de Bénévent, et entre eux commença bientôt une guerre où ce dernier remporta la victoire. Le plus rusé joua le plus impétueux.

L'entrée du comte d'Artois, qui vint en qualité de lieutenant-général de la couronne, fit cesser de fait le règne du gouvernement provisoire. Je ne fus pas des derniers à venir présenter mes respects à cet excellent prince. Je ne lui étais inconnu ni de nom ni de figure. Il m'avait aperçu à Coblentz, aussi je n'eus qu'à me louer de la grâce de son accueil; ses paroles bienveillantes se gravèrent dans mon cœur. J'étais seul avec lui pendant l'audience qu'il me donna, nous l'employâmes uniquement à nous rappeler les souvenirs de l'ancien régime. Ces quelques minutes parurent de longues heures à ceux qui attendaient; aussi ne tarda-t-on pas à répandre le bruit au château, que, dès le retour du roi, je serais élevé au ministère des finances. Je savais qu'il n'en devait rien être, et pourtant, je ne

détrompai pas le public. Il est toujours avantageux pour les personnages en évidence, que l'on s'occupe d'eux, n'importe de quelle manière.

Le bruit de ma faveur attira auprès de moi des gens qui se hâtèrent de me prodiguer toutes sortes de marques d'amitié. Il y eut surtout un duc de l'ancien régime, M. de D...., qui voulut me remémorer une liaison, datant, à l'en croire, des temps antérieurs à la révolution. Je ne m'en souvenais plus, et lui, plus tard, ne s'en rappela pas davantage lorsqu'il fut bien constaté que je n'entrerais pas au ministère. Je ne me fâchai point de ceci. Je connaissais la cour, je savais que quiconque la fréquente se conduit d'après la maxime du maréchal de Villeroi, lorsqu'il *se déclarait à l'avance l'ami, le serviteur et même le parent de chaque contrôleur des finances.*

Il y avait plusieurs jours que je n'avais vu l'impératrice Joséphine à laquelle j'étais demeuré fidèle malgré les événements, lorsque le 24 avril, je reçus une lettre d'elle par l'entremise du comte B....., attaché à sa personne par les nœuds du sang. Elle me priait de venir le lendemain déjeuner à la Malmaison, où elle avait à m'entretenir de

choses qu'elle ne voulait pas confier au papier. Je répondis que je serais exact au rendez-vous, et je sortis pour aller voir un de mes collègues, le comte C... Je lui appris dans la conversation où j'allais le lendemain. Ce cher ami, qui ne bougeait pas d'auprès de Joséphine tant qu'elle était puissante, qui l'avait beaucoup moins vue à dater du divorce, et point du tout depuis le 31 mars, me représenta, avec un véritable intérêt, qu'un gouvernement qui s'établit regarde toujours avec méfiance ceux qui conservent des relations avec la puissance expirante; que si je voulais parvenir à la pairie, une fausse démarche pouvait m'en priver, et que dans tout ce qui touchait à la politique, il fallait faire taire le cœur pour n'écouter que la raison.

Je le laissai dire. Je me croyais prudent, et pourtant j'avais l'orgueil d'imaginer que ma frayeur n'allait pas jusque-là. Dès qu'il eut achevé, sa femme continua la thèse. Elle était devenue tout à coup d'un royalisme excessif, à tel point qu'elle surprenait son mari, quoique celui-ci le fût d'une belle force, lui qui s'écriait à la même époque : « Les Bourbons ne se dou-» teront jamais combien je les aime; voilà » vingt ans passés que je ne m'endors jamai

» sans penser à eux. » Tendresse assurément très honorable, mais si bien cachée qu'il n'en avait fait part qu'à son bonnet de nuit.

La comtesse C.... ne parlait plus que de la royale famille; elle employait les expressions du plus entier dévouement, qu'elle accompagnait de véritables et grosses larmes : c'était une merveille. Elle avait, dès le premier moment de la révolution nouvelle, fait monter au grenier les portraits de Napoléon et de Marie-Louise, ainsi qu'un buste en marbre de la princesse Pauline et une statue du roi de Rome en biscuit de Sèvres, qu'un mois auparavant, et pour orner son salon, elle avait achetée très cher à la vente après décès d'un évêque. Des gravures représentant nos anciens rois; des peintures détestables, et où, par prévision sans doute, on avait cru représenter les traits de Louis XVIII, de la duchesse d'Angoulême et de son époux, remplaçaient déjà, chez elle les effigies impériales. Les cheminées étaient ornées de lis artificiels dans des vases de porcelaine, et ses robes du matin étaient fleurdelisées ni plus ni moins que si elle-même eût été une princesse du sang.

Tandis qu'elle me catéchisait, la duchesse de Raguse vint la voir. Ces deux dames s'em-

brassèrent aux cris de *vive le Roi!* et la survenante ajouta : « Eh bien! ma très chère amie, » nous voilà comtesse et duchesse tout de bon. » Tant le prestige de l'antiquité égarait les têtes!

La comtesse C... revenant à moi me conjura, puisque je voulais courir le péril d'aller *chez cette femme*, de ne pas prendre ma voiture armoriée, mais de me contenter d'un simple cabriolet avec un jockei en veste grise. Je ne suivis aucune partie de ce conseil.

J'arrivai le lendemain à ce séjour d'une splendeur qui achevait de disparaître. Une garde nombreuse et française ne l'environnait plus. Il n'y avait plus là qu'un piquet de cosaques envoyé par l'empereur Alexandre, dont la conduite envers Joséphine fut admirable. Il ne cessa point d'aller la voir en grande cérémonie; il pouvait le faire sans danger, car lui n'avait rien à demander à la nouvelle cour de France. Je vis autour de moi, lorsque je mis pied à terre, une solitude complète. Les flatteurs avaient déjà oublié le chemin de la Malmaison, et la majesté que rehaussait la bonté et la grâce, ne trouvait guère d'autre distraction que dans la culture des fleurs qu'elle aimait passionnément.

L'huissier de la chambre, resté fidèle à son poste, parce que, sans doute, ses gages étaient payés exactement, m'annonça. Joséphine m'attendait : elle était seule. Mes yeux se remplirent de larmes, et je ne craindrai pas de dire qu'un mouvement spontané me fit tomber à ses pieds. L'émotion de l'impératrice couronnée fut égale à la mienne. Elle versa des pleurs en me relevant, et ses premières paroles furent : « Eh quoi ! mon cher comte, vous n'êtes donc » pas de ceux qui, dès le premier de ce mois, » ont perdu la mémoire?

» Madame, répondis-je, la force des choses » et la volonté de la France viennent de décider » une grave question. Mais lorsque j'ai cru de- » voir faire comme l'unanimité du sénat, ce n'a » pas été en renonçant aux affections du cœur » et aux inspirations de la reconnaissance. — » Je vous crois, me dit-elle, car vous êtes » ici, et il n'y a que les actions qui prouvent » quelque chose. J'ai fait témoigner à beaucoup » de vos collègues le plaisir que j'aurais à les » voir; tous se sont excusés avec lâcheté ou » maladresse. Vous êtes mon ami et celui des » miens, dès que vous n'avez pas fait comme » les autres. »

La conversation continua sur ce ton quelques minutes encore; enfin elle tourna sur des objets plus sérieux. Le premier point des deux que nous traitâmes était d'une telle importance, il était fait pour amener de si étranges résultats, que je reculai devant la mission dont Joséphine voulait me charger; je suppliai l'impératrice de renoncer à ce qu'elle prétendrait entreprendre à cet égard; je tâchai de lui faire concevoir le péril qui résulterait pour elle d'une révélation pour le moins imprudente, et dont les suites devenaient incalculables; je ne lui cachai pas que ma perte était assurée dans le cas où je la seconderais. La véhémence avec laquelle je lui parlai, lui arracha un sourire mélancolique, mais ne la détermina pas à suivre mon conseil; elle se contenta de me répondre :

« Je sens en effet que j'ai eu tort de chercher à vous placer dans une position aussi » pénible; votre dévouement pour moi ne peut » aller jusqu'à me seconder dans une affaire » qui au fait n'est pas la mienne, et dont je » pourrais ne pas me mêler, sans pour cela » faire tort à aucun de ma maison. »

Lorsqu'elle m'eut parlé ainsi, je redoublai la vivacité de mes instances, me flattant de

l'amener à brûler les documents qu'elle me montra, et qui contenaient des secrets capables de bouleverser l'Europe, si jamais ils étaient mis au jour ; ce fut en vain.

« Ma résolution est prise, me dit-elle, j'en » parlerai à l'empereur Alexandre ; il est juste, » et sans doute, puisqu'il veut que chaque » chose soit mise en son rang, il prendra les » intérêts d'un malheureux jeune homme. »

Je ne fis plus d'objection ; Joséphine agit comme elle me l'avait annoncé, elle révéla ce qu'elle aurait dû taire, car peut-être enfin elle-même était trompée dans ce qu'on lui avait fait croire aveuglément ; sa mort, presque subite, qui arriva peu de temps après, ensevelit à jamais dans de profondes ténèbres la connaissance d'un cas fort singulier et délivra d'un témoin redoutable. . . . . .

. . . . . .

Cette première partie de notre conversation épuisée, Joséphine passa à la seconde ; il s'agissait d'obtenir du gouvernement et du comte d'Artois certaines sommes qui lui étaient dues, et dont elle avait un besoin urgent pour appaiser des créanciers devenus hardis depuis la chute de Napoléon. Cela rentrait dans mes attribu-

tions. Ce fut avec une satisfaction réelle que je me chargeai d'une négociation dans laquelle j'eus le plaisir de réussir comme elle le souhaitait. L'impératrice me parla ensuite d'une foule de personnages sur l'attachement desquels elle avait beaucoup compté. Je souffrais de lui dire que tous s'étaient tournés vers le soleil levant.

« Quoi ! me disait-elle, le comte de P... a » suivi le torrent? — Il porte la plus énorme » cocarde blanche que l'on ait promenée dans » Paris. — Le chevalier R...? — Celui-là, » madame, sollicite avec chaleur une place dans » la maison du roi. Il fonde, dit-il, ses droits » sur ce que, depuis quinze ans, il conspirait » incognito contre l'empereur, et vous savez » avec quel zèle il l'a servi. — Mais au moins » le baron R... — Il est trop diplomate pour » conserver de la fidélité au malheur. — Ma- » dame de C... — Attend avec impatience le » retour de la duchesse d'Angoulême, pour lui » vendre ses services comme elle les vendit à... » — Vous me désespérez ; je présume que nous » aurons du moins conservé les gens de lettres.

» — Dieu le veuille ! en attendant, M. de » Jouy improvise un opéra pour le retour du

» roi. — Quant à Chazet, je suis assurée de » son dévouement ; il a tant fait pour m'y faire » croire. » Pour toute réponse à ce dernier propos, je tirai de ma poche une chanson de lui, où respirait un si pur royalisme et une haine si marquée de la dynastie tombée, que Joséphine confondue ne put retenir un mouvement d'impatience. « Ainsi tous nous aban- » donnent, dit-elle, en soupirant. — Tous : » non, madame; il y a des littérateurs qui » s'honoreront en ne profanant point l'autel » sur lequel ils ont sacrifié ; MM. Tissot, » Etienne, Dupaty et quelques autres, garde- » ront cette noble mesure qui relève si bien le » caractère de l'homme de lettres ; mais la » foule, mais le troupeau servile parmi le- » quel il y a de très habiles écrivains, ne » faites aucun fond sur eux, ils sont trop » portés d'amour pour le trésor, pour re- » noncer à louanger ceux qui en tiendront la » clef. »

L'impératrice, vivement peinée de ce que je lui apprenais, me congédia. Je voulais venir la revoir, je n'eus pas le temps de jouir de ce bonheur. Cette princesse qui a tant fait de bien ne sortira jamais de ma mémoire. La pro-

vidence l'avait destinée au rang qu'elle occupa, en lui donnant une ame élevée et généreuse. Elle trouvait à obliger, le plaisir que d'autres trouvent à nuire; jamais son cœur ne demeura fermé aux plaintes de l'infortune. Sa charité était inépuisable. La plus grande partie de ses dettes ne provenait que de la multiplicité de ses bonnes œuvres. Elle joignait plusieurs faiblesses de son sexe à d'aussi brillantes qualités; elle aimait le commérage d'intérieur, les causeries les plus futiles. La parure était encore un point important pour elle, qui traitait l'article d'une mode récente avec la même attention que mettait son époux à dresser un traité politique. Elle était d'ailleurs complétement créole, et par conséquent crédule à l'excès; rien ne lui paraissait absurde de tout ce qui pouvait la rapprocher des choses surnaturelles. Elle ne refusait pas sa croyance aux contes les moins probables; elle parlait souvent d'une prédiction qui, lorsqu'elle était à la Martinique, lui avait annoncé des grandeurs auxquelles à cette époque rien ne semblait l'appeler; elle devait parvenir à un rang supérieur à celui d'une reine de France, et, lorsque la fortune se fut divertie à réaliser cette parole vaine, Joséphine resta infatuée plus que

jamais de toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire. Chaque jour elle consultait quelque nouvel oracle : mademoiselle Lenormand, par exemple, dont l'adresse spécula si bien sur sa manie, était admise au château presque toutes les semaines, ou bien elle recevait un message secret de l'impératrice qu'elle promenait d'illusions en illusions. La veille encore du jour où le divorce fut annoncé à Joséphine pour la première fois, la prophétesse, m'a-t-elle dit, lui promettait un bonheur constant, qui ne finirait qu'avec sa vie. Pensez-vous que ce mensonge, si promptement découvert, eût guéri Joséphine ? Il n'en fut rien ; elle continua toujours à payer à haut prix les cartes mystérieuses et le café magique de mademoiselle Lenormand.

La multitude se pressait autour du comte d'Artois. Paris et le château étaient envahis par une foule de solliciteurs affamés de biens, de grades, de places, de titres, de croix et surtout de pensions. Pour se débarrasser des plus imbéciles, on imagina la décoration du *Lis*. Chacun la prenant pour un ordre, se jeta sur elle avec avidité ; bientôt toutes les boutonnières furent ornées d'un ruban blanc et d'une croix de fantaisie au milieu de laquelle rayon-

nait l'emblême des Bourbons. Ce nouvel ordre de chevalerie déplut d'abord à ceux, fiers à cette époque, de porter l'étoile de la Légion-d'Honneur. Un de ceux-ci, vieux soldat de mauvaise humeur, rencontrant sur les boulevarts un jeune mousquetaire, s'approcha de lui, et, prenant le lis avec la main, lui demanda : « Est-ce » là mon enfant l'ordre du baptême? — Non, » répliqua l'offensé; mais celui de la confirma» tion » ; et il joignit à cette vive riposte un geste de mort. A la suite de cette attaque et de la réplique la plus chaude, les épées sortirent du fourreau, et l'agresseur paya de sa vie une insolente incartade.

Des scènes pareilles se renouvelaient souvent; elles jetaient dans les esprits des ferments de division et de haine; elles préludaient mal à la rentrée du roi. Ce prince quitta l'Angleterre, avec le vif désir de réunir tous les partis, et de nous donner des institutions qui devinssent stables par leur sagesse. C'était un grand problème; il eut le bonheur de le résoudre. Dès son arrivée à Saint-Ouen, je me hâtai d'aller porter à ses pieds le tribut de mon amour et de mon respect. « Vous voilà, me dit-il, déser» teur sensé de Coblentz, qui avez préféré

» souffrir en France que de jouir des béatitudes » de l'émigration. Vous devez savoir beaucoup ; » et je me flatte que vous m'apprendrez quelque » chose de ce qui se passe autour de nous. » Je l'assurai de mon dévouement ; je crus devoir lui parler avec une entière franchise. « Je » sais bien, me répliqua-t-il, que le terrain sur » lequel je marche est brûlant ; je vois que je » vais être entouré de gens qui voudront que » tout revienne comme tout était au moment » où je suis parti ; la chose est impossible, je » le comprends. La lutte entre eux et moi » sera pénible. Ils seront d'autant plus exigeants » qu'ils auront beaucoup souffert ; quoi qu'ils » fassent, je n'oublierai jamais que je suis le roi » de toute la France, et non pas de quelques » Français. »

Ces paroles admirables me frappèrent ; je remerciai Sa Majesté de son digne projet. « Les » émigrés, la noblesse, lui dis-je, seront mé- » contents si vous ne les comblez pas. — Et les » chers abbés, me répliqua-t-il, vous figurez- » vous qu'ils demeurent en repos ? — On peut » le croire d'après leur sage retenue, tant que » Napoléon a gouverné. — Oh bien ! dans ce » cas, vous ne les connaissez guère, si vous

» vous imaginez qu'ils se tiennent tranquilles ;
» ce sont les premiers qui ont crié à mes oreilles;
» et, comme ils se sentent fortement appuyés
» autour de moi, ils seront les derniers que
» j'entendrai, et ceux qui me préparent la plus
» rude besogne. Au reste, rassurez ceux que
» vous verrez, je ne me laisserai déborder par
» personne. »

Après ces mots prononcés d'une voix ferme, il changea de propos. Il me montra la Charte Constitutionnelle qu'il voulait nous donner, la Charte, son immortel ouvrage, qui fera bénir son nom par nos derniers neveux, et que nos enfants réclameraient sans cesse si on la leur enlevait ; il eut la bonté de me dire : « Vous
» voyez que je suis presque d'accord en tout
» avec votre projet de constitution. Cependant
» que le sénat ne se fâche point si, tenant ma
» couronne des droits de ma naissance, je ne
» la reçois pas de lui, comme il me l'a offerte.
» — Sire, lui répondis-je, nous avons agi dans
» le sénat, comme la prudence l'exigeait à cette
» heure ; mais il n'y a pas un de nous qui se
» soit cru fondé à vous dicter des lois, ou même
» de simples conditions. »

Cette réplique parut lui convenir. Il me de-

manda tout à coup mon opinion sur Fouché ; je le lui peignis tel qu'il me paraissait, comme un homme tout à la fois utile et dangereux dont il ne fallait se servir qu'avec défiance, qui abhorrait d'être mis à l'écart, ne négligeant rien pour se rendre nécessaire et compromettant même, dans ce but, la tranquillité de l'État. Sa Majesté continuant ses questions, chercha à connaître ce que je pensais au sujet du prince Cambacérès. Je répondis qu'autant Fouché me paraissait dangereux, autant l'archichancelier serait, selon moi, un personnage dont l'habileté pouvait rendre d'importants services. Je le montrai occupé à plaire à tout le monde, sachant concilier les devoirs de sa place et les égards dûs aux particuliers ; n'ayant surtout jamais abusé du pouvoir immense qui était demeuré dans ses mains pendant quatorze années ; sortant de ses dignités sans compter un ennemi véritable, ce que je regardais comme un phénomène, et n'ayant enfin que des méchants, des ingrats ou des imbéciles pour détracteurs ; je le peignis sous l'aspect le plus favorable, et tel que je le voyais véritablement ; le roi m'écouta sans m'interrompre, ne cessant d'attacher sur moi ses grands et beaux yeux bleus, et lorsque

j'eus fini : — « Chacun, dit-il, me parle de lui » dans les mêmes termes ; il est fâcheux qu'il » ait pris sa part d'un grand crime, il ne me » sera jamais permis de l'employer. — Sire, » repartis-je, son vote n'a été que conditionnel. » — Je ne cherche pas, me dit le roi, à aggraver » sa position, je veux même, pour récompenser » l'excellence de sa conduite postérieure, me » prêter à toutes les explications qu'il me don- » nera, les admettre pour valables ; mais le » *Moniteur* existe : il a jugé la fatale question » dans la journée du crime ; et jamais je n'ap- » pellerai aux fonctions publiques ceux qui ont » de quelque manière que ce soit, appelé la » mort sur la tête sacrée de mon frère. »

Nous étions alors en mai 1814, et en juillet 1815....., la marche des événements nous conduira jusque-là.

CHAPITRE LXXV.

Prétention des *ultrà*. — L'uniforme sans tache de M. Gensoul. — L'habit de général de division du marquis d'A... — Caricature. — Moment de crise. — Ministres du roi. — Portrait du comte de Blacas. — Anecdote de la croix de la Légion-d'honneur de M. de C.... — M. Benoît. — Son mot à M. de L... — Le général Dupont. — Le baron de Vitrolles. — Les émigrés. — Les glaces de l'hôtel d'Havré. — Louis XVIII.

On sait ce qui se passa de solennel à la séance de la promulgation de la Charte, et comment par cet acte important Louis XVIII se plaça au rang des législateurs les plus célèbres. Avec quelle acclamation cette constitution si sage, si libérale fut reçue de la presque unanimité des Français! Elle ne trouva pas grâce cependant auprès de ces familles plongées dans la nuit des

préjugés ; elles ne concevaient pas que, par le pacte fondamental, on eût évité de proclamer la division des trois ordres ; elles demandaient les droits féodaux, qu'on ne songeait pas à leur rendre, la réintégration des biens vendus par la république, l'abolition complète de toutes les formes nouvelles, la renaissance des provinces, celle des parlements, des intendances, des corporations de l'ancien système municipal, la réintégration de la noblesse dans la plénitude de ses anciens priviléges, notamment dans celui de donner seule des officiers à l'armée ; et à ces conditions, on consentait à admettre parmi les anoblis les maréchaux de France, les lieutenants-généraux, les ducs, les comtes et les barons de l'empire. Le clergé surtout, le clergé, dès le premier moment de la restauration, se rua sur la cour, en criant à tue-tête : « *Ma richesse, mes honneurs, mon crédit, la dîme, les registres de l'État civil, mon influence passée ;* je veux tout, je ne puis me contenter » à moins ; il me faut de plus l'ultramontanisme, les Jésuites, et anathème à qui me dira » non. »

Au château, les nouveaux courtisans se nourrissaient de ces maximes, et travaillaient chaque

jour à écarter ceux qui ne pensaient pas comme eux. On s'étudiait à nous rendre ce séjour désagréable. On eût dit que nous étions tous des coupables auxquels les revenants voulaient bien accorder leur grâce, sans les souffrir auprès d'eux. On prodiguait les marques de désapprobation aux soutiens réels de la monarchie. On affectait de se présenter devant le roi avec des costumes ignorés de la génération présente. Il me semble voir encore M. de Gensoul, noble à peine en 1791, venir en habit de l'ancien régiment de Champagne, qu'il avait porté peut-être quarante-huit heures, et se glorifier d'avoir su conserver ce vêtement sans tache, comme s'il y en avait sur celui de nos vétérans de la gloire.

Un vieux serviteur du roi, homme d'ailleurs raisonnable et ci-devant émigré, ancien lieutenant-général, se fit broder un habit comme celui des généraux modernes; il causa presque une sédition aux Tuileries, lorsqu'il y vint ainsi vêtu : plusieurs de ses amis feignirent de ne pas le reconnaître, tant on le trouva ridiculement costumé; à cette époque se ranima le génie de la caricature : une des plus malignes faisait allusion aux regrets que l'on supposait à

l'empereur d'Autriche, elle lui causa un vif chagrin. On avait dessiné une voiture dans laquelle il était assis; l'empereur de Russie était sur le siège; le duc de Wellington conduisait en cocher; le roi de Prusse, placé sur le derrière, servait de domestique, tandis que Napoléon à pied s'accrochait à la portière, en disant : « Beau-» père, ils m'ont mis dehors. — Et moi de-» dans », répondait François avec sa piteuse mine et avec vérité. Toutes ces choses qui se devinaient plus encore qu'on ne les avouait, donnaient à penser aux esprits; les bons y voyaient de funestes présages, les mauvais en tiraient l'espérance d'un prochain bouleversement.

Après tant de commotions, c'était beaucoup sans doute que d'avoir assis sur des bases solides le nouvel édifice constitutionnel, que d'avoir offert aux diverses opinions une Charte dont les articles, dictés par la raison, devaient plaire aux esprits bien faits, quelle que fût d'ailleurs leur manière de voir particulière; il fallait encore, et c'était là le point capital, rencontrer des ministres qui entrassent dans les vues du roi, qui eussent ses principes de clémence, d'équité naturelle et dont les mesures, à la fois sévères et

réservées, tempérassent la bonté de Louis XVIII. Ce monarque se trompa ; son choix tomba sur des hommes dont les intentions pouvaient être bonnes, mais qui ne furent pas à la hauteur des circonstances.

Le premier qui se présente à moi, parce qu'il nous vint investi de la confiance entière de notre roi, est le comte de Blacas, léger, superficiel, ayant la maladresse de vouloir trancher du grand seigneur de l'ancien régime ; il s'imagina produire parmi nous beaucoup d'effet avec les manières d'un courtisan de l'Œil-de-Bœuf de Versailles. Ce fut une fausse spéculation, une preuve de non sens. De petites grâces, de petits airs composés, une supériorité d'emprunt qui ne reposait sur aucun antécédent vénérable, ces gestes moelleux, cette voix mielleuse, cette sorte d'impertinence fondée sur la faveur du maître ou sur la hauteur du rang, tout nous parut étriqué, mesquin et de mauvais goût. Tout cela s'éclipsa devant les réputations gigantesques de la république et de l'empire, devant les héros du sabre et ces hommes à hautes conceptions du cabinet politique. Que pouvait être le sémillant ou le compassé M. de Blacas, en présence de Masséna, par exemple, du prince de la Mos-

kowa, du maréchal duc de Dalmatie? Avec eux, parlerait-il guerre? opposerait-il ses actions militaires à celles qui avaient épouvanté toute l'Europe? Aurait-il lutté de science d'État avec les Cambacérès, les Talleyrand, les Carnot, les Darn? Ou se serait-il permis de réformer la législation établie par le duc de Parme, les comtes Treilhard et Portalis, Merlin, etc.? Se serait-il flatté de changer l'ordre établi dans les finances par les Ramel, le duc de Gaëte, les comtes Mollien, Fabre de l'Aude, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, etc.? Il lui fallait battre en retraite à l'aspect de ces supériorités sans nombre, et l'odeur des essences dont il se parfumait ne cadrait nullement avec celle de la pipe de ces vieilles moustaches, qui n'estimaient un personnage que par sa propre valeur, et qui ne savaient plus respecter ce qui n'était ni le génie, ni le talent, ni le coup-d'œil de l'aigle.

M. de Blacas n'avait donc rien de ce qui l'aurait mis à la place où il tâchait de s'exhausser. Son ampleur était une solitude; vainement se levait-il sur la pointe des pieds, force fut à lui de redescendre à son niveau réel, et il demeura perdu dans la foule. Mais ne pouvant se résigner à son néant, le cœur et la tête remplis

d'écume, il conseilla mal le roi, lui fit faire des fautes, et en fit lui-même. Inoccupé quand il n'était point permis de l'être, inspiré, comme je l'ai dit, par des habitudes qui ne nous allaient pas, il se laissa environner d'une foule de fripons, de spéculateurs, d'agents d'affaires, d'agioteurs qui, abusant de sa faiblesse, mirent à l'encan les croix de Saint-Louis, de la Légion-d'Honneur; les places, les pensions, tout se vendait à cette époque au ministère de la maison du roi avec une impudence révoltante. On récompensait des services qui n'avaient pas été rendus, de prétendues vieilles fidélités qui ne faisaient que de naître; on était digne des grâces royales, dès que l'on avait de l'argent pour les payer. C'était enfin le règne de la vénalité, comme au temps des maîtresses du duc de Saint-Florentin ou du prince de Montbarrey. Cette sévérité de l'empire n'existait plus; c'était un pillage, une confusion, une dilapidation incroyables des honneurs du royaume et de la cassette de la royauté.

Le ministre chef ne s'opposait pas à ces désordres, parce qu'il était myope en affaires, parce que, favori du roi, il fallait se conserver dans la faveur acquise à une époque où l'on ne

demandait que du dévouement sans capacité, sans profondeur, sans lumières administratives, quand enfin il suffisait d'être agréable, spirituel, et amusant; mais, en 1814, lorsque toute la force d'Hercule aurait à peine suffi pour tenir le gouvernail, que l'on juge combien devaient être impuissantes, pour diriger le vaisseau de l'État, les mains petites et potelées de M. de Blacas, qui aurait craint de briser ses bagues antiques richement montées, les étincelles qu'il savait faire jouer avec tant d'art! Il était sorti de sa patrie à un âge où la réflexion n'est pas ordinaire; il y rentra rempli des idées du courtisan et de l'étranger; il nous connaissait mal, et par conséquent ce fut du mal qu'il nous fit. En 1814, il s'occupait sérieusement à discuter la liste de ceux qui monteraient dans les carrosses du roi, à ramasser les débris de la vieille étiquette, à garnir son cabinet de porcelaines craquellées, de magots de la Chine, de laques du Japon, de camées grecs ou romains. Lorsque Napoléon débarqua, à peine le colosse eut-il mis le pied sur le territoire, M. de Blacas disparut dans la tempête, sans que nul parmi nous demandât où il était passé, car il

n'avait fait de bruit que par les alentours peu honorables qu'il s'était choisis.

Je me suis étendu sur ce personnage plus qu'il ne le mérite comme homme d'État. Je l'ai fait, par ce qu'il a recommencé aux Tuileries la série du favoritisme, parce qu'il a été la tête de Cazes, de Villèle, et parce qu'il a ramené à lui seul plus de malheurs que les deux autres ensemble. Ce n'est pas qu'il eût de mauvaises intentions : il croyait bien faire. C'est son impéritie qu'il faut accuser. Il était au demeurant très-aimable; il représentait bien; il possédait des qualités d'intérieur fort précieuses. Il aimait les arts auxquels il ne se connaissait pas, la bonne compagnie où il était à sa place, et les diamants dont il se parait avec beaucoup de goût. Sa sévère économie (car il était venu pauvre en France) lui procura, en moins d'un an, une fortune énorme. Il s'enrichit : ce fut là le seul trait de son habileté.

On appela à la charge éminente de chancelier de France M. d'Ambray, ex-avocat-général de la cour des aides de Paris. Celui-ci, homme d'honneur et d'une probité de vieille magistrature, était animé des meilleures intentions; mais il fallait plus dans des circonstances ex-

traordinaires ; sous la simarre des d'Aguesseau et des Lhôpital, il disparut tout d'abord et demeura comme perdu au milieu de cette foule de jurisconsultes du premier ordre, formés par la révolution, et au détriment desquels on l'avait choisi. On avait voulu quelqu'un de l'ancien régime ; on vit alors ce qu'il restait de celui-ci. Napoléon l'avait écrêmé, et l'on ne pouvait rien tirer de ce qu'il avait laissé au rebut.

L'abbé de Montesquiou fut mis au département de l'intérieur. Prêtre philosophe, grand seigneur d'autrefois et quelque peu saturé des idées nouvelles, il n'était complétement d'aucune époque. Ses antécédents à l'assemblée Constituante, le faisaient mal voir de ceux de sa robe et des gens à préjugés ; et son retour aux principes qu'il avait combattus ne lui conciliait pas les ennemis de l'ancien régime. Paresseux comme Figaro, musard avec délices, il craignait toujours de se laisser entraîner au torrent, et malgré ses longues jambes, il était tout essoufflé, sitôt qu'on le faisait aller trop vite. La chose dont il s'occupait le moins, était celle qui aurait dû le toucher le plus. Personne n'ignorait plus que lui ce qui se passait dans ses bureaux ; le trait suivant peut en fournir la

preuve. M. de C....., ex-sous-préfet de..... se présenta un jour à lui pour lui rappeler la demande qu'il avait faite de la croix de la Légion-d'Honneur due à ses travaux, et certainement à son mérite. L'abbé de Montesquiou ne se ressouvenant pas de ce dont on l'entretient, exige que le solliciteur lui détaille de nouveau ses services; ceci fait, le ministre ne trouvant pas les droits suffisants, ne promet plus rien et congédie M. de C..... tout accablé, qui au sortir de cette audience désagréable, va chercher dans les bureaux les pièces à l'appui de sa requête; on les lui rend avec le brevet de chevalier de la Légion-d'Honneur, obtenu de la veille sur la recommandation expresse de l'abbé de Montesquiou.

Celui-ci avait vu passer toute la révolution sans s'en apercevoir : il faisait du sommeil quand il fallait travailler; il laissait les commis gouverner la machine. Tout était bien à ses yeux pourvu que rien ne marchât. Le mouvement lui donnait une épouvante dont il ne sortait qu'en l'arrêtant tout court. C'était M. de Corbière en grand, mais en très-grand, en immensité même, si je compare ces deux personnages. Il aimait le vieux dans sa vieillesse, et, dans sa jeunesse il

avait aidé à tout bouleverser pour avoir du neuf. On le vit, dès son entrée au ministère, prendre un protestant pour secrétaire-général. Le choix était bon, et, néanmoins, il ne cadrait guère avec son caractère sacerdotal. Il prit, dans la chambre des Députés, la défense des prêtres mariés, ce fut une maladresse. Il devait se regarder et se taire. On eût dit qu'il voulait imiter ou le prince de Talleyrand ou le duc d'Otrante. Mais, ou ses talents avaient disparu, ou il ne les employa pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit un mal infini à l'autorité royale; d'abord par lui, puis par M. Benoît, investi d'une portion de sa confiance, et sur lequel j'aurais trop à dire. Je me rappelle le gros temps de la révolution, et je crois que, malgré ses efforts, il ne peut non plus l'avoir oublié. M. Benoît tint un singulier propos, en 1814, à un de mes amis, plein de vie encore, et que je nommerais en cas de besoin. Cet ami sollicitait une place qu'il méritait à tous égards; mais, pour réussir, il ne se prévalait que de ses droits; M. Benoît, las de l'entendre, lui dit : « On fait ici comme à la porte des théâtres, où celui qui achète une contre-marque » entre le premier. »

Le général Dupont, militaire de petite re-

nommée, avant comme après la peu brillante capitulation de Baylen, fut tiré de la prison de l'Abbaye pour être mis en possession du ministère de la guerre. La défaveur de Napoléon lui tint lieu de mérite. On ignorait que l'empereur ne repoussait pas les gens supérieurs, et que tomber dans sa disgrâce, était ordinairement un signe d'incapacité. Le général Dupont se montra enragé contre le gouvernement qui venait d'expirer. Aigri par le souvenir de sa juste humiliation, il ne porta au ministère que de la mauvaise humeur et point de talent. Il crut que sa colère suppléerait à tout; elle ne tint la place de rien; elle ne servit qu'à produire une confusion inexprimable : on donna des brevets, on fit des promotions par centaines, par milliers; le fardeau fut enfin si lourd à porter, que chacun s'aperçut de l'insuffisance du ministre, qui, par suite de sa négligence, fut accusé de concussion devant la chambre des Députés. Il n'eut pas de peine à repousser cette accusation. Mais il ne put se laver de même de cette paresse, de cette incurie qui le rendait inhabile à surveiller ses subordonnés.

Le baron de Vitrolles, diplomate improvisé, sorti d'une diligence dont il était, je crois, le

conducteur ou l'inspecteur, s'empara peut-être plutôt qu'on ne la lui donna, de la charge de secrétaire-d'État. Porté aux mesures violentes, croyant que frapper c'est raisonner, mais ne frappant que le faible, et demeurant soumis et souple en présence du fort, le baron de Vitrolles était un Provençal dans toute la force du terme. Il avait passé sa vie à comploter obscurément, à rappeler la royauté dans ses châteaux en Espagne, et à combattre pour elle dans le silence du cabinet. C'était une de ces fidélités comprimées qui débordent quand le danger est passé. Présomptueux à l'excès, virulent en paroles, extravagant dans ses projets, incapable de réflexion, c'est un véritable brûlot, mais un brûlot éventé. Jamais homme ne s'entendit moins à gouverner sa barque et à conduire ses intrigues. C'est au point que l'on a pu croire que plutôt de tirer l'épée pour combattre les ennemis de son prince, il a préféré les désigner au poignard d'un assassin. On l'accusa à tort, sans doute, d'avoir excité quelques misérables à attenter aux jours de Napoléon. Quoi qu'il en soit, le baron de Vitrolles n'en est pas moins un ultrà plein de furibondage, un personnage à coups d'État, ou plutôt à coups de tête; mais ne

sachant ni entreprendre ni diriger, il échoue à l'exécution. S'il saisit une arme, ce ne sera que pour se blesser. Tout en démonstrations extérieures, en gestes, en mouvements de bras, plein d'un feu sans calorique véritable, emporté, véhément, et d'une étourderie singulière, c'est peut-être le héros le plus éminent de son parti; aussi nous est-il permis d'avoir une bien piètre idée de ceux qui marchent à sa suite.

Les émigrés rentrés avec le roi n'apportèrent en France que leur amour et leur dévoûment à la famille royale. Aucun ne nous revint avec des talents mûris par l'expérience, avec un génie développé par le malheur. Tous nous parurent des Blacas. Dieu sait ce qu'ils étaient alors, et comme le maître était conseillé. Tous avaient besoin de refaire leur fortune. Il leur fallait de l'argent à tout prix, et en criant contre la révolution ils héritaient de ses dépouilles sans s'embarrasser d'où elles provenaient. Voici, par exemple, un fait assez curieux qu'on ne démentira pas, puisque la preuve légale existe. L'hôtel du ministère de la guerre appartenait au duc d'Havré. Du temps du gouvernement impérial, on l'avait orné avec les glaces de l'hôtel du comte d'Hargicourt, situé sur

le quai Malaquais, au coin de la rue des Saints-Pères. Les glaces valant quarante mille francs, n'avaient point été payées à leur propriétaire; c'était une prise nationale si jamais il en fut. Le roi revient; il rend à M. le duc d'Havré son hôtel et lui fait cadeau du mobilier sans savoir de quoi il se compose. M. d'Hargicourt, instruit des principes excellents du duc va le trouver et réclame ses glaces. Il les réclama en vain; elles sont encore le principal ornement de l'hôtel d'Havré, et M. d'Hargicourt a été condamné à les perdre, le tout par respect pour la donation royale qu'on n'osait pas infirmer. C'est ainsi que la restitution était entendue.

Le roi se trouvait seul au milieu de cette foule, seul vraiment, car nul de ses alentours ne pensait comme lui. Il avait rapporté d'Angleterre, des idées très saines touchant le gouvernement constitutionnel. Il avait vu les immenses avantages que la royauté en retire, et s'était promis de se les approprier, malgré les intrigues et les doléances de politiques à courtes vues qui prétendaient faire de l'administration avec du sentiment. Il voyait bien les choses. Il voulait tenir le milieu entre le passé et le présent. Malheureusement il cherchait l'équilibre dans un

système de bascule et de déception dont il attendait, je ne sais trop pourquoi, les meilleurs résultats. Il avait compris de bonne heure le danger au dernier jour d'une révolution, de trop écouter les prétentions turbulentes d'une portion de la noblesse et du clergé. Il aimait moins les prêtres qu'il ne les craignait, et dans sa piété présente, il y avait quelque reste de son philosophisme d'autrefois. Il savait combien ces hommes, si respectables quand ils se renferment dans les fonctions de leur ministère, sont dangereux à la paix de l'État et redoutables au monarque lorsque celui-ci ne les comprime point. Sa pensée aurait été de les conserver dans la position soumise et laudative où l'empereur les avait fixés; mais son désir s'effaçait devant la force des choses. Le roi très chrétien ne pouvait pas dire au clergé : taisez-vous, ni séparer sa cause de celle de l'Église. Si bien que par des considérations de convenances, il se laissa déborder en partie, quoique ce fût de mauvaise grâce et contre son opinion.

Louis XVIII possédait une instruction très remarquable. Il savait quelque chose, et, en conséquence, il paraissait savoir beaucoup. Son esprit était fin, délicat; il aimait la litté-

rature, mais comme on l'aimait sous l'ancien régime, en lisant les livres et en traitant avec mesquinerie les gens de lettres. Un bon mot lui plaisait parce qu'il était capable de l'apprécier, et qu'il en disait souvent. Il faisait des vers agréables, des articles de journaux très piquants. Horace, qui était en entier dans sa mémoire, restait pour lui toujours nouveau. Il le citait avec prétention, car il citait volontiers et fort heureusement. Sa conversation était spirituelle et gracieuse. Il fallait se bien tenir devant lui et parler surtout correctement sa langue, car on trouvait en ce prince un vrai puriste, un excellent grammairien.

Peut-être, parmi ses qualités, la franchise ne tenait-elle pas la première place. Cela provenait, sans doute, de sa vie passée tout entière avec des courtisans. On ne comptait pas beaucoup sur ses promesses, et quand il parlait, on cherchait dans ses yeux, dans les mouvements de sa bouche, une sincérité qui n'était que dans ses paroles. Il savait être sévère; il était exact et poli; il plaçait trop souvent la main sur son cœur. Ce geste répété, avait fini par être une habitude, et l'on pouvait fixer le moment précis dans toutes les circonstances où le roi le ferait. Il ne commanda

jamais les armées, et pourtant son intrépidité était grande. Il conservait, dans un corps malade l'ancien courage de sa maison. Si son organisation physique lui eût permis de monter à cheval, il n'aurait pas remis à d'autres le soin de défendre sa couronne. Enfin, les défauts de Louis XVIII sont morts avec lui; ses grandes qualités lui survivent, et la Charte! la Charte! son immortel ouvrage, lui donne la première place parmi nos rois. Jamais nous n'aurons assez de reconnaissance pour cette immense concession, réclamée impérieusement, sans doute, par le progrès des lumières, mais qu'il était libre de ne pas nous donner. Il l'a fait, tenons-lui-en compte, et environnons sa mémoire de notre respect et de notre amour.

Après le roi venait son auguste famille. Ici, le sentiment des convenances ne me permet de rien louer ou de rien blâmer. Je dois garder ce silence que le devoir me commande. On a mauvaise grâce à prodiguer en face un encens alors sans odeur, ou à se plaindre de ceux qui n'ont pas vu couronner par le succès leur désir de bien faire. Je me tairai donc, soit pour montrer mon indépendance, soit par délicatesse, sans renoncer pourtant à rapporter, dans la suite de mes

Mémoires, les faits personnels qui servent à peindre les caractères. Mais au moment dont je m'occupe, tout devait être bien; il convenait de tout approuver, de tout excuser; on ne pouvait rien exiger; il fallait tout attendre du temps et des bonnes intentions.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME.

Pages.

CHAP. L. Bonaparte à Paris. — Partisans du directoire. — Partisans de Bonaparte. — Ma conversation avec Barras. — Avec Bonaparte. — Le général Lefèvre. — Quelques hommes de l'époque. — Propos de table. — Je retourne vers Barras. — Ma rencontre avec le directeur Moulin. — Destrem. — Opinions des conseils. — Dîner à Saint-Sulpice. — Dialogue avec Chénier. — Embarras des directeurs. — Mot populaire. — Le 18 brumaire. — Les généraux abandonnent le directoire. — Mot méprisant de Moulin à Moreau. — Espérances de Sieyes. — Bonaparte me charge de lui annoncer sa disgrâce. — La caisse du directoire. — Avarice de Sieyes. — Mot de Carnot à ce sujet. 1

CHAP. LI. Les trois consuls. — Cambacérès. — Motifs de la haine que Montgaillard lui portait. — Lebrun, troisième consul. — Napoléon aimait à s'entourer des gens de mérite. — Le Sénat conservateur. — Le Tribunat. — Le Corps législatif. — Le premier consul m'envoie en mission. — Instructions qu'il me donne. — Ma tournée. — Le Concordat. — Conseil

Pages

donné à Napoléon. — Marengo. — La machine infernale. — Effroi de madame Bonaparte. — Ce que me dit le premier consul. — Son opinion sur le cardinal de Richelieu. — Et sur l'ambassadeur d'Angleterre à Paris. — La Légion-d'Honneur. — Le roi d'Étrurie à Paris. Mot de Napoléon sur lui. — La reine d'Étrurie. — Le Code civil. 23

Chap. lii. Le premier consul, président de la république cisalpine. — Causes qui le déterminent à prendre cette dignité. — On intrigue autour de Moreau. — Le général Lecourbe. — Fournier-Sarlovèse. — Bernadotte. — La famille Moreau donne par ses menées l'éveil au premier consul. — Ce que me dit celui-ci à ce sujet. — Mort de La Harpe. — Son caractère. Ses bizarreries. — Le premier consul songe à obtenir une abdication de Louis XVIII. — Il m'appelle dans son cabinet. — Notre conversation. — Projet du traité d'abdication. — Il veut me charger de cette négociation. — Je refuse. — Il insiste. — Je ne me rends pas. — Il me congédie. — Il tente l'entreprise et ne réussit pas. — Amnistie des émigrés. — Ce que Treilhard en pense. — Ce que Napoléon en dit en 1815. — Il aimait l'ancienne noblesse. — Mot de Joséphine sur les courtisans de bonne maison. — Réflexions. 45

Chap. liii. Consulat à vie. — Mésintelligence entre les familles Bonaparte et Moreau. — Bal de Moreau. — On tient conseil à ce sujet chez la mère du premier consul. — Celui-ci cède. —

Pages.

Colère des dames Moreau. — L'Angleterre nous déclare la guerre par une perfidie. — Conspiration de Georges Cadoudal. — Je suis mandé aux Tuileries. — Le marquis de Puyvert. — Le marquis de Rivière. — Les jeunes Polignac. Colère du premier consul. — Lettres inédites de Monsieur (Louis XVIII). — Ce qu'en pense le premier consul. — Assassinat du duc d'Enghien. — Le prince de Talleyrand. — Le duc d'Alberg. — Le duc de Rovigo. — Mort de Pichegru. — Ce que me demande Joseph Bonaparte. — Elévation du premier consul à l'empire. — Portrait de Carnot. 68

Chap. LIV. Création de l'empire. — Napoléon hésite à faire ses frères les héritiers de sa couronne. — Causes de son éloignement pour Lucien. — Mademoiselle Paterson. — Portrait de Jérôme Bonaparte. — Joseph obtient d'être appelé à la succession impériale. — Anecdote à ce sujet. — Procès de Moreau. — Le comte de Fontanes. — Son portrait. — Sa biographie. — Il sollicite contre Moreau. — Les Jésuites chassés de France. — Le pape à Paris. — Portrait de Pie VII. — Ses habitudes. — Le cardinal de Cambacérès. — M. de Laporte, évêque de Carcassonne. — M. Desmousseaux, préfet. — Evénements de 1805. 88

Chap. LV. Campagne de Prusse. — Joseph Bonaparte. — La reine sa femme. — Louis Bonaparte. — La reine de Hollande. — Parallèle entre les deux princesses. — Conversation entre Napoléon et le comte Fabre de l'Aude. —

Pages.

Suite de cette conversation. — Beau caractère de Carnot. — Une de ses lettres inédites. — Désintéressement du comte Fabre de l'Aude. — Dissolution du Tribunat. — Les merlettes du duc de Feltre. — Les lapins du prince de Talleyrand. 107

CHAP. LVI. Les araignées de l'astronome Lalande. — Sa manie d'athéisme. — La comtesse Fanny de Beauharnais. — Ses qualités. — Ses bizarreries. — Description de son appartement. — Encore le chevalier de Cubières. — Il fait l'éloge de Marat. — L'abbé Cournaud. — Vigée. — Le chevalier de Boufflers. — M. de Roquelaure, ancien archevêque de Malines. — Mercier. — Son livre microscopique. — Son mot sur l'imprimerie — Dîner chez madame de Beauharnais. — Mot de cette dame sur nos grands tragiques. 119

CHAP. LVII. Le duc de Monteleone. — Le comte Wintzingerode. — Le prince Primat. — Le baron de Humbolt. — Le cardinal Albani. — Delisle de Salles. — La table isiaque. — Laujon le chansonnier. — Le chevalier de Piis. — Anecdote touchant le baron de W..., espion de police. — Lettre de sa femme. — M. C... espion de police, et M. de Puymaurin. — L'abbé d'Allez. — Madame de Fars. — M. Tissot. — M. Boutard. — M. Valmalette. — M. de Stassart. — Le général Desperrières. — M. Révail. 132

CHAP. LVIII. Madame Dufresnoy. — Madame Cottin. — Jacques Delille. — La manière dont il récitait les vers. — Caractère de Delille. — Honneurs funèbres qu'on lui a rendus. — Sa cécité.

Pages

Ses habitudes. — Ce qu'en disait Parceval Grandmaison. — Madame Delille. — Chénier. — Sa précoce décrépitude. — Son caractère. — Son compte rendu de la littérature. — Anecdote concernant sa tragédie de Tibère. — Ce qu'il en dit. — Le siége de Palmyre. — M. François, cordonnier et poète. — Mot heureux de Caillhava à son sujet. — Anecdote et citation. 145

CHAP. LIX. Cambacérès et l'abbé de Montgaillard. — Cercles du prince archi-chancelier. — Qui j'y ai vu. — Comment Cambacérès passait ses soirées. — M. d'Aigrefeuille. — Le marquis de Villevieille. — M. Chazet. — Son homonyme. — M. Joseph Pain. — Le libraire Léopold Colin. — Paquet, Bonnet et autres. — Amis du prince Cambacérès dans sa disgrâce. — Affaire d'Espagne. — Le comte de Bausset. préfet du palais. — La belle financière. — La comtesse de Bausset. — Le cardinal de Bausset. — L'abbé Gros de Desplas. — L'évêque d'Hermopolis. — Napoléon excommunié. — Ce que le peuple d'Italie pensait de lui à ce sujet. — Canova. — Ses ouvrages. — Ce qu'il pensait de l'imitation de la nature. — Mot de David sur le même sujet. — Caractère de celui-ci. — Ses tableaux capitaux. — Principaux portraits qu'on lui doit. — Marat, Pelletier Saint-Fargeau. — Anecdote. — Deux portraits de Napoléon. — Le serment du Jeu de Paume. — Ce que David pensait de Louis XVI. — Il n'aimait pas les sujets modernes. — Propos de Napoléon au sujet de Léonidas. — Ecole de David. — Son écusson. 158

Pages.

CHAP. LX. Un pensionnat de jeunes filles. — Éducation que l'on y recevait. — M. Pierre d'Alvimare. — M. Joseph de Monsigny. — L'ambassadeur Persan. — Le Grec Séraphin. — Fête donnée à l'ambassadeur dans le pensionnat. — Opinion du public sur cette fête. — Le restaurant de la rue de Chartres. — Le baron Gros. — Gautterot. — M. Vermey. — M. Colson. — Magois l'architecte. — M. Charles Pecharmann. — M. Mialhe. — M. Zimmermann. — Gaîté chez Champeaux. — Campagne de 1809. — Embarras de Napoléon, touchant son héritage. — Idée de Joséphine à ce sujet. — Le comte Regnauld Saint-Jean d'Angély. — Son caractère. — Ses ennemis. — La comtesse sa femme 179

CHAP. LXI. Le comte Regnauld a une conversation avec l'empereur au sujet du prince Eugène. — Napoléon veut qu'Eugène assiste à la séance du divorce. — Mot du vice-roi. — Fête à Paris, le 3 décembre 1809. — Le roi de Wurtemberg à Notre-Dame. — Caractère de ce prince. — Le roi de Saxe. — Le roi de Bavière. — Le comte de Montgelas. — Joséphine et la famille impériale. — Ce que me dit Cambacérès touchant le divorce. — Séance au sénat, le 16 décembre 1809. — Présages funestes. — L'autrichienne déplaît aux Français. — Le mariage. — Les cardinaux absents de la cérémonie. — Opinion du cardinal Albani à ce sujet. — Illuminations de Paris. — Voyage en Belgique. — Quelques hommes de lettres. — M. Chazet. — M. Pain.

Pages.

— Delille refuse de chanter le mariage. — Réflexions. — Anecdote du marquis d'E..... . . 199

Chap. LXII. Changement de ministre de la police. Conseil tenu à cet effet. — Cambacérès ne peut indiquer sur l'heure un choix à l'empereur. — Maret intrigue pour faire nommer le comte Sémonville. — Celui-ci croit être nommé ; il vient avec son costume. — Mystification des deux amis. — Nomination du duc de Rovigo. — Son portrait. — Ses Mémoires. 219

Chap. LXIII. Retour de Napoléon et de Marie-Louise. — Fête chez l'ambassadeur d'Autriche. — Incendie. — Suites de ce désastre. — Plaisirs de la cour. — Spectacles. — Intérieur des Tuileries. — L'empereur veillait à l'administration de sa maison. — Son opinion sur la manière de gouverner. 229

Chap. LXIV. Histoire de M. de L... L... et de mademoiselle Palmyre de Lat... 241

Chap. LXV. Abdication du roi de Hollande. — Sublimité de cet acte. — Mot de Napoléon à ce sujet. — Le cardinal Maury à Paris. — Sous quel jour il s'y montre. — Ma première rencontre avec lui. — Notre conversation. — Seconde conversation avec le même, lors de sa nomination à l'archevêché de Paris. — Mot de Maury sur l'opinion publique. — Dîner chez David. — Maury et David avaient la même maîtresse. — Mot de l'empereur touchant Maury. — Motifs que j'ai pour douter de ce mot. — Propos de Pie VII à Canova. 253

Chap. LXVI. La distribution des aigles; tableau de

Pages.

David. — La statue de Desaix. — Epigramme à ce sujet. — Le comte Portalis. — Scène au conseil-d'Etat. — M. de Pommereuil. — L'abbé d'Astros. — Vive sortie de Napoléon à cet abbé. — Suite de cette affaire. — Mot de l'empereur touchant les évêques. — Conversation de l'évêque de Bois-le-Duc avec Napoléon. — Ce que dit le prélat à ses confrères. — Conférence de Napoléon au sujet du pape, avec le cardinal Maury, l'archevêque de Malines et l'évêque de Carcassonne. — Suite de cette conférence. — Le concile national. — La nourrice de la duchesse d'Angoulême. — Naissance du roi de Rome. 262

CHAP. LXVII. Publication de l'itinéraire de Paris à Jérusalem. — Levée de six cent mille hommes. — M. de Lacépède. — Ce que Napoléon dit au comte Regnauld relativement à la Russie. — Réponse de l'empereur à Cambacérès. — Mot de d'Aigrefeuille. — Ce que l'empereur disait des courtisans. — Réplique du duc de Montébello. — Mot de Napoléon au sujet des chambellans. — La noblesse ancienne sous l'empire. — Ce qu'un préfet me dit d'elle. — Conspiration de Mallet. — Retour de Napoléon. — Commission du corps législatif. — Conseil tenu à ce sujet par l'empereur. — Sa réplique au président du sénat. — Il surprend une correspondance mystérieuse de Talleyrand. — Scène qu'il fait à celui-ci. — Conseil tenu sur ce fait avec Cambacérès et Rovigo. . . . . 286.

CHAP. LXVIII. Ma mission en Italie. — Conversa-

Pages.

tion avec Cambacérès. — Avec Napoléon. — Ma visite à Joséphine. — Je quitte Paris le 15 novembre. — Approche de Marseille. — Ville de Marseille. — Le comte Thibéaudeau. — M. Heurtaud de La Merville. — Toulon. — Fréjus. — Cannes. — Nice. — La princesse Pauline. — Mon entrevue avec elle. — M. R... — Sospello. — Tende. — Rencontre de trois brigands. — Coni. — M. Le Pelletier d'Aulnay. Mondovi. — Ceva. — Montésimo. — Millésimo. — Faubourg de Gènes. — Intérieur de la ville. — Ses monuments. 298

CHAP. LXIX. M. de Croses. — M. Brivazac. — M. Bourdon de Vatry. — Je quitte Gènes. — Sestri di Levante. — La jolie hôtelière de Borghetto. — Le passage de la Magra. — Auberge de Sarzanne. — La roulante. — Pise. — Ses monuments. — Le comte de Goyon. — La comtesse de Goyon. — Elisa Bonaparte. — Félix Bacciochi. — Mon entrevue avec la princesse. — Etats de l'Italie. — Mouvements en Piémont et à Gènes. — Effroi des Français. — Elisa peu aimée. — Bruits répandus en Toscane. — Etablissement de la garde nationale. — Le baron Lagarde, directeur général de la police à Florence. — M. de Lapparent. — Madame de Lapparent. — Les Autrichiens à Rimini. — Les Napolitains prêts à trahir. — Débarquement des Anglais à Viareggio. — Prise de Lucques. — Mesure des Français. — Le commandant de Pise. 313

CHAP. LXX. La grande-duchesse prête à trahir. — Lettre de Murat — Conseil tenu à Florence. —

Pages.

Discours de M. Lagarde. — Lettre d'Elisa à L'empereur. — J'arrive à Naples. — J'obtiens avec difficulté une audience de Murat. — Ma conférence avec lui. — Lettre de la reine de Naples. — Elle me reçoit. — Je vais à Milan. — Mon entrevue avec le vice-roi. — Je vois à Turin le prince Borghèse. — Rentrée en France. — Je rends compte de ma mission à l'empereur. — Proclamation de Murat. — Suite de sa défection. — Le colonel Gesner. — La grande-duchesse est chassée de la Toscane. — Ce qu'elle devient. — Anecdote. 334

CHAP. LXXI. Approches du 20 mars 1814. — Intrigues du prince de Talleyrand pour engager la régence à quitter Paris. — Il tâche de tromper le roi Joseph. — Conseil de régence. — Le prince de Talleyrand vient de nuit aux Tuileries, renouveler ses intrigues. — Fausse lettre de l'empereur d'Autriche. — Départ de Paris. — Ce que me dit Cambacérès. — Lettre inédite de Louis XVIII. — Conversation avec le baron de Lar... — On évacue Paris. — Mes motifs pour ne point le quitter. — Ma première conversation avec le prince de Talleyrand. — Conférence avec plusieurs de mes collègues. — Le comte Desmeuniers. — Terreur panique d'un de nos collègues. — Changement de scène. — Je vais chez le prince de Talleyrand. — Seconde conversation avec lui. — Je m'engage dans le parti royal. — Fausse démarche que le prince nous suggère. 350

CHAP. LXXII. Les Alliés à Paris. — Madame de Sémélé. — Proclamation des Alliés. — Un com-

Pages.

missaire impérial vient à moi. — Le gouvernement provisoire. — Constitution du sénat. — Le sénat est joué. — La régence. — Paroles d'un chambellan. — Marie-Louise. — Soult et Wellington. — Bataille de Toulouse. — Le général Taupin. — Toulouse évacuée. — Royalistes du moment. — Discours de Wellington. — Les cocardes de toutes couleurs. — Les dames de Toulouse. — Le duc d'Angoulême. . . 375

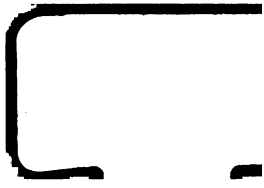
CHAP. LXXIII. Bruits divers. — L'empereur accuse le sénat. — Les maréchaux abandonnent ce prince. — Son abdication. — Réflexions. — La Plume de l'abdication. — Causes du mécontentement qui se manifeste. — Les Jacobins. — Les acquéreurs de biens nationaux. — Les nouveaux nobles. — Les militaires. — Conspiration naissante. — Divers projets. — Mécontentement de Napoléon. — Note remise en son nom à l'empereur d'Autriche. — Refus de celui-ci d'accepter ce qu'on lui propose. — Le prince de Metternich. — Anecdote du chapeau. — Anecdote de la Violette. — Napoléon fait de cette fleur l'emblême de son retour. — Réfutation d'une assertion du baron Fain. — Départ de l'empereur. — Ses adieux à la troupe. — Conduite honteuse des Provençaux à son égard. — Son séjour à l'Ile d'Elbe. — Ce qu'il dit à un Anglais. . . . 390

CHAP. LXXIV. Portrait du prince de Talleyrand. — L'abbé de Pradt. — Audience que m'accorde Monseigneur le comte d'Artois. — Bruits répandus sur mon compte. — Mot du maréchal

Pages.

de Villeroy. — Joséphine me fait appeler. — Le comte C... — Ce qu'il me dit. — Royalisme de sa femme. — Mot de lui touchant les Bourbons. — La comtesse C... varie dans les décorations de son appartement. — La duchesse de Raguse. — Son propos. — Je vais à la Malmaison. — Ma conversation avec l'impératrice Joséphine. — Un secret d'Etat. — Quelques courtisans et hommes de lettres. — Mademoiselle Lenormand. — Audience que m'accorde Louis XVIII. — Ses paroles mémorables. — Il s'occupe de Fouché. — Ce qu'il dit sur Cambacérès. 407

CHAP. LXXV. Prétentions des ultrà. — L'uniforme sans tache de M. Gensoul. — L'habit de général de division du marquis d'A... — Caricature. — Moment de crise. — Ministres du roi. — Portrait du comte de Blacas. — Anecdote de la croix de la Légion-d'Honneur de M. de C... — M. Benoît. — Son mot à M. de L... — Le général Dupont. — Le baron de Vitrolles. — Les émigrés. — Les glaces de l'hôtel d'Havré. — Louis XVIII. 429

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

NOV 3 0 1929